BIBL. NAZ.
Vitt. Emanuele III
II
SUPPL.
PALATINA
A
285(15
NAPOLI

525.F

II Suppl Palat. A 285.

627665 SBN

HISTOIRE
DU
THEATRE FRANÇOIS,

DEPUIS SON ORIGINE
jusqu'à présent,

AVEC LA VIE DES PLUS CÉLÈBRES
Poëtes Dramatiques, un Catalogue exact de leurs Piéces, & des Notes Historiques & Critiques.

TOME QUINZIÉME.

A PARIS,

Chez { P. G. LE MERCIER, Imprimeur-Libraire, rue Saint Jacques, au Livre d'or.
ET
SAILLANT, Libraire, rue Saint Jean de Beauvais, vis-à-vis le Collége.

M. D. CC. XLIX.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROY.

PRÉFACE.

VOICI enfin le Quinziéme Volume de l'*Hiſtoire du Théatre François*. Il ſera bientôt ſuivi du Seiziéme, après lequel on mettra tout de ſuite ſous preſſe le Dix-ſept & Dix-Huitiéme, qui termineront entiérement cet Ouvrage. Nous voulons, comme on le voit, dédommager en quelque façon le Public du long ſilence que nous avons gardé, depuis la publication du Quatorziéme Volume.

Il y a eu en effet une interuption de plus de deux années,

pendant leſquelles nous n'avons été occupés qu'à travailler à remplir nos engagemens avec le Public ; mais nous avons été conſidérablement retardés par l'immenſité des recherches que nous avons été obligés de faire, & par la difficulté de trouver ce qui pouvoit nous donner des lumiéres ſatisfaiſantes, tant par rapport aux Piéces de Théatre non imprimées, qu'à l'égard de ceux qui en étoient les Auteurs.

Il eſt vrai d'un autre côté, qu'en faiſant ces recherches, nous avons raſſemblé en même-tems des matériaux conſidérables pour les Volumes qui termineront notre Hiſtoire : par ce moyen nous nous ſommes mis en état d'aller de ſuite, & de ne plus retomber dans l'inconvé-

nient de faire attendre après nous.

Le Volume que nous donnons aujourd'hui ouvre par l'année 1709. & finit en 1721. On y trouvera des faits extrêmement intéreſſants qui en rendront la lecture auſſi amuſante qu'inſtructive. C'eſt tout ce que nous pouvons dire à ce ſujet.

Le Seiziéme Volume qui eſt actuellement ſous preſſe, commencera en 1722. & finira en 1730. Ce petit nombre d'années ſera rempli de Piéces & d'anecdotes très-curieuſes ſur les Comédiens de l'un & de l'autre ſexe, morts ou retirés depuis 1708. juſqu'en 1730.

Enfin, toute notre Hiſtoire ſera terminée par deux autres Volumes, qui rendront un comp-

te exact du Théatre juſqu'à la clôture de Pâques 1752 : on va les mettre ſous preſſe inceſſamment.

Tandis que nous prenons tous les ſoins poſſibles pour accélérer la fin de notre entrepriſe, nous travaillons en même-tems à donner un Ouvrage, dans lequel les Amateurs des Spectacles trouveront tout ce qui peut flatter leur goût & leur curioſité. On l'imprime actuellement chez *P. G. Le Mercier*, Rue Saint Jacques, ſous le titre de *Dictionnaire des Théatres de Paris.*

Cet Ouvrage qui formera quatre Volumes *in-douze*, expoſera par ordre Alphabétique toutes les Piéces qui ont paru depuis le commencement des différens Théatres. Elles ſeront accom-

pagnées d'un extrait dans lequel on rendra compte de ce qu'elles ont de plus frappant. On y trouvera les noms des Auteurs, des Muſiciens, des Acteurs & Actrices, ſur chacun deſquels on a raſſemblé des faits ſinguliers, qui ne peuvent manquer d'intereſſer le Lecteur, ou du moins de l'amuſer.

Nous avons eu pour objet principal de ne rien avancer que d'exact & de vrai ; ainſi nous avons lieu de nous flatter que cette attention de notre part nous méritera l'indulgence des Perſonnes de goût, dont la délicateſſe a témoigné quelquefois trop de ſenſibilité ſur certains défauts qui peuvent ſe rencontrer dans la lecture de notre Ouvrage.

☞ *C'eſt en conſéquence de l'e-*

xactitude qui fait le mérite particulier de notre Hiſtoire, que nous nous croyons obligés de faire obſerver, que dans le Tome XIII. de cet Ouvrage, page 80. où il s'agit des vers que l'on avoit faits contre Pradon, *nous avons cité ces deux-ci-*

En dépit des *Pradons*, des *Peraults*, des *Houdarts*,
On verra le bon goût fleurir de toutes parts.

Nous les avions tirés de la Henriade, *de l'édition de* 1724. *ainſi nous les avons cités comme étant de M. de* Voltaire. *C'eſt une erreur dont notre diſcernement auroit dû nous préſerver, ſans avoir beſoin de chercher des lumiéres ailleurs. M. de* Marmontel *dans la Préface qu'il a miſe à la tête de la* Henriade, *de l'édition de* 1746 *&* 1750. *nous apprend que l'*Abbé

Desfontaines *ayant fait imprimer à Evreux en* 1724. *la Henriade de M.* de Voltaire, *ſur un manuſcrit où il y avoit quelques lacunes, s'aviſa de les remplir par des vers de ſa façon, dont ceux-ci ſont du nombre.*

HISTOIRE

HISTOIRE
DU
THEATRE
FRANÇOIS,
DEPUIS SON ORIGINE jusqu'à préſent.

TURCARET, 1709.

Comédie en proſe, & en cinq Actes, (a) *de M. LE SAGE,*

Repréſentée pour la premiére fois, le Jeudi 14 Février. (Sept repréſentations.) *Part de l'Auteur, 598 liv. 6 deniers.*

DEux cauſes étrangéres au mérite de cette Comédie, en ſuſpendirent le plein ſuccès : le froid exceſſif qu'il fit au commencement de cette an-

(a) Les premiéres repréſentations de Turcaret furent précédées d'un Prologue, compoſé d'une ſeule Scéne en proſe, entre D. Cléophas & le Diable Boiteux, ſous le titre de : *Critique de la Comédie de Turcaret par le*

née, (*a*) & les murmures de beaucoup
1709. de gens qui trouvoient trop de reſſemblance dans les portraits de cette Piéce. Mais enfin la repriſe de cet Ouvrage Dramatique le fit rentrer dans tous ſes droits, & il eſt aujourd'hui au nombre de ceux que le Public revoit avec le plus de plaiſir.

L'expoſition du ſujet de cette Comédie eſt faite avec aſſez d'art : l'intrigue continue d'Acte en Acte, mais ſans gradation d'événement, & tout ſe termine par la cataſtrophe de M. Turcaret, arrêté, & conduit en priſon, à la requête de ſes Créanciers. En général, cet Ouvrage plaît par la vivacité du dialogue, & la vérité du caractére de chaque perſonnage : ces caractéres, il eſt vrai, ſont mépriſables, mais ils n'éxiſtoient pas moins dans le monde ; on peut dire que la peinture de M. Turcaret ſervit d'éxemple pour corriger un certain genre de perſonnes de leurs airs bruyans &

Diable Boiteux, & la Comédie étoit terminée par la ſuite de ce Dialogue entre les mêmes Acteurs. Ce Prologue & ſa ſuite ont été ſupprimés aux repriſes de Turcaret, mais ils ſont joints à l'impreſſion de cette Piéce.

(*a*) « Relâche au Théatre à cauſe du froid exceſſif » le Vendredi 11 Janvier, & depuis le Lundi 14. juſ» ques & compris le Mardi 22 du même mois. » (Regiſtre de la Comédie, année 1709.)

groſſiers, & de leurs ſottes prodigalités. Le rôle de la Baronne eſt copié d'après les Coquêtes de profeſſion, qui, en général, ont beaucoup de manége, peu d'eſprit, & encore moins de conduite. Le Chevalier eſt un aventurier, qui pille la Baronne, dont il eſt aimé, & à laquelle il ne rend des ſoins que par intérêt. Le perſonnage du Marquis eſt excellent d'un bout à l'autre ; on en peut dire autant de celui de Madame Turcaret. A l'égard de Frontin & de Liſette, on pourroit reprocher à M. le Sage, d'avoir donné trop de place dans l'intrigue à ces deux Domeſtiques ; mais ce défaut eſt en quelque façon imperceptible pour le général des Spectateurs, qui ſe trouve entraîné par le brillant comique de ces deux perſonnages. La Scéne de M. Raſle, (Acte III. Scéne VII.) eſt de main de Maître, quoique très-épiſodique au ſujet. Il s'en faut bien que celle de l'Huiſſier Furet (Acte IV. Scéne VII.) ſoit du même mérite, quoique plus accueillie du Parterre. Au reſte, cette Comédie ne préſente qu'un enchaînement de fourberies : M. Turcaret, le plus honnête homme de cette Piéce, eſt la dupe générale des perſonnages qui la compoſent, & en particulier de la Baronne : celle-ci l'eſt du Cheva- 1709.

lier ; le Chevalier de Frontin ; & ce der-
1709. nier ſe met en chemin de le devenir de Liſette, à qui il a entiérement donné ſa confiance.

M. le Sage eſſuya quelques obſtacles avant la repréſentation de Turcaret ; en voici la preuve tirée du Regiſtre des Comédiens année 1708. « Il y a eu » quelques difficultés au ſujet de la re- » préſentation de la Comédie de Tur- » caret, qui furent levées par ordre de » Monſeigneur, du 13 Octobre 1708. » conçu en ces termes : MONSEIGNEUR, » étant informé que les Comédiens du » Roi font difficulté de jouer une petite » Piéce intitulée : *Turcaret* ou *le Fi-* » *nancier*, ordonne auſdits Comédiens » de l'apprendre, & de la jouer incef- » ſamment. »

LE SAGE. ALAIN-RENÉ LE SAGE, né à Ruys, Iſle de la Bretagne, fit ſes études à Vannes, Ville conſidérable de cette Province, au Collége des Jéſuites, ſous le Pere Bochard, fils du Préſident de ce nom, & connu depuis dans le monde, ſous le nom de l'Abbé Bochard. M. le Sage vint à Paris vers l'année 1692. ou 1693. & ne tarda pas à ſe faire connoître pour un génie aiſé, & capable de ſe diſtinguer dans l'amuſante Littérature. Son premier Ouvrage fut une traduc-

tion, mais très-paraphraſée des *Lettres d'Ariſténete*, Auteur Grec, qui parut en 1695. il fut aidé dans ce travail par M. Danchet, avec lequel il s'étoit lié en arrivant à Paris, & qui a toujours été ſon plus intime ami. 1709.

Le printems de M. le Sage ne fut point marqué par des erreurs aſſez ordinaires à cette ſaiſon de l'âge : une femme de condition lui donna ſon cœur, & lui fit part d'une fortune, qui, toute bornée qu'elle étoit, parut conſidérable, vis-à-vis celle de ce jeune Auteur. Nous ignorons les événemens qui ſuivirent ce commerce amoureux ; mais enfin, la mort ou l'éloignement de cette Dame, terminérent cette aventure. Cet amour paſſager fit place à une paſſion très-vive, que M. le Sage reſſentit pour la fille d'un Maître Menuiſier de la rue de la Mortellerie, qui étoit très-jolie, & qu'il épouſa peu de tems après.

Ce fut M. l'Abbé de Lyonne (*a*) qui engagea M. le Sage à apprendre l'Eſpagnol : ce dernier goûta ſi fort les Auteurs de cette nation, que la plus grande partie de ſes Ouvrages en ſont des tra-

(*a*) M. l'Abbé de Lyonne, qui conſidéroit beaucoup M. le Sage, lui faiſoit ſouvent des préſens, & de plus lui donnoit une penſion de ſix cens livres, dont cet Auteur a joui juſqu'à la mort de l'Abbé de Lyonne.

ductions ou des imitations, comme *Le*
1709. *Diable Boiteux*, *Gil-Blas de Santillane* ; *le Nouveau D. Quichotte de Licencié Alvélanéda* ; *Guſman d'Alpharache* ; *le Bachelier de Salamanque*, *&c.* Le Théatre François eut auſſi ſa part de ces traductions. *Le Point d'honneur* en 1702. & *D. Céſar Urſin* en 1707. Ces deux Comédies n'eurent aucun ſuccès ; mais M. le Sage fut plus heureux dans le choix de ſes ſujets françois : *Criſpin*, *Rival de ſon Maître*, & *Turcaret*, firent connoître que cet Auteur étoit aſſez riche de ſon propre fond, ſans en aller emprunter chez les Etrangers. Cependant, malgré la juſtice que le Public lui rendit, il crut avoir de juſtes raiſons pour renoncer à travailler pour le Théatre François, & paſſa à celui de l'Opéra Comique, auquel il donna un grand nombre de Piéces. Enfin M. le Sage, vieux & infirme, quitta Paris vers 1742. & ſe retira avec ſa femme & ſa fille, chez un de ſes fils, Chanoine à Boulogne ſur Mer, où il mourut le 17 Novembre 1747. à l'âge d'environ quatre-vingt ans.

M. le Sage avoit beaucoup d'eſprit & de goût, mais peu d'invention : ce défaut, aſſez conſidérable pour un Auteur de ſon genre, étoit en quelque façon

écompenſé par l'art qu'il avoit d'arranger au mieux les idées des autres, & de ſe les rendre propres ; c'eſt ce que l'on peut aiſément remarquer en liſant ſes meilleurs Ouvrages, qui ſont le Diable Boiteux, & Gil-Blas de Santillane. Au reſte, cet Auteur étoit d'un très-gracieux commerce, & jamais ſa critique n'a été pouſſée juſqu'à l'offenſe. 1709.

M. le Sage étoit né avec une grande difficulté d'ouir, & cette infirmité qui alla toujours en augmentant, le priva de pluſieurs places honorables dans la Littérature, que ſon mérite lui auroit fait obtenir. On peut le mettre au nombre des Auteurs qui ont le mieux écrit & poſſédé leur langue. N'oublions pas de dire que M. le Sage avoit une fort belle phyſionomie & qu'il paroiſſoit avoir été beau & bien fait dans ſa jeuneſſe. Il eut de ſon mariage trois garçons & une fille. L'aîné prit le parti du Théatre, & ſous le nom de Montmény, il s'eſt diſtingué dans ſon emploi au Théatre François. Le ſecond eſt, comme on l'a déja dit, Chanoine à Boulogne ſur Mer ; & le troiſiéme, Acteur dans les Provinces, ſe nomme le Sage de Piténec.

1709. *Ordre Chronologique des Piéces de M. le Sage, au Théatre François.*

Le Point d'Honneur, Comédie en proſe, & en cinq Actes, 3 Février 1702.

D. César Ursin, Comédie en proſe, & en cinq Actes, 15 Mars 1707.

Crispin, Rival de son Maître, Comédie en proſe, & en un Acte, 15 Mars 1707.

Turcaret, Comédie en proſe, & en cinq Actes, avec un Prologue & une Épilogue, 14 Février 1709.

La Tontine, Comédie en proſe, & en un Acte, 20 Février 1732.

HÉRODE,

Tragédie de M. l'Abbé NADAL,

Repréſentée pour la premiére fois, le Vendredi 15 Février. (Neuf repréſentations, la derniére le Mardi 12 Mars ſuivant.) *Part de l'Auteur, 652 liv. 3 ſols.*

En rendant compte ſous l'année 1639. de *La mort des Enfans d'Hérode*, ou *la ſuite de Mariamne*, de M. de la Calprenéde, nous avons en partie donné l'extrait de la Tragédie d'Hérode, puiſque c'eſt en général le même fond, & de plus M. l'Abbé Nadal a pris dans la premiére les caractéres

d'Alexandre, de Glaphira, d'Hérode, & même le rôle épiſodique d'Antipater. 1709.

A la vérité on trouve dans cette derniére Piéce plus de conduite & de bienſéance, qu'on n'en connoiſſoit au tems de M. de la Calprenéde : voilà tout le mérite de ce nouveau Poëme, car pour toutes les autres parties qui conſtituent la beauté & les perfections de ce genre d'Ouvrage, on peut dire qu'elles ſont toutes manquées, ou foiblement rendues. Dans la Préface de cette Tragédie, M. l'Abbé Nadal ſe félicite avec confiance du rôle de *Thirron.* » Joſeph, (ajoute » cet Auteur) m'en a fourni l'idée : tout » ce que j'ai fait a été d'en élever le ca- » ractere, & de charger les remontran- » ces qu'il fit à Hérode. C'eſt un morceau » tout neuf ſur le Theatre, dont tout » le monde a été également frappé. » Il eſt vrai que ce rôle (totalement épiſodique,) eſt aſſez beau, mais il doit ſon ſuccès en partie, à quatre vers que ce vieux Miniſtre adreſſe à Hérode, au ſujet de ſa confiance, qu'il a aveuglément accordée à Salome, & dont on fit alors une application maligne aux faits du tems : les voici.

Eſclave d'une femme indigne de ta foi, ACTE V.
La vérité jamais n'a percé juſqu'à toi. SCENE V.
Sur toute ta maiſon ſes fureurs implacables,
Pour perdre un innocent ont fait mille coupables.

1709. Au reſte, M. l'Abbé Nadal, dans la Préface que nous avons cité plus haut, employe une raiſon très-judicieuſe, pour s'excuſer de n'avoir fait paroître qu'un des fils d'Hérode; voici ſes termes: » Je n'ai point parlé d'Ariſtobule, » fils d'Hérode; ſoit que j'aye appré- » hendé qu'on ne le confondit avec » Ariſtobule, frere de Marianne, & » Prince d'une grande eſpérance, qu'Hé- » rode avoit fait noyer; ſoit que ne » pouvant le regarder que dans les mê- » mes intérêts & dans la même ſitua- » tion qu'Alexandre ſon frere aîné, je » craigniſſe de multiplier les mêmes ca- » ractéres. »

LA FAMILLE EXTRAVAGANTE,

*Comédie en vers, & en un Acte, ſuivie d'un divertiſſement *, par Monſieur* LE GRAND,

Repréſentée pour la premiére fois, après la Tragédie de *Britannicus*, le Vendredi 7 Juin, Neuf repréſentations, la dernière le 30 du même mois de Juin.)

* La Muſique du divertiſſement eſt de M. Gillier.

LE ſujet de cette petite Comédie n'eſt guéres plus ſenſé, que les perſonnages qui en conſtituent l'intrigue; le

dénouement eſt auſſi peu raiſonnable ; cependant le tout enſemble, forme une Piéce aſſez comique. L'Auteur poſſédoit aſſez bien la marche du Théatre, & c'eſt ce qui ſoutient en partie la plûpart de ſes Comédies : ajoutons que celle-ci eſt terminée par un divertiſſement rempli de Vaudevilles d'un goût nouveau, & qui furent parfaitement caractériſés par la Muſique. 1709.

L'AMANT MASQUÉ,

Comédie en proſe, & en un Acte, ſuivie d'un divertiſſement, * *par Monſieur* DU FRESNY, *non imprimée,*

* Muſique de M. Gillier.

Repréſentée pour la premiére fois, après la Tragédie de *Pyrame & Thisbé*, le Jeudi 8 Août. (Trois repréſentations, la derniére le Lundi 12 du même mois.)

CEtte Comédie, dont l'Editeur des Œuvres de M. Du Freſny n'a point parlé dans le Catalogue des Piéces de cet Auteur, ne nous eſt connue que par le Regiſtre des Comédiens, où l'on trouve le détail ſuivant. « Produit de la » part de l'Auteur de l'*Amant Maſqué*, » petite Comédie nouvelle en proſe, & » en un Acte, ſuivie d'un divertiſſe-

» ment, miſe au Théatre par M. Riviére
1709. » Du Freſny.

Premiére Repréſentation, 11 liv. 1 ſol.
Seconde Repréſentation, 4 liv. 1 ſol.
Troiſiéme Repréſentation, ...

Total 15 liv. 2 ſols.

LA FOIRE SAINT LAURENT,

Comédie en vers, & en un Acte, ſuivie d'un divertiſſement, * *par Monſieur* LE GRAND,

* Muſique de M. Gillier.

Repréſentée pour la premiére fois, après la Tragédie d'*Arminius*, le Mardi 10 Septembre. (Quinze repréſentations, la derniére le Vendredi 18 Octobre ſuivant.)

CEtte Piéce n'eſt pas meilleure que celle de la Famille extravagante, mais elle eſt conduite avec plus d'adreſſe. A la vérité il s'y trouve beaucoup de bas comique, mais le titre de la Piéce l'annonce, & de plus, l'Auteur a voulu introduire dans ſa Comédie, les principaux Jeux qui étoient alors à cette Foire. Celui des Tableaux changeans, montré par le nommé *Le Rat*, étoit le plus fréquenté, non par le mérite de ce ſpectacle, mais pour celui qui le faiſoit voir : c'étoit un grand homme de

onne mine, habillé de noir, coeffé
'une perruque de la même couleur, & 1709.
'une ſi énorme étendue, qu'elle le cou-
roit juſqu'à la ceinture, pardevant &
ar derriére. A cet ajuſtement il joignoit
n fort beau ſon de voix, pour débiter
ravement le détail des changemens de
:s Tableaux, & terminoit tou'ours ſon
nnonce en diſant : *Oui, Meſſieurs,*
ous ſerez contens ; très-contens ; ex-
'émement contens ; & ſi vous n'êtes
as contens, on vous rendra votre ar-
ent. Mais vous ſerez contens ; très-
ontens, &c. Ce ſingulier perſonnage
it imité dans la Comédie de la Foire
int Laurent, par la Thorilliére, qui
en acquitta au mieux. Le Rat, piqué
'avoir été joué, dit le lendemain en
nonçant ſes Tableaux changeans :
ous y verrez la Thorilliere yvre, Baron
vec la Deſmare, Poiſſon qui tient un
u ; Mademoiſelle Dancourt & ſes filles :
oute la Cour les a vûs, tout Paris les
vûs. On n'attend point, cela ſe voit
ns le moment, & cela n'eſt pas cher.
ous ſerez contens, très-contens, &c.
ette mauvaiſe plaiſanterie fut payée
s le même jour ; & le Rat, par ordre
1 Lieutenant de Police, fut arrêté &
nduit en priſon, où il demeura juſqu'à
fin de cette Foire.

1709.

LA JOUEUSE,

Comédie en proſe, & en cinq Actes, ſuivie d'un divertiſſement, * *par M.* DU FRESNY,

* Muſique de M. Gillier.

Repréſentée pour la premiére fois, le Mardi 22 Octobre. (Cinq repréſentations, la derniére le Mercredi 30 du même mois.) *Part de l'Auteur, 207 liv. 7 ſols.*

QUand M. Du Freſny auroit caché ſon nom à la tête de cet Ouvrage, il ne ſeroit pas poſſible d'y méconnoître cet Auteur ; puiſque l'on y retrouve non-ſeulement ſon génie, ſon caractére, ſon défaut de conduite, mais encore une partie des Scénes qu'il avoit placées dans les précédens. Madame Orgon (c'eſt le nom de la Joueuſe) non contente d'avoir perdu au jeu la dot de Jacinte ſa fille, d'un premier lit, a retiré cette jeune perſonne du Couvent, afin de rendre, par ſa préſence, les Joueurs plus aſſidus chez elle, & plus complaiſans. Cette conduite pourroit paroître un peu irréguliére, mais Madame Orgon couvre ce deſſein du prétexte de marier ſa fille. Elle flatte de cette eſpérance un vieux Chevalier, dont elle tire de l'argent ; & à l'inſçu de celui-ci, elle pro-

et Jacinte à Dorante, neveu du Che- 1709.
lier, qui, auſſi amoureux que ſon on-
e, n'oſe refuſer ſa future belle-mere.
n'eſt pas difficile de deviner que Ja-
nte donne la préférence au neveu. Ce
ernier à mis dans ſes intérêts Froſine,
ivante de Jacinte, & Triolet ſon
aître de Muſique, mais dont les ſoins
e ſervent preſque à rien. A la fin de
Piéce on découvre que Madame Or-
on a dérobé la dot de ſa fille, dans le
offre de M. Orgon ſon mari. Cet évé-
ement fait diſparoître le vieux Cheva-
er; & la Marquiſe, mere de Dorante,
éja peu portée au mariage de ſon fils,
fuſe alors d'y ſouſcrire, avec bien plus
e raiſon. Dans cette ſituation, Jacinte,
algré l'envie qu'elle a de ſe marier,
trouve ſans dot & ſans mari, mais
ar bonheur, (bonheur, que les Poëtes
iſpenſent à leur gré pour ſe tirer d'em-
arras) Dorante arrive avec la dot de
acinte, qu'il vient d'achever de gagner
Madame Orgon. Ainſi finit la Comé-
ie par un dénouement aſſez peu vrai-
mblable, & qui répond parfaitement à
intrigue & à la conduite de cette Piéce.
Jous ne croyons pas devoir nous étendre
avantage ſur une Comédie dont le ſujet
ſt peu de choſe, & la marche ſi dé-
ouſue: paſſons aux caractéres qui com-

1709. poſent cette Comédie, c'eſt la partie la plus marquée dans les Ouvrages Dramatiques de M. Du Freſny.

Nous avons déja remarqué qu'il n'a preſque fait que ſe copier lui-même. Son principal perſonnage qui eſt celui de Madame Orgon, & qui donne le titre à la Piéce, eſt de mauvais éxemple, & convient mal à une femme; de plus, c'eſt qu'elle tient peu à l'intrigue, & que c'eſt une copie du *Chevalier Joueur*, du même Auteur, qui a employé les mêmes phraſes pour l'une & pour l'autre. En voici la preuve:

LE CHEVALIER.

Le Chevalier Joueur; ACTE II. SCENE III. Je ſuis abîmé: j'en ai l'obligation à un homme, Frontin, qui me ſuit partout.... il a la rage de me porter malheur, en s'appuyant ſur le dos de ma chaiſe. C'eſt un écumeur de réjouiſſances, qui a la face longue d'une toiſe; dès que je le vois, ma carte eſt priſe.

LA JOUEUSE.

La Joueuſe, ACTE II. SCENE III. Tout me porte malheur. Hier encore, je fus portée au flambeau, pour avoir vû entrer une figure d'homme; ce maudit homme-là, ſçait que ſa préſence m'eſt fatale; il a la rage de ſe venir mettre ſur le dos de ma chaiſe; c'eſt un écumeur de réjouiſſances; il a la face blême, & longue d'une toiſe; dès que je le vois, ma carte eſt en l'air.

LE CHEVALIER.

ACTE V. SCENE IX. & X. Je taille, & je perds tout ſur la même carte, & c'eſt un valet.... Ah! traître de valet! tu es

es ma carte d'averſion.... d'averſion.... Tu es ma bête, bourreau, ſcélérat, infâme.... Hon ! que n'es-tu en vie.... que je ſuis malheureux ! injuſte valet de pique, que t'ai-je fait pour me perſécuter ?.... Parle-donc, parle, valet déteſtable ? Pourquoi t'acharnes-tu ſur moi ? Tu viens quatre fois ſonica, ſonica.... Je ſuis filouté, je ſuis volé, volé : mais je n'ai que ce que je mérite. Oui, Chevalier, tu le mérites, pourquoi joue-tu ?.... Oh joue à cette heure que tu n'as pas un ſol ; joue.... joue, Chevalier, mon ami, mon enfant, joue mon cœur, joue maraud, joue traître, joue enragé maudit : tu as joué ton bien, ton ſang ; oh ! joue-toi toi-même.... Me voilà ruiné.... j'en ſuis ravi.... j'en ſuis ravi.... j'en ſuis ravi.... Je ga.... gne.... deux.... mille piſtolles, & je ne veux pas quitter. Oui, deux milles piſtoles, tu les gagnois, & tu n'es pas content, inſatiable ? Que veux-tu donc gagner ? Le diable ? Tu gagneras la rage qui te créve, la peſte qui t'étouffe.... un poignard, un poignard.... pour te poignarder.

1709.

LA JOUEUSE.

Ouf.... ouf.... achéve de m'aſſaſſiner, jeu abominable ! achéve-moi.... achéve.... ruinée.... abîmée, & toujours ſur le même valet.... Ah ! traître de valet, tu es ma bête, tu es ma carte d'averſion.... mon horreur.... infâme valet de pique.... Hon ! que n'es-tu en vie.... que t'ai-je fait pour me perſécuter ?.... Valet de pique déteſtable.... Pourquoi t'acharnes-tu ſur moi ? Parle-donc, parle.... Ah ! j'étouffe.... me voilà donc ſans reſſource.... Pauvre Madame Orgon, ma vie.... joue à préſent, joue, joue-donc, joue, joue, joue ma mignone ; joue enragée,

ACTE V. SCENE VII.

1709. joue, joue ton bien, le bien de ta fille; oh! joue-toi toi-même. Que je ſuis malheureuſe! Mais pourquoi? c'eſt moi qui l'ai voulu.... Je me vois ſix mille louis d'or de gain, & je ne ſuis pas contente; je veux tout engloutir, je ſuis inſatiable.... Je perds tout. Le jeu eſt juſte, je n'ai que ce que je mérite.... j'en ſuis ravie.... oui ravie.... ce qui s'appelle ravie.... ravie, d'être au déſeſpoir, ravie d'être enragée.... ravie, mais je dis ravie, charmée.... Je gagne tout, & je ne veux pas quitter.... que veux-tu donc gagner? le Pérou: Tu gagneras la rage, le déſeſpoir.... Ah! je n'en puis plus. (*a*)

Le caractére du vieux Chevalier de la Joueuſe eſt à peu près le même que celui du Marquis dans *le Chevalier Joueur*. Joignons quelques traits de cette reſſemblance.

LE MARQUIS *au Chevalier.*

Le Chevalier Joueur : ACTE III. SCENE XI.

Qheu, qheu.... je viens de me mettre au lait à une de mes terres; les veilles, qheu, les diſputes, qheu, les juremens nous ruinent la poitrine à nous autres Joueurs. Vous devriez auſſi vous mettre au lait. Le lait eſt un grand reméde, qheu, je m'en trouve fort bien, qheu, mais je vous dis fort bien, qheu, q, fort bien, q, fort bien, q, fort bien.

(*a*) Mademoiſelle de Champvallon, qui rempliſſoit le rôle de la Joueuſe, rendit cette Scéne avec beaucoup de feu, & ſe conforma un peu trop aux intentions de l'Auteur, car le Parterre trouva cet endroit outré, & l'Actrice parut à ſes yeux une véritable Bacchante. (*Note de M. Grandval le Pére.*)

LISETTE.

Vous voilà guéri, votre poitrine joue de ſon reſte. 1709.

LE MARQUIS.

Je ne vois point d'établiſſement plus ſolide que de ponter, qheu; .... contre une certaine dupe, qui taille chez la Baronne; c'eſt un gros bœuf, qheu.... qheu.... riche & bête à l'avenant. Il taille tant qu'il a de l'argent, & il a de l'argent tant qu'il veut.... Il a pris la banque à la baſſette, pour ſe faire des mis; par politeſſe il oublie les cartes des Dames, & il paye les hommes deux fois pour viter les querelles.

LE CHEVALIER.

La Joueuſe, ACTE III. SCENE V.

Je me ſuis mis au lait; car les veilles, les liſputes, les juremens, nous ruinent la poitrine à nous autres Joueurs; vous devriez vous nettre auſſi au lait, vous autres Muſiciens

TRIOLET.

Oui, car nous nous ruinons la poitrine en ant de façons.

LE CHEVALIER.

Je m'en trouve fort bien, heu, fort bien, nais je dis fort bien. Heu, heu, heu.

FRONTIN.

Vous voilà guéri, votre poitrine joue de ſon reſte.

LE CHEVALIER.

Madame Orgon eſt aux priſes contre un Joueur reſpectable, & fort eſtimé dans Paris: c'eſt un gros bœuf, mais un bœuf riche & bête à l'avenant; il joue tant qu'il a de l'argent, & il a de l'argent tant qu'il veut. Il

joue pour ſe faire des amis ; par galanterie il oublie les cartes des femmes, & il paye les
1709. hommes deux fois pour éviter les querelles.

La Marquiſe eſt la même que celle de la Comédie du *Faux Honnête-Homme* (*a*), & M. Orgon eſt fait ſur le

(*a*) On apperçoit cette reſſemblance non-ſeulement dans les caractéres & dans les ſituations, mais encore dans les diſcours que ces Comédies empruntent l'une de l'autre. Dans la troiſiéme Scéne du troiſiéme Acte du *Faux honnête Homme* ; la Marquiſe déclare à Valére ſon fils, qu'elle a appris qu'il va épouſer Angélique.

VALÉRE.

Ah ! ma mere, vous allez éclater contr'elle ?

LA MARQUISE.

Me vois-tu fulminer, tempêter, menacer ?

VALÉRE.

Elle va être expoſée à votre colére ?

LA MARQUISE.

Tu crois me fâcher, quand tu me fais plaiſir : mais ce qui s'appelle plaiſir à la lettre, plaiſir : car en me déſobéiſſant, tu m'autoriſe à faire une certaine démarche ; je n'attendois qu'un prétexte, tu me le fournis, cela eſt heureux.

VALÉRE.

Vous m'allez deshériter ?

LA MARQUISE.

Non mon fils, non, mon cœur, ce n'eſt point-là mon intention : deshériter un fils unique ! il faudroit être bien dénaturée, bien inhumaine. Je prens un parti plus humain : je me remarie.

VALÉRE.

Vous plaiſantez, ma mere, je ſuis perſuadé que vous n'avez nulle inclination.

LA MARQUISE.

Je ſuis perſuadée que j'en ai, mais je fais mes affaires plus ſecrétement que toi. Je léverai pourtant le maſque. Tu ſuis ton petit penchant, ſans crainte de me déplaire, je ſuivrai le mien, ſans me ſoucier de te faire du tort, &c.

modele de M. Oronte du *Négligent.* * Les Amans & les Soubrettes ſont taillés ſur le même modéle des précédentes *Piéces* de notre Auteur. A l'égard du Muſicien Triolet, c'eſt un perſonnage qu'il plaçoit partout, & qui, le plus ſouvent, ſe trouvoit aſſez mal enchaſſé. En rendant juſtice à la vérité, on peut dire que celui-ci eſt tout-à-fait

1709.

* Voyez l'article de cette Piéce, Tome XIV. de cette Hiſtoire, p. 300. & celui du *Négligent*, Tome XIII. p. 265.

Ecoutons préſentement la Marquiſe de la Joueuſe, Acte V. Scéne. IV.

LA MARQUISE.

Je viens de conſoler cette pauvre petite Jacinte : elle me fait compaſſion, je crois qu'elle t'en fait encore plus qu'à moi.

DORANTE.

Je vous l'avoue, ma mere, ſon malheur redouble mon amour.

LA MARQUISE.

Je ne m'oppoſerai point à des ſentimens ſi beaux, ſi héroïques. Tu croyois peut-être que j'allois crier, fulminer, tempêter, non, mon fils, non, tu me vois raiſonnable, douce, tranquille.

DORANTE.

Je ne ſçais ſi vous êtes auſſi tranquille que vous le paroiſſez, ma mere ?

LA MARQUISE.

Je n'ai que quatre mots à te dire, & je te les dirai doucement, bonnement, cordialement, comme une bonne mere. Tu t'imagines que je cache quelque fiel ſous cette douceur, non, je te le jure, & je ne ſuis point fâchée que tu te marie follement, au contraire, j'en ſuis bien aiſe ; car cela juſtifiera certaines démarches que je médite depuis longtems ; je n'oſois rompre avec toi la premiére ; je ne cherchois qu'un prétexte, tu me le fournis, tu m'autoriſe, cela eſt heureux.

LISETTE.

Auriez-vous le courage de le deshériter ?

1709. ſuperflu, à l'exception d'une Scéne, qui eſt neuve & plaiſante : c'eſt la quatriéme du quatriéme Acte, où le Marquis & Orgon, auſſi fous l'un que l'autre, obligent ce Muſicien à chanter une cantate, au retour de l'enterrement de ſa femme, & dans ſon équipage de deüil.

Quoique la Piéce de la Joueuſe n'ait eu aucun ſuccès, & que comme on vient de le dire, l'Auteur n'ait fait, pour la plus grande partie, que ſe piller lui-même ; cependant on y rencontre quelques endroits d'un excellent comique, & qui n'appartiennent qu'à M. Du Freſny. Nous choiſiſſons la VIIIe Scéne du ſecond Acte, que nous allons rap-

---

LA MARQUISE.

Le ciel me préſerve d'avoir une telle penſée : deſhériter un fils unique, un fils que j'aime tendrement ? Oh, je prens un parti bien plus convenable à mon humeur. Je me remarie, mon fils, je me remarie.

DORANTE.

Vous, ma mere ?

LA MARQUISE.

Qui, mon cher enfant, je me remarie : cette maniére de deshériter eſt bien plus réjouiſſante que l'autre.

DORANTE.

Vous plaiſantez, ma mere.

LA MARQUISE.

D'accord, mais tout en riant, je ſuivrai mon petit penchant, comme tu ſuis le tien : cela ſera réciproque.

porter, parce qu'elle caractériſe parfaitement la Joueuſe.

1709.

La Joueuſe, ACTE II. SCENE VIII.

LISETTE.

Tout eſt tranquille dans la ſalle du jeu, car il n'y a plus perſonne : les trois dez viennent de finir, & les grands Acteurs du lanſquenet ne ſont pas entiérement arrivés ; cela fait un entr'acte. Pendant que vous êtes dans l'inaction, Madame, voulez-vous que nous reglions nos petits comptes ?

LA JOUEUSE.

Ils ſeront faciles à régler, Liſette.

LISETTE.

Et difficiles à acquitter : ſçavez-vous bien que vous me devez tous les ſoupers, que vous avez donnés depuis trois mois ?

LA JOUEUSE.

Bon tu nous donne de plaiſans ſoupers ; ils ne me font point d'honneur : on ne voit rien de propre, rien en ordre.

LISETTE.

Rien en ordre ? rien de propre ? eſt-ce ma faute, Madame, ſi les Joueurs acharnés à leur table, n'y veulent point d'autre nape que le tapis-vert ? Ce n'eſt pas ma faute, ſi vous n'avez plus ni aſſiétes, ni cuillieres, ni fourchettes. On prend du ſel avec le coin d'une carte, & l'on voit courir à la ronde un chapon en l'air : chacun en arrache ſon lopin, comme quand on tire l'oye ; celui-ci boit d'une main, & joue de l'autre : l'un avale en gémiſſant, l'autre mâche en jurant : celui-ci mange les cartes avec ſon pain, & l'autre avale ſa rage avec un verre de vin. Quel ordre puis-je mettre à tout cela, moi ?

LA JOUEUSE.

1709. Enfin, je veux bien te paſſer cet article-là ; ce qui eſt dépenſé eſt dépenſé ; le reſte eſt pour toi, je te le donne.

LISETTE.

Comment, Madame, j'ai tout avancé, vous ne m'avez rien donné ; & le reſte eſt pour moi ?

LA JOUEUSE.

Là, là, quoi ne reçois-tu pas l'argent des cartes ?

LISETTE.

Je le reçois, je vous le prête, vous me le devez, je le dois : mais nous payerons tout quand nous gagnerons. Parlons à préſent de Jacinte, dont le mariage me tient au cœur. Car Jacinte, pour ainſi dire, eſt ma propre fille, parce que vous n'avez pas le loiſir d'être ſa mere.

LA JOUEUSE.

J'ai plus de naturel que tu ne penſes, Liſette, j'aime tendrement ma fille.

LISETTE.

Çà, dites-moi donc enfin à quoi vous la deſtinez, & raiſonnons ſolidement là-deſſus.

LA JOUEUSE.

Volontiers ; raiſonnons, & peſons bien toutes choſes ; car hors ma paſſion du jeu, j'ai du jugement & de la tête, Liſette, & de la tête : conſultons donc la raiſon, & ma tendreſſe maternelle.

LISETTE.

La raiſon & la tendreſſe maternelle veulent que vous donniez Jacinte à un homme qui ſoit amoureux, parce que l'amour ſuppléra

ſuppléra au peu de bien qu'elle a : ainſi il faut examiner. 1709.

LA JOUEUSE.

Liſette, n'eſt-ce pas à ſix heures, que les gros Joueurs doivent venir ?

LISETTE.

Hé, Madame, que votre tendreſſe maternelle m'écoute.

LA JOUEUSE.

J'écoute. Il me ſemble que j'entens un caroſſe.

LISETTE.

Non, c'eſt une charette. Je vous prie donc de faire attention. . . .

LA JOUEUSE.

Ecoutons.

LISETTE.

Ecoutez donc.

LA JOUEUSE.

Hà, celui-là eſt un caroſſe.

LISETTE.

Oui, mais il paſſe.

LA JOUEUSE.

Hélas ! oui, il paſſe.

LISETTE.

Conſidérez donc que ſi. . . .

LA JOUEUSE.

Oh, pour le coup voilà un caroſſe qui arrête.

LISETTE.

Il paſſe encore.

LISETTE & LA JOUEUSE *enſemble.*

Il paſſe, il paſſe.

LA JOUEUSE.

1709. Ah ! je vois pourtant un homme qui monte, il faut que j'aille faire ma partie. Ecoute, Liſette, tu aimes ma fille, vois ce qu'il faudra faire pour ſon bien ; tout ce que tu feras ſera bien fait.

LISETTE *ſeule.*

Sa tendreſſe maternelle a la rage du jeu. Allons voir avec Dorante, les meſures qu'il faut prendre avec cet eſprit-là.

LA MORT DE CÉSAR, (*a*)

Tragédie, de M. l'Abbé PELLEGRIN, *& de Mademoiſelle* BARBIER,

Repréſentée pour la premiére fois, le Mardi 26 Novembre. (Six repréſentations, la derniére le Jeudi 7 Décembre ſuivant.) (*b*)

LA chute de cette Piéce, fut un coup très-ſenſible pour Mademoiſelle Barbier. En vain chercha-t-elle à ſe flatter ſur les applaudiſſemens qu'elle aſſure, que l'on donna aux trois derniers Actes,

(*a*) Cette Tragédie fut annoncée & jouée ſous le titre de *Jules-Céſar.*

(*b*) « La Tragédie de *Jules-Céſar*, miſe au Théâtre par Mademoiſelle *Barbier de Vaulx*, a été jouée » ſix fois ; la derniére repréſentation le Jeudy 7 Décembre, & elle a reçûe pour ſa part, quatre cens » trente-trois livres ſeize ſols. » *Regiſtre de la Comédie Françoiſe.*

qui, ſuivant ſes termes, allérent au-delà de ſes eſpérances. Cette illuſion volontaire, ne fit point prendre le change au Public, & ſa Préface, quoiqu'aſſez ſpécieuſe, ne ſçauroit juſtifier ni les caractéres, ni la conduite de cette Piéce. Mademoiſelle Barbier ne ſe ſoumit cependant qu'en apparence à une déciſion auſſi formelle. Elle conſerva toujours la même prévention, & ne perdant point cet objet de vûe, elle crut piquer la curioſité du Public, en faiſant imprimer en 1722. à la fin du ſecond Volume de ſes *Saiſons Littéraires*, une diſſertation critique, qu'elle feint qu'on lui a adreſſé ſur cette Tragédie, à laquelle on ne ſongeoit plus. Ce ſtratagême ſuranné ne produiſit aucun effet. Au reſte, on s'imagine bien que l'Auteur & l'Ouvrage ſont extrêmement ménagés, par le poli Cenſeur. Et Perſonne n'eſt la dupe du petit avis que Mademoiſelle Barbier a mis à la tête de la diſſertation du prétendu Anonyme. 1709.

« Prête à finir ce Volume, je n'ou-
» blie pas, (dit-elle) que j'ai promis un
» dédommagement de ce qui manque à
» l'article qui regarde la poëſie. Il en
» coûtera un peu à ma vanité ; il s'a-
» git d'une diſſertation critique ſur une
» de mes Tragédies : elle me fut envoyée

» dans le tems qu'on jouoit la Piéce ;
1709. » quoique l'on n'aime pas à être criti-
» quée, je ne laiſſe pas de rendre juſtice à
» l'Auteur de ce petit Ouvrage. »

Cette Diſſertation eſt en forme de lettre, adreſſée à une Dame, par un Auteur qui ne s'eſt voulu faire connoître que par ces deux lettres initiales, D. E. Quel qu'il ſoit, il eſt viſible qu'il n'a entrepris ce travail, que pour obliger Mademoiſelle Barbier : les louanges outrées qu'il lui donne ne permettent pas d'en douter. Il ſoutient d'abord, qu'on ne peut diſconvenir que le plan de cette Piéce, ne ſoit aſſez bien imaginé, & que la conduite en eſt des moins irréguliéres, que l'on ait vû depuis quelque tems. Il ajoute, que Brutus, Portie, & même Antoine, ſont très-reconnoiſſables dans les traits ſous leſquelles ils ſont expoſés ici : & qu'à l'égard de la verſification, il y a des endroits qui lui ont paru dignes du grand Corneille (*a*).

(*a*) Voici les vers que l'Anonyme annonce comme dignes du grand Corneille, & qui cependant ne nous paroiſſent qu'un pur galimathias. C'eſt Céſar, qui dans la quatriéme Scéne du premier Acte, en parlant de la conjuration, dont on ſoupçonne Brutus d'être complice, réprouve le conſeil qu'on lui donne de s'en défaire, & ajoute :

Rome, par ſon auteur, jugeant de l'attentat,
Croira qu'en me perdant il veut ſauver l'état :
Et lorſqu'aux grands projets un grand exemple anime,
On doit plus redouter la vertu que le crime.

Voilà certainement un bel éloge, & l'on avouera que l'Auteur ne pouvoit pas pouſſer plus loin ſon indulgence & la flatterie. Voyons comme il s'eſt acquitté de ſa fonction de critique, en rapportant le précis de ſes obſervations. 1709.

» Rien n'eſt plus modeſte, (dit-il) » que la Préface de cette Tragédie ; » l'Auteur ſe met, pour ainſi dire, ſur » la ſellette, & loin de vouloir appel- » ler du jugement du Public, Mademoi- » ſelle Barbier, déclare qu'elle eſt prête » à lui rendre compte de la conduite de » ſa Piéce : c'eſt cependant ce qu'elle a » oubliée de faire. Elle a ſes raiſons, » (ajoute l'Anonyme) quand elle dit » qu'elle ne veut point appeller du ju- » gement du Public ; elle ſuppoſe qu'il » lui a été favorable, & ſe félicite des » applaudiſſemens qu'il a donnés aux » trois derniers Actes de ſa Tragédie, » qui ſont allés, dit-elle, au-delà de ſes » eſpérances. Elle pouvoit cependant re- » trancher le troiſiéme, du nombre de » ceux qui ont été applaudis, & ſe con- » tenter de dire, qu'on l'a trouvé moins » mauvais que les deux précédens. »

Après s'être expliqué touchant le plan, la conduite, & une partie des principaux perſonnages, le Cenſeur examine avec plus d'attention ceux de Céſar, &

d'Octavie, & trouve que leurs caractéres reſſemblent ſi peu à leurs originaux, qu'inutilement voudroit-on les chercher dans eux-mêmes.

1709.

« Je ſçais, (dit-il) que Mademoiſelle » Barbier a déja répondu dans une Pré- » face à toutes les critiques; mais rien » n'eſt ſi aiſé que de ſe répondre à ſoi- » même; & je doute qu'il lui fut auſſi » facile de ſatisfaire aux objections que » d'autres pourroient lui faire. Je ne ſçais » même ſi ſa Préface eſt auſſi ſenſée » qu'elle ſe le perſuade. » Il prouve enſuite, que les raiſons alléguées par Mademoiſelle Barbier, pour ſa défenſe, ſont plus apparentes que ſolides, & plus remplies de ſubtilité que de vérité. Que Céſar a trop de ſenſibilité pour ſes malheurs ſans fondement, & par-là diminue l'eſtime & l'intérêt qu'un ſi grand nom avoit produit en nous, & ne contribue pas peu à nous rendre inſenſibles à tout ce qui lui arrive. On ne peut voir, en effet, ſans indignation, qu'un Héros qu'aucun péril n'avoit pû ébranler, devenir tout-à-coup ſuſceptible de foibleſſes, qu'on pardonneroit à peine à Calpurnie & à Octavie. En un mot, on ceſſe de s'intéreſſer pour lui, dès qu'il ceſſe de mériter notre eſtime. On eſt perſuadé que les grands ſentimens qu'on

lui entend débiter, ne ſont rien moins que ce qu'il penſe, parce qu'on eſt prévenu qu'il diſſimule, & ne cherche qu'à couvrir ſes véritables craintes, par celles qu'il témoigne pour Octavie, & que ſon eſprit a plus de part que ſon cœur à de ſi nobles ſentimens. 1709.

« Si j'avois eu, (dit l'Anonyme) ce » ſujet à traiter, j'aurois pris ſoin que » mon Héros eût toujours été plus grand, » que les périls où je l'aurois expoſé. Je » me ſerois bien gardé de lui faire enviſager des périls purement imaginaires, » comme des périls réels ; car, après » tout, un véritable Héros, non-ſeulement ne doit pas ſe faire des monſtres » pour les combattre, mais il faut qu'il » ſe mette ſi fort au-deſſus des frayeurs » ordinaires, qu'il ſoit toujours le dernier à s'appercevoir de ſes propres périls. Voilà, ſi je ne me trompe, quel » doit être le véritable caractére de Céſar. Ainſi je ne voudrois pas que ce » fût lui qui fit connoître ſes agitations » à Albin, mais que ce fût Albin, qui, » ſurpris de le voir inſenſible au milieu » d'une conſternation générale, le fit » appercevoir du péril que les Dieux » peuvent lui annoncer, par tant de ſignes terribles ; & quant au ſonge de » Calpurnie, il ſeroit incomparablement

» mieux dans la bouche de la timide
1709. » Octavie, que dans celle du grand Cé-
» ſar. (*a*)

A l'égard du perſonnage d'Octavie, que le Public trouva froid & ennuyeux à l'excès; voici de quelle maniére Mademoiſelle Barbier prétend l'excuſer : « Je ſçais, (dit-elle dans ſa Préface) » qu'on a trouvé Octavie un peu in-» différente; mais comme l'Hiſtoire ne » lui donne pas des paſſions bien vives, » & qu'elle a toujours préféré ſon de-» voir à ſes plus chers intérêts, je n'ai » pas crû qu'il me fût permis d'en faire » une Hermione, ou une Roxane, & je

(*a*) « L'oracle de Préneſte, qui fait le nœud de » la Piéce, vient un peu trop tard. Il auroit (conti-» nue l'Anonyme) jetté un plus grand intérêt dans » l'ame des Spectateurs, s'il étoit venu dès-le ſecond » Acte. La raiſon en eſt claire : ce n'eſt que le péril » du Héros de la Tragédie qui nous intéreſſe, cet » intérêt ne peut être réel, ſi le péril ne l'eſt auſſi. » Or le péril de Céſar ne devient réel qu'au quatriéme » Acte. Juſques-là ſes frayeurs n'ont été fondées que » ſur des ſignes équivoques, qui pouvoient regarder » tout autre que lui, & ſur un ſonge, qui pouvoit » n'être qu'un effet de la forte impreſſion que les mê-» mes ſignes avoient faite ſur l'eſprit d'une femme, » qui, quoiqu'au-deſſus des femmes ordinaires, ne laiſ-» ſoit pas d'être femme. D'où je tire cette conſé-» quence, qu'un péril, auſſi frivole que celui-là, » n'a pas dû nous intéreſſer pour Jules-Céſar. C'eſt » ſans doute par cette raiſon que les trois premiers » Actes nous ont parû ſi languiſſans..... nous n'a-» vons point été touchés, parce qu'il n'y avoit point » encore de véritable péril, & nous pouvons dire que » l'intérêt ne commence qu'au quatriéme Acte. »

ne ſuis contentée de ne lui point faire
lémentir le caractére que je lui ai don- 1709.
né dès la premiére Scéne. Je conviens,
répond le Critique anonyme) que
'Hiſtoire ne donne pas de grandes
paſſions à Octavie..... Celle d'une
Hermione ou d'une Roxane ne lui
conviendroit pas ; mais on peut lui
donner de la tendreſſe, ſans emporte-
ment. L'amour eſt une paſſion dont
ous les cœurs ſont également ſuſcep-
ibles : il ne s'agit que du plus ou du
noins. Ainſi, lorſqu'Antoine annonce
Octavie que Céſar la deſtine à Bru-
us, ce n'eſt pas aſſez d'un ſimple ſou-
ir, pour le conſoler d'un ſi grand mal-
eur, elle pouvoit le plaindre, & ſe
plaindre elle-même, avec des expreſ-
ions plus vives qu'elle ne fait ; & par-
à, loin de nous indigner contre elle
ar une ſageſſe hors de ſaiſon, elle
ous auroit intereſſés par une ſenſibi-
ité naturelle. Mademoiſelle Barbier,
beau nous dire qu'elle s'eſt contentée
le ne lui point faire démentir le ca-
actére qu'elle lui a donnée dès la pre-
niére Scéne ; je lui déclare, avec Ho-
race, qu'il faut qu'un perſonnage de
Comédie, ou de Tragédie, ſoit tou-
ours tel qu'il a d'abord paru : mais il
faut qu'il paroiſſe d'abord tel qu'il doit

» être. Antoine nous paroît aſſez galant
1709. » homme, pour mériter d'être aimé d'un
» amour d'inclination, & non pas ſeu-
» lement d'un amour de reconnoiſſance.
» Et d'ailleurs cette derniére ſorte d'a-
» mour, ne fera jamais un grand effet
» ſur la Scéne, parce qu'il ne ſçauroit
» produire des interêts bien chauds. »

La ſuite des Obſervations de l'Anonyme, ne tendent qu'à faire honneur à Mademoiſelle Barbier, puiſqu'on y reléve des anachroniſmes, des fautes de bienſéances, & autres pareilles minucies, qu'on ne remarque ordinairement que dans des Auteurs plus diſtingués. Nous ne nous arrêterons pas davantage ſur une Piéce à qui le Public a refuſé ſon approbation. Il ſuffit d'obſerver que M. de Scuderi a traité autrefois le même ſujet. (*a*) La Tragédie de Mademoiſelle Barbier, eſt ſans doute plus réguliére, & conduite avec plus d'art, mais les caractéres des perſonnages de celle de M. de Scuderi, ſont plus vrais & mieux ſoutenus. Sous l'année 1743. nous parlerons de *la Mort de Céſar*, Tragédie de M. de Voltaire.

(*a*) L'extrait de cette Piéce ſe trouve dans le cinquiéme Volume de cette Hiſtoire, *pag.* 202. *& ſuiv.*

1709.

LE JALOUX DÉSABUSÉ,

Comédie en cinq Actes, & en vers, de M. CAMPISTRON,

Repréſentée pour la premiére fois, le Vendredi 13 Décembre. (La dixiéme repréſentation le Vendredi 3 Janvier 1710. Part de l'Auteur 1206 liv. 12 ſols. Encore deux repréſentations, dans les frais; XII. en tout.

LEs perſonnes qui ſuivoient le Théatre, dûrent apprendre avec quelque ſorte de ſurpriſe, le nom de l'Auteur de cette Comédie. Non-ſeulement M. Campiſtron avoit adopté le genre Tragique, & s'y étoit extrêmement diſtingué, mais de plus, il ſembloit avoir abandonné cette carriére, par un ſilence de dix-huit ans. Cependant au bout de ce tems, il reparut ſur la Scéne ſous les auſpices de Thalie. Mais ce Poëte n'eut pas lieu d'être pleinement ſatisfait du ſuccès de ce dernier Ouvrage, & il faut avouer qu'on ne lui rendit pas alors aſſez de juſtice. Les repriſes furent plus favorables, & ont fait connoître que cette Piéce eſt digne de la réputation de M. Campiſtron. Le ſujet en eſt extrêmement ſimple, & conduit avec tout l'art poſſible; & préſente pluſieurs ſituations comiques, dont

quelques-unes ſont tout-à-fait neuves au
1709. Théatre. (*a*)

Il s'agit d'obliger un frere à marier ſa ſœur, dont les biens ſont entre ſes mains. La peine qu'il a de s'en déſaiſir, détermine ſa propre femme à l'y engager; & voici par quel chemin elle parvient à la fin qu'elle ſe propoſe. Elle n'oublie rien pour lui donner de la jalouſie, en recevant d'une façon très-gracieuſe, pluſieurs Cavaliers qui viennent continuellement dans ſa maiſon, ſous le prétexte de rechercher en mariage la ſœur de ſon mari. Ce dernier devient jaloux, & pour ôter à ſa femme tout prétexte de voir des ſoupirans, il conſent enfin à l'hymen de ſa ſœur, avec Clitandre, couſin de ſa femme, au grand contentement de toute la famille, & ſurtout de ſon nouveau beau-frere, & de ſa ſœur, qui s'aiment depuis longtems, & pour qui ſeuls on a fait jouer tous les reſſorts, qui forment l'intrigue de cette Comédie.

Nous venons de dire qu'elle a été aſſez heureuſe dans les repriſes qu'on en a données: ajoutons qu'elle eſt demeurée au Théatre, où le Public la reçoit avec

(*a*) Telle eſt la Scéne VII. du premier Acte entre Juſtine & le Secrétaire Dubois, qui eſt très-ſinguliére, par l'art avec laquelle elle eſt traitée.

laiſir. Voici ce qui donna lieu à la faire eparoître ſur la Scéne. En 1724. pendant ue la Cour étoit à Fontainebleau, les Comédiens qui reſtérent à Paris, n'ayant oint alors de Piéces nouvelles, réſolu- ent d'en remettre d'anciennes, dont le aloux déſabuſé fut du nombre. Le ſuc- ès qu'eut alors cette Comédie, (*a*) en- agea l'Auteur du Mercure à donner un xtrait de cette Piéce, dans lequel il crut evoir inſérer quelques réfléxions criti- ues. « Sans cela, ajoute-t-il, nos ex- » traits ſeroient tout-à-faits infructueux; » nous y ajoûtons ce qu'en a penſé le » Public, dont nous ne ſommes que » les échos. » * Sans chercher à pénétrer

1709.

* Mercure de France, Décembre 1724. II. Volume, *pag.* 2850. *& ſuiv.*

(*a*) La Comédie du *Jaloux déſabuſé* fut repriſe le eudi 16 Novembre 1724. & eut neuf repréſentations, ui furent reçues avec applaudiſſement. La neuviéme le 'endredi 29 Décembre de la même année. Depuis ette repriſe, cette Piéce eſt du nombre de celles u'on joue dans le cours de l'année, & que le Public oûte de plus en plus. Voici les noms des Acteurs & des Actrices qui repréſenterent cette Comédie à la repriſe le 1724.

DORANTE, ... le Sieur le Grand, fils.
CÉLIE, *femme de Dorante*, Mademoiſelle La Motte.
USTINE, *ſuivante de Célie*, Mademoiſelle Quinault du Freſne.
ULIE, *ſœur de Dorante*, . . Mademoiſelle La Batte.
CLITANDRE, *amant de Julie*, le Sieur La Thorilliere, fils,
ERASTE, ... le ſieur Du Breuil.
DU BOIS, *ſecrétaire de Dorante*, le Sieur Armand.
BABET, *ſuivante de Julie*, Mademoiſelle Du Boccage.
CHAMPAGNE, *valet de Clitandre*, . . . le Sieur Poiſſon.

1709. l'intention de l'Auteur de cette critique, nous allons rapporter ſes réfléxions, qui nous ont parues très-judicieuſes, & qui ſe trouvent ici à leur véritable place. Au reſte, en reſtituant au Public ce qu'il peut avoir prêté au Mercure, nous croyons devoir y ajouter, ce que l'écho peut avoir oublié de répéter.

Comme l'Auteur ne rapporte point de jugement général ſur le plan de la Piéce, on doit préſumer que le Public & lui, l'ont trouvé aſſez régulier : auſſi l'eſt-il en effet, ſi l'on en excepte quelques Scénes, qui ne ſervent qu'à remplir les vuides que la ſimplicité du ſujet laiſſe dans l'Ouvrage. Nous paſſons donc aux remarques ſur les perſonnages de ce Poëme Dramatique. Celui de Célie eſt le plus vivement critiqué, & par malheur cette critique n'eſt que trop juſte. Voici le portrait que Juſtine, ſa Suivante, en fait Acte I. Scéne premiére.

Ses ennemis diſent qu'elle eſt coquette,
Que toujours ſes regards tentent quelque défaite,
Cependant ils ont tort : mais elle ne hait pas
La louange, & l'encens qu'on donne à ſes appas.
Elle s'en applaudit dans le fond de ſon ame ;
Elle a de la vertu, mais elle eſt belle & femme ;
Elle aime à plaiſanter, à ſourire en paſſant,
Elle a l'accueil flatteur, le coup d'œil careſſant,
Et croit, lorſque le cœur eſt en effet fidéle,
Qu'un ſouris, qu'un regard eſt une bagatelle.

« C'eſt au Lecteur à juger, (dit le Cri-
» tique,) ſi ce n'eſt point là le portrait 1709.
» d'une coquette. Au troiſiéme Acte,
» (continue-t-il,) la coquetterie paroît
» dans tout ſon jour, tant en récit qu'en
» action. Dorante raconte à Dubois ce
» qui s'eſt paſſé pendant le dîner entre
» Célie & Eraſte. » Il s'exprime ainſi :
» (Acte III. Scéne IV.)

Tout ce qu'une coquette a jamais pratiqué,
Lorſqu'elle veut ſurprendre un cœur qu'elle a manqué ;
Soins de plaire affectés, ſouris, agaſſeries,
Diſcours flatteurs, regards, geſtes & lorgneries ;
Ma femme, devant moi, vient de le répéter,
Pour engager Eraſte, ou bien pour le flatter.

» Si ce récit nous peint une coquette
» des plus inſigne ; l'action qui ſuit don-
» ne le dernier coup au portrait. Do-
» rante outré de ce qui vient de ſe paſ-
» ſer ſous ſes yeux, dit des injures à
» Célie, qui loin de faire attention
» qu'elle a pouſſé la choſe un peu trop
» loin, feint de s'évanouir, & ſe fait
» apporter un fauteuil, dans lequel elle
» ſe jette, pour rendre la choſe plus tou-
» chante. On croiroit que l'évanouiſſe-
» ment eſt une vérité, ſi l'Auteur n'avoit
» pris ſoin de faire voir qu'il n'eſt qu'une
» feinte, par ce vers, qu'il a mis dans la
» bouche de Dubois, *à parte.*

Fort bien, on ne peut mieux jouer ſon perſon-
nage.

1709. » Le pauvre Dorante eſt ſi bien la » dupe de tout ce manége, qu'il de- » mande pardon à ſa femme : il fait » plus, il la prie devant ſon rival, de » s'aller divertir avec lui dans une partie » de ſouper, à laquelle il eſt auſſi invité : » mais il n'y va point, de peur, ſans » doute, d'être témoin de quelque » Scéne plus cruelle encore pour lui, » que celle du dîner.... Au cinquiéme » Acte, Célie ouvre enfin les yeux, & » comprend qu'elle en a trop fait pour » une honnête femme, ou du moins » pour une femme raiſonnable : elle veut » tout dire à ſon mari, & le déſabuſer : » mais ſon mari lui épargne la peine d'un » aveu ſi judicieux. »

Les remarques que le critique fait ſur les Valets de cette Comédie, tendent à prouver qu'ils ſont preſqu'inutiles, & qu'ils ſervent peu à l'intrigue. Juſtine paroît y avoir plus de part, parce qu'on ſuppoſe qu'elle conſeille Célie. A l'égard de Babet, on peut dire qu'elle n'eſt employée que dans trois Scénes ; dans la premiére du premier Acte, Juſtine, ſous prétexte de l'inſtruire, expoſe les caractéres des principaux perſonnages qui doivent paroître ſur la Scéne. Cette expoſition étoit néceſſaire au Spectateur, & il y a apparence que c'étoit-là le ſeul objet

objet du Poëte à la ſeconde Scéne du quatriéme Acte, Babet qui ſemble s'ennuyer de jouer un rôle inutile, commence à agir, en achevant de rendre Dorante furieux, par un faux récit qu'elle lui fait, de tout ce qui s'eſt paſſé au ſouper à Sureſne. Enfin elle reparoît à la quatriéme Scéne de l'Acte ſuivant, pour écouter une déclaration d'amour que lui fait Champagne : ce qui, comme l'obſerve le Critique, eſt un hors d'œuvre, qui ne mérite pas d'être relevé. 1709.

Le rôle de Dubois eſt aſſez neuf & plaiſant : on le donne pour confident à Dorante, on le fait entrer dans l'intrigue ; mais avec ſa bonne volonté, il n'opére preſque rien, & Champagne y ſert encore moins. Reſtent Julie, Glitandre, Dorante & Eraſte Nous paſſons les deux premiers qui n'ont rien d'aſſez ſingulier : Voyons la réfléxion que l'Auteur du Mercure fait ſur Eraſte. « Eraſte, » (dit-il) s'aviſe au quatriéme Acte, » d'être amoureux de Célie : c'eſt un » nouvel incident auquel les Spectateurs » ne s'attendoient point du tout : il en » fait confidence à Juſtine, qui le ren- » voye à Célie même. Célie reçoit cet » aveu avec un ſang froid qui glace » Eraſte ; elle le renvoye à des objets » plus dignes de ſes ſoins, & plus pro-

» pres à y répondre. Outre que cet
1709. » amour vient un peu tard, on l'a trouvé
» tout-à-fait inutile : il y a apparence
» que l'Auteur ne l'a placé dans la Piéce,
» que pour mettre un vernis ſur le ca-
» ractére de Célie, qui eſt aſſez équi-
» voque. Mais quelque fin que l'Auteur
» ſe ſoit propoſée, on n'a pas approuvé
» le chemin qu'il a pris pour y arriver.
» La Scéne Françoiſe eſt trop épurée
» pour ſouffrir une déclaration d'amour,
» faite à une perſonne mariée. Moliére
» l'a oſé faire dans George-Dandin ;
» mais il n'en a pas moins bleſſé les
» bonnes mœurs, & les bienſéances
» Théatrales. »

Il ſeroit à ſouhaiter qu'un écho ſi judicieux eut voulu rapporter quelque choſe en particulier ſur Dorante, qui eſt le perſonnage dominant de la Piéce. On ne peut nier qu'il ne ſoutienne parfaitement ſon caractére de *Jaloux*, juſqu'au dénouement : mais on ne ſçauroit dire, qu'il rempliſſe exactement ſon titre, & qu'il ſoit *déſabuſé* en quittant la Scéne. D'ailleurs, ſes autres actions ne répondent point à cette peinture que Juſtine fait de lui : Acte I. Scéne premiére.

..... C'eſt un homme amoureux du plaiſir,
Ennemi du travail, toujours plein de loiſir :

Méprisant ſes égaux, & depuis ſon enfance, 1709.
Nourri dans le repos, & la magnificence;
Cherchant les courtiſans, & les gens du bel air,
Imitant leur éxemple, & les traitant de pair:
Il chaſſe, il court le cerf, eſt homme de campagne,
Aime le jeu, la table, & le vin de Champagne.
Décide & parle haut parmi les beaux eſprits,
Impoſe, plaît, commande aux belles de Paris.
D'habits tous galonnés remplit ſa garde-robe
Et n'a rien en un mot du métier, que la robe.

Cependant dans tout le cours de la Piéce, on ne voit qu'un Jaloux, & comme cette jalouſie paroît fondée, ſur la conduite imprudente de ſa femme, le Spectateur ſeroit tenté de le plaindre, s'il ne s'en étoit rendu indigne par l'injuſtice qu'il a de retenir le bien de ſa ſœur. Ce caractére avoit déja été mis ſur la Scéne par Meſſieurs Baron & Du Freſny; le premier, ſous le ſimple titre du *Jaloux* (*a*), a fait la peinture d'un franc brutal: & l'autre dans ſon *Jaloux honteux*, n'a donné qu'un être de raiſon (*b*). M. Campiſtron, plus ſage & plus heureux, a ſaiſi le goût du Théatre, ou ſa Comédie eſt reſtée, tandis qu'on ne ſe ſouvient preſque pas des deux précédentes.

(*a*) Voyez l'article de cette Comédie, Tome XIII. de cette Hiſtoire, *page* 60.
(*b*) Voyez Tome XIV. *page* 480.

1709. Indépendamment des Piéces nouvelles qui parurent cette année, les Comédiens remirent les ſuivantes.

JE VOUS PRENDS SANS VERD, Comédie en un Acte & en vers avec un divertiſſement, de M. Champmeſlé, le Mercredi premier Mai.

LES TROIS COUSINES, Comédie en proſe, & en trois Actes, avec trois divertiſſemens, de M. Dancourt, le Vendredi 17 Mai.

LE SICILIEN, Comédie en proſe, & en un Acte, de M. Moliere, le Vendredi 24 Mai.

ALCIBIADE, Tragédie de M. Campiſtron, le Vendredi 12 Juillet.

PIRAME & THISBÉ, Tragédie de M. Pradon, le Jeudi 8 Août.

ARMINIUS, Tragédie de M. Campiſtron, Mercredi 28 Août.

LES BOURGEOISES A LA MODE, Comédie en proſe, & en cinq Actes, de Meſſieurs Sainction & Dancourt, le Samedi 31 Août.

HYPERMNESTRE, Tragédie de M. de Riupeirous, le Jeudi 12 Septembre.

ÉLECTRE, Tragédie de M. de Crébillon, le Jeudi 26 Septembre.

ARIADNE, Tragédie de M. Corneille de l'Iſle, le Dimanche 17 Novembre. (*a*) 1709.

ŒDIPE, Tragédie de M. Corneille, le Dimanche 22 Décembre.

(*a*) Le Dimanche 17 Novembre 1709. Ariane, Tragédie remiſe au Théatre, & Criſpin Médecin. Son Alteſſe Electorale de Baviére, nous a honoré aujourd'hui de ſa préſence. On a pris le double partout; la recette a montée à 2257 liv. 14 ſols. *Regiſtre de la Comédie.* Peu de jours auparavant, (le Lundi 11 du même mois) le même Prince avoit honoré de ſa préſence la repréſentation de la Tragédie de *Phédre & Hipolyte*, qui fut ſuivie *des Folies amoureuſes*, on ne prit le double qu'au Théatre, la recette monta à la ſomme de 2368 liv. 15 ſols.

1710.

LE NAUFRAGE, *OU* LA POMPE FUNE'BRE DE CRISPIN,

Comédie en vers, & en un Acte, ſuivie d'un divertiſſement, * *par M.* DE LA FONT,

* Muſique de M. *Gillier.*

Repréſentée pour la premiére fois, après la Tragédie de *Cinna*, le Samedi 14 Juin. (Treize repréſentations, dont l'Auteur ne retira ſes honoraires qu'aux cinq premiéres. La derniére repréſentation le 8 Juillet ſuivant.)

LE ſujet de cette Comédie ſemble avoir été emprunté du troiſiéme Volume des Milles & une Nuit, ou ſi l'on veut prêter à M. de La Font une Littérature plus recherchée, on peut dire qu'il a tiré l'idée de ſa Comédie des relations de quelques Voyageurs, qui rapportent, qu'au Royaume de Malabar, la coutume oblige les maris & les femmes à ne ſe point ſurvivre, & à ſe laiſſer bruler ſur le tombeau de la perſonne défunte. M. de La Font ſuppoſe donc, que Criſpin a fait naufrage dans

une Iſle où cette coutume eſt établie, & qu'on le force de s'y conformer, attendu que ſa femme, ou du moins celle qui paſſe pour telle, eſt morte. Criſpin eſt conduit ſur le bucher qui doit le conſommer avec la défunte: mais elle y paroît vivante, & retrouve ſon véritable mari. La Piéce eſt terminée par un divertiſſement des Inſulaires. Il y a dans cette petite Comédie des Scénes d'un aſſez bon comique. Cette Piéce a donné lieu à quelques Auteurs de traiter ce ſujet, tant à la Comédie Italienne, qu'aux Théatres de la Foire. 1710.

LA COMÉDIE DES COMÉDIENS, OU L'AMOUR CHARLATAN,

*Comédie en proſe, & en trois Actes, & trois divertiſſemens, * par Monſieur* DANCOURT,

* Muſique de M. *Gillier.*

Repréſentée pour la premiére fois, le Mardi 5 Août. (Treize repréſentations, la derniére le 14 Novembre ſuivant.)

MOnſieur Dancourt n'avoit d'abord compoſé que l'Acte de l'*Amour Charlatan*. De nouvelles idées lui firent prendre le parti de lier cet Acte à deux

1710. autres, qui le précédérent ; ce qui compoſe la Piéce dont nous allons parler, après avoir rapporté ce qu'en a dit *le Nouveau Mercure imprimé à Trévoux*, en Janvier 1711. *pag.* 41-43.

« L'idée de l'*Amour Charlatan*, avoit » été traité par M. Dancourt dans un » Acte ſeul, il trouva moyen d'en rap- » procher des choſes détachées, & de » faire une Comédie en trois Actes, » qu'il crût devoir donner au Public, » pour les intérêts particuliers de ſa » Troupe. Les Spectacles de la Foire, » avoient pris le deſſus ſur la Comé- » die, (*a*) quelques Scénes Italiennes

(*a*) Après la ſuppreſſion des anciens Comédiens Italiens, les Troupes Foraines de Danſeurs de corde, & de Sauteurs, crurent devoir faire uſage dans leurs jeux, non-ſeulement des Piéces que les premiers avoient repréſenté, mais encore d'en introduire de mixtes, c'eſt-à-dire, qui tenoient des Italiennes & des Françoiſes. Ces ſpectacles populaires furent ſi ſuivis, que les Comédiens François furent obligés de faire valoir contre eux leur privilége excluſif, & d'en demander l'éxécution en Juſtice. Pluſieurs Sentences & différents Arrêts furent rendus contre les Troupes Foraines, & toujours ſans éxécution, par les chicanes de ces derniers. Enfin un nouvel Arrêt du Parlement du 2 Janvier 1709. ordonna, que les Arrêts confirmatifs des Sentences de Police, & les Réglemens de la Cour, ſeroient éxécutés, & pour les nouvelles contraventions des Acteurs Forains, les condamna en mille livres d'amende, en trois cens livres de dommage & intérêts envers les Comédiens François ; leur fit défenſe, & à tous autres, de faire ſervir leurs Théatres à autres uſages, qu'à ceux de leur profeſſion, & en jettées

» jettées dans un tiſſu de points triviales
» & de Vaudevilles, ayant ramené ſur 1710.
» la Scéne quelques traits d'un Théa-
» tre proſcrit, avoient formé des repré-
» ſentations, où la Ville & la Cour ac-
» couroient également..... M. Dan-
» court crut ramener le Public, par un
» divertiſſement, qui fit reparoître Arle-
» quin & Scaramouche. On propoſa à M.
» de la Thorilliére de jouer le rôle d'Ar-
» lequin; il fut longtems à prendre ſon
» parti. Il ſe montroit de tems en tems
» à ſes amis, ſous le maſque & l'équi-
» page d'Arlequin, il hazardoit quel-
» ques tons & quelques mines; mais
» ſoit que l'ombre de *Dominique*, ſon
» beau-pere, l'intimidât, ſoit qu'il fût
» attaché à un jeu, où il s'eſt fait beau-
» coup de réputation, il réſiſta à la priére
» même des puiſſances, & offrit ſeule-
» ment à ſes camarades de jouer le rôle
» de Mézétin: on ſe détermina ſur cela

---

cas de contraventions, permit de démolir les Théatres. De nouvelles déſobéiſſances, obligérent les Comédiens François de faire mettre à éxécution l'Arrêt dont on vient de rapporter le prononcé, & ils firent abattre quelques Théatres. Cette affaire eut dans le commencement des ſuites aſſez fâcheuſes pour les Comédiens François; mais enfin un Arrêt du Conſeil d'Etat du Roy, du 17 Mars 1710. confirma celui du Parlement. (Voyez les détails de toute cette affaire, dans le premier Volume des *Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire des Spectacles de la Foire*. Paris, *Briaſſon*.)

1710. » à travailler au divertiſſement, & on
» prit le ſujet dans la diſpoſition préſente
» des affaires de la Comédie. (Le Jour-
» naliſte donne enſuite de l'éxorde pré-
» cédent, un extrait des trois Actes de
» la Piéce, & le termine de la façon
» ſuivante.) Ce dernier Acte (l'Amour
» Charlatan) auquel l'Auteur a tâché de
» lier les deux premiers, les paſſe infi-
» niment, par l'idée ingénieuſe, qu'il
» a ſi heureuſement traitée, que tout le
» monde eſt convenu que l'Ouvrage eſt
» dans le goût de Lucien ; & on a ſçû
» de M. Dancourt, que c'étoit après
» s'être échauffé l'eſprit par la lecture de
» cet excellent original, qu'il avoit jetté
» ſur le papier, tous les traits qu'il a mis
» ſur la Scéne, & qui ne lui ont coûté
» au plus que trois jours de travail. »

La Comédie des Comédiens, qui forme les deux premiers Actes de la Piéce dont nous rendons compte, n'eſt pas d'une grande invention. Léandre & Eraſte, Comédiens François, aiment, le premier Angélique, fille de M. Grichardin, riche Bourgeois, & le ſecond, Iſabelle, niéce du même M. Grichardin. Pour complaire à ce dernier, qui n'a du goût que pour les Acteurs & les Piéces du Théatre Italien ; Léandre & Eraſte offrent à ce Bourgeois de jouer

une petite Piéce, où les perſonnages de Scaramouche, de Pierrot, du Docteur & de Mézétin, ſeront employés. C'eſt ce qui s'éxécute dans la Comédie de l'*Amour Charlatan*, dont le dénouement eſt le mariage de Léandre avec Angélique, & celui d'Eraſte avec Iſabelle, par le petit ſtratagême, d'une eſpéce de Soubrette appellée Marton. Ce dernier Acte eſt extrêmement joli. Le divertiſſement eſt coupé par quatre petites Scénes épiſodiques, en vers libres, après leſquelles, la Piéce finit par un branle, dont le refrain eſt : 1710.

Vive, vive, l'Amour Charlatan.

Les rôles du Docteur, de Pierrot, de Mézétin & de Scaramouche, furent remplis par les Sieurs Beaubour, Baron fils, de la Thorilliére & Poiſſon. Mademoiſelle Deſmare joua le rôle de l'Amour Charlatan.

« FLORENT CARTON DANCOURT, » petit-fils d'un Sénéchal de Saint Quentin, nâquit à Fontainebleau le premier Novembre 1661. de Florent Carton, Ecuyer Sieur Dancourt, & de Louiſe de *Londé*, qui deſcendoit par les femmes des *Budé*, & qui comptoit parmi ſes parens, un Chevalier de *Londé*, établi en Angleterre, où il

DANCOURT. Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire des Hommes illuſtres de la République des Lettres, par le P. Niceron, Tom. XVI. *p.* 287. *& ſuivantes.*

1710. » avoit été honoré de l'ordre de la Jarretiére. Ils étoient tous deux de la Religion Prétendue-Réformée : mais ils » l'abjurérent dans la ſuite, pour embraſſer la Catholique. Le jeune Dancourt » fit ſes études à Paris dans le Collége » des Jéſuites, ſous le *Pere de la Rue*, qui » lui trouvant de la vivacité, de la pénétration, & des diſpoſitions ſinguliéres » pour les Sciences, le regarda comme » un ſujet qu'il devoit ménager à ſon » Ordre ; mais l'éloignement de Dancourt pour la vie Religieuſe, rendit » inutiles tous les ſoins qu'il ſe donna pour y réuſſir. Après avoir fait ſa » Philoſophie, il étudia en droit, & » ſe fit recevoir Avocat. L'amour qu'il » conçut alors pour la Demoiſelle Théreſe le Noir de la Thorilliére, fille du » Sieur de la Thorilliére, de la Troupe » du Roy, (lui fit abandonner tous les » deſſeins, qu'on avoit formé pour ſa » fortune. Il l'enleva, & par cette action d'éclat, il força ſa famille & celle » de la Demoiſelle de la Thorilliére, à » conſentir à ſon mariage ; enfin à la » rentrée d'après Pâques 1685. il débuta » au Théatre François, où il mérita les » applaudiſſemens du Public.)

» Il ne ſe contenta pas de briller dans » les rôles qu'il repréſentoit, il compoſa

» encore un grand nombre de Piéces, » dont pluſieurs eurent un très-grand » ſuccès. La facilité qu'il avoit à parler, » & une éloquence naturelle, qui ani- » moit tous ſes diſcours, lui avoient fait » déférer par ſes camarades, l'honneur de » porter la parole dans toutes les occa- » ſions particuliéres; & le Public l'écou- » toit toujours avec une grande ſatiſ- » faction. 1710.

» Son mérite lui avoit procuré à la » Cour un accès favorable. Le Roi Louis » XIV. l'honoroit d'une bienveillance » particuliére. Dancourt avoit coutume, » lorſque ce Prince aſſiſtoit à la Comé- » die, de lui aller lire ſes Ouvrages dans » ſon Cabinet, où il n'entroit que Ma- » dame de Monteſpan; & l'on rapporte » qu'un jour s'y étant trouvé mal, à » cauſe du grand feu qu'il y avoit, le » Roi prit lui-même la peine d'aller ou- » vrir une fenêtre pour lui faire pren- » dre l'air. Une autrefois Dancourt, » ayant l'honneur de lui parler, comme » il ſortoit de la Meſſe, pour quelques » affaires qui regardoient la Troupe des » Comédiens François, & marchant » toujours à reculons, juſqu'au bord » d'un eſcalier, qu'il ne voyoit pas, le » Roi le retint par le bras, en lui di- » ſant: *Prenez garde Dancourt, vous*

» *allez tomber.* Et ſe retournant enſuite
1710. » vers les Seigneurs qui l'environnoient,
» il leur dit : *Il faut convenir que cet*
» *homme parle bien*, & lui accorda ce
» qu'il demandoit. Les agrémens de ſa
» converſation & ſa politeſſe, le fai-
» ſoient auſſi rechercher par tout ce qu'il
» y avoit de plus grand à la Cour & à la
» Ville, & les perſonnes les plus conſi-
» dérables ſe faiſoient un plaiſir de l'avoir
» chez eux, & de l'aller voir chez lui.

» Ayant fait un voyage à Dunkerque,
» pour y voir ſa fille aînée, (Madame
» Fontaine) qui y demeuroit alors, il en
» prit occaſion d'aller faire ſa Cour à l'E-
» lecteur de Baviére, (pere de l'Empe-
» reur défunt) qui ſe trouvoit à Bruxel-
» les. Ce Prince le reçut fort bien ; &
» après l'avoir retenu aſſez long-tems,
» pour qu'il eut beſoin d'une prolonga-
» tion du congé qui lui avoit été donné,
» il le renvoya, en lui faiſant préſent
» d'un diamant de mille piſtoles. Il ne
» le récompenſa pas moins généreuſe-
» ment, lorſqu'étant venu à Paris, Dan-
» court fit un divertiſſement pour ce
» Prince. *

» Des penſées ſérieuſes vinrent enfin
» dégoûter notre Auteur du Théatre,
» qu'il quitta entiérement à Pâques de
» l'année 1718. pour ſe retirer dans ſa

* *L'Impromptu de Sureſne.*

» terre de Courcelles-le-Roi en Berri, où
» il ne s'occupa plus que du ſoin de ſon 1710.
» ſalut. Il y compoſa une traduction des
» *Pſeaumes de David en vers*, & une
» Tragédie Sainte, qui n'ont point été en-
» core imprimées. Lorſqu'il ſe ſentit ma-
» lade & proche de ſa fin, il fit faire ſon
» tombeau dans la Chapelle de ſon Châ-
» teau, & l'alla voir lui-même avec toute
» la tranquillité & la fermeté d'une ame
» abſolument détachée des choſes d'ici-
» bas, & qui n'aſpire plus qu'aux biens
» céleſtes & éternels. Il mourut le Ven-
» dredi 7 Décembre 1725. âgé de ſoi-
» xante & cinq ans, laiſſant deux filles;
» l'aînée, (qui a peu joué la Comédie)
» mariée à M. Fontaine, Commiſſaire
» & Contrôleur de Marine, & la cadette,
» qui a brillé ſi longtems au Théatre ſous
» le nom de Mimi Dancourt, l'a été à
» M. Des Hayes, Gentil-Homme, fils
» d'un Lieutenant-Général d'Artillerie.»

Le Mercure de France annonça la mort de M. Dancourt, dans les termes ſuivans.

« Le Sieur Florent Carton Dancourt, Mercure de France, Décembre 1725. premier Vol. *pag.* 2913.
» qui avoit quitté le Théatre, depuis en-
» viron dix ans: (il falloit dire ſept ans)
» eſt mort à ſa Terre de Courcelles-le-
» Roy, en Berri, âgé d'environ ſoixante
» & cinq ans. Il fut longtems l'Orateur

1710. » de la Troupe, & il s'en acquittoit très-
» bien. C'étoit un homme d'eſprit &
» de lettres, qui parloit avec beaucoup
» de juſteſſe, & très-aiſément. Il repré-
» ſentoit avec ſuccès les rôles de Ja-
» loux, de Financier, & d'Hypocrite,
» & entr'autres celui du Miſantrope. Il
» laiſſe au Théatre une très-grande quan-
» tité de Piéces, que le Public voit en-
» core tous les jours avec plaiſir. Son
» ſtile eſt léger, vif, agréable, & ſi tous
» ſes Ouvrages ne ſont pas auſſi châ-
» tiés qu'on le déſireroit, on peut dire
» que le dialogue en eſt toujours admi-
» rable. »

M. Dancourt étoit d'une moyenne grandeur, la taille bien priſe, avant que l'âge lui eut donné de l'embonpoint; il avoit les cheveux & les ſourcils bruns, de beaux yeux, le viſage agréable, & la phyſionomie noble & ſpirituelle. Son principal talent pour le Théatre étoit les rôles de Haut-Comique, à manteau, & raiſonné. A l'égard du Tragique, il y étoit froid & monotone; auſſi jouoit-il le moins qu'il lui étoit poſſible dans ce dernier genre. Au reſte, il poſſédoit l'art de lire au mieux, non-ſeulement ſes Ouvrages, mais auſſi ceux des Auteurs qui lui confioient leurs productions, & cependant ſans s'y préparer

par aucune lecture, lorſqu'il apportoit l'Ouvrage à l'Aſſemblée. 1710.

Ordre Chronologique des Ouvrages Dramatiques de M. Dancourt, repréſentés ſur le Théatre François.

LE NOTAIRE OBLIGEANT, *ou* LES FONDS PERDUS, Comédie en proſe & en trois Actes, le Vendredi 8 Juin 1685.

ANGÉLIQUE ET MÉDOR, Comédie en un Acte & en proſe, le Mercredi premier Août 1685.

RENAUD ET ARMIDE, Comédie en un Acte & en proſe, le Mercredi 31 Juillet 1686.

LA DÉSOLATION DES JOUEUSES, Comédie en un Acte & en proſe, le Samedi 23 Août 1687.

LE CHEVALIER A LA MODE, Comédie en proſe & en cinq Actes, (avec M. de Sainctyon,) le Vendredi 24 Octobre 1687.

LA MAISON DE CAMPAGNE, Comédie en un Acte & en proſe, le Vendredi 27 Août 1688.

LA DAME A LA MODE, *ou* LA COQUETTE, Comédie en cinq Actes & en proſe, *non imprimée*, le Lundi 3 Janvier 1689.

1710. La Folle Enchére, Comédie en un Acte & en proſe, le Mardi 30 Mai 1690.

L'Été des Coquettes, Comédie en proſe & en un Acte, le Mercredi 12 Juillet 1690.

Le Carnaval de Veniſe, Comédie en proſe & en cinq Actes, le Vendredi 29 Décembre 1690. *non imprimée.*

La Pariſienne, Comédie en proſe & en un Acte, le Mercredi 13 Juin 1691.

Le Bon Soldat, Comédie en vers & en un Acte, de Raymond Poiſſon, accommodée & miſe au Théatre par M. Dancourt, le Mercredi 10 Octobre 1691.

La Femme d'Intrigues, Comédie en proſe & en cinq Actes, le Mercredi 30 Janvier 1692.

La Gazette de Hollande, Comédie en proſe & en un Acte, le Mercredi 14 Mai 1692.

L'Opéra de Village, Comédie en proſe & en un Acte, ſuivie d'un divertiſſement, le Vendredi 20 Juin 1692.

L'Impromptu de Garniſon, Comédie en proſe & en un Acte, retouchée & miſe au Théatre par M. Dancourt, Samedi 26 Juillet 1692.

LES BOURGEOISES A LA MODE, Comédie en proſe & en cinq Actes, (avec M. de Sainction,) le Samedi 15 Novembre 1692. 1710.

LA BAGUETTE, Comédie en proſe & en un Acte, *non imprimée*, le Samedi 4 Avril 1693.

LES VENDANGES, Comédie en un Acte & en proſe, ſuivie d'un divertiſſement, le Jeudi 30 Septembre 1694.

LE TUTEUR, Comédie en proſe & en un Acte, le Mercredi 13 Juillet 1695.

LA FOIRE DE BESONS, Comédie en proſe & en un Acte, ſuivie d'un divertiſſement, le Samedi 13 Août 1695.

LES VENDANGES DE SURESNES, Comédie en proſe & en un Acte, ſuivie d'un divertiſſement, le Samedi 15 Octobre 1695.

LA FOIRE SAINT GERMAIN, Comédie en proſe & en un Acte, ſuivie d'un divertiſſement, le Jeudi 19 Janvier 1696.

LE MOULIN DE JAVELLE, Comédie en proſe & en un Acte, ſuivie d'un divertiſſement, le Samedi 7 Juillet 1696.

LES EAUX DE BOURBON, Comédie en proſe & en un Acte, avec un divertiſſement, le Jeudi 4 Octobre 1696.

LES VACANCES, Comédie en proſe & en un Acte, ſuivie d'un divertiſſe-

ment, le Lundi 31 Octobre 1698.

1710. La Lotterie, Comédie en proſe & en un Acte, le Mardi 10 Juillet 1697.

Le Charivari, Comédie en proſe & en un Acte, avec un divertiſſement, le Jeudi 19 Septembre 1697.

Le Retour des Officiers, Comédie en proſe & en un Acte, ſuivie d'un divertiſſement, le Samedi 19 Octobre 1697.

Les Curieux de Compiegne, Comédie en proſe & en un Acte, ſuivie d'un divertiſſement, le Samedi 4 Octobre 1698.

Le Mari retrouvé, Comédie en proſe & en un Acte, ſuivie d'un divertiſſement, le Mercredi 29 Octobre 1698.

Les Fées, Comédie en proſe & en trois Actes, avec trois Intermédes, précédée d'un Prologue en vers libres, le Jeudi 29 Octobre 1699.

La Famille a la Mode, Comédie en vers libres & en cinq Actes, *non imprimée*, le Vendredi 18 Décembre 1699.

La Feſte de Village, Comédie en proſe & en trois Actes, ſuivie d'un divertiſſement, le 13 Juillet 1700. (Remiſe au Théatre au mois de Septem-

bre 1724, ſous le titre des BOURGEOISES DE QUALITÉ. 1710.

LES TROIS COUSINES, Comédie en proſe & en trois Actes, avec trois divertiſſemens, le Dimanche 17 Octobre 1700.

COLIN-MAILLARD, Comédie en proſe & en un Acte, ſuivie d'un divertiſſement, le Vendredi 28 Octobre 1701.

L'OPÉRATEUR BARRY, Comédie en proſe & en un Acte, ſuivie d'un divertiſſement, & précédée d'un Prologue auſſi en proſe, le Mercredi 11 Octobre 1702.

LES ENFANS DE PARIS, Comédie en vers libres & en cinq Actes. (C'eſt la Comédie de *La Famille à la Mode*, un peu retouchée.) Le Vendredi 3 Octobre 1704.

LA MORT D'ALCIDE, Tragédie, le Vendredi 17 Octobre 1704, *non imprimée.*

LE GALANT JARDINIER, Comédie en proſe & en un Acte, ſuivie d'un divertiſſement, le Mercredi 22 Octobre 1704.

LE DIABLE BOITEUX, Comédie en proſe & en un Acte, avec un divertiſſement, précédée d'un Prologue, & ſuivie d'un Epilogue auſſi en proſe, le Samedi premier Octobre 1707.

1710. LE SECOND CHAPITRE DU DIABLE BOITEUX, Comédie en proſe & en deux Actes, ſuivie d'un divertiſſement, précédée d'un Prologue auſſi en proſe, le Jeudi 20 Octobre 1707.

LA TRAHISON PUNIE, Comédie en vers & en cinq Actes, le Lundi 28 Novembre 1707.

MADAME ARTUS, Comédie en vers & en cinq Actes, le Mardi 8 Mai 1708.

LA COMÉDIE DES COMÉDIÉNS, *ou* l'AMOUR CHARLATAN, Comédie en proſe & en trois Actes, avec trois divertiſſemens, le Mardi 5 Août 1710.

LES AGIOTEURS, Comédie en proſe & en trois Actes, le Vendredi 26 Septembre 1710.

CÉPHALE ET PROCRIS, Comédie en vers libres & en trois Actes, & trois Intermédes, précédée d'un Prologue auſſi en vers libres, le Mardi 27 Octobre 1711.

SANCHO PANÇA, GOUVERNEUR, Comédie en vers & en cinq Actes, ſuivie d'un divertiſſement, le Mardi 15 Novembre 1712.

L'IMPROMPTU DE SURESNE, Comédie en proſe & en un Acte, ſuivie d'un divertiſſement, & précédée d'un Prologue en vers libres, le Mercredi 24 Mai 1713.

LES FESTES DU COURS, Comédie en proſe & en un Acte, ſuivie d'un divertiſſement, & précédée d'un Prologue en vers Lyriques, le Mercredi 5 Septembre 1714. 1710.

LE VERT GALANT, Comédie en proſe & en un Acte, ſuivie d'un divertiſſement, le Mercredi 24 Octobre 1714.

LA GUINGUETTE DE FINANCE, Comédie en proſe & en un Acte, ſuivie d'un divertiſſement, le Mardi 19 Mai 1716, *non imprimée.*

LE PRIX DE L'ARQUEBUSE, Comédie en proſe & en un Acte, ſuivie d'un divertiſſement, le Vendredi premier Octobre 1717.

LES DIEUX COMÉDIENS, *ou* LA MÉTEMPSICOSE DES AMOURS, Comédie en trois Actes, en vers libres, & trois divertiſſemens, précédée d'un Prologue auſſi en vers libres, le Vendredi 17 Décembre 1717.

L'ÉCLIPSE, Comédie en proſe & en un Acte, ſuivie d'un divertiſſement, le Jeudi 8 Juin 1724, *non imprimée.*

LA BELLE-MERE, Comédie en vers & en cinq Actes, le Samedi 21 Avril 1725. *non imprimée.*

1710.

LES AGIOTEURS,

Comédie en proſe, & en trois Actes, de M. DANCOURT,

Repréſentée pour la premiére fois, après la Tragédie d'*Andronic*, le Vendredi 26 Septembre. (A la douziéme repréſentation on ajoûta quelques nouvelles Scénes à cette Piéce. En tout XX. repréſentations.)

CEtte Piéce eſt un Vaudeville du tems; M. Dancourt y a peint au vrai, & d'une façon fort comique, le manége uſuraire de pluſieurs particuliers, qui eſcomptoient les effets Royaux en papiers, qui étoient alors dans le commerce. Les Scénes épiſodiques dont cette Comédie eſt remplie, & celles que l'Auteur y ajouta dans le cours des repréſentations, en firent le ſuccès; en effet, on peut dire que les Scénes de la jeune coquette Urbine, du faux d'Argentac, du Marquis Daudinet, de la Baronne de Va-Partout, & de Madame de Mal-Profit, ſont dialoguées avec une grande vivacité. Le rôle de Trapolin, qui eſt le principal perſonnage, celui de Durillon, Procureur, & de Gangrenne, Agioteur ſcrupuleux, ſont parfaitement

faitement caractériſés. Cependant aujourd'hui, cette Piéce n'a plus le même ſel qu'elle avoit à ſa nouveauté. 1710.

LE CURIEUX IMPERTINENT,

Comédie en vers, & en cinq Actes, de Monſieur NÉRICAULT DESTOUCHES, Auteur Vivant.

Repréſentée pour la premiére fois, le Lundi 17 Novembre. (Dix-ſept repréſentations, la derniére le 14 Janvier 1711.)

IL a fallu l'art & le génie ſupérieur de M. Deſtouches, pour donner à cette Comédie tout le mérite que l'on y trouve. Le ſujet du *Curieux impertinent*, qu'il a emprunté du roman de D. Quichotte, de Cervantes, quoiqu'aſſez paſſable à la lecture, devient froid & triſte au Théatre. Le Curieux ne paroît qu'en ſecond auprès du rival qu'il s'eſt choiſi, & joue le rôle d'un mal-honnête-homme vis-à-vis de ſa Maîtreſſe. Ce n'étoit pas aſſez d'éviter cet écueil, il étoit encore néceſſaire d'intéreſſer les Spectateurs pour l'Amant propoſé, & donner une gradation vraiſemblable aux progrès que cet

Amant fait ſur le cœur de la Maîtreſſe
1710. éprouvée. D'ailleurs, le plan de cette Piéce demandoit de joindre à cet intérêt, un comique tiré du fond du ſujet. C'eſt ce que l'Auteur a très-heureuſement exécuté ; de ſorte que ce Poëme Dramatique fit prédire aux connoiſſeurs la brillante carriére que M. Deſtouches a remplie au Théatre François. On trouva l'intrigue du Curieux impertinent bien imaginée, parfaitement conduite d'Acte en Acte ; les Scénes liées & dialoguées au mieux ; la verſification coulante, naturelle, & dans le vrai ton du noble comique. Cependant, ſans nous rétracter de la juſtice que nous venons de rendre à cette Comédie, nous ſommes obligés, comme Hiſtoriens, de dire que les repriſes qu'on en a faites, n'ont jamais excité dans le Public, un empreſſement bien marqué de la revoir.

Nous terminons cet article par une épigramme ſur la Piéce, qui parut imprimée dans *la Bibliothéque Françoiſe*, ou *Hiſtoire Littéraire de la France*, Tome premier, ſeconde Partie, *pag.* 216. Le Journaliſte en l'annonçant y joignit le correctif que voici : « L'épigramme » ſuivante eſt malignement tournée ; » mais elle n'empêche pas, celui même » qui l'a faite, d'avouer qu'il n'a eu

» d'autre intention, que de ne pas per- 1710.
» dre un bon mot : & que la Piéce ſur
» laquelle il s'eſt égayé, mérite tous les
» applaudiſſemens qu'elle a reçus. »

Sur la Comédie du Curieux impertinent.

On repréſente maintenant,
Le *Curieux impertinent*,
Pour moi, j'ai vû la Piéce, & j'oſe en être arbitre ;
Voici ce que j'en crois de mieux :
Pour la voir une fois on n'eſt que curieux,
Mais qui la verra deux, en remplira le titre.

Jupiter Curieux impertinent, divertiſſement en trois Actes, repréſenté à la Foire Saint Germain, le Mardi 3 Février 1711. au Jeu d'Alard & de Lalauze, n'a d'autre reſſemblance avec la Piéce de M. Deſtouches, que par le titre. *Voyez le Dictionnaire des Théatres.*

1710.

JOSEPH,

Tragédie, tirée de l'Ecriture Sainte, par M. l'Abbé GENEST,

Repréſentée pour la premiére fois, le Vendredi 19 Décembre. (Onze repréſentations, la derniére le 9 Janvier 1711.)

CEtte Tragédie, avant que de paroître ſur le Théatre François, avoit été repréſentée à Clagni au mois de Février 1706. chez Madame la Ducheſſe du Maine, & avoit attiré à ſon Auteur des louanges infinies. Nous allons rapporter ce que M. Devizé en a dit dans ce tems-là.

Mercure Galant, Février 1706. *pages* 265-271.

« Vous ſçavez que M. & Madame la » Ducheſſe du Maine donnent tous les » ans, pendant le Carnaval, des diver- » tiſſemens où la magnificence, quel- » que grande qu'elle ſoit, brille beau- » coup moins que l'eſprit, la galanterie » & le bon goût: ils ont ouvert cette » année ces divertiſſemens par une Piéce » de Théatre de la compoſition de M. » l'Abbé Geneſt, de l'Académie Fran- » çoiſe, & qui a donné au Public, la » Tragédie intitulée *Pénélope*, dont le

» grand ſuccès a répondu à la beauté du
» Poëme. 1710.

» Celui qui a été repréſenté à Clagni
» ſous le nom de *Joſeph*, n'a pas moins
» tiré de larmes, qu'il s'eſt attiré d'ap-
» plaudiſſemens des Auditeurs, & quoi-
» qu'il ait été repréſenté trois fois, la
» foule y a toujours été auſſi grande, les
» applaudiſſemens toujours égaux, & les
» larmes qu'il a fait répandre, ont tou-
» jours cauſé beaucoup de plaiſir, puiſ-
» qu'il n'en eſt point qui touche davan-
» tage, & auquel on ſoit plus ſenſible,
» qu'à celui qui eſt cauſé par des lar-
» mes de joie. M. l'Abbé Geneſt a con-
» ſervé dans cet Ouvrage la fidélité de
» l'Ecriture, & la ſimplicité majeſtueuſe
» de l'écrit ſacré qu'il a imité dans l'ex-
» preſſion, paroît auſſi dans la conduite
» du ſujet. Madame la Ducheſſe du
» Maine repréſentoit *Azaneth*, femme
de Joſeph, & quoique M. l'Abbé Ge-
neſt n'en ait trouvé que le nom, dans
le lieu où il a puiſé ſon ſujet, le ca-
ractére qu'il lui donne, a paru tout-à-
fait convenable. *Madame la Ducheſſe du Maine* joua ce rôle avec une no-
bleſſe délicate, & un agrément qui
l'a fait admirer. *Mademoiſelle de Mé-
rus*, repréſenta *Thermutis*, Dame
Egyptienne, confidente d'Azaneth,

1710. » & M. *le Baron* le pere, qui repréſentoit *Joſeph*, joua ce rôle d'une maniére qui ne peut être imitée, & toute l'aſſemblée trouva qu'il n'avoit jamais mieux joué. *M. de Malezieu*, fit le perſonnage de *Juda*, & la force de ſon jeu lui attira de grandes louanges. Il fut imité par ſon fils aîné, dans le rôle de *Ruben*. Un de ſes plus jeunes repréſenta *Benjamin*, & ſon air d'innocence toucha extrêmement. *M. de Vernoncelle*, Gentilhomme de M. le Duc du Maine, repréſenta *Siméon*, & ce Gentilhomme ayant été obligé de partir, pour s'embarquer avec M. le Comte de Toulouſe, M. le Marquis de *Roquelaure*, joua ſon rôle dans la troiſiéme repréſentation, quoiqu'il n'eut eu que très-peu de tems pour l'apprendre. Ce Marquis, qui eſt Lieutenant de Gendarmerie, n'eſt pas moins diſtingué par ſa valeur, que par ſon eſprit. Le jeu de M. *le Marquis de Gondrin*, fut admiré dans le rôle de *Pharaon*. Ce Marquis a très-bonne mine, il eſt admiré de toute la Cour, & ſa préſence ne peut manquer de lui attirer des applaudiſſemens. *M. d'Erlac*, Capitaine aux Gardes Suiſſes, s'acquitta très-bien du rôle de *Thiamis*, Intendant ou Majordome de Joſeph,

» où il entra parfaitement dans le rôle » qu'il repréſentoit. *M. de Roſelis*, fit ce- » lui d'un vieil Hébreux que Joſeph ve- » noit de tirer d'eſclavage. Tous ces Meſ- » ſieurs, animés du déſir de plaire à M. » & à Madame la Ducheſſe du Maine, » & par l'exemple d'une ſi grande Prin- » ceſſe, ne négligérent rien pour l'éxé- » cution de leur rôle, & l'on peut dire » qu'il ſeroit difficile de trouver ailleurs » des Spectacles de cette nature, mieux » éxécutés. 1710.

» Je vous ai déja parlé des divertiſſe- » mens de Clagny ; mais il s'en faut » bien que je n'aye épuiſé la matiére. » Madame la Ducheſſe du Maine y a » donné encore deux repréſentations de » *Joſeph*. Monſeigneur le Duc de Bour- » gogne, Madame la Ducheſſe de Bour- » gogne, Monſeigneur le Duc de Berri, » Madame, M. le Prince, Madame la » Princeſſe, & Mademoiſelle d'Anguien, » ſe ſont trouvés à la premiére de ces deux repréſentations, & MONSEI- GNEUR, honora la derniére de ſa préſence. Jamais aucun ſpectacle n'a tiré plus de larmes, ni reçu plus d'ap- plaudiſſemens. La beauté de la Piéce fut dignement ſoûtenue par l'excel- lence du jeu. Madame la Ducheſſe du Maine, continua à ſe faire admirer

Mercure Galant, Mars 1706. *pages* 257 & 258.

1710. » dans le rôle d'Azaneth. L'imagination » ne ſçauroit aller au-delà de toute la » nobleſſe, de la fineſſe & du naturel, » dont cette Princeſſe anime & ſoutient » ce caractére. M. le Baron, pere, fit » encore ſentir de nouvelles beautés dans » le rôle de Joſeph, & M. de Malezieu » joua celui de Juda, ſi excellemment, » que les connoiſſeurs avouerent tous » d'une commune voix, que jamais l'ac- » tion Théatrale n'avoit été pouſſée plus » loin, &c. »

Que l'on ne prenne point ce que nous venons de citer de M. Devizé, pour les exagérations ordinaires dont cet Auteur faiſoit uſage pour tous les Ouvrages qu'il annonçoit ; il n'eſt en ceci que l'écho de toutes celles qu'on avoit employées en parlant de la Tragédie de *Joſeph*, & qui avoient porté ce Poëme Dramatique au rang de ceux de *Polyeucte* & d'*Athalie*. Enfin, lorſque M. l'Abbé Geneſt eut cédé aux inſtances des perſonnes qui ſouhaitoient que cette Tragédie parut ſur le Théatre François, M. de Malezieu adreſſa à Madame la Ducheſſe du Maine, une Lettre en forme de Diſſertation ſur cette Tragédie, & tout ce qu'on peut employer de plus pathétique en louanges, eſt mis en œuvre dans cette Diſſertation. Comme elle eſt imprimée

imprimée avec la Tragédie de Joſeph, nous allons en emprunter ce qu'elle a d'hiſtorique à cette Piéce. 1710.

Diſcours de M. de Malezieux à S. A. S. Madame la Ducheſſe du Maine, ſur la Tragédie de *Joſeph*.

« Je ſuis ravi, Madame, que Votre » Alteſſe Séréniſſime, ait enfin déterminé M. l'Abbé Geneſt, à donner ſon » Joſeph au Public, & que vous agréez » que votre nom paroiſſe à la tête de » cet Ouvrage. Je ne doute pas, Madame, que cette excellente Tragédie, » n'ait auprès de tous les Connoiſſeurs, » le même ſuccès qu'elle eut à Clagny, » quand Votre Alteſſe, daignant l'animer par ſa voix, fit verſer tant de larmes à la Cour la plus délicate & la » plus éclairée de l'univers. Ce n'eſt pas » dire qu'il n'y ait peut-être bien des » gens, qui trouveront le ſujet trop » peu chargé d'incidents, & qui voyant » que l'amour n'y a point de part, ſeront peu diſpoſés à lui donner leur » approbation. . . . . Je crois » entendre encore, Monſeigneur le » Prince, Votre Pere, le jour que j'eus » l'honneur de lui lire Joſeph, pour la » premiére fois, en préſence de Votre » Alteſſe Séréniſſime. Je m'imagine, diſoit ce grand Prince, être à la Cour » de Pharaon. Je vois arriver les enfans » de Jacob, ils parlent comme ils doivent : Joſeph a tous les ſentimens

1710. » qu'il doit avoir ; & c'eſt ſans doute la
» noble ſimplicité de cette Hiſtoire, &
» la peinture vive & naturelle de la ten-
» dreſſe de Joſeph pour ſa famille, qui
» me remue ſi fortement les entrailles.
» L'Abbé Geneſt a eu l'adreſſe de ſuſ-
» pendre la grande reconnoiſſance, &
» de la préſenter toujours. Elle fait ſon
» effet par avance. L'art qui la ſuſpend
» n'a rien de forcé ; au contraire, Jo-
» ſeph qui paroît prêt à ſe déclarer, par
» les mouvemens de ſa tendreſſe, eſt tou-
» jours retenu par l'incertitude où il
» doit être du retour de ſes freres à la
» vertu. Enfin, bien convaincu de l'a-
» mour qu'ils ont pour leur pére & pour
» Benjamin, par le mépris qu'ils font
» de la mort : pénétré par les larmes de
» Juda, il céde à la tendreſſe fraternelle,
» il les embraſſe & leur pardonne. Rien
» n'eſt plus ſimple, ni n'eſt plus beau ;
» rien n'eſt plus conforme à la raiſon. Il
» faudroit, pourſuivit-il, n'être ni frere,
» ni fils, ni pere, ni homme, pour n'ê-
» tre pas vivement touché de la beauté
» de cet Ouvrage, & j'aurois bien mau-
» vaiſe opinion du cœur des perſonnes,
» qui aſſiſteroient à cette lecture, ſans
» y pleurer autant que moi. Vous ſça-
» vez, en effet, Madame, qu'il ſanglotta
» depuis le commencement juſqu'à la

n, & qu'il m'ordonna plus d'une fois
e ſuſpendre la lecture, parce, diſoit- 1710.
, qu'il ſe ſentoit étouffer.

» Deux autres grands Princes, dont
: France pleurera toujours la perte,
onorérent auſſi de leurs larmes ces
remiéres lectures de Joſeph. Il vous
ouvient, Madame, que feu Monſei-
neur LE DUC, qui avoit ſçû de M.
Prince, combien cette Tragédie l'a-
oit touché, vint à Châtenay me dé-
:r de le faire pleurer. Si cela m'arri-
:, dit-il, ce ſera pour la premiére
is de ma vie, & jamais aucune Piéce
: m'a mené juſques-là. Sa réſolution
bandonna dès le premier Acte. La
connoiſſance de Joſeph & d'Hély,
i tira des larmes qu'il s'efforçoit en
in de retenir. Il ſe leva deux fois dans
ſuite pour les aller cacher, en vous
ſant, qu'il étoit honteux de pleurer
mme un enfant. L'Auteur doit ſe ſou-
nir avec complaiſance des judicieu-
; réfléxions que ce grand Prince fit
r tout l'Ouvrage. Combien il admira
rt du Théatre, l'enchaînement natu-
l des Scénes, la pureté du langage,
beauté de la verſification, & parti-
liérement l'éxacte vraiſemblance qui
gnoit partout. A l'égard du grand
ince de CONTY, que puis-je dire,

1710. » Madame, qui repréſente l'état où le » mirent ces premiéres lectures; aſſuré- » ment l'ame des Héros doit être encore » plus tendre que celle des autres hom- » mes. Laiſſez-moi, diſoit-il, le loiſir de » pleurer : il faut que je me remette, je » ne ſuis plus en état d'écouter. Je crois » toujours le voir riant de tems en tems, » au milieu de ſes pleurs, par réfléxion ſur » la foibleſſe qu'il avoit de pleurer ainſi, » & je vis en effet plus d'une fois ſur ſon » viſage une expreſſion bien naturelle de » ce rire pleureux d'Andromaque, qu'Ho- » mére a ſi magnifiquement exprimé. » Mais que ne puis-je pour l'honneur de » Joſeph, & pour l'honneur des Belles- » Lettres, redire une partie de ce que ce » ſçavant Prince nous fit remarquer. Ce » ſeroit, Madame, une Poëtique, peut- » être plus utile que pluſieurs volumes » faits par les Maîtres de l'Art. Que ne » nous dit-il point ſur les narrations inté- » reſſantes & pathétiques que Joſeph & » Hély ſe font mutuellement ; ſur l'ar- » tifice avec lequel le ſujet s'y expoſoit ; » ſur le chemin naturel que la Piéce fai- » ſoit par degrés vers le dénouement, ſur » les leçons de tendreſſe & de recon- » noiſſance, de généroſité, de clémen- » ce, dont tout l'Ouvrage eſt animé, & » qui étant comme incorporées dans les

ſentimens des Acteurs, inſtruiſent l'Auditeur, & l'intéreſſant infiniment plus qu'elles ne feroient ſous la forme naturelle du précepte. Enfin, Madame, il montra par ſon diſcours, & l'admiration que lui avoit donné Joſeph, les raiſons qu'il avoit eues de l'admirer. » 1710.

Les Journaliſtes du *Mercure de Trévoux*, du mois de Février 1711. *pag. & ſuiv.* du Supplément de ce mois, noncérent la repréſentation de la Tragédie de Joſeph, & n'en parlérent pas oins avantageuſement. Nous allons mprunter leurs termes.

« M. l'Abbé Geneſt a bien voulu donner au Théatre de la Comédie, *Joſeph*, Tragédie tirée de l'Écriture Sainte, qui avoit déja été repréſentée à Clagny, il y a quelques années, & qui, à l'aide d'un Acteur excellent, & digne de la beauté de la Piéce, avoit arraché les larmes de toute la Cour. La piété de M. l'Abbé Geneſt ne lui a pas permis d'altérer la ſimplicité de ſon ſujet, ni de l'orner par des événemens ou épiſodes, qui n'euſſent coûté qu'un travail médiocre à une imagination auſſi brillante que la ſienne. Ces émancipations ne lui ont paru d'uſage que dans les Piéces profanes,

1710. „ il n'a pas voulu s'écarter de l'ordon-
„ nance que l'eſprit de Dieu avoit tracée
„ lui-même ; ces précautions ne l'ont
„ point empêché cependant, de jetter
„ dans ſa Piéce toutes les beautés de la
„ Poëſie, dont étoient ſuſceptibles les ſi-
„ tuations & les incidens qu'il a traités ;
„ & dans le tableau qu'il nous a donné,
„ il ne nous a laiſſé rien à déſirer dans
„ la façon de rendre les mœurs & les
„ caractéres, qui par le contraſte que
„ forme naturellement le génie de deux
„ Nations différentes, y produit cette
„ agréable variété, qui n'en fait pas un
„ des moindres ornemens.

„ Cet intérêt puiſſant, peu connu des
„ anciens, & que le génie de la nation
„ Françoiſe a rendu comme l'ame de nos
„ Poëmes Dramatiques, l'amour n'a point
„ de part à la Tragédie de Joſeph. Toutes
„ les ſituations où ſe trouve Azaneth,
„ ſont des inquiétudes, dont la tendreſſe
„ fait un devoir dans les femmes régu-
„ liéres. Aucun ſoupçon de ſa part n'in-
„ téreſſe la vertu de Joſeph, & ſa pré-
„ ſence ſur la Scéne, n'eſt néceſſitée que
„ par une bienſéance Théatrale. La re-
„ connoiſſance de Joſeph & de ſes fréres
„ eſt dans une eſpéce de reconnoiſſance
„ qui touche infiniment le Spectateur.
„ Les perſonnes pour leſquelles on s'in-

téreſſe, éprouvent un changement d'état agréable. A cette inquiétude, dont l'art à ménagé les mouvemens, ſuccéde une ſituation douce & flatteuſe. Peut-être que pour donner à cette reconnoiſſance toute ſa perfection, il eut été à déſirer que le dialogue eut amené le moment, & que ces traits, qui adouciſſent la ſurpriſe, euſſent formé plus inſenſiblement ces chûtes, qui ne manquent jamais de nous arracher des pleurs, & d'exciter en nous, je ne ſçais quelle douleur voluptueuſe, &c. » L'extrait de Joſeph ſuit l'éloge dont on vient de raporter une partie. Le Lecteur nous diſenſe, ſans doute de lui préſenter cet xtrait, mais il attend que nous lui renions compte du ſuccès de cette Tragéie ſur le Théatre François; le récit ſera ourt. Toutes les beautés remarquées ar tant de Connoiſſeurs, ne furent oint apperçues des yeux du Public. On ouva la Tragédie froide, excepté la céne de la reconnoiſſance de Joſeph de ſes frere. La texture de la Piéce ommune, les caractéres des perſonages peu intéreſſans, la verſification xacte, mais peu élevée & ſouvent roſaïque: en un mot, ce Poëme Dramatique tomba de façon, qu'il n'a pas 1710.

été repris depuis, & il eſt certain que
1710. ſi on le remettoit au Théatre, il y feroit encore une chûte plus précipitée.

1711.

RHADAMISTE ET ZÉNOBIE;

Tragédie, de M. de CRÉBILLON,

Repréſentée pour la premiére fois, le Vendredi 23 Janvier. (La vingt-troiſiéme repréſentation, le dix-neuf Mars ſuivant, continuée le Jeudi 15 Mai, & jouée ſept fois, en tout trente repréſentations. *Honoraires de l'Auteur*, 2918 *liv.* 2 *ſols.*)

CE ſeroit ne donner qu'une idée imparfaite du ſuccès de cette Tragédie, ſi l'on n'ajoutoit que les derniéres repréſentations furent accompagnées des mêmes applaudiſſemens données aux premiéres, & que la conjecture de l'Auteur du Mercure Galant ſe trouve vérifiée à la lettre. « Je rapporte ici, dit-il, » non comme une louange, mais comme un ſimple fait Hiſtorique, à mettre » dans les Regiſtres du Parnaſſe, qu'il y » a eu deux éditions de cette Tragédie, » en huit jours, & que ſes repréſentations ayant commencé longtems avant

» le Carnaval, elle a franchi avec vi- 1711.
» gueur le Carême entier : apparem-
» ment : (continue-t-il) qu'après Pâ-
» ques, nous la verrrons expirer par le
» départ des Officiers. »

Un ſuccès ſi éclatant étoit en effet bien capable de mettre le ſceau à la réputation de l'illuſtre Auteur de cet Ouvrage : auſſi, loin d'appréhender les traits de la critique, M. de Crébillon voulant la prévenir, promit de faire lui-même elle de ſa Piéce, avec toute la ſévérité poſſible.. « L'Auteur de Rhadamiſte & Zénobie, (dit M. Dufreſny *) m'en avoit promis la critique, & l'avoit en effet commencée de bonne foi, ſans ſe ménager lui-même ; mais n'ayant pas le loiſir de la finir pour ce Mois-ci, il a trouvé bon qu'on mit dans le Mercure les plus vives critiques qu'on pourroit m'envoyer contre ſa Piéce. J'admire ſon courage, il en faut encore plus pour vouloir s'expoſer à la cenſure des autres, que pour ſe cenſurer ſoi-même : les coups qu'on ſe porte à ſoi-même, ſont toujours flattés ; notre main mollit, malgré notre réſolution, l'on craint de ſe bleſſer, ou du moins l'on ne choiſit point les endroits mortels. Il n'y a que les déſeſpérés qui ſe frappent de toutes leurs

* Réfléxions ſur la Tragédie de Rhadamiſte & Zénobie. Mercure du mois de Mars 1711. & Tome IV. des Œuvres de M. Dufreſny.

1711. » forces. Quelqu'un dira que l'Auteur ne » riſque pas beaucoup en s'expoſant, & » qu'au milieu des applaudiſſemens pu- » blics, on eſt peu ſenſible aux traits » d'une critique particuliére ; je crois au » contraire que la proſpérité rend les » hommes plus ſenſibles à la correction, » en les rendant plus orgueilleux..... » M. de Crébillon eſt d'un caractére » fort oppoſé à celui-là, & dans l'ébau- » che qu'il m'a fait voir, non-ſeulement » il convient de tous les défauts qu'on » trouve dans ſa Piéce, mais il en fait » remarquer auſquels perſonne n'avoit » penſé. Profitons donc de l'occaſion » pour mettre dans mon Mercure la pre- » miére critique de Théatre que j'aye » oſé hazarder : on ne trouve pas ſou- » vent des Auteurs qui ſe préſentent de » bonne grace, profitons, abuſons-mê- » me du bon eſprit de celui-ci, atta- » quons-le ſans quartier ; portons le fer » & le feu dans ſa Tragédie : il ne faut » point épargner un Ouvrage dont les » défauts ne ſçauroient diminuer la ré- » putation : il reſtera toujours dans ce- » lui-ci aſſez de beautés hors d'atteinte, » pour faire avouer au plus grand nom- » bre que Rhadamiſte eſt une excel- » lente Piéce de Théatre. »

Un pareil exorde ſemble annoncer

ne critique des plus piquantes ; mais le génie de M. Dufreſny étoit tout oppoſé à ce genre d'Ouvrage, ainſi on peut dire même qu'il n'a pas uſé de la liberté que le Poëte avoit donné de ne le point épargner, il a été plus indulgent que M. de Crébillon ne l'auroit été lui-même. Quoi qu'il en ſoit, il a ſuivi ſon titre, qui le diſpenſoit de faire un éxamen méthodique ; & les traits critiques qu'il a crû devoir joindre à ſes réfléxions, ſont preſque tous effacés, par les éloges qu'il a crû devoir faire ſuivre à ſes remarques. On en va juger par l'extrait ſuivant. 1711.

« Il eſt ſûr, (dit-il) que la ſimplicité » du ſujet eſt une régle eſſentielle du » Poëme : celui de Rhadamiſte & Zénobie eſt pourtant très-compoſé : il n'a » pas laiſſé de réuſſir. Faiſons d'abord » voir que jamais ſujet de Tragédie ne » fut plus chargé de faits & d'intérêts, » nous tâcherons enſuite de trouver » quelques raiſons, pour juſtifier le Public de ce qu'elle lui a plû, malgré ce » défaut. »

Après avoir donné l'expoſition du ſujet, le Critique ajoute : « Voilà les fruits » qui conſtituent la fable : voyons à » préſent les intérêts qui doivent faire » agir les perſonnages. Zénobie aime

1711. » Arſame, elle hait Pharaſmane, elle a
» un reſte de pitié pour Rhadamiſte.
» Elle a la mort de ſon pere à venger,
» la mémoire d'un époux qui l'a poi-
» gnardée à reſpecter, & à déteſter : il
» faut ou qu'elle épouſe Pharaſmane,
» ou qu'elle s'expoſe à ſon courroux : elle
» craint que Pharaſmane ne ſe venge
» d'elle ſur ſon amant. Elle a de plus des
» prétentions ſur l'Arménie : voilà bien
» des affaires pour cette Princeſſe, &
» pour le Spectateur. Cependant à peine
» Rhadamiſte paroît-il ſur la Scéne,
» qu'il faut encore s'intéreſſer à la recon-
» noiſſance du mari & de la femme, à
» celle du pere & du fils, & à celle
» des deux freres..... Il n'y a point
» de ſçavant Critique, qui tenant ſon
» Ariſtote en main, n'eut prédit la chûte
» d'un Poëme ſi compliqué : c'eſt cepen-
» dant cette multiplicité d'intérêts, qui
» fournit tant de belles ſituations, auſ-
» quelles l'Auteur doit le ſuccès extraor-
» dinaire de ſa Piéce. (*a*)

(*a*) « J'admire avec quel art M. de Crébillon a » débrouillé ſon cahos, en jettant tout l'embarras de » ſon ſujet, preſque dans un ſeul récit : mais le coup » de maître, c'eſt d'avoir rendu ſes plus belles Scénes » preſqu'indépendantes de tous ces faits, néceſſaires » ſeulement pour fonder la Piéce, mais dont le Specta- » teur n'a pas beſoin pour en goûter les beautés. Par » exemple, dans la Scéne de la reconnoiſſance, dès

» M. de Crébillon, qui s'eſt bien douté
» que l'on ne trouveroit pas vraiſem- 1711.
» blable que Rhadamiſte fut inconnu à
» Pharaſmane & à Arſame, n'a pas
» épargné l'art pour fonder cette vrai-
» ſemblance : mais elle ne s'apperçoit
» pas du premier coup d'œil, & c'eſt un
» défaut.

» Rhadamiſte, Arſame & Hiéron ar-
» rivent de trois Provinces différentes
» preſqu'à la même heure, dans le Pa-
» lais de Pharaſmane où eſt Zénobie :
» cette rencontre tient un peu du ro-
» man ; il y manque une eſpéce de
» vraiſemblance : mais ſitôt qu'on voit
» tous ces perſonnages en action, ils
» font tant de plaiſir, qu'ils nous tranſ-
» portent au-deſſus des réfléxions ; &
» quand on ſe ſent entraîner par le
» merveilleux, on regrette peu le vrai-
» ſemblable.

» L'Auteur fait jouer à merveille les
» quatre principaux caractéres de ſa Piéce. . . . & quand il oppoſe les vices de
» Rhadamiſte à la vertu de Zénobie, &

» qu'on ſçait que Rhadamiſte a poignardé ſa femme, » & qu'ils ſe croyent morts réciproquement, cela ſuffit » pour goûter la beauté de ce moment de ſurpriſe, qui » fait un ſi grand plaiſir. C'eſt ainſi que par la ſimpli- » cité de chaque Scéne en particulier, il a garanti la » Piéce du tort que lui pouvoit faire un ſujet trop » compoſé. » (*Même critique de M. Du Freſny.*)

» la barbarie du pere à la vertu du fils,
1711. » c'eſt un contraſte nouveau preſqu'à
» chaque Scéne.

(1) L'Abbé de Pons, dans ſa critique de cette Tragédie.

» M. *** (1) a parfaitement prouvé
» que le caractére de Rhadamiſte n'eſt
» point propte au Théatre, parce qu'il
» eſt bizarrement compoſé de grands
» remords, & de grands crimes. J'a-
» voue qu'on ne peut s'intéreſſer à un
» tel homme..... Mais ſuppoſons que
» l'Auteur ſoit blâmable d'avoir mis ſur
» la Scéne un caractére auſſi bizarre que
» celui de Rhadamiſte, il eſt louable d'a-
» voir ſi bien ſoutenu cette biſarrerie, de
» l'avoir rendue ſi étonnante, ſi terrible,
» ſi merveilleuſe enfin, qu'elle a réuſſi.
» Il a fallu de la hardieſſe pour hazar-
» der un tel coup de Théatre. Quel-
» qu'Auteur ajoutera qu'il a fallu du
» bonheur pour l'y faire réuſſir : mais
» quand les grands coups réuſſiſſent, ils
» faut croire qu'il y a dans ceux qui les
» hazardent quelque choſe de plus que
» leur bonheur.

» Le caractére de Pharaſmane me pa-
» roît grand & bien ſoutenu, à la der-
» niére Scéne près.... Celui d'Arſame
» ne paroît pas ſi beau dans ſa premiére
» Scéne que dans la ſuite.... A l'égard
» du dénouement, il doit faire plaiſir,
» en délivrant Zénobie d'un jaloux fu-

rieux, & en nous laiſſant entrevoir, qu'Arſame ſera quelque jour heureux. 1711.
Comme je ne me ſuis point engagé, (continue M. Dufreſny) à faire une diſſertation complette, je paſſe encore pluſieurs beautés, & peut-être quelques défauts..... Il ſeroit à ſouhaiter, (ajoûte-t-il) qu'on voulut faire une critique à fond de la fable, de la conſtitution, & de la conduite de cette Tragédie. Il en viendra peut-être quelqu'une. (*a*)

(*a*) M. Du Freſny parle ici comme étant le premier ui eut critiqué la Tragédie de Rhadamiſte, cependant cite plus haut M. l'Abbé de Pons, comme Auteur une critique de cette Piéce, comment accorder cela ? n attendant cet éclairciſſement, voici le titre de l'Ouage de M. l'Abbé de Pons : *Lettre critique à M. *** ſur Rhadamiſte & Zénobie, Tragédie de M. Crébillon*, in-12. *Paris*, 1711. Cette critique eſt rite avec eſprit: le plan, la marche, les caractéres s perſonnages de cette Tragédie, ſont attaqués avec s raiſons aſſez plauſibles. Il ſeroit impoſſible d'en nner une idée en peu de mots, attendu que cette itique marche Acte par Acte & Scéne par Scéne. Voici alement le début de cet Ouvrage, que l'Auteur appuye r des preuves, ou du moins, qu'il tâche de faire roître telles. « La Piéce de M. de Crébillon eſt remplie de traits hardis, d'expreſſions heureuſes ; il y a ménagé des ſituations très-intéreſſantes, ſes Héros parlent quelquefois avec une majeſté, digne de ceux que le grand Corneille a mis au Théatre ; mais tout cela n'eſt pas préciſément la Piéce : tout m'y paroît confus & embarraſſé ; je vois d'abord une expoſition chargée d'une ſi grande mutiplicité de faits, & des faits ſi contraires à la vraiſemblance, que l'Auditeur le plus attentif & le plus crédule, ne peut ni les adopter, ni les raſſembler ; l'action particuliére

1711. M. Dufreſny n'a pas eu la ſatisfaction de voir remplir ſon ſouhait ; (faiſant abſtraction de la critique de M. l'Abbé de Pons) ce ne fut qu'en 1726. qu'un Auteur (1) forma ce deſſein, & que l'ayant éxécuté, ſans vouloir ſe faire connoître, il adreſſa ſa Lettre aux Auteurs du Mercure de France, qui l'inſérerent dans le mois d'Août de cette année. (2) « Vous voulez bien, Meſ-» ſieurs, (leur dit l'Anonyme) que je » vous faſſe part d'une diſſertation criti-» que que j'ai faite ſur la Tragédie de » *Rhadamiſte & Zénobie*, que les Co-» médiens François viennent de repren-» dre. (*a*) J'avois lû cette Piéce avec

(1) M. l'Abbé Pellegrin, mais anonimement.

(2) Mercure de France, mois d'Août 1726 *p.* 1802-1830.

» de la Piéce me révolte autant que ſon ſujet ; je ne » trouve aucune liaiſon dans les Scénes ; les caractéres » des rôles ne ſont point du tout ſoutenus ; enfin je » n'ai pas d'idée d'avoir jamais lû une Tragédie » plus embarraſſée, plus fauſſe & moins intelligible, » &c. » Voilà le plan ſur lequel marche la critique de M. l'Abbé de Pons.

(*a*) Les Comediens François reprirent cette Tragédie le Lundi 15 Juillet 1726. Ils en donnerent la ſeptiéme & derniére repréſentation, le ſamedi 27 du même mois. Voici quelle étoit la diſtribution des quatre principaux rôles.

PHARASMANE, ... le Sieur *Le Grand*, pere.
RHADAMISTE, ... le Sieur *Du Freſne*.
ARSAME, ... le Sieur *Du Chemin*, fils.
ZÉNOBIE, ... la Demoiſelle *Duclos*.

Dans la nouveauté de cette Piéce, ces quatre rôles étoient remplis par les Sieurs *Ponteuil*, *Beaubour*, *Poiſſon*, *fils*, & la Demoiſelle *Duclos*.

beaucoup

» beaucoup d'attention, ſans en être tou-
» ché auſſi vivement que j'avois eſpéré 1711.
» de l'être, ſur la grande réputation
» qu'elle avoit faite à ſon Auteur dans
» ſa naiſſance. Comme je n'en avois vû
» aucune repréſentation, je m'imaginois
» que la maniére dont elle avoit été
» jouée, n'avoit pas peu contribué à en
relever les beautés. Mais comme ce n'étoit-là qu'une ſimple préſomption, je ne manquai pas de l'aller voir repréſenter à la premiére repriſe qu'on en fit. Je n'y fus guére plus ému que je l'avois été à lecture ; je ſuſpendis encore mon jugement ; j'imputai mon peu de ſenſibilité à la froideur des nouveaux Acteurs de l'un & de l'autre ſexe, qui pour leur début choiſiſſoient le rôle de Rhadamiſte, ou celui de Zénobie, (*a*) comme les plus capables de les faire briller. Enfin ces deux rôles principaux viennent d'être joués par un Acteur & une Actrice généralement eſtimés. C'eſt-à-dire, par M. Dufreſne, & Mademoiſelle

(*a*) Le Critique avance un fait, dont la preuve contraire ſe trouve ſur les Regiſtres de la Comédie. Depuis la premiére repréſentation de cette Tragédie, qu'en 1726. aucun Acteur, excepté le Sieur Romageſi, n'a débuté par le rôle de Pharaſmane, & pendant le même tems aucune Actrice n'a paru pour la premiére fois dans le rôle de Zénobie.

1711. » Duclos. Ce premier ne nous laiſſe
» point regretter le Sieur Beaubour, &
» la derniére a joué d'original le rôle
» qu'elle vient de reprendre. J'ai crû ne
» pouvoir trouver une occaſion plus fa-
» vorable pour fixer mes réſolutions. Le
» croirez-vous Meſſieurs ? quoique la
» Piéce ait été repréſentée avec toute la
» force que je pouvois eſpérer, le preſtige
» de l'art, n'a que médiocrement opéré
» ſur moi. J'ai ſenti de nouvelles beau-
» tés ; mais il s'en faut bien qu'elles
» m'ayent affecté comme d'autres Pié-
» ces de M. de Crébillon, telles que ſon
» *Electre* & ſon *Pyrrhus*. J'ai interrogé
» ma raiſon ſur cette indifférence de
» mon cœur. . . . . Je lui ai reproché
» qu'elle empoiſonnoit tous mes plaiſirs ;
» mais elle a toujours perſiſté à exercer
» ſur moi cette tyrannie, quelque effort
» que je faſſe. Je l'ai d'autant mieux
» ſentie, que dans le tems que je m'en-
» nuyois aux endroits de la Piéce qu'on
» croit les plus pathétiques, je voyois des
» Spectateurs qui goûtoient un plaiſir
» que je leur enviois ; mon goût com-
» mença à me devenir ſuſpect, j'en étois
» ſenſiblement affligé, & je n'en fus
» conſolé que par une lecture que je
» fis par hazard d'un Mercure de M.
» Dufreſny, fait en 1711. Ce fut-là que

» j'appris que je n'étois pas le ſeul de
» mon ſentiment, que l'Auteur même 1711.
» de la Tragédie en avoit promis, &
» commencé une critique, où il ne ſe
» ménageoit pas ; & que n'ayant pû
» l'achever pour le tems, il avoit conſen-
» ti qu'on y mit les plus vives critiques
» qu'on pourroit envoyer contre ſa Piéce..... Ce ſont ces derniéres paro-
» les, Meſſieurs, (ajoute l'Anonyme,
» aux Auteurs du Mercure,) qui m'ont
» déterminé à tenter cette entrepriſe, ſi
» longtems différée ; je vais eſſayer de la
» remplir au gré du Public. »

On peut aiſément juger que l'Anonyme, qui s'autoriſe du conſentement de l'Auteur, s'eſt donné une ample carriére, & avec d'autant moins de ſcrupule, qu'il a penſé, (du moins le fait-il préſumer,) que les traits de ſa critique, ne portoient aucune atteinte, non ſeulement à la réputation de M. de Crébillon, mais encore à ſa Tragédie. « Peut-
» être, (dit l'Anonyme,) ai-je un peu
» trop appuyé ſur les défauts de la Piéce ;
» mais le ſuccès étonnant qu'elle a eu,
» prouve aſſez que les beautés en ſont
» encore plus grandes. » Il eſt vrai, que perſuadé que celles-ci n'ont pas beſoin qu'on les faſſe remarquer, il ſemble s'être plus attaché à relever les défauts, &

ſur-tout ceux que l'art du Poëte peut
1711. avoir caché ſi habilement, que les Connoiſſeurs même, ne les apperçoivent quelquefois pas à une premiére repréſentation. Au reſte, nous ne garantiſſons point la juſteſſe de ces remarques, il nous ſuffit de les rapporter en abrégé : c'eſt au Lecteur judicieux à en décider.

Après un argument aſſez court, mais néceſſaire, pour mettre au fait de tout ce qui précéde l'action Théatrale, le Cenſeur obſerve que l'expoſition, ou plûtôt, cette *demie expoſition*, comme il l'appelle, que fait Zénobie, lui a paru ſi chargée, que l'effort qu'il lui en coûtoit à ſa mémoire, l'a empêché d'en ſentir toutes les beautés. « Je ne doute point, » ajoute-t-il,) qu'on ne pût la réduire à » la moitié des vers, ſi l'on en retran- » choit tout ce qu'il y a de ſuperflu ; mais » quand même tout ſeroit néceſſaire, juſ- » qu'aux moindres circonſtances, je ne » ſçaurois m'accommoder de cette com- » plication de faits, qui ne me laiſſent » pas reſpirer : à plus forte raiſon me de- » viennent t-ils inſupportables, quand » ils choquent la vraiſemblance. » Il réprouve fort la conduite de Pharaſmane, qui non-ſeulement s'accorde mal avec ſa politique, mais même ſemble y être oppo- « ſé. Au reſte, (ajoute-t-il,) toute la ſuite

de cette hiſtoire me paroît ſi fabuleuſe, que je ne puis concevoir que l'on faſſe un plan de Tragédie, ſur le fond d'un Roman qui paſſe toute croyance; en effet, l'Oroondate & le Coriolan de la Calprenede n'ont rien fait de ſi merveilleux, que ce que M. de Crébillon fait faire à ſon Rhadamiſte, quand il emporte Zénobie entre ſes bras, à la vûe de tout un peuple armé. Je tire le rideau ſur le reſte; Zénobie ſacrifiée à ſa jalouſie, toute fidelle qu'il la croit, me frappe d'une juſte horreur.... Quel genre tragique, qui ſubſtitue l'horreur à la terreur? Que peut-il produire que l'indignation? Revenons au roman. 1711.

» Une Princeſſe frappée par un furieux, traînée toute ſanglante dans un fleuve, ſauvée par un ſecours que les Dieux lui envoyent à point nommé, méconnue par ceux qui la ſauvent, & par tous ceux qui la voyent pendant dix ans, ſoit dans ſes propres états, ſoit dans des états voiſins des siens, tout cela n'eſt pas impoſſible, mais en eſt-il plus vraiſemblable? Et n'y entre-t-il pas un genre de merveilleux, plus propre à un conte de fée, qu'à une Tragédie? On me répondra que l'Auteur ne doit répondre

1711. » que de ce qui ſe paſſe ſous les yeux
» des Spectateurs ; j'avoue que le dé-
» faut de vraiſemblance eſt plus ſenſible
» dans l'action que dans la narration :
» mais pour n'être pas ſi facilement ap-
» perçu, il ne laiſſe pas d'être : & quand
» même il ſeroit fondé ſur l'Hiſtoire,
» c'eſt à l'Auteur Dramatique à la recti-
» fier, & à préférer le vraiſemblable au
» vrai : mais ce n'eſt pas ſeulement dans
» prothaſe que l'Auteur de Rhadamiſte
» & Zénobie bleſſe la vraiſemblance,
» comme j'eſpére le faire voir dans la
» ſuite de cet éxamen. »

Nous paſſons à la réfléxion du Critique ſur la derniére Scéne du premier Acte de cette Tragédie. Pharaſmane imputant les refus de Zénobie à l'attachement qu'elle a pour Arſame ; la menace de la mort de ce Prince. « Cette mena-
» ce, (dit-il) jointe à la juſte haine
» que Zénobie a déja conçue, lui fait
» commettre la premiére & la ſeule in-
» juſtice dont on puiſſe l'accuſer dans
» le cours de la Piéce. Elle veut ſe ven-
» ger de Pharaſmane, rien n'eſt plus
» juſte ; mais elle veut s'en venger par
» la main de ſon propre fils, rien n'eſt
» plus injuſte. Pharaſmane n'eſt que trop
» digne de périr par un parricide, mais
» Arſame eſt trop vertueux pour en com-

mettre, & ce n'eſt pas ſon amante qui doit l'y exciter : il eſt vrai qu'elle ne conſomme pas l'injuſtice ; elle finit cette derniére Scéne du premier Acte, par un ordre qu'elle donne à ſa Confidente, d'aller trouver Arſame de ſa part, & de le prier d'intéreſſer en ſa faveur l'Ambaſſadeur des Romains, qui doit arriver le même jour. Voilà le parti le plus juſte qu'elle avoit à prendre : & je n'aurois pas voulu que l'Auteur lui eut fait dire encore : 1711.

Pour l'intérêt d'un ſceptre, ébranle ſon devoir ;
ur l'attendrir enfin, peins lui mon déſeſpoir :
iſque l'amour a fait les malheurs de ma vie,
el autre que l'amour peut venger Zénobie ?

Sur le portrait que Rhadamiſte fait de i-même à l'ouverture du ſecond Acte, Cenſeur prend occaſion d'examiner ce rſonnage : il préſume que cette peinre ne promet que les actions d'un frétique, & ajoûte que M. de Crébillon lui a point fait démentir le caractére 'il lui a donné, ſuivant ce précepte Horace :

Qualis ab incepto proceſſerit & ſibi conſtet.

Je voudrois, (continue-t-il,) qu'Horace eut ajouté,

Sed bene procedat.

» En effet, que peut-on attendre d'un

» homme qui ne ſçait ce qu'il veut ? Plus
1711. » ſon caractére ſera ſoutenu, plus il nous
» indignera contre lui. (*a*) La beauté de
» la ſeconde Scéne du ſecond Acte, m'a
» d'abord ſaiſi à un tel point, que je
» n'ai pas éxaminé ſi elle étoit bien pla-
» cée : ce que Rhadamiſte & Pharaſ-
» mane ſe diſent de part & d'autre, m'a
» paru digne du grand Corneille : mais
» dès que mon plaiſir a été interrompu
» par Hiéron, j'ai été de ſi mauvaiſe
» humeur contre cet Ambaſſadeur d'Ar-
» ménie, que je l'ai trouvé de trop. En

(*a*) « Voici une objection, (dit le Critique) à » laquelle M. de Crébillon ne répondra pas ſi facile- » ment. C'eſt l'impoſſibilité morale qu'il y a que Rha- » damiſte ne ſoit pas reconnu de ſon pere : il l'a bien » ſenti lui-même, & il y eſt allé au-devant avec beau- » coup d'eſprit, par ces trois vers.

Le Roy ne m'a point vû dès ma plus tendre enfance,
Et la nature en lui ne parle point aſſés,
Pour rappeller des traits dès longtems effacés.

» Je vois bien que par le premier de ces trois vers, » l'Auteur veut nous faire ſuppoſer que Pharaſmane » n'a point vû Rhadamiſte, depuis qu'il l'a envoyé » pour la premiére fois en Arménie ; je me prête à » ſon hypothéſe ; mais Rhadamiſte n'ayant rien à crain- » dre de ce côté-là, étoit-il bien en ſûreté de tous les » autres, & devoit-il préſumer qu'il ne trouveroit dans » l'Ibérie que des gens qui ne l'auroient point vû dans » un âge plus avancé ? Sa valeur l'avoit aſſez fait con- » noître, pour lui faire craindre d'autres yeux que » ceux de ſon pere ; l'Auteur lui fait dire qu'Hiéron » même ne l'auroit pas reconnu malgré ſon amitié, » s'il ne s'étoit nommé à lui ; l'Auteur a ſes raiſons » pour parler ainſi, mais je n'en crois que ce que » j'en dois croire. »

» effet,

» effet, a-t-on jamais donné audience à
» deux Ambaſſadeurs à la fois ? .... Ils 1711.
» ont intérêt de parler enſemble, pour
» s'appuyer l'un l'autre : mais Pharaſ-
» mane doit-il leur donner la même au-
» dience ? Eſt-il de ſa politique de ne
» les pas entendre ſéparément ? » Cette Scéne finit par un emportement de la part de Rhadamiſte. « Dans un accès » de ſa frénéſie ordinaire, il rompt en » viſiére à Pharaſmane par ce vers ou- » trageant :

Ah ! doit-on hériter de ceux qu'on aſſaſſine ? (*a*)

Il s'attire un congé fort bruſque. « Rhadamiſte, (c'eſt le Cenſeur qui » parle,) pourroit dire ici, comme So- » ſie dans Amphitrion :

Ah ! juſte ciel ! j'ai fait une belle ambaſſade.

» Mais il a le front de s'applaudir de ſon » étourderie, comme d'un trait de pru- » dence, & de dire à Hiéron, qui lui » reproche ſon emportement :

Par un pareil éclat, j'en impoſe aux Romains.

» Cet Acte finit par un projet digne

(*a*) Rhadamiſte ne fait pas attention que ce reproche retombe auſſi ſur lui-même : car ſi Pharaſmane par le meurtre de ſon fils doit être privé de ſes droits ſur la couronne d'Arménie ; à quel titre Rhadamiſte, ayant aſſaſſiné ſon beau-pere, peut-il prétendre à cette même couronne ?

» d'une tête auſſi ſenſée que celle de
1711. » Rhadamiſte, le voici :

Pour remplir les projets que Rome me confie,
Il ne me reſte plus qu'à troubler l'Ibérie.

» Eh ! comment le pourra-t-il dans le » cours d'un ſeul jour qui lui reſte ? Il » veut armer contre Pharaſmane, tous » ſes ſujets, & ſon fils même..... » Comme ce beau projet n'aura aucune » ſuite, je ne m'y arrêterai pas plus » longtems, pour paſſer à l'Acte ſui- » vant, qui a fait le ſuccès de la Piéce. »

On ſent bien qu'il va parler de la reconnoiſſance de Rhadamiſte & de Zénobie. Ce morceau eſt ſans doute des plus beaux, & le Critique l'auroit peut-être regardé comme achevé, s'il avoit eu moins de délicateſſe. « Les Specta- » teurs, (dit-il,) qui attendoient cette » premiére entrevûe avec impatience, » ſe ſont déja dit par avance ce que ce » Prince, & cette Princeſſe doivent ſe » dire dans une rencontre qui tient du » merveilleux, & la ſeule force de la » ſituation peut entraîner tous les ſuffra- » ges, indépendamment de l'art que » l'Auteur s'eſt attaché de mettre dans » le dialogue.... Ils achevent enfin de » ſe reconnoître, mais avec des ſenti- » mens bien différens : d'un côté c'eſt

» l'amour ſeul qui agit ; de l'autre, c'eſt
» le devoir ſeul qui regne ; Rhadamiſte
» demande grace en amant, Zénobie
» pardonne en épouſe, & s'attire plus
» d'admiration, qu'il n'excite de pitié.
» Ce premier coup de ſurpriſe m'a frap-
» pé comme les autres, mais il s'en faut
» bien qu'il m'ait fait le même plaiſir,
» malgré toute la ſenſibilité que j'ai pour
» tout ce qui s'appelle reconnoiſſance. Je
» me ſuis demandé raiſon de ma tié-
» deur ; peut-être m'eſt-elle ſi particu-
» liére, qu'aucun autre ne s'y recon-
» noîtra, mais j'ai cru devoir en rendre
» compte. La voici.

1711.

» Quoiqu'il y ait des reconnoiſſances
» de pluſieurs eſpéces, il n'y en a qu'une
» qui puiſſe pleinement me ſatisfaire ;
» c'eſt celle qui rend heureux les Ac-
» teurs pour qui je m'intéreſſe, & qui
» rend malheureux ceux contre leſquels
» mon cœur eſt prévenu. Je me ſuis in-
» téreſſé pour Zénobie, par rapport à
» ſa vertu, & à ſes malheurs ; Rhada-
» miſte m'a prévenu contre lui, par le
» portrait affreux qu'il a pris ſoin de me
» faire de lui-même ; je vois que Rhada-
» miſte, en recouvrant Zénobie, obtient
» un bonheur qu'il ne mérite pas, tan-
» dis que Zénobie, digne d'être heu-
» reuſe, va devenir la victime de ſon

» devoir, comme elle-l'a déja été de ſon
1711. » barbare époux. N'en eſt-ce pas aſſez
» pour troubler tout le plaiſir dont j'ai
» ſenti la premiére impreſſion, ſans ré-
» fléchir ? »

Si l'on en veut croire le Cenſeur, le quatriéme Acte eſt le plus défectueux de la Piéce, malgré toutes les beautés de ſentiment que l'Auteur a pris ſoin d'y répandre. C'eſt-là que le triomphe de la vertu de Zénobie eſt le plus marqué ; mais Arſame ſemble auſſi y démentir ſon caractére, lorſqu'il apprend d'Iſménie, qu'elle eſt mariée à l'Ambaſſadeur Romain, on en jugera par ce vers :

Ah ! dans mon déſeſpoir, fut-ce Céſar lui-même....

« Arſame, le vertueux Arſame, (ajou-
» te le Critique,) peut-il s'emporter juſ-
» qu'à ce point, que de menacer les
» jours de l'époux d'une Princeſſe, à qui
» il a avoué dès le premier Acte, qu'il
» n'eſt pas en droit de ſe plaindre, puiſ-
» qu'on ne lui a rien promis ; peut-il
» croire que Zénobie vienne ſeulement
» de lui donner ſa foi ? Je vois bien que
» l'Auteur ne lui a donné cet emporte-
» ment, ſi oppoſé à ſon caractére, que
» pour obliger Iſménie à lui avouer que
» ce Rival eſt Rhadamiſte, & que les
» jours de ſon frere lui doivent être

» ſacrés : mais n'y avoit-il point d'autre
» chemin que celui-là, pour arriver à 1711.
» la fin que M. de Crébillon s'étoit pro-
» poſée ? Et les reſſources d'un Auteur
» ſi fécond ſont-elles ſi bornées ? »

Au ſentiment de l'Anonyme, la plus défectueuſe Scéne de la Piéce, eſt la quatriéme de l'Acte dont nous parlons : il l'aſſure, mais il a oublié de le prouver. Comme il s'étend peu ſur le cinquiéme Acte, nous ne tranſcrirons que la réfléxion ſuivante, qui nous paroît aſſez judicieuſe.

« Pharaſmane tue Rhadamiſte de ſa
» propre main ; ce Prince vient expirer
» ſur le Théatre, il fait des reproches
» à ſon pere, qui indignent les Spec-
» tateurs contre lui, tout mourant qu'il
» eſt. En effet, dans quel tems les lui
» fait-il ? Au moment qu'il témoigne le
» plus vif regret, & qu'il ſent ce qu'il
» n'a jamais ſenti ; il ſe plaint à ſon fils
» mourant de lui avoir caché ſon ſort :
» voici la réponſe qu'il s'attire pour prix
» de ſon repentir. C'eſt Rhadamiſte qui
» parle, au ſujet du ſang que ce mal-
» heureux pere ſe plaint d'avoir répan-
» du, faute de le connoître.

La ſoif que votre cœur avoit de le répandre,
N'a-t-elle pas ſuffi, Seigneur, pour vous l'apprendre ?

1711. Je vous l'ai vû pourſuivre avec tant de courroux ;
Que j'ai crû qu'en effet j'étois connu de vous.

» Je ne ſçais lequel eſt plus barbare, du » parricide, ou de ce reproche, Voilà, » Meſſieurs, ce que j'ai remarqué dans » la Tragédie de Rhadamiſte ; peut-être » ai-je un peu trop appuyé ſur les dé- » fauts ; mais le ſuccès étonnant qu'elle » a eu, prouve aſſez que les beautés en » ſont encore plus grandes. (*a*)

LEs Comédiens François r'ouvrirent leur Théatre le Lundi 13 Avril, mais ils furent obligés de le fermer le ſur-lendemain Mercredi 15, à cauſe de la mort de MONSEIGNEUR, LOUIS DAUPHIN DE FRANCE, Fils unique de LOUIS XIV. arrivée à Meudon le Mardi 14 14 Avril à onze heures & demie du ſoir, le Théatre ne r'ouvrit que le Mardi 13 Mai ſuivant, ce qui fait en tout vingt-huit jours de clôture.

(*a*) Quelque ſévére que puiſſe paroître cette critique, on doit ſe ſouvenir que M. de Crébillon ſemble avoir autoriſé l'Auteur par ſon conſentement. D'ailleurs, elle ne peut que faire honneur au Poëme ; l'on n'éxamine pas avec tant de ſoin des Ouvrages médiocres.

LES AMANS RIDICULES, 1711.

Comédie en vers, & en un Acte, non imprimée, de M. LE GRAND,

Repréſentée après la Tragédie de *Géta*, le Lundi premier Juin. (Huit repréſentations, la derniére le 21 du même mois.)

LE foible ſuccès de cette Comédie, engagea ſon Auteur à la retirer, mais comme le ſujet lui parut extrêmement Théatral, il s'en ſervit dans la ſuite pour en compoſer le premier Acte d'une Piéce intitulée: *Le Triomphe du Tems.* Nous en parlerons à l'article de cette Comédie ſous l'année 1724.

L'EPREUVE RÉCIPROQUE,

Comédie en proſe, & en un Acte, par Meſſieurs LE GRAND & ALAIN,

Repréſentée après la Tragédie de *La Mort de Pompée*, le Mardi 6 Octobre. (Dix-neuf repréſentations, la derniére le 17 Novembre ſuivant.)

QUoique cette petite Comédie paroiſſe dans les Œuvres de M. Le Grand, comme appartenant à lui ſeul, eſt pourtant éxactement vrai, que le

Sieur Alain, & une perſonne qui nous
1711. a prié de lui garder le ſecret, & de qui nous avons eu la communication de l'original de la Piéce, en ſont les véritables Auteurs : le Grand y fit quelques légersc hangemens, & elle parut au Théatre & à l'impreſſion ſous le nom du Sieur Alain. Cependant après la mort de ce dernier, M. le Grand reclama l'Epreuve Réciproque, comme en étant le véritable Auteur, de ſorte que les héritiers de M. le Grand, en vendant le Privilége de ſes Œuvres, y inſérerent cette Comédie, elle eſt reſtée au Théatre, & on peut dire qu'elle mérite cette faveur. Le fond de l'intrigue n'eſt pas d'une invention bien nouvelle au Théatre, mais elle eſt conduite avec aſſez d'adreſſe, dialoguée avec feu, & très-naturellement.

ALAIN. René Alain nâquit à Paris en 1680. ou au commencement de 1681. Son pere, Maître Sellier de cette Ville, demeuroit rue Dauphine, au coin de la rue Chriſtine. Le jeune Alain fit toutes ſes humanités avec ſoin, dans le deſſein de prendre l'état Eccléſiaſtique, mais ſon pere étant mort avant qu'il eut formé quelque engagement, il renonça à la vocation où on l'avoit deſtiné ; ſe fit recevoir Maître Sellier, & prit la bouti-

que de ſon pere. Malgré le détail de ſa profeſſion, Alain conſerva du goût pour les Belles-Lettres, & compoſa quelques Piéces de vers aſſez paſſables. Il travailla pour le prix d'Eloquence que donne tous les ans l'Académie Françoiſe, & ſa production concourut avec celle qui fut couronnée. Lié d'amitié avec un homme de beaucoup d'eſprit, il compoſa la Comédie de l'*Epreuve Réciproque*. Une foible ſanté & peu de ménagemens dans les plaiſirs, abrégérent les jours d'Alain, qui mourut ſans être marié, le 22 Décembre 1720. âgé de trente-neuf à quarante ans. 1711.

CÉPHALE ET PROCRIS,

Comédie en vers libres, & en trois Actes, avec trois Intermédes, précédée d'un Prologue, par Monſieur* DANCOURT,

* La Muſique de ces Intermédes eſt de M. *Gillier*.

Repréſentée pour la premiére fois, le Mardi 27 Octobre. (Interrompue à la ſixiéme repréſentation le 9 Novembre ſuivant, par l'indiſpoſition de quelque Acteur.)

LE Prologue de cette Piéce n'a qu'une ſeule Scéne, entre Thalie & Momus, pour annoncer la Piéce, & marquer la crainte de l'Auteur, ſur ſa réuſ-

ſite. A l'égard de la Comédie, on peut
1711. dire qu'en général elle eſt bien verſifiée & remplie d'eſprit, mais il y a des longueurs & des inutilités ; de plus, le perſonnage de l'Aurore manque de nobleſſe, & ne ménage point aſſez les bienſéances de ſon ſexe. Céphale, en paroiſſant ſous d'autres traits, aux yeux de Procris ſa femme, vient trop tôt à bout de ſon projet, qui eſt de la rendre infidelle. Ces Scénes ſont répétées par Philacte, confident de Céphale, qui par le même pouvoir paroît une autre perſonne à Dione, ſa femme. Ajoutons une uniformité dans les trois divertiſſemens, qui ne parlent que d'inconſtance. Enfin la maladie d'un Acteur ou d'une Actrice, jouant dans cette Comédie, vient fort à propos, pour en empêcher la chûte totale. M. Dancourt ne laiſſa pas de la faire imprimer, en marquant avec des *Guillemets*, les vers qu'il en avoit retranché après la premiére repréſentation.

Piéces remiſes pendant le cours de cette année.

L'ANDRIENNE, Comédie en vers, & en cinq Actes, de M. Baron, le Jeudi 18 Juillet, ſix repréſentations.

ARIE & PÉTUS, Tragédie de Mademoiſelle Barbier & de M. l'Abbé Pel-

egrin, le Jeudi 20 Août, ſept repré-
entations. 1711.

BON SOLDAT, Comédie en vers &
n un Acte, de Raymond Poiſſon, le
amedi 22 Août, ſix repréſentations.
AMEMNON, Tragédie, de M. d'Aſſe-
an, le Samedi 26 Septembre, ſept
epréſentations.

1712.

L'INGRAT,

nédie en vers, & en cinq Actes,
ar Monſieur NE'RICAULT
DESTOUCHES,

réſentée pour la premiére fois, le Jeudi 28
anvier. (Sept repréſentations, la derniére
e Jeudi 11 Février ſuivant. Repriſe le 29
Octobre: huit repréſentations, la derniére
e 13 Novembre; en tout XV. repréſen-
tions.)

CEtte ſeconde Comédie de M. Deſ-
touches n'eut pas un ſuccès ſi dé-
é que ſa premiére. Le caractére qui
ne le titre à la Piéce, ſuſpendit,
ir ainſi dire, les juſtes acclamations
on donnoit au tout enſemble de ce
ème Dramatique; mais enfin on
mmençoit à rendre juſtice au mérite,
ſque le funeſte événement de la mort
MADAME LA DAUPHINE, & peu de

jours après celle de MONSEIGNEUR LE
1712. DAUPHIN, arrêta les repréſentations de l'Ingrat, qui ne fut repris qu'à la fin du mois d'Octobre de la même année

Regiſtre de la Comédie Françoiſe, année 1712.

CETTE Année les Théatres furent fermés un mois plûtôt que de coutume. Les Comédiens François ayant donné le Vendredi 12 *Février l'*ÉCOLE DES FEMMES, & LE SOUPÉ MAL-APRÉTÉ. *Ces deux Piéces ſervirent à la clôture, Madame la Dauphine,* (MARIE-ADÉLAÏDE DE SAVOYE) *étant morte à Verſailles ce même jour, ſur les huit heures du ſoir. Le lendemain, Samedi* 13 *les Spectacles ceſſerent.*

« *Les repréſentations de la Comédie* » *continuent d'être interrompues à cauſe* » *de la mort de Monſeigneur le Dau-* » *phin,* (LOUIS DE FRANCE) *arrivée à* » *Marly le Jeudi* 18 *Février* 1712. *ſur* » *les huit heures du matin.*

» *Le jeune Dauphin,* (N. DE FRAN-» CE, IIe DUC DE BRETAGNE) *fils du* » *dernier mort, eſt décédé à Verſailles* » *le* 8 *Mars* 1712. *vers les dix heures* » *du ſoir.* »

Ces différentes interruptions conduiſirent au 13 *Mars, qui ſe trouva cette*

ée, le jour du Dimanche de la
ſion, jour auquel commencent les 1712.
ınces ordinaires des Théatres : celui
Comédiens François r'ouvrit le Mar-
Avril ſuivant, par une repréſen-
ɔn de la Tragédie de POLIEUCTE.

ABSALON,

ıgédie, tirée de l'Ecriture Sainte,
ɔar M. DUCHE' DE VANCY,

ıréſentée pour la premiére fois, le Jeudi
Avril. (Douze repréſentations, la der-
ıére le Vendredi 29 du même mois d'Avril.)

Tout le monde ſçait que cette Tragédie fut compoſée pour être reſentée par les Demoiſelles de la Mai- Royale de Saint Cyr. S'il eſt glorieux M. Duché d'avoir été choiſi pour rem- r la place de l'illuſtre Auteur d'Eſther d'Athalie, il l'eſt encore plus d'avoir s'en acquitter avec autant de bon- ur. Abſalon reçut ſur le Théatre de int Cyr, les applaudiſſemens les plus ırqués. Le Roy (Louis XIV.) l'hon- ıra pluſieurs fois de ſa préſence, & tte Tragédie devint ſi fort à la mode, ıe *Madame la Ducheſſe de Bourgo-* *ıe, & M. le Duc d'Orléans*, vou-

lurent jouer eux-mêmes les principaux
1712. rôles, ſur le petit Théatre de l'Hôtel de Conti à Verſailles, dans le Carnaval de l'année 1702. & dans le tems de ſa nouveauté. M. Devizé de qui nous tenons ce fait, en donne le détail qui ſuit.

Mercure Galant, Février 1712. *pages* 376-378.

« Madame la Ducheſſe de Bourgo-
» gne, & Monſeigneur le Duc d'Or-
» léans, ont joué ce Carnaval, en par-
» ticulier deux Tragédies, & deux Piéces comiques, dont les repréſentations ont donné une extrême ſatisfaction à Sa Majeſté, & à toutes les perſonnes qui ont eu l'avantage d'y aſſiſter. La premiére a été ABSALON, de la compoſition du Sieur *Duché*, qui fit exprès *Jonathas*. Il y a deux ans ainſi qu'il a fait celle-ci : dans laquelle parut auſſi Madame la Ducheſſe de Bourgogne. Cette Princeſſe a fait dans cette derniére le rôle de *Thamar* ; Monſieur le Duc d'Orléans, celui de *David* ; M. le Comte d'Ayen, (*a*) celui d'*Abſalon*, Madame la Comteſſe d'Ayen, celui « de *Tharés*, femme d'Abſalon, & Mademoiſelle de Melun, celui de *la Reine*. L'on joignit à cette Tragédie, à la ſeconde repréſentation, la petite Piéce de *la Ceinture magique*, que

(*a*) Aujourd'hui M. le Maréchal Duc de Noailles.

l. Rouſſeau avoit compoſé exprès (*a*), ins laquelle Monſeigneur le Duc de erry, fit un petit rôle. Comme la ille de l'Hôtel de Conty ne contient iéres plus de quatre-vingt perſonnes, s places y ont été fort rares, & qui ue ce ſoit n'y eſt entré, ſans être crit auparavant ſur le Mémoire de ladame la Princeſſe de Conty. » 1712.

.e brillant ſuccès dont Abſalon fut oré à la Cour, n'éblouit point aſſez Duché pour lui faire regarder cet Ouge, comme éxempt de défauts : nous tirons la preuve de la Préface qu'il nit à cette Tragédie, lorſqu'il la fit rimer, & qu'il termine de la façon ante.

Voilà les objections principales que on pourroit me faire. On y en pourit ajouter d'autres, auſquelles je ne uis répondre d'avance, ne pouvant s prévoir. Il y a peu d'Ouvrages ui ne fourniſſent de juſtes matiéres la critique : le plus parfait eſt ordinairement celui dans lequel il ſe rouve le moins de fautes ; & de quelques applaudiſſemens que j'aye

(*a*) Cette Piéce ſe trouve imprimée dans les Œuvres M. Rouſſeau, mais elle n'a jamais été repréſenſur le Théatre François.

» été honoré, je ne ſuis point encore
1712. » aſſez vain, pour croire que le mien
» puiſſe être mis au nombre des moins
» défectueux. »

En 1712. la veuve de M. Duché, obtint de la Cour la permiſſion de faire repréſenter ſa Tragédie ſur le Théatre de la Comédie Françoiſe, & on peut aſſurer qu'elle y parut dans tout ſon jour : les rôles furent parfaitement remplis, (*a*) on remarqua de nouvelles beautés dans l'Ouvrage, & en même tems certains défauts, qui donnérent lieu à la critique d'éxercer ſes droits. Comme alors l'Auteur n'étoit plus vivant, il ne pouvoit y répondre ; peut-être auſſi auroit-il eu quelque peine à la détruire, car elle paroît aſſez judicieuſe, & toute autre que celles qu'il s'eſt propoſé dans ſa Préface.

Préface d'Abſalon. « Je ne m'arrêterai, (dit-il) qu'à
» répondre aux objections qu'on pour-
» roit me faire ſur les libertés que j'ai
» crû pouvoir me donner en traitant ce

(*a*) Principaux Acteurs de la Tragédie d'Abſalon en 1712.

DAVID, ... le Sieur Ponteuil.
ABSALON, ... le Sieur Beaubour.
JOAB, ... le Sieur Poiſſon fils.
ACHITOPHEL, ... le Sieur Guérin.
THARÉS, ... Mademoiſelle Duclos.
THAMAR, ... Mademoiſelle de Neſle.

» ſujet....

» ſujet..... Telle eſt, (ajoûte-t-il) celle
» que je prends d'adoucir le caractére 1712.
» d'Abſalon..... Un caractére ſi odieux
» ne pouvoit être celui d'un Héros de
» Tragédie. J'ai penſé de le déguiſer,
» & de tourner toute l'indignation des
» Spectateurs contre Achitophel, qui
» d'ailleurs l'auroit ſuffiſamment méri-
» tée.... Cela a rendu mon Héros tel,
» à ce que je crois, qu'il doit être: ſon
» ambition le rend aſſez criminel pour
» mériter la mort, mais il ne l'eſt point
» aſſez pour ne pas inſpirer quelque re-
» gret, quand on le voit mourir: ainſi
» en excitant la pitié, il jette dans le
» cœur cette crainte ſalutaire, qui nous
» fait appréhender que de pareilles foi-
» bleſſes ne nous jettent dans d'auſſi
» grands malheurs. Tel eſt le but de la
» Tragédie: elle doit plaire, mais en
» même-tems elle doit inſtruire, & ſon
» principal objet eſt de purger les paſ-
» ſions. »

Il faut avouer que cette raiſon eſt d'autant plus ſpécieuſe, qu'elle eſt fondée ſur la régle preſcrite par Ariſtote, qui demande que le Héros d'une Tragédie ne ſoit ni tout-à-fait vertueux, ni tout-à-fait vicieux. C'eſt au Lecteur, plus ou moins aiſé à ſe laiſſer attendrir, à décider ſi le Poëte a rempli éxacte-

ment ſon deſſein, & ſi Abſalon eſt di-
1712. gne de cette compaſſion. Comme M. Duché paroît en être pleinement perſuadé, il inſiſte davantage ſur une ſeconde objection qu'il ſe fait.

« L'endroit, (dit-il,) où je me ſuis » le plus écarté de la vérité, eſt celui où » je raméne Abſalon mourant..... Je » ſçais le reſpect que l'on doit aux Li- » vres Sacrés.... Auſſi avois-je réſolu de » m'écarter en aucune façon de l'Hiſ- » toire.... Cependant je conſultai mes » doutes à des perſonnes, qui par leur » piété, leur capacité, & le rang qu'el- » les tiennent dans l'Egliſe, pouvoient » non ſeulement m'autoriſer dans cet » Ouvrage, mais qui ſeroient en droit » de le faire dans un Ouvrage qui trai- » teroit des matiéres de foi : j'eus le plai- » ſir de voir mes ſcrupules levés, & l'on » ne trouva point de raiſons qui duſſent » m'empêcher de traiter ma derniére » Scéne, comme on verra que je l'ai » traitée à la fin. »

Après cette déciſion, il ſuffit de remarquer que l'Auteur a atteint le but qu'il s'eſt propoſé, puiſque cette derniére Scéne plaît, qu'elle eſt très-touchante, & qu'elle termine parfaitement la Piéce. Il ne reſte qu'à ajouter les obſervations critiques qu'on en a faites depuis qu'elle

roît au Théatre. L'Auteur du *Mercure* [redacted]
e *France* a pris ſoin de les raſſembler 1711.
ans l'extrait qu'il donna de cette Tra-
édie en 1730. & c'eſt de cet extrait
ue nous les avons tirées, pour les in-
érer ici à leur véritable place.

« En général, on a trouvé de beaux
» vers dans l'Ouvrage, mais le ſtile, Mercure de France, mois d'Août 1730 *pages.* 1850-1852.
» dit-on, n'y eſt pas également ſoute-
» nu; l'éloquence y regne plus que l'élé-
» gance. La verſification a paru extrê-
» mement négligée dans tout ce qui eſt
» expoſition. Le ſecond Acte, & le
» quatriéme l'emportent infiniment ſur
» les trois autres, & ont fait le ſuccès
» de la Piéce, Joab & Achitophel, ſont
» les deux perſonnages qui agiſſent le
» plus; l'un conduit Abſalon, & le tour-
» ne comme il lui plaît; l'autre combat
» pour David, qui ne ſe détermine à
» aller aux ennemis, que lorſqu'il ap-
» prend que tout eſt perdu. Abſalon agit
» un peu plus; mais il paſſe trop légé-
» rement du repentir à la rechûte; ſa
» haine pour Joab ne paroît pas aſſez
» fondée, dans le plan de l'Auteur: elle
» l'eſt encore moins dans le Texte ſa-
» cré, où on lit au contraire que ce fut
» à Joab qu'il dût ſon rappel & ſa gra-
» ce, après le meurtre de ſon frere Am-
» mon. Pour Joab, dont il n'a tenu qu'à

» l'Auteur de faire un vrai Héros, on a
1712. » trouvé qu'il étoit injuſte & ſanguinaire
» dans le troiſiéme Acte, quand il a con-
» ſeillé à David de faire périr tous les
» parens des rebelles, & même Tharés,
» dont la vertu venoit d'éclater à ſes
» yeux. Voici comment l'Auteur la fait
» parler.

ACTE III. Marchons, mais que Tharés accompagne mes pas;
SCENE VII. Que tous ceux que le ſang unit à ces perfides,
Soient remis en mes mains, ſous de fidéles guides.
Allons, & préſentons à nos ſéditieux,
L'épouſe d'Abſalon immolée à leurs yeux:
Faiſons faire du reſte un horrible carnage, &c.

» David ſent bien lui-même que ce grand
» homme dément ſon caractére: il le
» fait connoître par cette réponſe:

Non, Joab, ſuſpendons un arrêt ſanguinaire:
La vertu de Tharés vaut bien qu'on le différe.
Un Roy: quoi qu'un ſujet ait fait pour l'outrager,
Doit ſçavoir le punir, & non pas ſe venger.
Périſſons ſans ſouiller mon rang, ni ma mémoire,
Et s'il faut ſuccomber, ſuccombons avec gloire.

» Cette petite réprimande de David,
» juſtifie la critique du Public. La vertu
» de Tharés eſt celle qui paroît ſe ſoute-
» nir avec le plus de force. A l'égard de
» Thamar, comme on n'a trouvé à dire
» d'elle ni bien, ni mal, on l'a miſe au
» rang des perſonnages inutiles. Le rôle
» de la Reine, outre qu'il n'eſt pas plus

» utile que celui de Thamar, eſt d'au-
» tant plus à retrancher, qu'il eſt tout- 1712.
» à-fait odieux, par l'injuſtice du motif,
» qui la fait agir : c'eſt une haine de
» belle-mere, qui ſe manifeſte à tout
» propos : ſon repentir n'a guére plus de
» fondement que ſes fautes : elle dit au
» cinquiéme Acte, parlant à cette même
» Tharés, ſi injuſtement perſécutée :

Dans un tems plus heureux, vous connoîtrez, Madame,
Ce que le repentir peut cauſer ſur une ame :
Mes yeux ſur vos vertus enfin ſe ſont ouverts.

» On ne ſçait ce qui a pû occaſionner ce
» changement de volonté, ce qui eſt
» abſolument contre les régles. Voilà,
» (ajoute l'Auteur du Mercure de Fran-
» ce,) à peu près ce que nous avons
» recueilli du jugement du Public ſur la
» Tragédie d'Abſalon. »

Après avoir rapporté les remarques critiques qu'on a faites ſur cette Tragédie, l'équité veut qu'on y joigne celles qui peuvent être à ſon avantage. On ne peut nier que le ſecond Acte ne ſoit dès plus Théatral, & des mieux compoſé. La façon dont Tharés découvre la conſpiration d'Abſalon, eſt un coup de Maître de la part du Poëte. Rien n'eſt plus pathétique que ce qu'elle dit à Abſalon, pour le faire changer de réſolu-

tion : enfin voyant qu'il demeure inflé-
1712. xible, elle forme un deſſein, qui éclate dans la Scéne ſuivante, & qui produit un effet admirable au Théatre. C'eſt cette action héroïque qui forme le nœud du Poëme, & qui y jette l'intérêt le plus vif, & tel qu'on eſt forcé d'en reſſentir pour Abſalon, quoiqu'il ſemble s'en être rendu tout-à-fait indigne. Le quatriéme Acte peut diſputer de beauté avec le ſecond. La Scéne de David & d'Abſalon eſt parfaitement traitée : avec quelle majeſté, quelle douceur, & quelle tendreſſe, ce Roy ſçait confondre ce fils rebelle, & le réduire au repentir ! Terminons cet article en ajoutant, que la Tragédie qui en fait le ſujet, ne fut pas d'abord reçue auſſi favorablement qu'elle le méritoit. Au mois de Juillet 1730. * les Comédiens François la remirent au Théatre. L'indiſpoſition de Mademoiſelle Dufreſne, qui rempliſſoit alors le rôle de Tharés, fut cauſe qu'on l'a ſuſpendit après la ſeconde repréſentation : on la reprit le Lundi 7 Août ſuivant, avec beaucop de ſuccès, & le Public goûta de plus en plus les beautés de cette Tragédie. Voici de quelle maniére les principaux rôles furent diſtribués à la repriſe dont nous parlons.

* Le Mercredi 12 Juillet.

DAVID, ... le Sieur Sarrazin.
ABSALON, ... le Sieur Dufreſne. 1712.
JOAB, ... le Sieur Grandval.
ACHITOPHEL, le Sieur le Grand.
THARÉS, Mademoiſelle Dufreſne.
THAMAR, Mademoiſelle La Batte.

JOSEPH-FRANÇOIS DUCHÉ DE VANCY, DUCHÉ.
s d'Antoine Duché, Gentilhomme ordinaire de la Chambre du Roy, & depuis Secrétaire général de Galéres, nâquit à Paris le 29 Octobre 1668. Une excellente éducation forma la plus grande partie de l'héritage qu'il reçut de ſon ere; heureuſement que ſon eſprit & ſes alens récompenſérent en quelque façon e manque de fortune. M. Duché après 'être fait connoître dans le monde par quelques petits Ouvrages en vers, s'attacha à la Poëſie Lyrique, & compoſa pluſieurs opera, qui furent repréſentés avec aſſez de ſuccès. (Voyez *le Dictionnaire des Théatres*, à l'article de ce Poëte.)

« M. Duché fut reçu à l'Académie » des Inſcriptions & Belles-Lettres, com- » me l'éléve de M. Pavillon : & tenoit » beaucoup de la douceur, du caractére » & des graces de l'eſprit de cet hom- » me illuſtre. Il ne lui eſt jamais échapé » aucun trait malin, pasmême équivo- » que, & l'on reconnoît dans tous ſes

Eloge de M. Duché, tiré de l'Hiſtoire de l'Académie des Belles Lettres, T. premier.

» écrits, la véritable candeur qui brilloit
1712. » dans ſa phyſionomie. »

Connu & eſtimé de M. le Comte d'Ayen, aujourd'hui M. le Maréchal Duc de Noailles, ce Seigneur lui procura l'avantage de le ſuivre en qualité de ſon Secrétaire & d'homme de Lettres, au voyage des Fils de France, (Monſeigneur le Duc de Bourgogne & Monſeigneur le Duc de Berry) qui accompagnoient juſqu'aux frontiéres, Monſeigneur le Duc d'Anjou, lorſque ce Prince paſſa en Eſpagne, pour prendre poſſeſſion de ce Royaume, ſous le nom de Philippe V. M. Duché compoſa les paroles d'un divertiſſement, qui fut mis en muſique, & exécutée à Luſignan le jour de la fête du nouveau Roy d'Eſpagne.

De retour à Paris, M. Duché qui avoit un emploi dans les Aydes, & qu'on lui avoit conſervé pendant ſon voyage, à la recommandation de Madame la Marquiſe de Maintenon, obtint encore par le crédit de cette Dame, la place & la penſion de feu M. Racine, pour travailler à des Piéces tirées de l'Ecriture Sainte, pour la Royale Maiſon de Saint Cyr. M. Duché débuta par la Tragédie de Jonathas, enſuite il donna celle d'Abſalon, & enfin *Débora*. Il auroit ſans doute

doute pouſſé plus loin cette carriére, mais une mort prématurée l'enleva de ce monde le 14 Décembre 1704. dans ſa trente-ſeptiéme année ; & il fut inhumé au Cimetiére des Saints Innocens. Du mariage qu'il avoit contracté avec une fort aimable perſonne d'eſprit & de figure ; il ne laiſſa qu'une fille, qui a été mariée à un particulier intéreſſé dans les affaires du Roy, & qui eſt morte, ainſi que ſon mari, ſans laiſſer de poſtérité. A l'égard de la Veuve de M. Duché, elle eſt actuellement vivante. 1712.

« Ceux qui ont vécu avec M. Duché, » aſſurent qu'il avoit beaucoup d'eſprit » & de ſçavoir ; qu'il étoit d'un com- » merce agréable, & d'une converſation » douce & aiſée, ce qui le faiſoit ſou- » haiter par-tout. Un autre talent qui au- » gmentoit encore l'empreſſement qu'on » avoit de ſa préſence, c'eſt qu'il dé- » clamoit parfaitement, & qu'il avoit » d'ailleurs tout le goût, & toutes les » diſpoſitions néceſſaires pour devenir » un excellent Acteur. Pluſieurs perſon- » nes ont aſſuré qu'il n'y avoit rien de » comparable à la façon dont il rendoit » pluſieurs rôles des Piéces de Moliére, » qu'ils lui ont vû jouer chez quelques » particuliers, avec ſon ami M. Rouſſeau, » qui avoit le même talent. » Note manuſcrite,

1712. Nous ne pouvons mieux terminer l'article de M. Duché, qu'en rapportant ici le Sonnet que le même M. Rouſſeau compoſa ſur ſa mort.

Sonnet ſur la mort de M. Duché.

Celui que nous plaignons, & qu'un ſort glorieux
Place au rang des élus dans la cité Céleſte,
Brilla par ſes talens, fut doux, ſimple, modeſte,
Fidéle à ſes amis, diſcret, officieux.

Des charmes dont le monde avoit ſéduit ſes yeux,
Dieu diſſipa bientôt l'illuſion funeſte,
Et de ſes jeunes ans il conſacra le reſte,
A chanter les grandeurs du Monarque des Cieux.

Il n'eſt plus, & j'ai vû paſſer ſa derniére heure :
Mais en pleurant ſa mort, c'eſt moi ſeul que je pleure.
Mon aveugle fureur n'accuſe point le ſort.

Il jouit des ſeuls biens qui faiſoient ſon envie,
Et ne pouvoit trouver qu'en paſſant par la mort
Le port tranquille & ſûr de l'éternelle vie.

Poëmes Dramatiques de M. Duché, repréſentés ſur le Théatre François.

ABSALON, Tragédie tirée de l'Ecriture Sainte, le Jeudi 7 Avril 1712.

JONATHAS, Tragédie tirée de l'Ecriture Sainte, en trois Actes, le Lundi 26 Février 1714.

LA MÉTAMORPHOSE AMOUREUSE, 1712.

Comédie en proſe, & en un Acte, par M. LE GRAND,

Repréſentée pour la premiére fois, après la Tragédie de *Britannicus*, le Samedi 6 Juillet. (Onze repréſentations, la derniére le 9 Octobre ſuivant.)

EN général, les Comédies de M. le Grand ſont comiques, mais ce comique dégénére ſouvent en farce. C'eſt un reproche qu'on lui a fait, & qu'il a mérité quelque fois. La Piéce de la Métamorphoſe amoureuſe, eſt de ce dernier genre : elle eſt paſſable du côté du ſujet, de l'intrigue & de la marche Théatrale ; mais elle eſt pleine de bouffonneries dignes du Théatre Italien, de perſonnages d'un bas comique, & de Scénes qui ne dépareroient pas la parade. Cependant telle qu'elle eſt, on l'a conſervée au Théatre, & elle y paroît avec ſuccès devant des Spectateurs qui préferent Tabarin à Térence.

1712.

LA FILLE VALET,

Comédie en vers, & en trois Actes, de M. ABEILLE, (a) non imprimée,

Repréſentée pour la premiére fois, après la Tragédie de *Britannicus*, le Lundi 5 Septembre. (Sept repréſentations, la derniére le 18 du même mois. *Part d'Auteur* 147 livres 17 ſols.)

L'AMOUR VENGE',

Comédie en vers & en un Acte, de M. DE LA FONT,

Repréſentée pour la premiére fois, après la Tragédie de *Rodogune*, le Vendredi 14 Octobre. (Dix-ſept repréſentations, la derniére le 16 Novembre ſuivant.)

UN vers d'Ovide, ſemble avoir donné l'idée de cette Piéce à ſon Auteur, du moins il le fait entendre

(a) N..... Abeille, Auteur de cette Comédie, étoit fils de Scipion Abeille, Chirurgien Major du Régiment de Picardie, & neveu de M. l'Abbé Abeille, dont on a donné l'article dans le Tome XI. de cette Hiſtoire, *page* 440. Le Sieur Abeille embraſſa la profeſſion de Comédien, & l'éxerça en Province où il eſt mort. De ſon mariage avec une Actrice, morte à Paris à la fin de l'année 1749. eſt née une fille actuellement dans la Troupe du Roy de Pologne, qui débuta à Paris le 11 Octobre 1742. On en parlera ſous cette année.

dans ſa Préface. Le Lecteur en va juger.

Quidquid amor juſſit non eſt contemnere tutum. Ovid. 1712.

« *Il eſt dangereux de mépriſer l'A-* » *mour*, tôt ou tard il ſe venge en nous » ſoumettant malgré nous : voilà tout » le but de cette Comédie. Il m'a paru » par le ſuccès général qu'elle a eu, que » j'étois aſſez parvenu à la fin que je » m'étois propoſée, &c. L'Auteur paſſe à quelques objections qu'on avoit faites ſur ſa Comédie, & y répond autant qu'il lui eſt poſſible ; enſuite d'un ton victorieux, il finit de la façon ſuivante.

« Au reſte, il ſeroit à ſouhaiter que » toutes les petites Comédies que l'on » fait, fuſſent dans un genre un peu re- » levé. Il n'y en a que trop qui tendent » à la farce. N'aviliſſons point un Théa- » tre auſſi noble qne le nôtre. Il faut « jetter toutes ces ordures baſſes & tri- » viales hors de la Ville, & les laiſſer » aux Spectacles groſſiers des Faux- » bourgs de Paris. »

M. de La Font a quelque ſorte de raiſon de ſe féliciter ſur ce qui conſtitue le fond de ſa petite Comédie, & ſur la façon dont elle eſt écrite : rien n'y peut allarmer la pudeur la plus auſtére, ni dans les termes, ni dans ce qui en conſ-

titue le comique ; mais au reſte, c'eſt
1712. peu de choſe, & malgré ſon premier ſuccès, lorſque cette Piéce a été repriſe, elle n'a été que foiblement accueillie du Public.

SANCHO PANÇA, GOUVERNEUR,

Comédie en vers, & en cinq Actes, avec un divertiſſement, * *par Monſieur* DANCOURT,

* La Muſique de M. *Gillier.*

Repréſentée pour la premiére fois, le Mardi 15 Novembre. (Retirée par l'Auteur après la ſixiéme repréſentation, le 23 du même mois.)

LE Public ne reçut pas cette Comédie auſſi favorablement que M. Dancourt l'eſpéroit, ainſi il la retira, & la fit imprimer avec des changemens. Voici comme il s'exprime dans une petite Préface qui précéde ſa Comédie.

« Le Roman de Don Quichotte eſt » dans les mains de tout le monde ; il eſt » traduit preſque en toutes ſortes de lan» gues, & il n'y a guéres de ſujet plus » connu que celui de cette Comédie. » Cela devoit contribuer à ſa réuſſite, » & c'eſt, je crois, ce qui l'a empêchée

» d'en avoir autant qu'elle ſembloit en
» promettre. Il y a eu pluſieurs Piéces 1712.
» ſous le même titre, (*a*) & j'en ai
» trouvé une entre pluſieurs autres, dont
» la verſification, quoique très-an-
» cienne, m'a parue aſſez bonne pour
» en conſerver des morceaux, où j'ai fait
» peu de changemens. J'ai depuis les re-
» préſentations, que j'ai moi-même fait
» interrompre, ajouté pluſieurs Scénes,
» qui lient l'action plus qu'elle ne l'étoit
» d'abord, & qui intéreſſent davantage
» un des deux Héros, qui eſt D. Qui-
» chotte. Je crois que ſi on la redonnoit
» au Public, en l'état où elle eſt main-
» tenant, elle ſeroit reçue plus favora-
» blement encore qu'elle ne l'a été, &
» que ſes plus aigres critiques ſe join-
» droient aux approbations qu'elle a eus.
» Je me flatte du moins que ceux qui
» prendront la peine de la lire, y trou-
» veront beaucoup de traits d'eſprit, &
» de fine Satyre, qui ne ſont ni dans le
» Roman, ni dans les Comédies qu'on
» en a tirées juſqu'à préſent, & que la
» maniére dont cet Ouvrage eſt traité,

(*a*) M. Dancourt veut ſans doute parler de deux Comédies de Guérin de Bouſcal, la premiére intitulée : *D. Quichot, premiere partie ; la ſeconde, D. Quichotte, ſeconde partie*, & d'une troiſiéme, qui a pour titre : *Sancho Panſa*. C'eſt de cette derniere que s'eſt ſervi M. Dancourt pour compoſer ſa Piéce.

» ne ſçauroit que faire honneur à ſon
1712. » Auteur. »

Dans cette petite Préface, M. Dancourt paroît un peu piqué du froid accueil que le Public fit à ſa Comédie ; la peine qu'il avoit priſe à la compoſer lui en faiſoit eſpérer une réuſſite marquée, & effectivement il y avoit mis de ſa part tout ce qui pouvoit y contribuer ; mais le ſujet qu'il avoit choiſi n'eſt point Théatral, rien n'y peut intéreſſer le Spectateur ; dès la premiére Scéne, il eſt inſtruit que tous les perſonnages qui paroîtront n'agiront, pour ainſi dire, que par machine, comme des eſpéces d'automates. Le Duc & la Ducheſſe veulent ſe divertir aux dépens de D. Quichotte, & plus encore de Sancho, leurs domeſtiques, & des gens payés pour ce ſujet paroiſſent tour à tour, & rempliſſent les rôles dont ils ſont chargés. Ces rôles ont beau être travaillés de la part du Poëte, ils ne peuvent exciter aucun mouvement d'intérêt, tout y eſt trop préparé : du moins, dans les Piéces purement épiſodiques, les Acteurs qui y ſont introduits forcent-ils à quelque attention ; on ſouhaite de ſçavoir le ſujet qui les fait paroître ; & on attend avec curioſité ce qui terminera cette épiſode : mais dans la Comédie de Sancho

Panſa, cette curioſité meurt, même avant que d'avoir été excitée. 1712.

Piéces remiſes pendant le cours de l'année 1712.

RÉGULUS, Tragédie de M. Pradon, le 24. Septembre; jouée quatre fois.

L'INGRAT, Comédie en vers, & en cinq Actes, de M. Deſtouches, dont on avoit ſuſpendu les repréſentations, repriſe le Samedi 29 Octobre; continuée huit fois.

ATRÉE & THIESTE, Tragédie de M. de Crébillon, repriſe le Vendredi 18 Novembre; cinq repréſentations.

1713.

L'IRRÉSOLU,

Comédie en vers, & en cinq Actes, de M. NÉRICAULT DESTOUCHES,

Repréſentée pour la premiére fois, le Lundi 5 Janvier. (Six repréſentations, la derniére le 19 du même mois de Janvier.)

MOnſieur Deſtouches, en donnant au Public l'édition complette de ſes Œuvres, imprimées à Paris chez Prault, pere, dans la Préface qui précéde ſa Comédie de l'Irréſolu, ſemble convenir de la ſolidité des obſervations que l'on fit ſur ſa Piéce, lorſqu'elle parut au Théatre François, puiſqu'il y rend compte des changemens conſidérables qu'il y a fait. « C'eſt ce qui m'a déterminé, (dit » M. Deſtouches, dans la Préface dont » nous parlons,) à y faire beaucoup de » corrections & de changemens dans les » trois premiers Actes ; & à refondre » preſque entiérement les deux derniers, » qui, ſi je ne me trompe, ſont infini- » ment au-deſſus de ce qu'ils étoient..... » Je paſſe ſur pluſieurs autres augmen- » tations dont j'ai tâché d'orner cette » Comédie, oſant me flatter que ceux » qui prendront la peine d'en comparer

» la premiére édition avec la ſeconde,
» pourroit trouver dans celle-ci d'heu- 1713.
» reux effets de l'expérience & des réflé-
» xions. Enſorte que je crois pouvoir
» eſpérer, que lorſque l'Irréſolu ſera re-
» mis au Théatre, il y recevra la récom-
» penſe d'avoir pris une meilleure for-
» me, & d'être devenu plus propre à di-
» vertir le Public, dont les amuſemens in-
» nocens & utiles, ſont le principal objet
» de mes ſoins, & de mes travaux. »

CORNÉLIE VESTALE, (*a*)

Tragédie de M. FUSELIER, Auteur vivant, *non imprimée*,

Repréſentée pour la premiére fois, le Vendredi 27 Janvier (Cinq repréſentations, la derniére le 5 Février ſuivant.)

LA Scéne ouvre par l'Empereur Domitien, qui apprend à Licinien, ſon confident, qu'il eſt devenu amoureux de Cornélie, le même jour que cette Princeſſe eſt entrée dans l'ordre des Veſtales. Licinien approuve l'amour de ſon Maître, & lui conſeille, en cas de refus, de faire agir ſa puiſſance auprès

(*a*) Monſieur Fuſelier a bien voulu nous confier le manuſcrit de ſa Tragédie pour en tirer cet extrait.

1713. de Cornélie. Survient Emilie, Prêtreſſe de l'ordre de Veſta, à qui Domitien dit, que Céler, Général de ſon armée contre les Gaulois, a remporté une victoire déciſive ſur ces peuples, & que le Sénat, par ſon ordre, lui a décerné les honneurs du triomphe à ſon retour. Après le départ de l'Empereur, Emilie avoue à Albine, ſa confidente, l'amour qu'elle reſſent pour Céler. Albine lui repréſente en vain les engagemens irrévocables qu'elle a pris. Emilie lui répond qu'ils ont été forcés, & de plus, qu'elle eſpére s'en relever par l'exemple de Cornélie, qui, pour monter au rang d'Impératrice, ſe rendra ſans doute à l'amour de Domitien.

Le II. Acte ouvre par un monologue de Cornélie, où elle exprime que malgré les rigoureux devoirs qu'elle a embraſſé, elle n'en ſent pas moins pour Céler, l'amour le plus tendre. Domitien paroît, & lui déclare ſon amour. Nous en empruntons ce paſſage;

.....

Madame, j'oſe enfin vous déclarer mes feux,
Certain que Veſta même approuvera mes vœux,
Et qu'elle immolera ſon ſacré privilége,
Au peuple fortuné que ſa bonté protége;
Rome, auſſi bien que moi, profitera d'un choix
Qui ſoumettra le monde à vos aimables loix:

Que l'Hymen vous accorde à mon amour ſincére,
Donnez-moi les moyens de ſurpaſſer mon frére, 1713.
Et de faire oublier aux mortels ſatisfaits
Ces jours, que ſes bontés marquoient par ſes bienfaits.
Je ſçaurai par un ſeul effacer leur mémoire,
Et ſervir à la fois mon amour & ma gloire.
Madame, en couronnant aujourd'hui vos vertus,
J'égale en un inſtant le régne de Titus.

Cornélie oppoſe à l'Empereur l'état qu'elle a embraſſé, & termine ſa réponſe par les deux vers ſuivans.

Je ne vois plus en vous le frére de Titus,
N'uſurpez plus ce titre, ou montrez ſes vertus.

Domitien reſte ſeul, & après s'être plaint des mépris de Cornélie, il apoſtrophe ainſi les loix du devoir.

O vous, d'un vain devoir imaginaires loix,
Ne ſçauriez-vous contraindre une importune voix?
Sans vous, chez les mortels, tout étoit légitime,
C'eſt vous, qui du néant avez tiré le crime,
Et qui pour nous porter encor de plus grands coups,
Enfantez le remords plus barbare que vous, &c.

Dans ce moment Céler ſe préſente à l'Empereur, qui, étonné de ſon retour, lui en demande la cauſe. Céler lui répond, que tout étant ſoumis dans les Gaules, il a crû pouvoir obéir à ſon amour, qui le rapelle à Rome. Domitien qui le croit amoureux d'Emilie, lui parle de cette Prêtreſſe, mais Céler qui ignore que l'Empereur eſt ſon rival, &

1713. que Cornélie eſt au nombre des Veſtales, lui parle de cette Princeſſe en amant paſſionné. Domitien, frappé de cet aveu, ſort bruſquement en lui diſant,

Céler, dans ce ſéjour, ne cherchez qu'Emilie.

Emilie, qui ſe flatte d'être aimée de Céler, vient lui marquer la joie qu'elle reſſent de ſon retour, mais ſa ſurpriſe égale ſa honte, en apprenant que Céler adore Cornélie. Elle le quitte en lui diſant que cette Princeſſe ne peut être à lui. Maxime, Capitaine des Gardes de Domitien, ſurvient & ordonne à Céler de la part de l'Empereur de retourner dans le moment à l'armée. Céler dans un monologue, marque ſon étonnement ſur tout ce qui vient de ſe paſſer, & ajoute que devant ſon départ, il veut voir Cornélie, & apprendre d'elle les raiſons qui empêche leur hymen.

ACTE TROISIÉME.

Emilie apprend à Céler que Cornélie s'eſt conſacrée à Veſta, & de plus qu'elle eſt aimée de Domitien. La préſence de Cornélie acheve le déſeſpoir d'Emilie, qui en ſortant dit dans un *à parte*, qu'elle va tout découvrir à l'Empereur. La Scéne de Céler & de Cornélie eſt traitée avec beaucoup d'art. Domitien

ſurprend ſon rival aux pieds de Cornélie. Cette Prêtreſſe ſort, après une réponſe fiére aux reproches de l'Empereur. Ce dernier fait arrêter Céler, & conſent que Licinien accuſe Cornélie, comme ayant manqué aux loix impoſées aux Prêtreſſes de Veſta, ſe flattant que la crainte du châtiment forcera Cornélie à ſe rendre à ſon amour. 1713.

ACTE QUATRIÉME.

Maxime apprend à Emilie, que ſur la dénonciation de Licinien, Cornélie & Céler ſont condamnés à perdre la vie. Survient Domitien, qui dit à Emilie, qu'il va la rendre l'arbitre du ſort de Céler. On améne ce Romain, à qui l'Empereur annonce qu'il ne peut révoquer l'arrêt qui l'a condamné, que par ſon hymen avec Emilie, & il ajoute à s'adreſſant à cette derniere :

Je prétens qu'avec vous il s'uniſſe aujourd'hui,
Et votre hymen peut ſeul me répondre de lui.
Je veux ainſi briſer la chaîne qui vous lie,
En vous donnant Céler, m'accorder Cornélie.
Par cette épreuve auſſi, je ſçaurai ſi ſon cœur
N'arme que contre moi ſes Dieux & ſa pudeur.
Il faut que votre hymen de leur joug la délivre,
Qui refuſe l'éxemple, oſe ſouvent le ſuivre;
Et quelquefois d'un cœur de déſirs combattu,
La crainte du reproche eſt l'unique vertu. (*Il ſort.*)

Céler qui ne ſçait pas encore qu'Emi-

1713. lie l'aime, & que ſa jalouſie eſt la cauſe de ſon malheur, & de celui de Cornélie, implore le ſecours de cette Prêtreſſe, pour lui procurer le moyen de périr les armes à la main, eſpérant qu'après ſon trépas, Domitien fera grace à Cornélie. Ces nouvelles marques de l'amour de Céler pour Cornélie, forcent enfin Emilie à découvrir à cet amant la paſſion qu'elle a pour lui, & elle le quitte, furieuſe du refus qu'il fait de ſon cœur & de ſa main. Cette Scéne eſt parfaitement dialoguée & conduite.

ACTE CINQUIÉME.

Domitien, pour ébranler la conſtance de Cornélie, lui dit que Céler, pour éviter l'arrêt qui le condamne, va épouſer Emilie. Cette Princeſſe, ſurpriſe & touchée, décele par ſa réponſe une partie des ſentimens qu'elle a pour cet amant, ce qui redouble la jalouſie de Domitien. Céler paroît, qui demande la mort, & détrompe Cornélie de ſa prétendue infidélité. L'Empereur ordonne qu'on conduiſe au ſupplice la Prêtreſſe & Céler. Peu de tems après Maxime lui vient apprendre qu'un trouble général régne dans Rome, que le peuple a pris les armes, & a chaſſé la garde Prétorienne. Dans le tems que Domitien ordonne qu'on

qu'on envoye de nouvelles troupes contre ces rebelles, ſurvient Emilie qui acheve le récit de Maxime en racontant à l'Empereur, que les ſoins du peuple ont été inutiles pour ſauver la vie à Cornélie & à Céler, que la Prêtreſſe après s'être fait faire ſilence, s'eſt frappée du couteau ſacré, & que ſon amant a ſuivi ſon éxemple, & elle finit ſon récit par ce vers : 1713.

Es-tu ſervi, Tyran, au gré de ta furie.

DOMITIEN.

Qu'ai-je fait, malheureux !

EMILIE.

Quoi ! tu peux ſoupirer ! (*elle ſe tue.*)
C'eſt ainſi que tous deux nous devons les pleurer.
Imite-moi, Tyran, je me ſuis fait juſtice,
Je meurs. Je méritois un plus cruel ſupplice,
Mais de mon repentir les Dieux ſont ſatisfaits,
Leur clémence toujours ſurpaſſe nos forfaits.

Domitien termine la Tragédie par les vers ſuivans :

Quel jour infortuné ? juſte Ciel ! ..... je m'égare....
Que ne me laiſſiez-vous ma colére barbare !
Quel trouble affreux m'agite ! ah ! quel fatal retour !
Les Dieux, pour me punir, me rendent mon amour.

Nous ajoutons, pour terminer cet extrait, les noms des principaux Acteurs qui repréſenterent cette Tragédie.

DOMITIEN, *Empereur de Rome*, le Sieur Ponteüil.

CORNÉLIE, . . . Mademoiſelle de Neſle.

1713. EMILIE, *Prêtreſſe de Veſta*, Mademoiſelle Deſmare.

CÉLER, *Général des Troupes Romaines*, le Sieur Quinault.

ALBINE, *Confidente d'Emilie*, Mademoiſelle Salley.

LICINIEN, *Confident de Domitien*, le Sieur Guérin.

MAXIME, *Capitaine des Gardes, de Domitien*, le Sieur du Boccage.

INO ET MÉLICERTE,

Tragédie de M. CHANCEL DE LA GRANGE,

Repréſentée pour la premiére fois, le Vendredi 10 Mars. (Dix-ſept repréſentations, la derniére le 6 May ſuivant, cauſée par la maladie de Mademoiſelle de Neſle.)

LE ſuccès brillant de cette Tragédie, ne la mit pas à l'abri des Critiques, à peine fut-elle imprimée, que M. l'Abbé Pellegrin en fit paroître une dans un Ouvrage intitulé: SAISONS LITTÉRAIRES, *ou* MÉLANGES DE POËSIE, D'HISTOIRE ET DE CRITIQUE, premier Recueil, Paris, Fournier, *in*-12. 1714. La Critique dont nous allons donner l'extrait, commence à la *page* 9 & finit à la *page*

82 Voici comment l'Auteur ouvre ſon diſcours. 1713.

Diſſertation critique ſur la Tragedie d'Ino & Mélicerte, de M. de la Grange, page 9 - 82. des Saiſons Littéraires, par Mademoiſelle Barbier.

« Il ſeroit à ſouhaiter que tous les Ouvrages d'eſprit fuſſent critiqués : on ne verroit pas regner tant de négligence dans les Belles-Lettres, & les Auteurs ſeroient plus en garde contre le jugement des Ariſtarques de leur ſiécle : mais il ne ſeroit pas moins à ſouhaiter que les Critiques fuſſent plus aſſaiſſonnées de ſel, que remplies de fiel, comme on les voit preſque toutes aujourd'hui. On a plûtôt en vûe de déchirer la réputation de l'Auteur qu'on cenſure, que d'inſtruire le Public, à qui on fait part de ſes réfléxions. Je tâcherai de m'éloigner d'une fin ſi vicieuſe, & je commence par la condamner, pour donner des armes contre moi, en cas que je m'oublie comme font tant d'autres.

» La Tragédie d'Ino & Mélicerte a acquis aſſez de gloire à M. de la Grange pour balancer le chagrin qu'il témoigne contre ſes Cenſeurs dans ſa Préface. J'oſe même dire que la colére l'a un peu aveuglé, puiſqu'après être convenu, *qu'il y a beaucoup de perſonnes d'une érudition très-profonde, & qui marquent beaucoup de goût pour le Théatre* : il dit immédiatement

» après, *qu'il ne s'en eſt preſque point*
1713. » *trouvé qui n'ayent regardé cette Piéce comme un Roman tout-à-fait nouveau, & tiré dans toutes ſes parties de l'imagination du Poëte :* d'où » il conclut *qu'il eſt ſurpris que les connoiſſances d'aujourd'hui ſoient ſi bornées.* N'eſt-ce pas-là une contradiction d'autant moins excuſable, » qu'elle ſe trouve dans le cours d'une demi-page ? Tout ce qu'on peut juger » de plus favorable pour lui dans cette occaſion, c'eſt que ſa Préface eſt d'une » main étrangére, quoiqu'elle ſoit faite » en ſon nom. Il n'eſt pas difficile de le prouver par ce qui ſuit : l'Auteur de la
* Mademoiſelle Deſmare. » Préface dit, que *l'Actrice* qui a repréſenté le rôle d'Ino, & qui l'a joué parfaitement, ſemble en avoir étudié le caractére dans Horace :* & il finit la » même Préface en ſe flattant, *que l'on voudra bien épargner un Auteur abſent.* Comment cet Auteur abſent a-t-il pû voir jouer l'Actrice dont il parle, » digne d'ailleurs des louanges qu'on lui donne ? (*a*) J'ai crû devoir faire cette

(*a*) La contradiction que le Critique remarque eſt ſuppoſée de ſa part. M. de la Grange peut parler dans cette Préface comme inſtruit par ſes amis, des juſtes applaudiſſemens que Mademoiſelle Deſmare s'étoit attirée du Public dans ſon rôle d'Ino.

» remarque, pour diſculper M. de la
» Grange de ce qu'il peut y avoir de 1713.
» peu judicieux dans une Préface qu'on
» lui attribue.

» Il n'eſt donc pas vrai que des per-
» ſonnes d'une profonde érudition, ayent
» ignoré que le ſujet d'Ino & Mélicer-
» te, eut déja été traité par Euripide:
» Hygin en rend témoignage dans ſa
» quatriéme Fable. Je n'en dis pas davan-
» tage ici; M. de la Grange, qui l'a fort
» éxactement ſuivie, me diſpenſe de
» cette peine, & tous ceux qui regar-
» dent ſa Tragédie comme un roman
» tout-à-fait nouveau, ne ſont que des
» demi-Connoiſſeurs. Voici à peu près
» ce que les vrais Connoiſſeurs ont re-
» marqué dans ſa Piéce: J'ai recueilli
» les voix, & tout ſe réduit à dire 1°. Que
» l'expoſition du ſujet eſt un peu confu-
» ſe. 2°. Que l'action n'eſt pas aſſez ſim-
» ple. 3°. Que le dénouement n'eſt pas
» ménagé avec art. 4°. Que le ſtile eſt
» négligé, tant pour la phraſe que pour
» la verſification. C'eſt ſur ces quatre ob-
» ſervations du Public, que ma diſſer-
» tation va rouler, &c. »

L'Auteur de la Critique donne en-ſuite l'argument de la Tragédie de M. de la Grange, & pourſuit ſon examen de la façon ſuivante. « Quoique j'aye

» rendu cet argument auſſi ſuccint que
1713. » je l'ai pû, on ne laiſſe pas de s'ap-
» percevoir qu'il eſt forr chargé, & l'on
» en doit inférer qu'il n'a pas été facile
» à l'Auteur de la Tragédie, de lier
» toutes ces avantures ſans quelque con-
» fuſion. Pour moi, j'avoue de bonne
» foi, que quelque attention que j'aye
» apporté à la premiére repréſentation,
» j'ai laiſſé échapper bien des circonſ-
» tances que la ſuite m'a rappellées, ou
» plûtôt m'a fait ſuppoſer; ce n'eſt pas
» que je ne ſois convenu, en liſant la pre-
» miére Scéne, que M. de la Grange
» n'avoit rien obmis, & que ſi je n'avois
» pas été au fait dès la premiére fois,
» je ne devois m'en prendre qu'à ma
» mémoire qui n'avoit pû ſuffire à tant
» d'images à la fois; mais comme preſ-
» que tous les Spectateurs ſe ſont trou-
» vés dans le même cas; il faut que ce
» ſoit la faute du ſujet ou de la maniére
» de le traiter. J'ai déja dit que le ſujet
» eſt chargé, l'Auteur en convient avec
» tout le monde; mais c'eſt dans ces
» ſortes de ſujets qu'un Auteur doit em-
» ployer plus d'art, & M. de la Grange
» auroit trouvé le ſecret de ſoulager la
» mémoire des Spectateurs, s'il avoit
» partagé la protaſe de ſa Piéce en deux
» Scénes; cela n'étoit pas difficile: il

» auroit pû mettre dans la bouche d'Eu-
» ridice une partie de ce qu'il fait dire 1713.
» à Palaméde & à Thémiſtée, & le faire
» traiter dans la paſſion : rien ne ſoulage
» tant la mémoire qu'une expoſition faite
» à diverſes repriſes, & ménagée avec
» adreſſe, mais ce n'eſt pas aſſez de ſou-
» lager la mémoire, il faut contenter
» l'eſprit, en l'inſtruiſant, ſans qu'il s'ap-
» perçoive qu'on veut l'inſtruire, ce qui
» ne ſe peut faire qu'à la faveur de la
» paſſion qui anime la perſonne qui ex-
» poſe. Je fais encore une obſervation
» qui me paroît d'une néceſſité indiſpen-
» ſable, c'eſt de fonder l'expoſition ſur
» des raiſons qui la demandent abſolu-
» ment, & préciſément dans le tems où
» on la fait. Paſſons préſentement à
» l'action.

» Il ſemble que le nom ſeul de Poë-
» me Dramatique, demande qu'on agiſſe
» toujours, & qu'on ne ſçauroit trop
» mettre d'action dans ces ſortes d'Ou-
» vrages ; cependant il y a un tempé-
» rament à prendre ; comme l'action
» principale doit être une, il faut par-
» ſéquent qu'elle ſoit ſimple, la ſimpli-
» cité étant inſéparable de l'unité : je
» dis l'action principale, car celles qui
» ne ſont qu'acceſſoires, peuvent être
» multipliées autant que le ſujet le de-

» mande, pourvû qu'elles aboutiſſent à
1713. » la même fin : par exemple, l'action
» principale de la Tragédie d'Ino &
» Mélicerte, n'eſt autre choſe que l'er-
» reur d'une mére qui tue ſon propre
» fils, en croyant donner la mort à ce-
» lui de ſa rivale. Or afin qu'une Tra-
» gédie ſoit parfaite, il faut que toutes
» les autres actions de la Piéce, que
» j'ai appellées acceſſoires, conduiſent
» naturellement & néceſſairement à cette
» action principale, & qu'elles naiſſent
» les unes des autres avec un enchaîne-
» ment pareil à celui que nous attri-
» buons aux événemens liés par le deſ-
» tin : cela ſuppoſé, toute action ac-
» ceſſoire qui peut être retranchée de la
» Piéce, ſans que l'action principale
» ceſſe de ſubſiſter, eſt ſuperflue, & par-
» conſéquent vicieuſe, &c.

» Après avoir parlé de l'expoſition de
» l'action, il faut dire un mot du dé-
» nouement : on ne peut pas dire que
» l'Auteur n'ait conſommé ſon action
» principale. Thémiſtée a véritablement
» pris le change & tué ſon fils Palaméde,
» au lieu de Mélicerte, fils de ſa rivale ;
» mais l'Auteur ne l'a pas fait arriver
» à cette fin par le chemin qu'il falloit
» prendre ; & les actions acceſſoires qui
» ont précédé la principale, en ont paru
» détachées,

» détachées, ou du moins ſi étrangéres
» au ſujet, qu'elles ont fait régner une 1713.
» eſpéce de vuide dans l'Acte qui de-
» voit être le plus rempli, &c. »

Le Critique fait enſuite l'examen de la Tragédie d'Ino, non-ſeulement Acte par Acte, mais Scéne par Scéne, d'une façon extrêmement judicieuſe: nous ne le ſuivrons point dans cette carriére, il ſuffit de rapporter le jugement qu'il donne de chaque Acte en particulier.

« Ce premier Acte ſe paſſe preſque ACTE I.
» tout en expoſition, où l'Auteur n'a
» pas pris ſoin de faire entrer quelques
» mouvemens de paſſion, qui rendiſſent
» ſa protaſe moins ennuyeuſe, &c.

» Cet Acte a paru le moins beau de ACTE II.
» la Tragédie, mais on peut dire en ſa
» faveur, que s'il n'a pas de grandes
» beautés, il n'a pas non plus de grands
» défauts. Je conviens que c'eſt le plus
» grand de tous que celui d'ennuyer;
» cependant j'oſe avancer qu'il eſt preſ-
» que impoſſible qu'il n'y ait dans le
» cours d'une Tragédie quelques Scénes
» & même des Actes entiers moins vifs
» que les autres, &c.

» Cet Acte eſt un des plus intéreſſant ACTE III.
» de la Piéce, les beautés qu'il renfer-
» me méritent bien qu'on faſſe grace à

» quelque manque de bienſéance & de
» vraiſemblance qui s'y trouve, &c.

1713.

ACTE IV.

» Cet Acte eſt inconteſtablement le
» plus vif, les plus intéreſſant & le plus
» régulier de la Piéce, & les diverſes
» beautés dont il brille ſont telles, que
» Corneille & Racine ne les déſavoue-
» roient pas. Il ſemble même que l'Au-
» teur s'y ſoit plus attaché qu'à tous les
» autres par la pureté de ſa diction &
» par l'éxactitude de la verſification ; ce
» n'eſt pas qu'il n'y ait quelques endroits
» où il tombe dans ſa négligence ordi-
» naire, & où il ſe livre à cette mal-
» heureuſe facilité dont il ne peut trop
» ſe défier ; mais ce n'eſt que dans cer-
» taines Scénes peu importantes qu'il a
» négligé ſon ſtile, &c.

ACTE V.

» Ino & Mélicerte, qui ſont les Hé-
» ros de cette Tragédie, & qui ont joué
» un ſi beau rôle juſqu'ici, ne font preſ-
» que rien dans ce dernier Acte ; c'eſt ce
» qui l'a rendu ſi languiſſant & ſi vuide
» d'action.

Scène premiére.

» Palaméde vient nous inſtruire de la
» victoire de ſon rival aux pieds duquel
» tous les Soldats ont apporté leurs dra-
» peaux, dès qu'ils ont ſçû qu'il étoit
» Mélicerte : il a cependant un reſte de
» reſſource en quelques amis raſſemblés
» par les ſoins de Licus.

» Euridice paroît dans cette ſeconde
» Scéne, Palaméde lui fait craindre les 1713.
» effets de ſon déſeſpoir, & la laiſſe Scene II.
» tremblante pour ſon amant.

» Euridice, épouvantée des menaces Scene III.
» de Palaméde, fait part de ſes frayeurs
» à Athamas, qui n'oublie rien pour la
» raſſurer. Quel intérêt & quelle action
» pour un cinquiéme Acte, qui doit
» couronner l'ouvrage!

» Thémiſtée croyant avoir poignardé Scene IV.
» Mélicerte, vient triompher de ſa mort
» aux yeux d'Athamas & d'Eridice,
» quelle imprudence! N'eſt-ce pas s'ex-
» poſer à un péril manifeſte? Athamas
» de ſon côté ne ſe met pas en devoir
» de venger la mort de ſon fils par celle
» de Thémiſtée, quelle lâcheté! Je ne
» ſçaurois juger entre ces deux actions,
» laquelle eſt la plus contraire à la vrai-
» ſemblance & à la nature.

» L'apparition de Mélicerte qu'on croit Scene V.
» mort commence la péripétie, & fait
» beaucoup de plaiſir aux Spectateurs:
» Thémiſtée confondue, commence à
» ſentir toute l'horreur de ſa mépriſe.

» Ino vient expliquer tout ce qu'il y Scene VII.
» avoit d'obſcur dans la Scéne préce- & derniére.
» dente; elle apprend à Thémiſtée qu'el-
» le lui a envoyé Palaméde au lieu de
» Mélicerte, & qu'elle n'a pas crû pou-

1713. » voir mieux ſe venger d'elle qu'en lui » faiſant égorger ſon propre fils: je ne » ſçais ſi une vengeance ſi noire con- » vient au caractére d'Ino, qui nous a » toujours paru ſi vertueuſe : je ſçais » que c'eſt une action Hiſtorique, mais » il falloit donner un autre caractére » à Ino : Pour moi je l'aurois faite ver- » tueuſe, & je me ſerois bien gardée » de la rendre criminelle, à moins » qu'elle n'eut été forcé à l'être ; elle » ne l'eſt pas dans l'Hiſtoire de gayeté » de cœur comme dans la Tragédie, & » Mélicerte étant vainqueur & reconnu » généralement de tous ſes ſujets, je ne » vois pas quelle néceſſité il y a de met- » tre cet affreux parricide ſur le compte » d'Ino : j'aurois voulu diſpoſer les cho- » ſes de maniére, que Thémiſtée eut » pris le change, par quelque fatalité » qu'on n'auroit pû imputer qu'à une » juſte vengeance des Dieux. Au reſte, » les imprécations de Thémiſtée, con- » viennent à ſa fureur, mais ſes pré- » dictions ne conviennent pas à la Pié- » ce, & il n'en ſeroit que mieux qu'elles » en fuſſent retranchées. »

M. l'Abbé Pellegrin, toujours ſous le nom de Mademoiſelle Barbier, examine la verſification de la Tragédie, & en gé- néral il en reléve bien des défauts, mais

il eſt quelquefois un peu trop ſévere. Au reſte, malgré la juſte critique qu'on peut faire de cette Piéce, il faut cependant avouer qu'elle eſt conduite avec beaucoup d'art, & que l'Auteur y a placé des ſituations extrêmement intéreſſantes, de ſorte que ce Poëme Dramatique eſt du nombre de ceux que l'on repréſentent avec ſuccès dans le cours de l'année. 1713.

M. de la Grange en donnant une nouvelle édition de ſes Œuvres, laiſſa ſubſiſter une partie de la Préface imprimée à la tête d'Ino en 1713. mais il en changea abſolument la fin. Ce changement mérite d'être rapporté. « Je me » flatte, (dit M. de la Grange,) » d'avoir aſſez éxactement ſuivi la fa» ble ancienne. Si je m'en ſuis écarté » dans quelques endroits, j'ai été obligé » de le faire pour m'accoutumer au gout » d'aujourd'hui, à qui cette grande ſim» plicité des anciens ne convient pas. » Il eſt vrai, que pour éviter cet in» convénient, j'ai peut-être chargé mon » ſujet de trop d'incidens ; mais ils » étoient indiſpenſablement néceſſaires » pour préparer les Scénes de reconnoiſ» ſances, qui ont eû, à ce qu'on m'a » dit, le bonheur d'être généralement » applaudies. Elles ont fait verſer des » larmes aux perſonnes les plus déter-

» minées à ne ſe point laiſſer toucher
1713. » dans les Spectacles, & qui en venant
» voir cette Tragédie avoient fait une
» ferme réſolution de n'y point pleurer.
» Le Public en a été attendri toutes les
» fois qu'elle a paru ſur le Théatre. Et
» il faut bien que la conduite & le ſu-
» jet de cette Piéce ne ſoit pas ſans quel-
» que mérite, puiſque lorſqu'elle m'a
» été envoyée, après l'impreſſion, je l'ai
» trouvée ſi défigurée, qu'à peine l'ai-
» je reconnue: j'y ai vû tant de manque
» de bon ſens, de vers eſtropiés ou rem-
» pans, de pléonaſmes, auſquels je n'au-
» rois jamais ſongé, & même des ſolé-
» ciſmes contre la langue, que je me
» ſuis étonné cent fois de l'indulgence
» du Public. »

Cet aveu de M. de la Grange, ſur le nombre des événemens dont ſa Tragédie eſt remplie, & les fautes nombreuſes & eſſentielles, de ſa verſification, donne, en partie, gain de cauſe à ſon Critique. Ajoutons que ſur ce dernier article, il ſe juſtifie aſſez mal, en mettant ſur le compte de l'Imprimeur les vers rempans, les pléonaſmes, & les ſoléciſmes. Ceux qui ont un peu l'uſage de l'Imprimerie, ſçavent qu'on y peut faire des fautes, & même contre le bon ſens, mais jamais aucun Compoſiteur ne s'eſt

ingéré de faire des vers pour les mettre sous le nom de l'Auteur, dont l'Ouvrage lui eſt confié. 171[illegible]

LA FILLE SUPPOSÉE,

Comédie en vers, & en trois Actes, par Monſieur CHANCEL DE LA GRANGE, non imprimée,

Repréſentée pour la premiére fois, (ſuivie de *Criſpin Médecin*,) le Jeudi 11 Mai. (Cinq repréſentations, la derniére le Jeudi 17 du même mois.) C'eſt la ſeule Piéce Comique que M. de la Grange ait donné au Théatre François.

L'IMPROMPTU DE SURÉNES,

Comédie en proſe, & en un Acte, ſuivie d'un divertiſſement, * *& précédée d'un Prologue en vers lyriques, par M.* DANCOURT;

* La Muſique de M. Gillier.

Repréſentée pour la premiére fois, après la Tragédie de *Mithridate*, le Mercredi 24 Mai. (Vingt-ſix repréſentations, la derniére le Lundi 31 Juillet ſuivant.)

CEtte Comédie avoit été repréſentée à Surénes avant que de l'être à Paris, & faiſoit partie d'une Fête que Son Alteſſe Electorale de Baviére, (Pere du

dernier Empereur,) donna dans ce Vil-
1713. lage. Le Prologue eſt allégorique aux exploits & à la magnificence de ce Prince : A l'égard de la Piéce, elle ne préſente ni ſujet ni intrigue ; c'eſt un mélange de Dieux & de mortels, & tous perſonnages épiſodiques. Cependant le tout enſemble de cette Comédie eſt réjouiſſant, & fut accueilli du Public. Mais comme c'étoit un Ouvrage du tems, il a perdu depuis les trois quarts de ſon mérite.

LES TROIS FRERES RIVAUX,

Comédie en un Acte, & en vers, de

M. DE LA FONT,

Repréſentée pour la premiére fois, après la Tragédie de *Géta*, le Vendredi 4 Août. (Onze repréſentations, la derniére le 31 du même mois.)

CEtte petie Comédie qui paroît très-ſouvent au Théatre François, mérite d'y tenir une place marquée dans le rang des Comédies en un Acte. Le ſujet eſt ſimple, la marche du Théatre bien remplie, & les perſonnages dans le bon ton comique. Les Journaliſtes de la *Bibliothéque Françoiſe*, ou *Hiſtoire Littéraire de la France*, To-

me premier, ſeconde partie, *page* 204 & 205. en rendirent le compte ſuivant : 1713.

« Nous croyons pouvoir aſſurer que » cette petite Piéce, en ſon genre, eſt » ce qu'on a fait de meilleur depuis quel- » ques années. Il y a des traits inimita- » bles & des caractéres parfaitement » ſoutenus. La Scéne où l'on rend à » Philidor un billet, qui lui apprend » que des deux époux qui ſe préſentent » pour ſa fille, l'un eſt attaché au jeu » & l'autre aux femmes, eſt charman- » te. La réfléxion que la femme fait à » ce ſujet eſt originale :

Fi, les maris joueurs ſont des maris infâmes;
Peut-on aimer le jeu ! paſſe encor pour les femmes.

M. de la Font, content du ſuccès de ſa Comédie, crut devoir s'en féliciter lui-même, ainſi en la faiſant imprimer, il y joignit une petite Préface que nous croyons devoir rapporter. « Cette Co- » médie doit ſa naiſſance à une conver- » ſation que j'eus cet Hyver avec un de » mes amis qui a beaucoup d'eſprit & » d'érudition. La premiére idée qu'il eut » ſur ce ſujet, m'en fit naître une infi- » nité d'autres que j'ai mis en action, » ainſi qu'on le pourra voir. Le ſuccès » de cette Piéce m'a fait d'autant plus » de plaiſir, que je n'avois oſé m'en

1713. » flatter. Mille circonſtances, attachées » à la ſaiſon où elle a été donnée, ſem- » bloient concourir pour l'étouffer dans » ſon commencement ; mais par bon- » heur mon ſujet s'eſt trouvé ſi nouveau » & ſi Théatral, que j'ai ſurmonté tous » les obſtacles qui s'élevoient contre » moi. Un ſujet, quand il eſt un peu » traité, eſt ſeul capable de faire réuſſir » une Piéce : auſſi ai-je obligation à mon » ami de m'en avoir donné la premiére » idée. Il eſt inutile de répondre aux » objections que l'on m'a faites. J'ai di- » verti avec aſſez de nobleſſe tous les » honnêtes gens, c'eſt l'unique but que » je m'étois propoſé. »

Le Lecteur ne ſera peut être pas fâché de connoître cet ami qui avoit beaucoup d'*eſprit & d'érudition*, & qui donna à M. de la Font la premiére idée de la Comédie des *Trois Freres Rivaux*. C'étoit M. de la Thorilliére, (pere de l'Acteur d'aujourd'hui,) qui dînant un jour avec ce Poëte, lui communiqua un ſujet aſſez embrouillé, où cependant il entrevoyoit la façon d'employer un Valet intriguant. M. de la Font ſaiſit cette idée très-heureuſement, donna un rôle brillant à la Thorilliére, qui, ſous le nom de Merlin, conduit toute l'intrigue. L'Acteur fut applaudi,

& la Piéce eut un ſuccès marqué, ainſi le Public, M. de la Thorilliére & le Poëte, tout fut content. 1713.

(N.) DE LA FONT, né à Paris en 1686. étoit fils de Mᵉ de la Font, Procureur au Parlement; après avoir fait ſes humanités & ſon droit, le goût de la Poëſie l'emporta ſur l'étude de la Juriſprudence où ſon pere le deſtinoit. A l'âge de 21 ans, M. de la Font donna au Théatre François, *Danaé* ou *Jupiter Criſpin*; cette petite Comédie que le Public reçut favorablement, le faiſant connoître dans le monde, acheva de déterminer ſon penchant, & il continua de travailler pour la Scéne Françoiſe; enſuite lié avec Meſſieurs le Sage & d'Orneval, conjointement avec ces Auteurs, il fit quelques Piéces pour l'Opéra Comique, mais l'Ouvrage qui lui procura le plus de réputation, fut le Ballet Lyrique des *Fêtes de Thalie*, repréſenté en 1714. par l'Académie Royale de Muſique, qui eût près de quatre-vingt repréſentations dans ſa nouveauté, & qui a été repris pluſieurs fois & toujours avec ſuccès. LA FONT.

M. de la Font s'eſt peu répandu dans le monde; de ſes occupations Littéraires, il paſſoit à des parties de promenades autour de Paris, où avec quel-

1713. ques amis de ſon goût, il s'établiſſoit pluſieurs jours dans le cabaret qui lui paroiſſoit le plus riant : à ces plaiſirs bachiques ſuccédoit la paſſion du jeu, & comme ſes facultés pécuniéres ne lui permettoient pas de fréquenter les maiſons privilégiées de ſon tems, il étoit obligé de ſe contenter de celles, où dans un troiſiéme étage, on brille avec trois ou quatre piſtoles. D'une indifférence philoſophique ſur l'ameublement des lieux & le choix des compagnies qui s'y trouvoient, M. de la Font n'y appercevoit d'autre défectuoſité, que la perte de ſon argent, qui ne manquoit jamais de paſſer en d'autres mains ; de ſorte que maudiſſant le jeu, & tout ce qui y avoit rapport, il ſe remettoit à travailler, & du travail il revenoit au jeu ou aux promenades dont on a parlé, & ainſi ſucceſſivement ſes jours s'écoulérent.

Un an avant ſa mort il tomba dans une eſpéce de langueur, & croyant que l'air de la Campagne pourroit diſſiper cette maladie, il prit un logement au Village de Paſſi, à deux lieues de Paris; là, le goût de la déclamation qu'il avoit toujours eû, s'augmenta en lui juſqu'au point de lui faire naître l'idée de débuter au Théatre François, dans

les perſonnages de Rois & de Payſans. Pour cet effet il apprit avec ſoin les rôles de ces deux emplois, & il n'attendoit que le rétabliſſement de ſa ſanté pour remplir ſon projet, lorſqu'une fiévre continue avec des redoublemens, l'obligea de tourner ſes idées du côté de ſon ſalut ; il mourut le 20 du mois de Mars 1725. âgé de trente-neuf ans. Voici de quelle façon on en parla dans le *Mercure de France du mois de Mars* 1725. *page* 621. « Le 20 de ce mois, » M. de la Font mourut âgé de trente-» neuf ans, après une longue maladie. Il » étoit recommandable par le mérite de » l'eſprit, & par la bonté de ſon cœur. » Le Théatre perd conſidérablement à ſa » mort ; il avoit beaucoup de talent pour » le genre Comique, qu'il traitoit d'une » maniére neuve & naturelle. Il avoit » donné divers Ballets & des Tragédies » mêmes à l'Opéra, qui avoient réuſſi, » ſurtout *les Fêtes de Thalie*, qui ont » attiré un ſi prodigieux concours. Il » avoit actuellement un Opéra, dont » M. Batiſtin a fait la Muſique, ſous » le titre d'*Orion*, qui étoit prêt à être » repréſenté. » 1713.

A l'exception de ſes Ouvrages Dramatiques, on ignore les autres Poëſies de M. de la Font. Voici cependant une

1713. Épigramme qu'il fit au ſujet du froid exceſſif de l'Hyver de 1709.

EPIGRAMME.

Hé quoi ! s'écrioit Apollon,
Voyant le froid de ſon Empire,
Pour chauffer le ſacré Vallon,
Le bois ne ſçauroit donc ſuffire ?
Bon, bon, dit une des neuf Sœurs,
Condamnez vîte à la brûlure,
Tous les vers des méchans Auteurs,
Par-là nous ferons feu qui dure.

Comédies de M. de la Font, repréſentées ſur le Théatre François.

DANAÉ *ou* JUPITER CRISPIN, en un Acte, & en vers, le Lundi 4 Juillet 1707.

LE NAUFRAGE, *ou* LA POMPE FUNÉBRE DE CRISPIN, en vers, & en un Acte, le Samedi 14 Juin 1710.

L'AMOUR VENGÉ, en vers, & en un Acte, 14 Octobre 1712.

LES TROIS FRÉRES RIVAUX, en vers, & en un Acte, Vendredi 4 Août 1713.

(*Voyez* le Dictionnaire des Théatres, pour les autres Ouvrages Dramatiques de cet Auteur.)

L'USURIER, GENTIL-HOMME, 1713.

Comédie en proſe, & en un Acte, ſuivie d'un divertiſſement, * *de Monſieur* LE GRAND,

* La Muſique eſt de M. Grandval le pere.

Repréſentée pour la premiére fois, après la Tragédie de *Mithridate*, le Lundi 11 Septembre. (Vingt-ſept repréſentations, la derniére le 19 Novembre ſuivant.)

CEtte Piéce eſt reſtée au Théatre, où elle y paroît ſouvent. On peut la mettre au nombre des plus paſſables de le Grand. Les caractéres en ſont comiques, aſſez bien peints, les plaiſanteries naïves & placées. A l'égard de l'intrigue & du dénouement, on peut dire que c'eſt peu de choſe.

Piéces remiſes pendant le cours de l'année 1713.

LA GAZETTE DE HOLLANDE, Comédie en proſe & en un Acte, de M. Dancourt, le Vendredi premier Septembre. Dix repréſentations.

ÉLECTRE, Tragédie, de M. de Crébillon, le Mercredi 8 Novembre. Trois repréſentations.

*

1714.

XERCÈS,

Tragédie de M. DE CRÉBILLON,

Repréſentée pour la premiére & unique fois, le Mardi 7 Février.

L'Étonnant ſuccès de Catilina, a ſans doute déterminé M. de Crébillon à ſouffrir l'impreſſion de la Tragédie qui fait le ſujet de cet article. Il n'a pu refuſer cette ſatisfaction au Public, qui a reçû avec tant d'accueil tous les Ouvrages qui portent ce nom illuſtre. Celui-ci a fait d'autant plus de plaiſir, qu'étant preſqu'ignoré, & n'ayant parû qu'en paſſant, il ſembloit être condamné à l'oubli. A la vérité, la conduite en eſt moins réguliére, les caractéres ne ſont pas ſoutenus avec la même force, & l'intérêt n'y eſt pas auſſi vif; mais en examinant la Piéce ſans impartialité, on reconnoît que l'Auteur ne pouvoit pas mieux traiter ce ſujet, & de tems en tems on retrouve des morceaux toûjours dignes du génie qui les a produit.

Le Lecteur a vû qu'en pluſieurs endroits de cette Hiſtoire, nous avons

conviés les amateurs des Belles-Lettres, & principalement de la partie qui regarde le Théatre, à nous faire part de leurs recherches; & nous n'avons jamais manqué à leur en marquer notre reconnoiſſance. :. Nous ſommes bien mortifiés de ne pouvoir pas ici la témoigner de même à l'obligeant Anonyme, qui peu de tems après l'impreſſion de la Tragédie de Xercès, nous a adreſſé de la Rochelle, une Lettre qui en renferme l'Extrait critique, & le jugement. Ce morceau eſt écrit avec goût; & ſemé de réfléxions très-ſenſées, & pourroit mériter d'être ici tranſcrit, mais outre qu'il eſt trop étendu, & qu'il excéderoit les bornes que nous nous ſommes preſcrites, il nous a paru auſſi que l'Auteur a un peu oublié celles de la modération qu'on doit obſerver dans ce genre d'Ouvrage, ſurtout à l'égard d'une perſonne auſſi eſtimable qne M. de Crébillon; auſſi, ſans adopter les ſentimens de l'Anonyme, nous allons rapporter le précis de quelques-unes de ſes obſervations. 1714.

Si on veut l'en croire, M. de Crébillon a pris dans *le Couronnement de Darie*, de M. l'Abbé de *Boiſrobert*, dans l'*Artaxerxe* de M. *Magnon*, & dáns la Tragédie du même titre de M.

1714. l'Abbé *Boyer*, la plus grande partie du ſujet, des ſituations, & des caractéres de ſa Piéce. Selon lui, ceux d'Artaban & d'Ameſtris, ſont copiés d'après le Tiribaze & l'Aſpaſie des trois précédens. Le Roy & ſes deux fils y ont auſſi leurs modéles. La loi des Perſes, dit-il, qui fait le nœud de la Tragédie, eſt encore une imitation. Sans entrer dans aucuns détails ſur cette queſtion de faits, qu'il nous ſoit permis de renvoyer le Lecteur aux Ouvrages mêmes qui ſont cités, & aux extraits que nous en avons donné *Tome IV. pag.* 162 & 371. & *Tome XII. pag.* 324. *de notre Hiſtoire.*

Le jugement que l'Anonyme porte du Héros de la Tragédie paroîtra ſévére. Il trouve qu'il n'a ni dignité, ni action : que diſparoiſſant à la fin du troiſiéme Acte, & étant aſſaſſiné dans le ſuivant, le dernier peut être regardé comme ſuperflu. Nous ſupprimons les traits de ſa Critique ſur les deux Princes, particuliérement ſur Darius ; & ce qu'il ajoute pour s'efforcer de prouver l'inutilité de pluſieurs perſonnages. Terminons cet article par cette réfléxion, que quoi qu'on en puiſſe dire, la Tragédie de Xercès mérite avec juſtice la place qu'elle occupe dans la nouvelle édition des Œuvres de M. de Crébillon.

1714.

JONATHAS,

Tragédie, tirée de l'Ecriture Sainte, en trois Actes, par M. DUCHÉ DE VANCY,

Repréſentée pour la premiére fois, le Lundi 26 Février, ſuivie de la Comédie de *Pourceaugnac.* (Cinq repréſentations, la derniére le Mardi 6 Mars ſuivant.)

LE peu de ſuccès de cette Piéce ne doit porter aucune atteinte à la réputation de M. Duché : indépendamment que c'eſt ici ſon premier Ouvrage en ce genre, (*a*) il faut faire attention au Théatre auquel il l'avoit deſtiné. « La Maiſon Royale de Saint Louis, » à laquelle cet Ouvrage eſt conſacré, » (dit l'Auteur *) n'admet point chez » elle d'amuſemens profanes. Ainſi on ne » trouvera aucun amour dans cette Piéce, & ce n'eſt pas une des plus petites » ſatisfactions que j'aye eues, que celle » d'avoir, à l'imitation des anciens, » ému & attendri mes Auditeurs, ſans

* Préface de Jonathas.

(*a*) Jonathas a paru en 1700. & Abſalon en 1702. ce n'eſt qu'à la faveur de cette derniére Tragédie, qui eſt la premiére en date au Théatre François, que l'autre y a été repréſentée.

» m'être ſervi de cette paſſion. . . . . Les
1714. » applaudiſſemens auguſtes dont j'ai été
» honoré, (*a*) ne m'enflent point juſ-
» qu'à croire que ma Tragédie ſoit ſans
» défauts. . . . J'aime la vérité ſur toutes
» choſes, & je prendrai toujours ſon
» parti contre moi-même, quand elle
» ſera dans la bouche de mes Cen-
» ſeurs. »

M. Duché, content d'avoir réuſſi ſur la Scéne de Saint Cyr, n'a pas ſongé à répondre aux objections qu'on a pû faire ſur cette Tragédie, lorſqu'elle a paru ſur un autre Théatre. C'eſt à ce différent point de vûe qu'on peut auſſi attribuer la différence des ſuccès. L'Auteur travaillant pour un pieux Auditoire, s'eſt religieuſement attaché au texte des Livres ſacrés, & à en conſerver les

(*a*) M. Duché n'avance rien qui ne ſoit éxactement vrai. M. Devizé dans ſon Mercure Galant du mois de Mars 1700. *p.* 269. en rend le témoignage ſuivant : « Le bien que vous avez oui dire de *Jonathas* ne me » ſurprend point. Il a été repréſenté pluſieurs fois à » la Cour le Carnaval dernier, par des Acteurs du » premier rang, & qui en ont fait paroître toutes les » beautés avec beaucoup d'avantage pour l'Auteur. Puiſ- » que ſon nom vous eſt inconnu, je vous dirai que » cette Piéce, qui vient d'être imprimée, & que débite » le Sieur Ballard, eſt de M. Duché, diſtingué par » beaucoup d'autres Ouvrages. » Ces Acteurs du premier rang, dont M. Devizé parle ici, étoient les mêmes qui depuis repréſenterent la Tragédie d'Abſalon, & dont on a rapporté les noms ci-devant, à l'article de cette Piéce.

traits eſſentiels avec toute l'exactitude qui leur eſt due : perſonne ne peut lui refuſer la juſtice d'avoir employé le langage de l'Ecriture Sainte avec aſſez d'art & de nobleſſe, & dans les bornes où il s'eſt renfermé, tiré de ſon ſujet, tout ce qui pouvoit le rendre intéreſſant : mais ſans blâmer ſon choix, on peut croire qu'il auroit traité différemment cette Tragédie, s'il l'avoit deſtinée pour la Scéne Françoiſe ; il n'ignoroit pas que ce lieu éxigeoit une plus grande régularité de conduite, un intérêt plus vif, des caractéres mieux ſoutenus ; & la ſuppreſſion de quelques perſonnages abſolument épiſodiques ; comme ces défauts n'avoient été que foiblement apperçus à Saint Cyr, M. Duché ne jugea pas à propos de ſe les propoſer, il ſe juſtifie ſeulement dans ſa Préface de quelques changemens qu'il s'eſt crû obligé de faire, entre autre celui d'avoir introduit Samuel, qui ne paroît pas avoir été préſent à l'action qui en conſtitue le Poëme. « J'ai crû, (dit-il) qu'il » étoit plus noble de faire entrer ce Pro- » phéte ſur la Scéne, qu'un ſimple Sa- » crificateur, dans la bouche duquel je » n'aurois pu mettre les mêmes choſes, » & qui n'auroit qu'un foible intérêt » dans les malheurs de Saül, & de Jo- 1714.

» nathas ; au lieu que Samuel regarde
1714. » le premier comme ſon fils, & eſt,
» pour ainſi dire, médiateur entre Dieu
» & lui.

» La même raiſon, ajoute-t-il ; m'a
» fait ſupprimer l'écuyer de Jonathas,
» & mettre Abner à ſa place : je le mets
» enſuite à la tête des révoltés. Abner
» étoit couſin germain de Saül, & à la
» réſerve de l'action que l'Ecriture don-
» ne formellement à l'écuyer, il a fait,
» où il a pû faire vraiſemblablement les
» choſes qu'il fait dans ma Piéce. »

M. Duché avoue que la difficulté qu'il a eu le plus de peine à ſurmonter, a été d'éclaircir le péché commis par Jonathas. Les moyens qu'il a employé ne ſatisferont peut-être pas pleinement, mais il s'eſt mis à couvert des traits de la critique, en lui oppoſant l'autorité reſpectable des Interprétes Sacrés, & des Peres de l'Egliſe, ainſi nous paſſerons à une autre objection.

« Quelques perſonnes (continue M.
» Duché dans ſa Préface) ont trouvé
» que Jonathas ſe dévouoit à la mort,
» avec une eſpéce de férocité, & qu'un
» peu de foibleſſe, lorſqu'il eſt prêt à
» mourir, auroit rendu ſon caractére
» plus naturel. Beaucoup d'éxemples de
» l'Ecriture pourroient juſtifier ma con-

» duite en cette occaſion, mais je ne
» répondrai rien, ſinon qu'en rendant 1714.
» mon Héros moins zélé & plus foible,
» j'aurois corrompu ſon vrai caractére. »
La Critique dont parle ici M. Duché, nous paroît juſte, & nous croyons qu'il n'y répond pas ſuffiſamment : on lui objecte que le Héros de ſa Tragédie ſe dévoue à la mort avec une fermeté trop farouche, & qu'en adouciſſant ce caractére, il auroit été plus naturel, & par conſéquent plus intéreſſant ; ſa réponſe fait ſentir qu'il convient de la juſteſſe de cette remarque, de ſorte qu'avec un peu moins de prévention pour ſon ſentiment, il auroit reconnu que le caractére de Jonathas, tel que l'on le ſouhaitoit, n'étoit point contraire à celui que l'Ecriture Sainte lui donne.

En terminant l'article de Jonathas, nous croyons devoir remarquer le coup de Théatre de la troiſiéme Scéne du ſecond Acte, qui eſt des plus frappans.

Tandis que Saül, la Reine, Jonathas, & ſes deux ſœurs Mérob & Michol, ſe livrent à la joie que leur cauſe la victoire que les Iſraëlites viennent de remporter ſur les Philiſtins, Samuel vient annoncer au Roy, que le Très-Haut eſt offenſé : ce Prophéte ajoute, que le Seigneur lui a découvert le crime

qui cauſe ſon indignation, mais qu'il
1714. ignore encore le nom du coupable.

SAUL.

Ciel..... mais courrons hâter ma vengeance & ſa perte;
Toi, Phanés, ſur celui qu'accuſera le ſort,
Exécute l'arrêt qui le livre à la mort :
Qu'aux honneurs de la tombe il ne puiſſe prétendre,
Et qu'on refuſe même un azile à ſa cendre.
Allons.....

JONATHAS.

Sans raſſembler les troupes d'Iſraël,
Je connois, & vous vais livrer le criminel.
Oui, Phanés, que ta main dans ſon ſang ſoit trempée;
Approche, & dans mon ſein vient plonger ton épée.

PHANÉS.

Seigneur !

JONATHAS.

Frappe, que rien ne retienne ton bras.

MICHOL.

Ciel !

SAMUEL.

Qu'entens-je ?

LA REINE.

Mon fils !

MÉROB.

Mon frere ?

SAUL.

Jonathas ?

JONATHAS.

Oui, c'eſt moi, malheureux, dont le crime funeſte,
Vient d'armer contre vous la vengeance céleſte; &c.

Les Comédiens François, en donnant cette Tragédie ſur leur Théatre, ſupprimérent

mérent les chœurs, que l'Auteur avoit compoſé pour la Maiſon Royale de Saint Cyr, & c'eſt de cette derniére façon qu'elle ſe trouve imprimée dans le Tome IV. du Recueil intitulé : *Théatre François*, Paris, par la Compagnie des Libraires, 1737. 1714.

HABIS,

Tragédie, de Madame de GOMEZ, (actuellement vivante.)

Repréſentée pour la premiére fois, le Mardi 17 Avril. (Vingt-cinq repréſentations, la derniére le Mardi 19 Juin ſuivant.)

EN faiſant imprimer cette Tragédie, Madame de Gomez y joignit une petite Préface, dans laquelle cette Dame ſe plaint amérement des bruits répandus dans le Public ſur la part, diſoit-on, que d'autres perſonnes avoient à cet Ouvrage. Voici une partie de cette Préface que nous croyons devoir placer ici.

Préface de la Tragédie d'Habis.

« Je n'avois nul deſſein de faire une » Préface à la tête de cet Ouvrage, » n'ayant pas choiſi un ſujet aſſez connu » pour craindre qu'on me reprochât d'a- » voir altéré l'Hiſtoire ; mais l'honneur » que le Public a fait à ma Tragédie,

1714. » par les applaudiſſemens qui rendent ſa » réuſſite des plus éclatantes, & les » bruits qui ſe répandent qu'elle n'eſt » pas de moi, m'ont fait changer de ré- » ſolution. Je ſuis trop jalouſe de ma » gloire, pour ſouffrir patiemment » qu'on me l'ôte, ou qu'on la partage; » & je rougirois de honte ſi j'étois ca- » pable de recevoir des louanges, qui » appartiendroient à un autre..... Je » ne puis m'imaginer qu'il y ait des per- » ſonnes aſſez hardies pour dire, ou » faire entendre, qu'elles ont eut part » dans les vers ou dans la conduite. Les » défauts que le Public a bien voulu me » paſſer, n'y ſeroient peut-être pas, ſi » j'avois pu vaincre les mouvemens de » l'amour propre, qui m'ont portée à » ne devoir qu'à moi, la gloire que » j'eſpérois acquérir, &c. »

Après une aſſurance auſſi formelle, il y auroit trop de malignité, de refuſer à Madame de Gomez la gloire d'avoir fait ſeule la Tragédie d'Habis; mais en lui rendant la juſtice qui lui eſt due, on peut lui faire un petit reproche du ſilence qu'elle a gardé en employant une Nouvelle de Mlle de la Roche-Guillain,(*a*) in-

(*a*) Mademoiſelle de la Roche-Guillain a compoſé pluſieurs Nouvelles dans le goût de celles d'Habis. Ces

titulée : *Habis*, où elle a trouvé non-seulement le fond de ſon ſujet, mais encore la marche de ſa Tragédie, ainſi que ſes principaux perſonnages : le dénouement même, qui fit la réuſſite de ſa Piéce, eſt tout ſemblable dans la Nouvelle dont nous parlons; tant de ſecours pour ſon Ouvrage, méritoit bien un mot de reconnoiſſance dans ſa Préface. 1714.

Nous n'entrerons pas dans un long éxamen de la Tragédie d'Habis, il ſuffira de remarquer que le dénouement qui eſt très-patétique, en fit en partie le ſuccès : ajoutez le ſexe de l'Auteur, dont c'étoit le coup d'eſſai, & le zéle des Comédiens dans l'éxécution de cette Piéce. Elle a été repriſe en 1732. & voici le compte que le Mercure de France en rendit.

» Le 14 Mai 1732. les Comédiens » François remirent au Théatre la Tra- » gédie d'*Habis*, de Madame de Go- » mez, qui eut un fort grand ſuccès » dans ſa nouveauté en 1714. Elle n'a- » voit jamais été repriſe. Elle eſt fort

Mercure de France, Mai 1732. *pages* 993 & 994.

Nouvelles forment deux Volumes *in*-12. non compris un Roman en ſix petites parties, intitulé : *Arioviſte*, imprimé chez Barbin. Cette Demoiſelle étoit de la Religion Prétendue Réformée ; à la révocation de l'Edit de Nantes en 1685. elle ſe retira en Hollande, & elle y eſt morte au commencement de ce ſiécle.

» applaudie, ſurtout aux ſituations in-
1714. » téreſſantes du cinquiéme Acte. Le
» Sieur Grandval y joue le principal
» rôle. Le Sieur Sarrazin y remplit ce-
» lui du Roy, & les Demoiſelles Duclos
» & Gauſſin, ceux de la Reine & de la
» Princeſſe. »

Le Théatre fut fermé depuis & compris le 4 Mai, juſqu'au Mercredi 17 du même mois incluſivement, à cauſe de la mort de MONSEIGNEUR LE DUC DE BERRY : *ce qui fait en tout quatorze jours de relâche.* Regiſtre de la Comédie, année 1714.

LES RIVAUX D'EUX-MÊMES,

Comédie en un Acte, d'un Auteur Anonyme, non imprimée.

Repréſentée pour la premiére fois, après la Tragi-Comédie des *Coups de l'Amour & de la Fortune*, le Lundi 27 Août. (Trois repréſentations, la derniére le Vendredi 31 du même mois d'Août.)

✱

1714.

LES FESTES NOCTURNES DU COURS,

*Comédie en proſe, & en un Acte, avec un divertiſſement, * précédé d'un Prologue en vers lyriques & en Muſique, par M. DANCOURT,*

* Muſique de M. Gillier.

Repréſentée pour la premiére fois, après la Tragédie de *Géta*, le Mercredi 5 Septembre. (Trente-deux repréſentations, la derniére le 11 Janvier 1715.)

LA beauté des nuits des mois de Juillet & d'Août de cette année, engagérent beaucoup de perſonnes de la Cour & de la Ville, à profiter de la fraîcheur de la promenade dans les allées du Cours & dans celles des Champs-Élisées : chaque caroſſe étoit éclairé par pluſieurs flambeaux, portés par des domeſtiques, ce qui formoit un coup d'œil tout-à-fait gracieux. Au bout de quelque tems on s'aviſa de joindre à ces promenades des danſes qui duroient juſqu'au matin, & ces plaiſirs furent continués juſqu'à la fin du mois de Septembre. C'eſt ſur ces aſſemblées, & les plaiſirs qui les ſuivirent, que M. Dancourt imagina ſa Comédie, qu'il inti-

tula : *Les Fêtes Noctürnes du Cours.*
1714. Cette Piéce eſt précédée d'un petit Prologue en vers lyriques & en Muſique, d'une ſeule Scéne, entre Choréda & Cynœdor. La Scéne ſe paſſe au Cour, & voici l'invitation que Choréda fait au Public.

Ici Vénus veille
Pour ſes favoris,
Le Dieu de la treille
Endort les maris ;
Tous les Dieux enſemble,
Prétent leur ſecours
Au Dieu des Amours,
Pour ceux qu'il aſſemble
Cette nuit au Cours.

Suit la Comédie dialoguée avec une grande légéreté de ſtile, mais qui vraiſemblablement porte trait à pluſieurs aventures arrivées aux Bals du Cours. Si l'on s'en rapportoit au Sieur *Le Févre*, qui dans ce tems compoſoit le Mercure Galant, on pourroit citer cette Comédie comme un aſſez méchant Ouvrage, & remplie de groſſiéretés. Voici ſes termes.

Mercure Galant, Septembre 1714. *p.* 177 & 178.

« M. Dancourt vient de donner une » petite Comédie nouvelle, qui a pour » titre : *Les Fêtes du Cours :* on ne laiſſe » pas d'y rire ; mais le parterre, indul- » gent à ſon ordinaire, avoue qu'il n'y » comprend rien, & c'eſt aſſurément

» grand dommage, car il y a dans cette
» Piéce un certain Cynœdor, qui eſt 1714.
» le Génie du Bal, qui ſe tourmente
» comme un diable, depuis le commen-
» cement juſqu'à la fin, pour venir à
» bout d'une chaîne d'inconvéniens,
» où l'on a la bonté de ne vouloir rien
» comprendre. Le langage en eſt très-
» françois; il eſt même orné de Sen-
» tences magnifiques ſur l'eſprit, ſur le
» cœur & ſur les mœurs : & on ſou-
» tient que l'Auteur a fort bien fait de
» ſe dédommager de l'obſcurité de l'in-
» trigue, par la clarté de certains en-
» droits de ſes chanſons : *Un Avocat*
» *s'y fait cocu lui-même*, & l'on ne
» ſçait ce que tant d'autres y font; en
» un mot, ce qu'il y a de vrai, c'eſt
» que les termes y ſont ſi joliment en-
» veloppés, que l'eſprit va tout droit à
» ce qu'il veut dire : *Auditorem rapit.*
» Pour moi, qui ne ſuit point Criti-
» que, & qui n'ai point l'art de l'être,
» il me ſemble que l'on a raiſon d'être
» content des maſques, des danſes, &
» même de quelques Chanſons que Cy-
» nœdor & Choréda chantent enſem-
» ble. »

1714.

LES CAPTIFS,

Comédie en vers libres, & en trois Actes ; avec des divertiſſemens, * *précédée d'un Prologue auſſi en vers libres, par M.* ROY, (*a*) Auteur vivant, *non imprimée,*

* La Muſique des divertiſſemens eſt de M. Quinault l'aîné, Comédien du Roy.

Repréſentée pour la premiére fois, le Vendredi 28 Septembre. (Dix-ſept repréſentations, la derniére le 7 Novembre ſuivant.)

COmme cette Comédie n'eſt point imprimée, nous ne pouvons lui rendre la juſtice qu'elle mérite : pluſieurs perſonnes au goût deſquelles on peut s'en rapporter, & qui l'ont vû repréſenter, nous ont aſſuré qu'elle eſt remplie de choſes très-délicatement rendues, &

(*a*) Avant de commencer cet article, nous avons crû devoir conſulter M. Roy, & lui demander s'il jugeoit à propos d'y joindre un extrait ſuccint de ſa Piéce : pour répondre à notre attention, il nous a donné le petit Mémoire ſuivant, écrit de ſa main, & que nous conſervons. « Les Captifs, Comédie en » trois Actes & en vers, avec trois divertiſſemens » & un Prologue, par M. Roy, Secrétaire du Roy, » Chevalier de l'Ordre de Saint Michel, Sécretaire » dudit Ordre, & Penſionnaire du Roy. La Muſique de » M. Quinault l'aîné. La Piéce fut jouée dix-huit » fois en 1714. L'Auteur l'a retirée & refondue. Elle » n'eſt point imprimée, il la joindra à la nouvelle » édition de ſes Œuvres, en cas qu'il n'y ait pas occa- » ſion de la remettre au Théatre. »

que le Public la recevoit, ſans doute, avec plaiſir. Ce jugement que nous adoptons eſt tout contraire à celui que le Sieur le Févre dit que le Public porta de cet Ouvrage. Voici les termes de cet Ecrivain périodique. 1714.

« Je me garderai bien d'entreprendre » ici une Critique que tout le monde a » négligé. Je parlerai ſeulement en Hiſ- » torien du ſort de la Comédie *des* » *Captifs*, que M. Roy vient de donner » au Public. Cette Piéce fut repréſentée » pour la premiére fois un Vendredi 28 » du mois de Septembre ; la Salle de la » Comédie auſſi pleine de Spectateurs » qu'elle pouvoit l'être, les luſtres fu- » rent enfin levés, & le Prologue commença. Mercure Galant, Octobre 1714. p. 251-257.

» M. de la Thorilliére, qui a le talent » d'embellir tous les rôles qu'il joue, de » tout ce qu'un bon Acteur peut leur » donner de grace & d'ornement, parut » d'abord ſous le nom de Mercure dans les » Champs-Eliſées, & ayant à ſa ceinture » une douzaine de placets, que quel- » ques Ombres plaintives lui avoient » préſentés : celui de Prométhée entr'au- » tres donne occaſion à une ſaillie du » Poëte ; il ſe plaint que Pluton ait » changé ſon ſupplice, & qu'il ait ſubſ- » titué un jeune Procureur, pour lui

» ronger le cœur, à la place du vautour,
1714. » qui étoit deſtiné à ce cruel emploi.

» Pendant que Mercure fait la revûe » de ces placets, Plaute arrive, la con- » verſation de ce Poëte avec Mercure » eſt fort animée, & plaît beaucoup. » Plaute ſe plaint de la licence avec la- » quelle les Modernes pillent dans les » Ouvrages des Anciens ; Mercure lui » reproche les larcins qu'il a faits lui- » même, & lui demande s'il déſaprouve » que Moliére ait tiré de lui le ſujet de » ſon Amphitrion ? Le Poëte répond à » ces objections des choſes fort ſenſées. » Mercure lui apprend enfin que ſa Co- » médie des Captifs, qui fit autrefois » tant de bruit à Rome, a fourni à un » Poëte Moderne l'idée de la Piéce qu'on » va jouer. Les exclamations de Plaute » ſont ici comiques & pleines d'eſprit. Il » dit qu'il a ſeul enfanté ce ſujet, & » qu'il en eſt le premier pere, & qu'il eſt » en un mot, fort inquiet du ſuccès de » ſes Captifs. Mercure lui répond à cela, » ce vers qui finit le Prologue.

Le ſecond eſt encor plus inquiet que vous.

» J'avois formé le deſſein de ſuivre » l'Hiſtoire de cette Comédie, mais j'en » conſidére trop l'Auteur, pour ne pas » croire de bonne foi, que j'ai pû me

» tromper, dans l'idée que j'en ai con- 1714.
» çue. J'en dirai ſeulement en paſſant
» ce que j'en ai entendu dire. On pré-
» tend que M. Roy a eu le malheur de
» ne pas prendre comme il le pouvoit,
» ce qu'il y a de meilleur dans les Cap-
» tifs de Plaute, & on ſoutient que ſon
» Ariſtophon eſt un Acteur qui tombe
» des nues, & qui n'a aucun rapport
» avec le Clitophon de Plaute, qui eſt
» un des plus intéreſſans perſonnages de
» ſa Comédie. Pour l'intrigue, on ajou-
» te qu'elle eſt tirée d'un Roman inti-
» tulé l'*Heureux Eſclave*, & qu'elle en
» eſt mal tirée. Ce qu'il y a de vrai,
» c'eſt que ſes chanſons, dont la Mu-
» ſique eſt de M. Quinault, ſont fort
» goûtées, & que les divertiſſemens de
» cette Comédie ſont extraordinaire-
» ment beaux & bien caractériſés. »

Encore un coup, nous n'employons ce paſſage du Sieur le Févre, que pour faire connoître la malignité & la prévention de cet Ecrivain, & non pour donner au Lecteur une idée déſavantageuſe de la Comédie de M. Roy.

1714.

LE VERT GALAND,

Comédie en proſe, & en un Acte, ſuivie d'un divertiſſement par M.* M. DANCOURT,

* Muſique de M. Gillier.

Repréſentée pour la premiére fois, après la Tragédie d'*Agrippa* ou *le Faux Tibérinus*, le Mercredi 24 Octobre. (Neuf repréſentations, la derniére le 18 Novembre ſuivant.)

UN événement vrai ou faux, qui ſe répandit dans le Public, au commencement de l'Eté de cette année, occaſionna la compoſition de cette Comédie; voici le fait tel qu'il fût raconté dans le tems. Un Abbé à ſimple tonſure, ſe rendit très-aſſidu chez un Teinturier, mari d'une fort jolie femme. L'Abbé devint preſſant, la Dame en rendit compte à ſon mari, & ce dernier, d'accord avec ſa femme, feignit d'avoir une affaire pour quelques jours à la Campagne; il affecta d'en parler devant l'Abbé, & prit congé de lui. L'Abbé, charmé de cet événement, demanda à la femme du Teinturier la permiſſion de venir ſouper avec elle; après quelques petites difficultés, la Dame ſe ren-

dit, & la partie s'éxécuta. Au milieu du repas, le mari parut ſubitement, mais ce ne fut pas en jaloux, au contraire, il fut de la meilleure humeur du monde : on ajoute qu'il engagea l'Abbé à ſe laiſſer baigner, & que le bain lui donna une couleur qui tiroit ſur le vert, ce qui lui fit donner le nom de l'*Abbé Vert.* M. Dancourt, au lieu d'un Abbé ſubſtitua M. Tarif, Agioteur, & compoſa une petite intrigue. Cette Piéce eut peu de ſuccès. Voici le compte que le Sieur le Févre en rendit, où ſa haine pour M. Dancourt ſe découvre pleinement. 1714.

« M. Dancourt lût aux Comédiens, » il y a environ un an, la Comédie du » *Vert Galant ;* ſes Camarades qui la » trouvérent mauvaiſe, refuſérent ab- » ſolument de la jouer. Quand il vit » qu'ils n'en vouloient point, il la né- » gligea, & quelque tems après il avoua » à ceux qui étoient de ſon parti, qu'il » avoit fait courir dans le monde, le » conte de l'*Abbé Vert*, pour donner » plus de crédit à ſa Piéce : voilà ce » qu'on appelle inventer à propos des » Vaudevilles pour le Théatre, ils réuſ- » ſiſſent s'ils peuvent, qu'importe ? Les » eſprits ſont toujours prévenus, & voi- » là le Vert Galant. » Mercure Galant, Octobre 1714. *pages* 350 & 351.

Ce galimathias du Sieur le Févre ne

1714. marque que ſa noire malice, & ne donne aucune idée critique de la Comédie dont il parle.

MAHOMET SECOND,

Tragédie, de M. DE CHATEAUBRUN, Auteur vivant.

Repréſentée pour la premiére fois, le Mardi 13 Novembre. (Onze repréſentations, la derniére le 5 Décembre ſuivant.)

CEtte Tragédie annoncée & attendue comme un Ouvrage digne d'être miſe au rang de nos meilleurs Poëmes Dramatiques, eut un ſort tout contraire lorſqu'elle fut expoſée au Public, le cinquiéme Acte parut le plus défectueux. A la premiére repréſentation Iréne ſe donnoit la mort aux yeux de Mahomet, & cette mort étoit ſuivie de celle de Comnene, frere d'Iréne. M. de Chateaubrun retoucha ce dénouement, mais le coup étoit porté, & la piéce n'eut plus que de foibles repréſentations juſqu'à ſa derniére : les Auteurs de la *Bibliothéque Françoiſe*, ou *Hiſtoire Littéraire de la France*, Tome premier, deuxiéme partie, *pages* 196 & 197. parlent de la façon ſuivante de cette Tragédie.

« Mahomet Second eſt mieux ver-
» ſifié que la Tragédie (de Médée de 1714.
» Longepierre,) mais il s'en faut beau-
» coup qu'elle l'égale en tout le reſte.
» Le caractére de Mahomet, peint avec
» des traits ſi frappans par tous les Hiſ-
» toriens qui ont eu occaſion de parler
» de cet Empereur, eſt ici méconnoiſ-
» ſable, & quoique l'on ait écrit con-
» tre Bajazet, il s'en faut qu'il ne
» ſoit auſſi poli dans Racine, que Ma-
» homet l'eſt dans M. de Chateaubrun...
» Les autres perſonnages de la Tragé-
» die de Mahomet Second, ſont beau-
» coup plus intéreſſans à proportion que
» le Héros de la Piéce; & la reconnoiſ-
» ſance de Comnene avec ſa ſœur, at-
» tire une bonne partie de l'attention;
» ne fut-ce que ce vers comique.

Quoi, mon frére, c'eſt vous ! quoi c'eſt vous que j'embraſſe !

» Et quelques autres de la même force,
» elle la mérite toute entiére.

Comme Hiſtoriens nous rapportons les Critiques & les faits ſur les Ouvrages dont nous rendons compte, mais ſans prendre de parti. Nous eſpérons que le Lecteur ſe ſouviendra de ce petit avertiſſement, pour les autres Ouvrages dont nous parlerons dans ce Volume, & les ſuivans.

1714. *Piéces remiſes pendant le cours de cette année.*

RHADAMISTE ET ZÉNOBIE, Tragédie, de M. Crébillon, le 23 Janvier.

BÉRÉNICE, Tragédie, de M. Racine, le 14 Mars.

LES COUPS DE L'AMOUR ET DE LA FORTUNE, Tragi-Comédie, de M. Quinault, le 27 Août.

AGRIPPA *ou* LE FAUX TIBÉRINUS, Tragédie, de M. Quinault, 24 Octobre.

LA COQUETTE ET LA FAUSSE PRUDE, Comédie en proſe & en cinq Actes, de M. Baron, le 13 Décembre.

INO ET MÉLICERTE, Tragédie, de M. de la Grange Chancel, le 18 Décembre.

CATON

1715.

CATON D'UTIQUE,

Tragédie, de M. DESCHAMPS,

Repréſentée pour la premiére fois, le Vendredi 25 Janvier. (Treize repréſentations, la derniére le 21 Février ſuivant.)

LEs premiéres repréſentations de cette Tragédie furent nombreuſes, & les applaudiſſemens qu'elle reçut, firent eſpérer un grand ſuccès ; mais tout-à-coup la curioſité ceſſa, & les derniéres repréſentations eurent peu de Spectateurs : Voilà l'hiſtorique Théatral de cette Piéce, que M. Deſchamps fit imprimer, à laquelle il joignit une Préface, dont nous allons rapporter quelques paſſages.

Préface de la Tragédie de Caton d'Utique.

« Il ne faut que lire la vie de Caton » dans Plutarque, pour ſe convaincre » de la difficulté que j'ai rencontrée à » la mettre ſur le Théatre. Il eſt vrai » que l'Hiſtoire m'a préſenté dans Ca- » ton un caractére neuf & ſingulier, » mais que m'a-t-elle fourni de plus ? » Une mort qui n'eſt amenée par au- » cune intrigue, que pluſieurs de ſon » tems même ont accuſée de précipita- » tion, & dont il m'a fallu changer « quelques circonſtances pour le mettre

» dans la néceſſité de terminer ſes jours,
1715. » ou de tomber entre les mains des ſol-
» dats de Céſar. Il eſt aiſé de voir que
» ce n'étoit pas aſſez pour remplir cette
» Tragédie ; j'ai dont eu recours à l'in-
» vention..... J'ai feint que Portia,
» fille de Caton, étant tombée entre
» les mains des Parthes, après la défaite
» de Craſſus, avoit été élevée à la Cour
» d'Arſace Orode, ſous le nom de ſa
» fille, & que ce Prince étant mort,
» elle étoit devenue Reine des Parthes.
» J'ai tenté par-là de jetter un intérêt
» de tendreſſe entr'elle & Céſar : ſi elle
» s'étoit connue pour fille de Caton, je
» n'aurois pas pû lui donner de l'amour
» pour l'ennemi de ſon pere. D'ailleurs,
» quelle ſurpriſe pour Caton de voir ſa
» fille avec un diadéme ! Il en peut tirer
» du ſecours pour ſoutenir la liberté :
» mais il croiroit commettre un crime
» que de garder un ſceptre dans ſa fa-
» mille, & il prend auſſitôt le parti
» d'obliger Portia de renoncer à la cou-
» ronne..... Perſuadé qu'il faut des
» ombres dans un tableau, j'ai tâché
» d'oppoſer des crimes aux vertus de
» Caton..... Et Pharnace qui périt
» dans les guerres de Céſar & de Pom-
» pée, m'a paru le plus propre à cet
» uſage : célébre par tant de parricides,

» s'il n'a pas commis tous les forfaits
» que je lui impute, du moins il étoit 1715.
» capable de les commettre. Je l'ai donc
» amené à Utique, & j'ai lié cet inci-
» dent à l'action principale de la Tragé-
» die, de maniére qu'il fait preſque tou-
» te la cataſtrophe.

» Ce n'étoit pas encore aſſez que de faire
» un contraſte de vertus & de crimes, il
» falloit placer un perſonnage entre ces
» deux extrémités. Ce fameux ennemi de
» Caton, Céſar étoit le ſeul qui par ſes
» qualités équivoques, pouvoit donner
» un nouveau luſtre à ma Tragédie. Le
» caractére de Céſar eſt cependant un
» des plus grands défauts que l'on ait
» d'abord trouvé dans l'Ouvrage, &
» l'on m'a reproché de n'avoir pas don-
» né à ce Héros des traits conformes à
» la haute idée que l'on a de lui. Voyons
» de quelles couleurs il eſt peint dans
» l'Hiſtoire. Ambitieux, diſſimulé, ca-
» pable de former & d'éxécuter les en-
» trepriſes les plus difficiles; intrépide,
» clément, livré à l'amour, autant que
» cette paſſion n'étoit pas contraire à ſa
» grandeur; en quoi ſe dément-il dans
» ma Tragédie? S'il ne parle pas tout-à-
» fait en maître, quand il ſe trouve avec
» Caton, c'eſt qu'il ne vouloit pas
» avouer le deſſein qu'il avoit d'aſſervir

1715. » les Romains, juſqu'à ce qu'ils fuſſent
» tous aſſervis. Un mot peut ſuffire pour
» me juſtifier. N'eſt-il pas plus grand à
» Céſar de mettre Caton dans la neceſ-
» ſité de l'eſtimer, qu'il ne lui ſeroit
» glorieux de répondre à Caton par des
» outrages ? Ne s'attire-t-il pas ſon ad-
» miration en lui révélant la conſpira-
» tion de Pharnace ? J'ai donc cru de-
» voir faire parler l'un en Citoyen zélé,
» & l'autre en Politique ambitieux. Si le
» rôle de Caton ſemble avoir quelque
» choſe de plus touchant que celui de
» Céſar, c'eſt que l'infortune nous in-
» téreſſe plus que la victoire ; s'il paroît
» avoir quelque choſe de plus brillant,
» c'eſt que la vertu pure eſt plus belle
» que le vice déguiſé. »

M. Deſchamps paſſe enſuite au perſonnage de Portia, & il tâche de juſtifier l'amour qu'il lui a donné pour Céſar, & enſuite il ajoute : « A l'égard
» du parti qu'elle prend contre lui dans
» la ſeconde Scéne du quatriéme Acte,
» lorſqu'elle ſçait qu'elle eſt fille de Ca-
» ton, l'on trouve qu'elle paſſe trop tôt
» de l'amour à la haine. Il faut qu'elle
» renonce à ſon amour, à ſa naiſſance,
» Rome & Caton lui en font une loi.
» Mais ce ne doit être qu'après un com-
» bat où le devoir ſoit triomphant. Je

» me ſuis heureuſement rencontré là-
» deſſus dans le ſentiment du Public, 1715.
» & ceux qui ont vû la premiére repré-
» ſentation de ma Tragédie, peuvent ſe
» reſſouvenir d'avoir entendu quarante
» vers que les Comédiens ont retranchés
» depuis. J'exprime dans ces vers la pei-
» ne qu'elle a de vaincre ſon amour, &
» je les ai laiſſés dans l'impreſſion. Les
» Acteurs prétendent, pour autoriſer le
» retranchement qu'ils ont fait, que
» Portia doit prendre les ſentimens de
» Caton, dès qu'elle ſe reconnoît être
» ſa fille; pour moi je penſe qu'il ne
» faut pas peindre une Romaine avec trop
» de foibleſſe, mais qu'il faut du moins
» laiſſer entrevoir les foibleſſes du cœur
» dans une Romaine, pour lui donner
» enſuite la gloire d'en triompher »

Quelque tems avant que la Tragédie de Caton d'Utique, de M. Deſchamps, parut ſur notre Théatre, on en avoit repréſentée une autre ſous le même titre ſur un des Théatres de Londres, cette Piéce de M. Addiſſon, célébre Auteur Anglois, fut regardée par toute la Nation, comme le chef-d'œuvre du Dramatique. (*a*) Sa célébrité la

(*a*) « C'eſt dans des morceaux détachés que les » tragiques Anglois ont juſqu'ici excellé. Leurs Piéces

fit traduire en François, & cette traduc-
1715. tion qui ſe répandit à Paris, engagea un ami de M. Deſchamps à faire un paralléle des deux Tragédies de Caton. Ce paralléle parut dans le Mercure Galant du mois de Mars 1715. *pag.* 62-127. ſous le titre ſuivant : *Paralléle des deux Tragédies nouvelles ſur la mort de* CATON ; *l'une eſt Angloiſe, de M. Addiſſon, l'autre eſt Françoiſe, de M. Deſchamps. Lettre à Milord* * * *. Nous n'employons aucune partie de ce paralléle, qui eſt tout à l'avantage de

» preſque toutes barbares, dépourvûes de bienſéances, » d'ordre & de vraiſemblance, ont des lueurs étonnan- » tes au milieu de cette nuit. Le ſtile en eſt trop em- » poulé, trop hors de la nature, trop copié des Ecri- » vains Hébreux, ſi rempli de l'enflûre aſiatique; mais » auſſi il faut avouer que les échaſſes du ſtile figuré, » ſur leſquelles la langue Angloiſe eſt guindée, élévent » l'eſprit bien haut, quoique par une marche irrégu- » liére. Le premier Anglois qui ait fait une Piéce rai- » ſonnable, & écrite d'un bout à l'autre avec élé- » gance, c'eſt l'illuſtre M. Addiſſon. Son *Caton d'U- » tique*, eſt un chef-d'œuvre pour la diction, & pour » la beauté des vers. Le rôle de Caton eſt à mon gré » fort au-deſſus de celui de Cornélie dans le Pompée » de Corneille ; car Caton eſt grand ſans enflûre, & » Cornélie, qui d'ailleurs n'eſt pas un perſonnage né- » ceſſaire, viſe quelquefois au galimathias. Le Caton » de M. Addiſſon me paroît le plus beau perſonnage » qui ſoit ſur aucun Théatre, mais les autres rôles de » la Piéce n'y répondent pas ; & cet Ouvrage ſi bien » écrit, eſt défiguré par une intrigue froide d'amour, » qui répand ſur la Piéce une langueur qui la tue. » (Œuvres mêlées de M. de Voltaire, Cap. 21. intitulé : *De la Tragédie.*)

M. Deſchamps, il ſuffit de dire que l'Auteur François l'emporte à la vérité ſur l'Auteur Anglois, par la ſageſſe & l'œconomie de ſon plan, la liaiſon de ſes Scénes, mais qu'il lui eſt inférieur pour le caractére dominant de la Tragédie, & la force de certaines ſituations. Au reſte, M. Deſchamps, par ce premier Ouvrage Dramatique, promettoit quelque choſe de plus qu'il n'a tenu lorſqu'il eſt rentré dans la même carriére. 1715.

DESCHAMPS. *Mémoire manuſcrit.*

François-Michel Chrétien Deschamps, fils d'un Gentilhomme de la Province de Champagne, auprès de la Ville de Troye, nâquit en 1683. Il eut pour parain M. le Marquis de Louvois, dont ſa famille étoit protégée. Le pere du jeune Deſchamps, ancien Capitaine de Cavalerie, mourut peu d'années après la naiſſance de ſon fils, & le laiſſa ſans bien ſous la conduite de ſa mére, qui heureuſement étoit une femme d'eſprit; elle lui fit prendre à la ſortie de ſes études le petit colet, dans l'eſpérance d'obtenir pour lui quelque Bénéfice, mais l'averſion qu'il marqua pour l'état auquel on le deſtinoit, obligea Madame Deſchamps à le conduire à Paris, où elle obtint pour ſon fils une Lieutenance de Cavalerie, qu'il ne garda qu'une Campagne, ayant remercié après le ſiége de

la Ville de Landau, priſe par M. le Ma-
1715. réchal de Talard en 1703.

Le peu de fortune de M. Deſchamps, lui fit ſolliciter de l'emploi dans les Finances ; après un aſſez long tems, il en obtint un dans le Dixiéme, au Bureau de M. Mallet. La vie tranquille dont cet état le faiſoit jouir, lui fit tourner ſes idées du côté de la Poëſie, & ce fut en 1712. qu'il commença à travailler à la Tragédie de Caton d'Utique, qui parut ſur le Théatre François en 1715. Cette Tragédie qui eſt totalement différente de la Piéce Angloiſe du même titre compoſée par M. Addiſſon, lui fit beaucoup d'honneur, & même elle fut traduite en Anglois par M. Ozell, & repréſentée à Londres ſur le Théatre *en Lincolns-Jun-Fields*, en 1716.

M. Deſchamps ne prit jamais que des occaſions intermédiaires pour ſes travaux Poëtiques, ce qui prouve qu'Apollon ne le dominoit pas beaucoup. En 1721. il eut de l'emploi au *viſa*, au commencement en qualité de Journaliſte, & enſuite de premier Commis. Ce fut en ce tems qu'il ſe fit connoître de M. Paris de Verney, qui ſe l'attacha par des appointemens conſidérables ; appointemens que M. Deſchamps ne garda que juſqu'à la fin de l'année 1733. parce qu'ils

qu'ils lui parurent ſuperflus, attendu les autre bienfaits que M. Paris du Verney avoit répandu ſur lui. 1715.

En 1720. M. Deſchamps avoit épouſé la fille de M. de Vallange, perſonne d'un mérite diſtingué par l'eſprit, les talens & les graces du corps. Il en eut deux filles, qui moururent à l'âge de ſeize à dix-ſept ans. La premiére en 1739. & l'autre en 1741. Quoique l'amour & la raiſon euſſent engagé M. Deſchamps dans les nœuds de l'hymen, & qu'il eut tout lieu de ſe féliciter du choix qu'il avoit fait, cependant un goût décidé pour les Coquettes, lui fit entretenir ſucceſſivement deux perſonnes, deſquelles il eut des enfans; un ſeul eſt actuellement vivant.

Quelques années avant ſa mort, M. Deſchamps s'imagina être attaqué d'une obſtruction au foye, d'un gonflement de rate, & d'une eſpece de phtiſie. Ces maladies qui n'éxiſtoient que dans ſon imagination, lui firent conſulter pluſieurs Médecins, qui tous lui donnérent des avis pour prévenir les accidens qu'il craignoit, ou pour en détruire les cauſes dans leur naiſſance: mais M. Deſchamps ſe jugea plus capable que perſonne pour veiller à la ſureté de ſa ſanté, & aidé de quelques livres de Médecine, il ſe

forma un régime de vie & un choix de
1715. médicamens, qu'il annonça comme une découverte, capable non-ſeulement de prolonger les jours de ceux qui en feroient uſage, mais encore de les préſerver de toutes maladies. A la tête de ſes receptes, il avoit mis l'uſage des lavemens, & il en prenoit ordinairement une douzaine tous les jours. Enfin il tomba véritablement malade, & après avoir langui dix mois, il mourut rue de Joui, où il demeuroit depuis longtems, le 10 Novembre 1747. âgé de ſoixante & quatre ans, & fut enterré à Saint Paul ſa Paroiſſe.

M. Deſchamps étoit né avec un caractére dur & tirannique dans le commerce de la ſociété; rempli d'opinions ſinguliéres, il les propoſoit & vouloit les faire recevoir ſans replique. Implacable ennemi, il ne pardonnoit pas le moindre mot, qui eut tant ſoit peu attaqué ſes idées, quoique ſouvent il eut exercé les premiers actes d'hoſtilités.

Comme il rapportoit tout à lui, malgré les engagemens de ſon mariage, il mit toutes les épargnes de ſes appointemens en rentes viagéres ſur ſa tête, de ſorte qu'à ſa mort, ſa veuve ne pût retirer qu'une partie de ſon douaire.

M. Deſchamps étoit d'une moyenne

taille, mal campé ſur ſes jambes, les yeux ronds, extrêmement durs, & qui peignoient parfaitement ſon caractére ; le reſte des traits du viſage aſſez réguliers. 1715.

Indépendamment de ſes Ouvrages Dramatiques, il a encore compoſé :

RÉPONSE A L'ÉPÎTRE A URANIE, imprimée ſans nom d'Auteur ni de Libraire.

EXAMEN DES RÉFLÉXIONS SUR LES FINANCES ET LE COMMERCE, de M. du Tot ; deux Volumes *in*-12. la Haye, *ou* plûtôt Rolin fils, 1740. Le ton didactique & trop ſérieux qui regne dans cet Ouvrage ne lui donna pas un grand cours.

Ouvrages Dramatiques de Monſieur Deſchamps.

CATON D'UTIQUE, Tragédie, 25 Janvier 1715.

ANTIOCHUS ET CLÉOPATRE, Tragédie, 29 Octobre 1717.

ARTAXERXE, Tragédie, *non imprimée*, 19 Décembre 1735.

MÉDUS, Tragédie, 12 Janvier 1739.

En 1722. M. Deſchamps commença une Tragédie, qui ne fut achevée qu'en 1731 mais qu'il ne jugea pas à propos de préſenter aux Comédiens. Elle eſt intitulée LICURGE.

1715.

LE MÉDISANT,

Comédie en vers, & en cinq Actes, par Monſieur NE'RICAULT DESTOUCHES,

Repréſentée pour la premiére fois, le Mardi 20 Février. (Quatorze repréſentations, la derniére le 24 Mars ſuivant.)

SI M. Deſtouches a reſſenti quelque chagrin du peu de réuſſite de l'Irréſolu, le ſuccès marqué du Médiſant, doit lui avoir fait oublier cette petite diſgrace. Le caractére qui donne le titre à cette derniére Piéce, manquoit à notre Théatre, il eſt heureux qu'une main auſſi habile ait voulu nous le peindre. Voici la définition que M. Deſtouches donne des Médiſans, dans l'Epître Dédicatoire de cette Comédie, adreſſée à S. A. S. Madame la Ducheſſe du Maine.

Aux Médiſans je déclare la guerre;
Peſte maudite, & fléau de la terre,
Eſprits pernicieux, dont le malin effort
Voulant faire haïr tous les objets qu'on aime,
Détruit le plus parfait accord,
Et noircit l'innocence même.

Les meilleurs Ouvrages ſont les plus critiqués, ainſi on ne ſera pas fâché que

nous inférions ici un paſſage des Nouvelles Littéraires de M. Du Sauzet. 1715.

« Dans la ſéance de l'Académie de » Lyon, du 30 Décembre 1715. on » lut une diſſertation en forme de Lettre, écrite de Rocroi le 28 Juillet précédent, par M. de *Florizelle*, à une » Dame, ſur la Comédie du *Médiſant*. » La premiére remarque qu'il fait ſur » cette Comédie, c'eſt que l'Auteur ne » s'eſt pas ſouvenu que dès le commencement de la Piéce, le principal Acteur doit paroître ſur la Scéne, & » même le plus ſouvent dans la ſuite, » en ſoutenant par tout l'égalité de ſon » caractére. Dans cette Piéce, Damon, » ſur qui tout le Théatre doit rouler, ne » ſe fait voir que dans la ſeptiéme Scéne » du ſecond Acte, ce qui doit impatienter le Spectateur. Celui qui porta » à l'aſſemblée cette critique, ajoûta à » la marge de la remarque qu'on vient » de lire, qu'il l'avoit tirée de l'Ouvrage d'un grand Maître dans l'Art » Théatral, M. l'Abbé d'Aubignac..... » A cette maxime de M. d'Aubignac, » quelques Meſſieurs de l'Aſſemblée oppoſérent l'éxemple des plus célébres » Auteurs. Dans Tartuffe, dirent-ils, » Moliére ne fait paroître ce perſonnage » principal, qu'à la ſeconde Scéne du

Nouvelles Littéraires, Tome III. p. 86-88.

1715. » troiſiéme Acte ; & des exemples mo-
» dernes ils remontérent aux anciens, &
» firent voir que Térence, Plaute, deux
» grands modéles pour le comique, ne
» s'étoient pas aſſujettis à cette régle....
» Au reſte, M. de Florizelle trou-
» ve que cette Piéce eſt un peu trop
» chargée de perſonnages épiſodiques.
» Les épiſodes, dit-il, que le Poëte a
» deſſein d'employer dans ſon Ouvra-
» ge, pour faire un bel effet ſur la Scéne,
» doivent être liés & incorporés dans la
» diſpoſition du ſujet, afin d'en toucher
» par des penſées fortes & agréables,
» les meilleurs endroits : mais tant s'en
» faut que dans le Médiſant, le Specta-
» teur ſente ces beaux mouvemens qui in-
» téreſſent, il demeure au contraire dans
» une froide attente pour l'effet des in-
» cidens qui ne ſortent point les unes
» des autres ; il eſt même ſurpris de re-
» marquer qu'on auroit auſſi bien pû
» donner à cette Piéce le titre de l'*A-*
» *mante fidelle*, *la Femme opiniâtre*,
» *Le Mari imbécile*, que celui de *Médi-*
» *ſant* ; car il eſt viſible, ajoûte-il, que
» le Théatre roule également ſur ces
» perſonnages, & par-là confond &
» embrouille l'intelligence des Specta-
» teurs, ce que l'Auteur auroit pû éviter
» en faiſant ſon plan plus ſimple, & en

» ſubordonnant à un principal Acteur, » les autres perſonnages agiſſans. On n'a » point approuvé non plus que l'Au- » teur ait introduit ſur ſon Théatre un » principal Acteur, ſous la fonction d'un » Valet, pour entrer librement dans le » logis de ſa Maîtreſſe. On aime peu ces » ſortes de déguiſemens dans la per- » ſonne d'un Héros. 1715.

» On peut auſſi ajoûter que le dé- » nouement de la Piéce ſe fait aſſez mal; » car après les incidens qui ont ſuſpen- » du & embarraſſé le Mariage de Léan- » dre avec Marianne, entre autres l'op- » poſition du Marquis, qui vouloit que » ſon fils épouſât Lucrece; ce pere arrive » & change de ſentiment en faveur de » ſon fils, & cela préciſément, parce » qu'il ne vouloit pas dans un tems, ce » qu'il veut préſentement dans un au- » tre. »

Il ſeroit aiſé de détruire toutes les objections de M. de Florizelle, mais la meilleure réponſe qu'on puiſſe faire à ſa Critique, c'eſt l'approbation unanime que le Public a donné & donne tous les jours à la Comédie du Médiſant.

1715. # LA COQUETTE DE VILLAGE, *OU* LE LOT SUPPOSÉ,

Comédie en vers, & en trois Actes, de M. DUFRESNY,

Repréſentée pour la premiére fois, après la Tragédie de *Britannicus*, le Lundi 27 Mai. (Treize repréſentations, la derniére le Vendredi 21 Juin ſuivant.) (*a*)

PAr diſtraction, & contre ſa coutume, M. Dufreſny s'aviſa de joindre à la tête de cette Comédie un fragment de Préface, qui demandoit d'être plus étendu : pour ſuppléer à cette négligence, donnons ici l'extrait d'une Lettre que M. l'Abbé de Pons, ami particulier

(*a*) « Le Lundi 27 de ce mois (de May) les Comédiens François repréſentérent Britannicus ; la Tragédie achevée, on joua pour la premiére fois la Comédie du LOT SUPPOSÉ, *ou* de LA COQUETTE DE VILLAGE. Cette Comédie en vers, & en trois Actes, de la compoſition de M. *Dufreſny*, eſt pleine d'eſprit. Les caractéres d'une vraie Coquette, & celui d'un manant qui fait fortune, y ſont admirablement peints. M. Ponteuil y fait au-delà de tout ce qu'on peut attendre d'un excellent Acteur comme lui. Mademoiſelle Deſmare y joue à merveille, & Mademoiſelle Dangeville la ſeconde, parfaitement. Le mérite de cette Piéce & celui des principaux Acteurs en font eſpérer un grand ſuccès. »

Mercure Galant, May 1715. *pages* 309-310.

de l'Auteur, lui adreſſa au ſujet de la Piéce qui fait le ſujet de cet Article. (*a*) 1715.

« Je vous rends grace, Monſieur, (dit » M. l'Abbé de Pons,) du ſuccès de » votre Piéce. Elle a ſauvé l'honneur de » mon jugement. J'ai partagé en quel- » que ſorte votre péril, mais ſans pren- » dre rien de votre crainte. La meſure du » bon que je ſentois dans cette Comé- » die, me la mettoit à couvert d'inſulte; » & il n'étoit queſtion chez moi que » d'un accueil plus ou moins favorable » de la part du Public..... Il n'y a » point de Piéce abſolument irréprocha- » ble au Théatre, & je n'eſpére pas ce » miracle de la main des hommes. La » meilleure de toutes nos Piéces, ſera » celle dont les beautés rachéteront plus » libéralement les défauts. C'eſt l'équi- » table apprétiation de ces beautés & » de ces défauts qui eſt l'objet de la » bonne critique.... On vous repro- » chera, Monſieur, quelques fautes, & » vous ſçaurez mettre tout à profit.

» On vous reproche d'abord, & je » ſuis ici relateur complice; on vous re- » proche d'abord, dis-je, de n'avoir pas

(*a*) Cette Lettre eſt imprimée dans le Mercure Galant du mois de Juin 1715. *pages* 90 *& ſuiv.* & dans les Œuvres de M. l'Abbé de Pons, Vol. *in*-12. Paris, Prault le fils, 1738.

1715. » ſatisfait à l'égard du titre de la Piéce, » dans le caractére de votre Coquette. » Le titre de *Coquette de Village* ſem- » bloit annoncer la coquetterie agiſſante » au gré de la ſimple nature, par un mané- » ge de pur inſtinct ; mais votre Coquet- » te n'a rien moins que celà. Vous ſuppo- » ſez qu'elle a été inſtruite par la Veuve » Pariſienne, de toutes les ruſes perfides » que l'art fournit aux Coquettes con- » ſommées ; enſorte qu'elle eſt moins *la* » *Coquette de Village*, que *la Coquette* » *au Village*. Mais il n'y a pas grand » mal à cela ; ſi le titre de *Coquette de* » *Village* nous bleſſe ; qualifions la Pié- » ce par *le Lot ſuppoſé*.

» On a trouvé votre dénouement » trop précipité : on voudroit que vous » euſſiez ſoutenu plus longtems Lucas » dans ſon inſolente yvreſſe, & que vous » l'euſſiez détrompé moins bruſque- » ment ; quand une Scéne nous a fait » plaiſir à certain degré, nous avons » ſouvent l'ingratitude de reprocher à » l'Auteur de ne l'avoir pas fait aſſez » durer ; nous n'examinons pas toujours » s'il étoit aiſé de l'étendre au-delà de » certaines bornes, ſans la faire tomber » dans la langueur.

» J'ai été mal affecté dans le premier » Acte, de la Scéne entre le Baron &

» Liſette. Voici ce qui m'y a bleſſé : on
» a dit que le Baron, épris de la Co- 1715.
» quette, avoit déja parlé de mariage,
» & qu'il y avoit même eu des articles
» dreſſés. Il ne les a point encore ſignés
» ces articles ; mais on propoſe d'épier
» un inſtant pour lui faire faire la ſotiſe.
» Tout cela ſuppoſé, lorſqu'on fera pa-
» roître le Baron avec Liſette, il faut
» que je m'apperçoive de l'extrême paſ-
» ſion qu'il a pour elle ; & s'il n'a parlé
» d'articles & de contrat, que pour ga-
» gner du tems, & tromper Lucas & ſa
» fille, il doit, dans l'état de la Scéne en
» queſtion, redoubler d'artifices, & per-
» ſuader, plus que jamais, à Liſette qu'il
» a ſincérement deſſein de l'épouſer. Mais
» rien de cela ; c'eſt tout le contraire ;
» il lui dit durement ? *qu'il avoit perdu*
» *l'eſprit, le jour qu'il fit dreſſer le*
» *Contrat :*

Ce jour-là, ma foibleſſe
Penſa bien l'emporter ſur toute ma raiſon.

Enſuite il la rappelle à l'eſpérance, en lui diſant :

..... Vous aurez un Contrat de mariage,
Il eſt écrit, déja j'ai fait le premier pas,
Signer, c'eſt le ſecond.

» Et le ſecond pas, quand le fera-t-il ?
» Lorſqu'il ſera plus vieux..... En vérité,

1715. » votre Coquette n'a pas grand mérite » à deviner que le Baron ſe mocque » d'elle ; quand le piége eut été un peu » moins groſſier, je la connois ; croyez-» moi, elle n'en eut pas été la duppe. » Cette Scéne vous doit être plus préſen-» te qu'à moi ; ſi vous êtes de mon avis, » le reméde eſt facile : quelques vers « adoucis rétabliront tout cela.

» Il ne m'eſt revenu, (ajoute M. » l'Abbé de Pons,) aucune Critique « particuliére, qui attaque la conduite » & la marche générale de la Piéce.... » Quelques gens ſont prévenus que l'art » de conduire n'eſt pas votre fort... Vo-» tre Comédie de l'*Eſprit de contradic-» tion* eſt, de l'aveu de tout le monde, » irréprochablement menée, mais c'eſt » une Piéce d'un ſeul Acte, & elle ne » paſſe pas pour un grand effort de con-» duite. Celle-ci eſt de trois Actes, & » prouveroit un peu plus.... Mais tout » cela ne ſuffit point encore : il vous » faut une Piéce de cinq Actes, &c. »

Ce ſpécieux raiſonnement, & le nom de M. l'Abbé de Pons, qui avoit la réputation de bel eſprit & de Connoiſſeur, ne ſçauroient en impoſer. On convient généralement que la Comédie du Lot ſuppoſé eſt plaiſante, & qu'elle a mérité d'être conſervée au Théatre,

où le Public la revoit ſouvent avec plaiſir : mais loin de la mettre au-deſſus de l'Eſprit de contradiction, le chef-d'œuvre de l'Auteur ; nous croyons qu'on ne peut établir aucune égalité entre ces deux Piéces, ſoit pour les caractéres, ſoit pour la conduite. Le nombre d'Actes ſur lequel M. l'Abbé de Pons fonde ſon avantage, prouveroit plûtôt le contraire. Le fond du Lot ſuppoſé eſt encore plus étroit que celui de l'Eſprit de contradiction, & à la rigueur, il ne fournit que la derniére Scéne du ſecond Acte, & des autres dans le ſuivant. A l'égard des caractéres, on n'y peut compter que celui de Lucas, & la Coquette. Il eſt vrai que ces deux perſonnages ſont excellens, nouveaux & bien imaginés ; & que les Scénes qui viennent d'être remarquées, ſont auſſi des plus comiques, des plus Théatrales, & des plus dignes du rare génie de M. Dufreſny. 1715.

1715. # LA FAUSSE VEUVE, OU LE JALOUX SANS JALOUSIE,

Comédie en proſe, & en un Acte, par M. NÉRICAULT DESTOUCHES, non imprimée,

Repréſentée pour la premiére fois, après la Tragédie d'*Andronic*, le Samedi 20 Juillet. (Cinq repréſentations, la detniére le Dimanche 28 du même mois.)

CEtte Piéce ne nous eſt connue que par les Regiſtres de la Comédie Françoiſe, & le paſſage qui ſuit, tiré du Mercure Galant, mois de Juillet 1715. *pages* 278-281. que nous rapportons pour remplir notre devoir d'Hiſtoriens.

« Un Samedi 20 de ce mois (de Juil-» let,) on repréſenta dans la Salle de la » Comédie la Tragédie d'*Andronic*, qui » fut ſuivie de la premiére repréſenta-» tion de LA FAUSSE VEUVE, *ou* DU » JALOUX SANS JALOUSIE. Cette Tra-« gédie fit rire à gorge déployée tous » les Spectateurs : je ne ſçais pourquoi : » mais je penſe que la diſtribution co-» mique des rôles, contribua parfaite-

» ment à ces éclats. Andronic fit tout
» ce qu'un grand Acteur peut faire, 1715.
» (c'étoit le Sieur Quinault l'aîné,) &
» fut toujours applaudi : mais l'Empe-
» reur ſon pere ne le fut pas : (c'étoit
» le Sieur le Grand, pere de l'Acteur
» d'aujourd'hui.) Au contraire on ne
» lui voulut jamais accorder le titre
» d'Empereur.... Cependant cet Em-
» pereur alla ſon train juſqu'à la fin de
» la Piéce. La Tragédie finie, on lui dit
» d'annoncer, ce qu'il fit en ces termes.

MESSIEURS,

» *Nous aurons l'honneur de vous don-*
» *ner demain le* Joueur *& le* Grondeur *:*
» *je ſouhaite que la petite Piéce, que*
» *vous allez voir, vous faſſe rire autant*
» *que vous avez ri à la grande.*

» Mille applaudiſſemens ſuivirent
» cette ſaillie, & chacun lui ſçut bon
» gré de n'avoir pas plû dans la Tragé-
» die. La petite Piéce enfin commença,
» mais le ſouhait de l'Acteur ne fut pas
» rempli. On y rit quelquefois par rico-
» chet, & par cantons.

» Le ſuccès infortuné de cette Comé-
» die n'ôte que peu de choſe, ou rien,
» du mérite de ſon Auteur. Il eſt hom-
» me de beaucoup d'eſprit, & ſa Muſe
» eſt mere de cinq enfans, dont l'aîné,

» qui eſt *le Curieux impertinent*, eſt
1715. » celui qui ſent le plus ſon bien. »

« AUJOURD'HUI Jeudi 29 Août » 1715. les repréſentations de la Comé- » die ont ceſſé par ordre de M. le Comte » de Ponchartrain, à cauſe de la mala- » die du Roy (LOUIS XIV.) & de ſa » mort arrivée le premier Septembre ſui- » vant. On a été un mois entier & trois » jours ſans jouer. » *Regiſtre de la Comédie, année* 1715.

Le Théatre ne r'ouvrit que le Mardi premier Octobre.

LE CADET DE GASCOGNE,

Comédie en un Acte, d'un Auteur Anonyme, non imprimée,

Repréſentée pour la premiére fois, après la Tragédie *d'Héraclius*, le Vendredi onze Octobre. (Une ſeule repréſentation.)

« LE douze (le onze) les Comédiens » repréſentérent la Tragédie d'Hé- » raclius, où Mademoiſelle Duclos & » Mademoiſelle Deſmare, reçurent à » leur ordinaire mille applaudiſſemens. » M. Ponteuil & Meſſieurs Quinault s'y » ſurpaſſérent eux-mêmes. Cette Tra- » gédie

» gédie fut ſuivie de la premiére repré-
» ſentation de la Comédie du *Cadet de* 1715.
» *Gaſcogne*, que Mademoiſelle Deſ-
» broſſes & M. Quinault le jeune ſou-
» tinrent autant qu'ils purent : mais elle
» tomba, malgré eux, avant que d'être
» achevée, & trop tard encore au gré
» du Public, qui s'indigna, avec raiſon,
» de toutes les pauvretés dont il la trou-
» va remplie. » *Mercure Galant, Octo-*
bre 1715. *pag.* 153.

Sous l'année 1690. nous avons rendu compte d'une Piéce en cinq Actes ſous le même titre, qui fut repréſentée avec un ſuccès pareil à celui de la Comédie qui fait le ſujet de cet article.

MARIUS,

Tragédie de M. DE CAUX,

Repréſentée pour la premiére fois, le Vendredi 15 Novembre. (Sept repréſentations, la derniére le 27 du même mois de Novembre.)

MAlgré les beautés de détails répandus dans cette Tragédie, elle n'eut cependant qu'un médiocre ſuccès. Un Journaliſte * en parle de la façon ſuivante. « Quoique cette Piéce n'ait pas
» eu tout le ſuccès qu'on en attendoit,

* Nouvelles Littéraires de M. du Sauzet, Tom. III. *page* 95.

» on y trouve pourtant pluſieurs beaux
1715. » endroits, & on convient que l'Auteur
» a aſſez bien traité ſon ſujet, excepté
» dans le cinquiéme Acte. »

Un autre Journal Littéraire, (1) rendit un compte plus étendu de la Tragédie de Marius, lorſque cette Piéce fut imprimée. Voici ſes termes.

(1) Bibliothéque Françoiſe, *ou* Hiſtoire Littéraire de la France, Tome premier, ſeconde partie, *p.* 197-200.

« Il y a des vers dans cette Tragédie,
» dont nos plus grands Maîtres ſe fe-
» roient honneur. Tels ſont ceux que
» dit Marius le pere, lorſque Hyemſal
» l'a découvert, en un tems où la ſureté
» de ce Romain dépendoit de ne l'être
» pas. Il me paroit encore que le carac-
» tére que Marius donne aux Numides, &
» l'adreſſe avec laquelle il démêle la po-
» litique de leur Roy, ſont parfaitement
» développés. L'amour du jeune Marius
» pour Ariſbe y eſt traité avec toute la
» bienſéance convenable; & ſi quelque-
» fois cette paſſion eſt capable de ba-
» lancer ſon devoir, elle n'en eſt jamais
» victorieuſe. Tout ce que l'on peut
» trouver de répréhenſible dans cette
» Piéce, c'eſt que la verſification eſt
» embrouillée en quelques endroits, &
» que l'on y trouve des penſées dont on
» entrevoit tout le ſublime, mais qui
» perdent infiniment à n'être pas expri-
» mées avec toute la force & la netteté

» qui ſont ordinaires au Poëte. Cette
» légere tache ne doit pas empêcher le 1715.
» Lecteur de rendre juſtice à la Tragé-
» die de M. de Caux, n'eut-elle d'autre
» mérite que d'être remplie de ſenti-
» mens, elle doit l'emporter ſur la plû-
» part des Piéces modernes, où l'on ne
» trouve que du brillant, & des inci-
» dens merveilleux; on doit tenir au-
» jourd'hui beaucoup de compte à un
» Auteur qui gagne ſur lui de renon-
» cer à l'envie de fourer de l'eſprit par-
» tout. »

Ajoutons au jugement du Journaliſte, que le cinquiéme Acte de cette Tragédie en occaſionna la chûte; il en eſt peu d'auſſi foible, tout s'y paſſe en récits, ainſi l'intérêt que l'Auteur avoit mis dans l'Acte précédent, ſe pert totalement pour le Spectateur ou pour le Lecteur. Il eſt vrai qu'il paroît difficile de terminer autrement cette Piéce, mais c'étoit à M. de Caux à vaincre cet obſtacle, ou bien il falloit renoncer à ſon projet.

DE CAUX. Mémoire communiqué par M. de Caux le fils.

Gilles de Caux, Ecuyer, nâquit en 1682. en Baſſe-Normandie, dans la Paroiſſe des Ligneris, Généralité d'Alençon, Diocèſe de Séez, de parens plus vertueux que riches. Par ſon pere il ſortoit de la maiſon des de Caux en

Picardie, & par ſa mere il deſcendoit
1715. du grand Corneille.

Il commença ſes études à Caen & les finit à Rouen ; de-là il ſe rendit à Paris. Son talent pour la Poëſie qui avoit percé dans ſes études, ſe perfectionna en cette Ville, & lui acquit bientôt des protecteurs & des amis.

Entre nombre de petites Piéces fugitives qu'il fit en ce tems-là, & après, (dont M. ſon fils ſe propoſe de donner le Recueil.) *L'Horloge de ſable, figure du monde*, petit Poëme de cent vers, lui fit un honneur infini. (*a*) Cet Ouvrage eſt dans ſon eſpéce un chef-d'œuvre. Monſieur Deſpréaux en fut ſi content, qu'il ſouhaita d'en connoître l'Auteur ; & qu'il le combla de complimens & de careſſes.

Parmi les Protecteurs qu'il dût à ſon talent, un célébre Magiſtrat, du premier ordre dans les Belles Lettres, & à qui on eſt redevable d'une Hiſtoire Chronologique de nos Rois & de la Nation, lui procura l'honneur d'être connu de S. A. S. Madame la Princeſſe de Conti, mere du Prince de Conti d'aujourd'hui. Cette Princeſſe généreuſe, portée d'in-

(*a*) Ce petit Poëme ſe trouve dans le nouveau choix de Poëſie, *in*-12. Paris, Pierre Witte, 1714.

clination pour tous les talens, devint la protectrice de notre Auteur. 1715.

Ce même Magiſtrat ne ſe borna pas à lui procurer un ſi ferme appui, il l'aida de ſes lumiéres ſur ſes Ouvrages. En 1715. M. de Caux donna au Théatre François, *Marius*, Tragédie, qui lui fit beaucoup d'honneur parmi les perſonnes de goût.

Le Protecteur dont on vient de parler, lui ſervit d'Apollon dans cette Piéce. Une partie des morceaux les plus frappés, ſortent peut-être de ſa plume, & l'on ne peut pas dire préciſément auquel des deux cette Tragédie appartient le plus. Elle fut dédiée par la reconnoiſſance à S. A. S. Monſeigneur le Prince de Conti.

En 1717. M. de Caux épouſa Demoiſelle Marie de *Montlebert*, elle ſortoit par ſon pere de l'ancienne maiſon de *la Pérouſe* en Savoye, & par ſa mere elle étoit petite-fille & arriére-petite-fille des *Malabares de Boromée*, grand Ecuyer des Ducs de Lorraine, de la branche des Comtes de Boromée de Milan.

Peu de tems après ſon mariage, S. A. S. la Princeſſe de Conti, lui fit donner l'emploi de Controlleur Général des Fermes du Roy, dans le département de Châlons ſur Saone en Bourgogne. Sa

femme accoucha en cette Ville d'un fils,
1715. qui eſt le ſeul de ſes enfans qui lui ait ſurvécu.

Son goût pour la Poëſie ne l'empêcha pas de ſe livrer à l'étude des Finances, & d'y faire en peu de tems des progrès conſidérables. Meſſieurs les Fermiers Généraux ſe ſont ſouvent ſervis, & avec ſuccès, de ſes Mémoires, dans les établiſſemens nouveaux qu'ils ont faits.

Cependant quelque cas qu'ils fiſſent de ſes lumiéres, ſa qualité d'Auteur lui nuiſoit beaucoup dans leur eſprit; en ce tems-là, Plutus ne s'étoit pas encore réconcilié avec Apollon. Le titre de Poëte paroiſſoit même impliquer contradiction, avec l'aptitude aux affaires, & la confiance que ceux qui s'en trouvent chargés doivent inſpirer. Il réſulte de ce préjugé, que M. de Caux exerça pendant quinze ans le même emploi.

Il paſſa de Châlons à Beſançon, & de-là à Troyes en Champagne. Ce fut en cette Ville, que la mort lui enleva deux filles & enſuite ſa femme. De Troyes, M. de Caux fut envoyé à Coutance en Baſſe-Normandie; enfin de Coutance à Bayeux, en la même Province.

Ce fut en cette derniére Ville qu'il mourut ſubitement au mois de Septembre 1733. âgé de cinquante & un an.

Il laiſſa une Tragédie preſque finie, intitulée *Lyſimachus*, que M. ſon fils acheva, & qui parut au Théatre François au mois de Décembre 1737. Le troiſiéme & le quatriéme Acte de cette Piéce ſont remplis de beautés, de détails, qui furent applaudis des Connoiſſeurs : il ſeroit à ſouhaiter que toutes ces belles choſes euſſent été employées ſur un ſujet plus intéreſſant, & que l'Auteur eût mis la derniére main à cet Ouvrage. 1715.

M. de Caux uniſſoit au talent de l'eſprit les qualités du cœur : rien de plus liant, rien de plus doux, rien de plus amuſant que lui dans la ſociété. Il tournoit fort heureuſement le Madrigal & le Vaudeville, & portoit la joie & l'enjouement dans les compagnies, où on s'empreſſoit de l'avoir ; mais ce n'étoit jamais aux dépens d'un tiers qu'il cherchoit à plaire ; il a toujours été ennemi de la ſatyre, & il ne puiſoit les traits de ſes plaiſanteries que dans le ridicule ou les défauts généraux des hommes. Il s'eſt fait beaucoup aimer & eſtimer dans toutes les Villes où les emplois l'ont fixé ; il n'a cherché en les exerçant que le bien de la choſe, & la douce ſatisfaction d'être utile ; enfin, il a emporté à

1715. Bayeux, où il eſt mort, l'eſtime & les regrets de tous ſes Concitoyens.

Ouvrages Dramatiques de M. de Caux.

MARIUS, Tragédie, le Vendredi 15 Novembre 1715.

LYSIMACHUS, Tragédie, le Vendredi 13 Décembre 1737.

Piéces remiſes durant le cours de l'année 1715.

ABSALON, Tragédie, de M. Duché, le Jeudi 21 Mars. Quatre repréſentations.

L'IMPORTANT DE COUR, Comédie en proſe & en cinq Actes, de M. l'Abbé Brueys, le 8 Juillet. Cinq repréſentations.

HÉRACLIUS, Tragédie, de M. Corneille, le Vendredi 2 Août. Onze repréſentations. Les rôles de *Phocas*, d'*Héraclius* & de *Martian*, furent joués à cette repriſe par les Sieurs Ponteüil, Quinault, Quinault Dufreſne; & ceux de *Pulchérie* & de *Léontine*, par Meſdemoiſelles Duclos & Deſmare.

SÉMIRAMIS,

SÉMIRAMIS, 1716.

Tragédie de Madame DE GOMEZ,

Repréſentée pour la premiére fois, le Samedi premier Février. (Trois repréſentations, la derniére le 5 du même mois.)

DAns le ſeptiéme Volume de cette Hiſtoire, *page* 140 *& ſuivantes*, nous avons rendu compte d'une Tragédie de M. Gilbert, intitulée *Sémiramis*, & à la *page* 154-159. du même Volume, d'une autre ſous le même titre, de M. Des Fontaines. En voici une troiſiéme d'un plan tout différent. Sémiramis eſt une jeune Princeſſe, fille de Simma, Roy d'Arabie, enlevée à l'âge d'un an, par Ménon, Prince Aſſyrien, qui la fait paſſer pour ſa fille, ſous le nom de Nitocris. La beauté de la prétendue Nitocris, lui ſoumet le cœur de ce même Ménon, d'un inconnu appellé Arius, & de Ninus, Roy d'Aſſyrie. Ménon forme une conſpiration contre Ninus, ſon deſſein eſt découvert, il eſt arrêté, il prend du poiſon & vient apprendre à Ninus que ſa prétendue fille eſt Sémiramis, & l'inconnu Arius eſt recon pour le frere de cette Prin-

ceſſe. La Tragédie finit par le mariage
1716. de Ninus avec Sémiramis. Le Sieur le Févre qui compoſoit alors le Mercure, rendit compte de la Tragédie de Sémiramis, mais peu obligeamment pour ſon Auteur ; le Lecteur en va juger. « Vous » ſçaurez donc, que le premier jour de » Février, les Comédiens François ont » donné la premiére repréſentation de la » Tragédie de *Sémiramis*, qu'ils annon- » çoient depuis pluſieurs mois, comme » quelque choſe de bon : mais il n'a fallu » qu'une repréſentation pour détromper » tout le monde ; & Sémiramis a paſſé » ſur la Scéne pour une extravagante, » qui n'avoit ni ſens, ni rime, ni raiſon. » Son Hiſtoire a été reçue comme une » miſérable Fable, mal inventée, & plus » mal contée. Les noms des principaux » Acteurs de cette Tragédie, ont donné » lieu à vingt ſobriquets. Le Prince *Mé-* » *nan*, le Prince *Arius*, ont dit des » choſes très-rares. Le Prince *Arétas* a » été ſurnommé le Prince *Arétin*, & » la Princeſſe *Nitocris*, la Princeſſe *Lo-* » *gogrif*, & autrement encore. Vous me » direz que je vous conte-là de pauvres » choſes, eſt-ce ma faute ? Et ne ſuis-je » pas obligé de vous faire un récit fi- » déle du ſuccès des nouvelles Piéces ? » C'eſt pourtant bien dommage, &

» l'Auteur d'*Habis*, qui a certainement
» autant de mérite & d'eſprit qu'aucune 1716.
» perſonne de ſon ſexe, chargée des
» lauriers, dont le ſuccès glorieux avoit
» couronné ſon front, devoit bien ſe
» garder d'expoſer ſi vilainement la dé-
» plorable Sémiramis. »

Il faut l'avouer, cette Tragédie ne remplit point les eſpérances qu'avoit fait naître celle d'Habis; elle eſt même au-deſſous du médiocre.

Du 10 *Février, par ordre du Roy, on commença à tirer ſur la recette de la Comédie, le neuviéme pour les Pauvres de l'Hôtel-Dieu. Ainſi on mit le Théatre, premiéres Loges & Orqueſtre à* 4 liv. *par place. Les ſecondes Loges, Amphitéatre à* 2 liv. *& le Parterre à* 1 livre. Regiſtre de la Comédie année 1716.

1716.

ATHALIE,

Tragédie, tirée de l'Ecriture Sainte, par M. RACINE,

Repréſentée pour la premiére fois, ſur le Théatre François, le Jeudi 3 Mars. (Quatorze repréſentations, la derniére le jour de la clôture du Théatre, le Samedi 28 du même mois.)

BEaucoup de perſonnes ſont perſuadées que la Tragédie d'Athalie fut repréſentée à Saint Cyr, ainſi que l'a été celle d'Eſther; mais c'eſt une erreur, dont le récit ſuivant les détrompera.

Mémoires ſur la vie de Jean Racine, *pages 272 & ſuivantes.*

« Les applaudiſſemens que la Tragé-
» die (d'Eſther) avoit reçus, ne l'empê-
» choit pas (M. Racine) de reconnoî-
» tre qu'elle n'étoit pas dans toute la
» grandeur du Poëme Dramatique. L'u-
» nité du lieu n'y étoit pas obſervée,
» & elle n'étoit qu'en trois Actes. (Ainſi
» c'eſt mal-à-propos qu'en quelques édi-
» tions on a partagé cette Tragédie en
» cinq Actes.) Il avoit trouvé l'art d'y
» lier, comme les anciens, les chœurs
» avec l'action: mais il terminoit l'ac-
» tion par un chœur, choſe aſſez incon-
» nue aux anciens, & contraire à la

» nature du Poëme Dramatique, qui ne
» doit pas finir par des chants. 1716.

» Il entreprît de traiter un autre ſu-
» jet de l'Ecriture Sainte, & de faire une
» Tragédie plus parfaite. Madame de Sé-
» vigné doutoit qu'il pût réuſſir, & di-
» ſoit dans une de ſes Lettres : *Il aura*
» *de la peine à faire mieux qu'Eſther :*
» *il n'y a plus d'Hiſtoire comme celle-*
» *là. C'étoit un hazard, & un aſſorti-*
» *ment de toutes choſes ; car Judith,*
» *Booz & Ruth ne ſçauroient rien faire*
» *de beau. Racine a pourtant bien de*
» *l'eſprit ; il faut eſpérer.* Madame de
» Sévigné n'avoit point tort de penſer
» ainſi. Elle ne s'attendoit pas que dans
» un Chapitre du quatriéme Livre des
» Rois, il dût trouver le plus grand ſu-
» jet qu'aucun Poëte eut encore traité,
» & en faire une Tragédie, qui, ſans
» amour, ſans épiſodes, ſans confidens,
» intéreſſeroit toujours, dans laquelle le
» trouble iroit croiſſant de Scéne en Scé-
» ne juſqu'au dernier moment, & qui
» ſeroit dans toute l'exactitude des ré-
» gles. Le mérite cependant de cette
» Tragédie fut longtems ignoré. Elle
» n'eut point le ſecours des repréſenta-
» tions, qui font pour un tems la fortu-
» ne des Piéces médiocres. On avoit fait
» un ſcrupule à Madame de Maintenon

» des repréſentations d'Eſther, en lui
1716. » diſant que ces Spectacles où de jeunes
» Demoiſelles parées magnifiquement,
» paroiſſoient devant toute la Cour,
» étoient dangereux pour les Spectateurs
» & pour les Actrices-mêmes. On ne
» ſongeoit point à faire éxécuter Atha-
» lie ſur le Théatre des Comédiens,
» l'Auteur y avoit mis ordre, en fai-
» ſant inſérer dans le Privilége d'Eſther,
» la défenſe aux Comédiens de repré-
» ſenter une Tragédie faite pour Saint
» Cyr. »

On lira avec plaiſir ce que Madame la Comteſſe de Caylus a écrit ſur la Tragédie d'Athalie, dans ſes *Souvenirs*, Recueil dont nous parlerons à l'article d'Eſther, ſous l'année 1721.

Souvenirs de Madame la Comteſſe de Caylus.

« Le grand ſuccès d'Eſther mit Ra-
» cine en goût : il voulut compoſer une
» autre Piéce, & le ſujet d'Athalie,
» (c'eſt-à-dire la mort de cette Reine,
» & la reconnoiſſance de Joas,) lui pa-
» rut le plus beau de tous ceux qu'il pou-
» voit tirer de l'Ecriture Sainte. Il y tra-
» vailla ſans perdre de tems, & l'Hyver
» ſuivant, cette nouvelle Piéce ſe trou-
» va en état d'être repréſentée ; mais
» Madame de Maintenon reçut de tous
» côtés, tant d'avis & tant de repréſen-
» tations des dévots, qui agiſſoient en

» cela de bonne foi, & de la part des
» Poëtes jaloux de Racine, qui non con- 1716.
» tens de faire parler les gens de bien,
» écrivirent pluſieurs Lettres Anony-
» mes, qui empêchérent enfin Athalie
» d'être repréſentée ſur le Théatre de
» Saint Cyr. On diſoit à Madame de
» Maintenon, qu'il étoit honteux à elle
» de faire monter ſur un Théatre des De-
» moiſelles raſſemblées de toutes les par-
» ties du Royaume, pour recevoir une
» éducation Chrétienne, & que c'étoit
» mal répondre à l'idée que l'établiſſe-
» ment de Saint Cyr avoit fait conce-
» voir.

» Le lieu, le ſujet des Piéces, & la
» maniére dont les Spectacles s'étoient
» introduits à Saint Cyr, devoient juſti-
» fier Madame de Maintenon, & elle
» auroit pû ne pas s'embaraſſer de diſ-
» cours qui n'étoient fondés que ſur l'en-
» vie & la malignité; mais elle penſa
» différemment, & arrêta ces Specta-
» cles dans le tems que tout étoit prêt
» pour jouer Athalie. Elle fit ſeulement
» venir à Verſailles une fois ou deux les
» Actrices, pour jouer dans ſa cham-
» bre devant le Roy, avec leurs habits
» ordinaires. Cette Piéce eſt ſi belle, que
» l'action n'en parut pas refroidie; il
» me ſemble même qu'elle produiſit alors

1716. » plus d'effet, qu'elle n'en a produit ſur » le Théatre de Paris..... Il faut ajou- » ter encore que les Chœurs qui man- » quoient aux repréſentations faites à » Paris, ajoûtoient une grande beauté à » la Piéce, & que les Spectateurs mê- » lés & confondus avec les Acteurs, » refroidiſſent infiniment l'action; mais » malgré ces défauts & ces inconvé- » niens, elle a été admirée & le ſera » toujours.

» On fit après, à l'envie de M. Ra- » cine, pluſieurs Piéces pour Saint Cyr, » mais elles y ſont enſevelies. (*a*) La » *Judith*, Piéce que M. l'Abbé Teſtu » fit faire par Boyer, à laquelle il tra- » vailla lui-même, fut jouée enſuite ſur » le Théatre de Paris avec le ſuccès » marqué dans l'Epigramme :

A ſa Judith, Boyer par aventure, &c.

» Athalie fut éxécutée deux fois devant » Louis XIV. & devant Madame de

(*a*) Madame la Comteſſe de Caylus n'a pas bien exactement rappellé en cet endroit ſes *ſouvenirs*. Précédemment à la Tragédie de Judith, le même Abbé Boyer, avoit compoſé *Jephté* en trois Actes, avec des Chœurs. De plus, M Duché donna au commencement de ce ſiécle *Abſalon* & *Jonathas*, qui furent repréſentées, ainſi que Jephté, par les Demoiſelles de Saint Cyr, & Abſalon n'a pas été enſeveli dans cette Abbaye Royale, puiſqu'il a paru avec ſuccès ſur le Théatre François.

» Maintenon, dans une chambre, ſans
» Théatre, par les Demoiſelles de Saint 1716.
» Cyr, vétues de ces habits modeſtes &
» uniformes, qu'elles portent dans la
» maiſon. De pareilles repréſentations
» étoient bien différentes de celles d'Eſ-
» ther, qui ſe faiſoient avec une grande
» dépenſe pour les habits, les décora-
» tions & la muſique.

» Madame de Caylus fait peut-être Mémoires ſur la vie de Jean
» une prédiction véritable, lorſqu'elle Racine, *pag.*
» dit, qu'Athalie ſera toujours admirée; 274 *& ſuiv.*
» mais elle ne le fût pas d'abord du Pu-
» blic: & lorſqu'elle parut en 1691. elle
» fut très-peu recherchée. (*a*) On avoit

(*a*) « Tous les Connoiſſeurs paroiſſent d'accord au- Œuvres de
» jourd'hui ſur le mérite de la Tragédie d'Athalie. Le M. Racine de
» tems a enfin jugé cette Piéce; mais il ne l'a jugée l'Académie
» qu'après un éxamen ſi long, que l'Auteur qui n'a des Belles
» pû voir la fin de cet éxamen, n'eſpéra jamais que Lettres & In-
» le jugement lui fut favorable. Athalie fut reçue du ſcriptions,
» Public très-froidement; les Critiques qui, ſans égard Tome IV.
» aux applaudiſſemens que la Tragédie d'Eſther avoit *page* 242.
» reçus dans les repréſentations faites à Saint Cyr,
» devant la Cour, rabaiſſoient tous les jours cette
» Piéce, ne ſe réconciliérent avec elle, lorſqu'A-
» thalie parut, que pour dire qu'Eſther valoit encore
» mieux. Athalie n'ayant point été repréſentée publi-
» quement, ne pouvoit être connue que par la lecture:
» les gens du monde en furent peu curieux. C'*étoit*
» *encore*, diſoient-ils, *un ſujet de dévotion, deſtiné à*
» *amuſer les enfans: Un Prêtre, un Enfant, en étoient*
» *les principaux objets.* Il n'en fallut pas davantage pour
» ſe perſuader que cette Piéce n'étoit bonne que pour
» les Couvents. Quelques amis même de l'Auteur don-
» noient auſſi la préférence à la *Sœur aînée*, ils appel-
» loient ainſi Eſther. Boileau tint bon contre eux: il

1716. » entendu dire qu'elle étoit faite pour » Saint Cyr, & qu'un enfant y faiſoit » un principal perſonnage : on ſe per- » ſuada que c'étoit une Piéce qui n'é- » toit que pour des enfans, & les gens » du monde furent peu empreſſés de la » lire. (*a*) Ceux qui la lûrent parurent

---

» oſa ſoutenir qu'Athalie étoit le chef-d'œuvre du Poëte » & de la Tragédie, & que le Public, tôt ou tard y » reviendroit. Il fut ſeul de ſon avis, & malgré ſa pré- » diction, l'Auteur mourut perſuadé qu'il avoit man- » qué ſon ſujet, parce que la froideur du Public, » pour cette Tragédie, lui fit croire qu'il n'avoit pas » ſçû la rendre intéreſſante. »

(*a*) La prévention fut ſi forte contre ce chef-d'œuvre Dramatique, qu'il courut alors une épigramme, dont voici à peu près les deux derniers vers.

Avez-vous vû rien de plus méchant qu'Eſther ?
Oui, car le même Auteur a fait Athalie.

A ce fait ſingulier ajoûtons-en un autre, qui, quoique moins connu, eſt auſſi certain. Quelques perſonnes de l'un & de l'autre ſexe, qui étoient à la campagne, s'amuſerent après le ſouper à jouer à différens petits jeux. Un Cavalier de la compagnie, fit une étourderie badine, qui fut jugée digne de punition éxemplaire. Après avoir délibéré ſur le genre de pénitence qui lui ſeroit impoſée, enfin la compagnie n'en trouva pas une plus ſévére, que de l'obliger à lire le premier Acte de la Tragédie d'Athalie. On s'imagine bien que le coupable cria beaucoup contre un arrêt ſi cruel, & qu'il recourut à la miſéricorde de ſes juges ; mais ils furent inflexibles à ſes priéres, & il fut forcé de promettre qu'il accompliroit éxactement ce qui lui étoit preſcrit. Conformément à ſa parole, lorſqu'il fut retiré dans ſa chambre, il prit en tremblant la Tragédie d'Athalie, & en fit la lecture avec attention. Chaque couplet de cette Piéce le frappa d'admiration, & non ſeulement il lût le premier Acte, mais deux ou trois fois le Poëme entier, avec un tranſport qu'il eſt plus aiſé d'imaginer que de décrire : le lendemain toute la compagnie s'é-

» froids d'abord, & M. Arnaud en la
» trouvant fort belle, la mettoit au- 1716.
» deſſous d'Eſther. Un Docteur de Sor-
» bonne peut aiſément ſe tromper en ju-
» geant des Tragédies ; mais la maniére
» dont il avoit parlé de Phédre, faiſoit
» voir qu'en ces matiéres même, il n'a-
» voit pas coûtume de ſe tromper. Voici
» la Lettre qu'il écrivit à ce ſujet. *J'ai re-*
» *çu Athalie, & je l'ai lûe auſſitôt deux*
» *ou trois fois avec une grande ſatiſ-*
» *faction. Si j'avois plus de loiſir, je*
» *vous marquerois plus au long ce qui*
» *me la fait admirer. Le ſujet y eſt traité*
» *avec un art merveilleux ; les caracté-*
» *res bien ſoutenus, les vers nobles &*
» *naturels. Ce qu'on y fait dire aux*
» *gens de bien, inſpire du reſpect*
» *pour la Religion & pour la vertu ;*
» *& ce qu'on fait dire aux méchans,*
» *n'empêche point qu'on n'ait horreur*
» *de leur malice ; en quoi je trouve que*
» *beaucoup de Poëtes ſont blâmables,*

---

tant raſſemblée, on badina beaucoup le coupable ſur la mauſſade lecture qu'il avoit faite ; mais il annonça tout le contraire, & ajouta qu'il regardoit la Tragédie d'Athalie, comme le Poéme le plus travaillé & le plus beau de M. Racine. Ce diſcours cauſa un grand étonnement à toute l'aſſemblée ; mais le Cavalier offrit de ſoutenir ce qu'il avançoit par la ſimple lecture de la Piéce : on le prit au mot, & Athalie eut autant d'admirateurs, qu'elle eut d'auditeurs.

1716. » *mettant tout leur eſprit à faire parler*
» *leurs perſonnages d'une maniére qui*
» *peut rendre leur cauſe ſi bonne, qu'on*
» *eſt plus porté à approuver ou à excuſer*
» *les plus méchantes actions, qu'à en*
» *avoir de la haine. Mais comme il eſt*
» *bien difficile que deux enfans d'un*
» *même pere ſoient ſi également parfaits,*
» *qu'il n'ait pas plus d'inclination pour*
» *l'un que pour l'autre ; je voudrois*
» *bien ſçavoir laquelle de ces deux Piéces*
» *il aime davantage. Pour moi, je vous*
» *dirai franchement que les charmes de*
» *la cadette n'ont pû m'empêcher de don-*
» *ner la préférenee à l'ainée. J'en ai*
» *beaucoup de raiſons, dont la princi-*
» *pale eſt que j'y trouve beaucoup plus*
» *de choſes édifiantes & très-capables*
» *d'inſpirer la piété.*

« Un pareil jugement, quelque flat-
» teur qu'il ſoit, ne ſatisfaiſoit point un
» Auteur toujours plus content, ſuivant
» la coutume, de ſon dernier Ouvrage
» que les autres, ſurtout lorſqu'il en a
» de ſi juſtes raiſons. Etonné de voir que
» ſa Piéce, loin de faire dans le Public
» l'éclat qu'il s'en étoit promis, reſtoit
» dans l'obſcurité, il s'imagina qu'il
» avoit manqué ſon ſujet, & il l'a-
» vouoit ſincérement à Boileau, qui lui
» ſoutenoit au contraire qu'Athalie étoit

» ſon chef-d'œuvre. *Je m'y connois*, » diſoit-il, *& le Public y reviendra.* » Sur ces eſpérances l'Auteur ſe raſſu- » roit : il a cependant été toujours con- » vaincu, que s'il avoit fait quelque » choſe de parfait, c'étoit Phédre, & ſa » prédilection pour cette Piéce étoit fon- » dée ſur des raiſons très-fortes. Car » quoique l'action d'Athalie ſoit bien » plus grande, le caractére de Phédre eſt « comme celui d'Œdipe, un de ces ſu- » jets rares, qui ne ſont pas l'Ouvrage » des Poëtes, & qu'il faut que la Fable » ou l'Hiſtoire leur fourniſſent. Tout le » monde ſçait que la principale qualité » qu'Ariſtote, ou plûtôt que la Tragé- » die demande dans ſon Héros, eſt qu'il » ne ſoit, ni tout-à-fait vicieux, ni tout- » à-fait vertueux; parce qu'un ſcélérat, » quelque malheur qui lui arrive, ne » fait jamais pitié, & qu'un homme » tout-à-fait exemt de foibleſſe, & qui » ne s'eſt attiré ſon malheur par aucune » faute, cauſe plus de chagrin que de » pitié; au lieu que le malheureux qui » mérite de l'être, & qui en même-tems » mérite d'être plaint, intéreſſe toujours: » c'eſt ce qui ſe trouve admirablement » dans Phédre, qui, dévorée par une » infâme paſſion, eſt toute la premiére » à ſe prendre en horreur : je ne ſçais

1716.

1716. » même ſi par-là ſon caractére n'eſt pas
» beaucoup plus tragique que celui d'Œ-
» dipe, qui dans le fond n'eſt qu'un
» homme fort ordinaire, à qui le hazard
» a fait commettre de grands crimes, ſans
» qu'il en ait eu l'intention, & chez qui
» l'on ne peut voir cette *douleur ver-*
» *tueuſe*, qui fait la beauté du caractére
» de Phédre ; mais on peut dire auſſi que
» ce caractére eſt le ſeul qui ſoit dans
» cette Tragédie : au lieu que dans Atha-
» lie, où ſe trouvent à la fois pluſieurs
» grands caractéres, l'action eſt plus
» grande, plus intéreſſante, & conduite
» avec plus d'art, en ſorte qu'on pour-
» roit, à mon avis, concilier les deux
» ſentimens, en diſant que le perſon-
» nage de Phédre eſt le plus parfait des
» perſonnages tragiques, & qu'Athalie
» eſt la plus parfaite des Tragédies.

» On en reconnut enfin le mérite ;
» mais la prédiction de Boileau n'eut ſon
» accompliſſement que fort tard, &
» longtems après la mort de l'Auteur.
» Les vrais Connoiſſeurs vantérent le
» mérite de cette Piéce. M. le Duc d'Or-
» léans, Régent du Royaume, voulut
» connoître quel effet elle produiroit ſur
» le Théatre, & malgré la clauſe inſérée
» dans le Privilége, ordonna aux Co-
» médiens de l'éxécuter. Le ſuccès fut

» étonnant, & les premières représen- 1716.
» tations faites à la Cour, donnoient
» un nouveau prix à cette Piéce, parce
» que le Roy étant à peu près de l'âge
» de Joas, on ne pouvoit, sans s'atten-
» drir sur lui, entendre quelques vers,
» comme ceux-ci.

Voilà donc votre Roy, votre unique espérance;
. . . . . .
J'ai pris soin jusqu'ici de vous les conserver.
. . . . . .
Du fidéle David c'est le précieux reste.
. . . . . .
Songez qu'en cet enfant tout Israël réside.

» Si M. Racine ne fut pas récompensé
» de ses deux Tragédies saintes par les
» éloges du Public, il en fut récompensé
» par la satisfaction que Louis XIV. té-
» moigna en avoir reçue, & il en eut
» pour preuve au mois de Décembre
» 1690. l'agrément d'une Charge de
» Gentilhomme ordinaire de Sa Ma-
» jesté. (*a*) Il eut encore l'avantage de
» contenter Madame de Maintenon, &c.

Au mois de Février 1702. La Tragédie d'Athalie fut représentée à Versailles, par

(*a*) « A condition de payer à Madame Torff, veuve » de celui dont on lui donnoit la charge, dix mille » livres, qui furent payées le 23 du même mois de » Décembre. »

1716. les perſonnes les plus qualifiées de la Cour, & même Madame la Ducheſſe de Bourgogne y prit un rôle. Voici le détail qu'en donna M. Devizé.

Mercure Galant, Février 1702. *pages* 381-386.

« On a joué (à Verſailles) trois fois » Athalie de M. Racine, avec tous les » ornemens & les chœurs mis en muſique depuis longtems, par M. Moreau, qui avoit fait ceux d'Eſther. » Ces chœurs ont été parfaitement bien » éxécutés par les Demoiſelles de la » Muſique du Roy. Madame la Ducheſſe de Bourgogne a joué Joſabet, » avec toute la grace & tout le bon » ſens imaginable, & quoique ſon rang » pût lui permettre de faire voir plus de » hardieſſe qu'un autre, celle qu'elle a » fait paroître ſeulement pour marquer » qu'elle étoit maîtreſſe de ſon rôle, a » toujours été mêlée d'une certaine timidité, que l'on doit nommer plûtôt » modeſtie que crainte. Les habits de » cette Princeſſe étoient d'une grande » magnificence, & cependant on peut » dire que la perſonne ornoit encore plus » le Théatre, que la richeſſe de ſes habits, » M. le Duc d'Orléans a parfaitement » bien joué le rôle d'Abner, & avec une » intelligence que l'on n'attrappe que » lorſque l'on a beaucoup d'eſprit. M. » le Comte d'Ayen, (aujourd'hui M. le Maréchal

» Maréchal Duc de Noailles) & Mada-
» me la Comteſſe ſa femme ont très- 1716.
» bien remplis leurs rôles. Quand on a
» de l'eſprit infiniment, on réuſſit dans
» tout ce qu'on ſe donne la peine d'en-
» treprendre. Madame la Préſidente de
» Chailly s'eſt fait admirer dans le rôle
» d'Athalie, & M. le Comte de l'Eſ-
» pare, ſecond fils de M. le Duc de
» Guiche, qui n'a que ſept ans, a char-
» mé dans le perſonnage du jeune Roy
» Joas. M. de Champeron qui eſt en-
» core fort jeune, a très-bien réuſſi dans
» le rôle du fils du Grand-Prêtre Joad,
» & celui de ce Grand-Prêtre a été joué
» par le Sieur Baron, (pere) qui, au ſen-
» timent de tous ceux qui ont eu l'hon-
» neur d'être nommés pour voir jouer
» cette Piéce, qui n'a été repréſentée
» que devant très-peu de monde, n'a
» jamais joué avec plus de force. A l'é-
» gard des autres Acteurs, qui ne s'é-
» tant point encore donné le divertiſſe-
» ment de repréſenter des Piéces de
» Théatre, ignoroient eux-mêmes s'ils
» avoient quelque talent pour cela, tous
» ceux qui ont eû le plaiſir de les voir
» jouer, ont dit hautement que les meil-
» leurs Comédiens n'auroient pû jouer
» avec plus d'intelligence & de feu, ni
» faire répandre plus de larmes. On

» joignit à la troiſiéme repréſentation
1716. » d'Athalie, (*a*) les Précieuſes ridicules,
» de Moliére : cette petite Comédie fut
» éxécutée en perfection, & M. le Duc
» d'Orléans dans le rôle du Vicomte, &
» M. le Marquis de la Valiére dans
» celui du Marquis, réjouirent fort la
» compagnie. »

En 1716. les Comédiens du Roy obtinrent de M. le duc d'Orléans, Régent, la permiſſion de repréſenter Athalie ſur leur Théatre. Ils en ſupprimérent les Chœurs, (*b*) & cette Tragédie fut reçue

---

Mercure Galant, Février 1702. *p.* 400.

(*a*) « Le Samedi 21 Février, la Tragédie d'Athalie fut » repréſentée pour la troiſieme & derniére fois, & parut » dans une grande perfection. M. le Duc de Bourgogne » donna à minuit un grand *médianoche* aux Dames, » aux Aétrices de la Tragédie, & à quelques autres. »

(*b*) Le Sieur le Févre dans le *Mercure Galant du mois de Février* 1716. *pag.* 281 - 283. en annonçant la Tragédie d'Athalie pour le mois ſuivant, avança que M. Dancourt avoit revû & corrigé ce Poëme Dramatique, pour le mettre au Théatre. Ce fait eſt abſolument faux. Il eſt vrai que M. Dancourt fut chargé par ſa Compagnie de ſupprimer les chœurs de la Tragédie d'Athalie, & s'il en étoit beſoin, de joindre quelques vers pour faire une liaiſon avec ce qui précédoit ou ſuivoit ces chœurs. M. Dancourt trouva aiſément le moyen de ſupprimer les chœurs ſans être obligé de faire aucune augmentation : c'eſt une vérité dont on peut aiſément ſe convaincre en liſant Athalie. Muni de ce préſervatif, nous ne craignons plus d'expoſer aux yeux du Lecteur le paſſage du Sieur le Févre. « Mardi troi- » ſiéme jour du mois de Mars prochain, les Comédiens » Franç is doivent donner la premiére repréſentation » d'Athalie, Tragédie de l'illuſtre M. Racine. Je me » trouve en cet endroit de mon récit obligé en con- » ſcience de faire une humble amende honorable à M.

du Public avec les applaudiſſemens qu'elle méritoit. Le Sieur le Févre, chargé alors du Mercure Galant, rendit compte de la repréſentation de cette Tragédie, mais avec beaucoup de partialité ſur les Acteurs. Nous allons cependant employer ſes termes. 1716.

« Le trois de Mars on repréſenta ſur » le Théatre de la Comédie, la Tragédie » d'Athalie, ou M. Beaubour joua ſon » rôle de Grand-Prêtre très-bien & bien » fort. M. Dancourt fit le rôle de Mathan. Mademoiſelle Deſmare fit le rôle » d'Athalie, & Mademoiſelle Duclos, » celui de Joſabet. La conjecture de » cette repréſentation ſe trouva heureuſe pour ces Actrices & pour la Piéce ; » je crois être obligé d'apprendre au » Public, pourquoi Athalie & Joſabet » récitérent leurs rôles avec tant d'art » & de feu, que leur déclamation ravit Mercure Galant, Mars 1716. *pages* 183-187.

» Dancourt, & de me rétracter de toutes les vérités » déſobligeantes que j'ai dites des *Fêtes du Cours*, & » du *Vert Galant*, & de tant d'autres mauvaiſes Piéces, » dont il a la gloire d'être Auteur. Quel triomphe, » Meſſieurs, pour M. Dancourt ! Athalie de M. Racine » va briller ſur la Scéne ; revûe, augmentée, embellie, & corrigée par M. Dancourt ! L'eſprit de M. » Dancourt va ranimer les vers de ce grand homme. » Racine va enfin ſortir du tombeau tout couvert de » gloire, ou plûtôt ſa muſe va reparoître à nos yeux, » pour partager ſes nouveaux lauriers avec M. Dancourt ! ! ! »

» tous leurs Spectateurs. D'amies inſé-
1716. » parables qu'elles étoient avant qu'il
» fût queſtion d'Athalie, elles ſe ſont,
» (vous n'aurez pas de peine à deviner
» pourquoi,) jurées une ſi forte inimi-
» tié, que c'eſt aux motifs de leur haine
» que le Public a la principale obliga-
» tion du ſuccès de cette Tragédie, dont
» en effet les deux premiéres Actrices,
» ſont dans tout le corps de la Piéce,
» deux ennemies irréconciliables. Ma-
» demoiſelle Mimi Dancourt y joua le
» rôle de Zacharie avec toute la no-
» bleſſe & toute la grace imaginable.
» Pour Joas, dont le rôle fut repréſenté
» par le fils de Laurent, Concierge de la
» Comédie, il fut admiré & applaudi de
» tout le monde, & à proportion de ſon
» âge, il ſurpaſſa de beaucoup tous les
» autres Acteurs de la Tragédie. Il y a
» lieu d'eſpérer qu'un jour il effacera
« tous ſes Camarades. » (*a*)

Un autre Auteur, qui n'étoit guidé par aucune paſſion, rendit compte de la repréſentation d'Athalie en 1716. Nous allons rapporter ce paſſage. *

« Les Comédiens François ont joué

* Hiſtoire Journaliére de Paris, Brochure *in*-12. Paris, Etienne Ganeau, 1716. Article V. *pag.* 10 & *ſuivantes.*

(*a*) Ce jeune Laurent ne s'attacha point à ſe former pour le Théatre, & mourut peu d'années après ce début.

» dans le Carême, pour la premiére fois, » Athalie, Piéce de M. Racine. Elle » avoit été faite, il y avoit longtems, pour » Saint Cyr, & n'avoit jamais paru à » Paris. Elle a eu pluſieurs repréſenta- » tions qui furent toutes applaudies, de » même que celle qui fut faite *aux* » *Thuilleries devant le Roy, dans ſon* » *appartement*; * auſſi doit-on la louan- » ge aux Acteurs d'avoir repréſenté cette » Tragédie d'une maniére parfaite, & » avec tout l'art du Théatre. »

1716.

* Cette repréſentation ſe fit le Lundi 30 Mars 1716.

Nous aurons ſoin de parler à la ſuite de cet Ouvrage des repriſes de la Tragédie d'Athalie, ſans oublier une critique de cette Piéce, par M. l'Abbé Pellegrin, inſérée dans le Mercure de France des mois de Septembre & Octobre 1722.

1716.

LA GUINGUETTE DE LA FINANCE,

Comédie en proſe, & en un Acte, précédée d'un Prologue, & ſuivie d'un divertiſſement, * *par M.* DANCOURT, non imprimée,

* La Muſique eſt de M. Mouret.

Repréſentée pour la premiére fois, après la Tragédie d'*Aſtrate*, le Mardi 19 May. (Cinq repréſentations, la derniére le 26 du même mois.)

LE peu de ſuccès de cette Piéce a ſans doute empêché M. Dancourt de la donner à l'impreſſion, ainſi nous ne connoiſſons cette Comédie que par les Regiſtres des Comédiens, & un paſſage du Mercure Galant du Sieur le Févre, ennemi déclaré de l'Auteur.

Mercure Galant, May 1716, *pages* 292-295.

« Les Comédiens François repréſen-
» térent vers le commencement de ce
» mois, *la Princeſſe d'Elide*, dont ils
» raſſaſiérent les Spectateurs juſqu'au
» jour que les Italiens parurent à Paris
» pour la premiére fois (le 18 Mai) le
» lendemain 19 ils ſervirent *Aſtrate*, an-
» cienne Tragédie, de M. Quinault. Cette
» Tragédie fut ſuivie de la premiére re-
» préſentation de *la Guinguette de la*

» *Finance.* Tout ce qui peut donner du » relief à cette déteſtable Piéce, c'eſt » qu'elle eſt de la façon de *M. Dan-* » *court.* Je m'étois morfondu ſur ſon » *Vert Galant :* qu'il me permette du » moins de m'égayer à ſa Guinguette. 1716.

» Quelle extravagante envie a-t-il eu » dans ſon Prologue, de nous entrete- » nir du couroux de Jupiter, & de ſa » foudre prête à exterminer les coupa- » bles? Qu'entend-il par ſa Venus, & ſes » amours, dont les graces ſouveraines, » détournent les redoutables coups de » ce Dieu, dans l'inſtant qu'il va lancer » ſon tonnerre? Quelle alluſion! quelle » pauvreté! Paſſons au corps de l'Ou- » vrage.

» Invente-t-il une Hiſtoire pour faire » le plan de ſa Comédie? Quelle miſé- » rable fable! ..... Mais pardonnez- » moi, il y a un petit air de Cothurne. » Il y a de nombreuſes, & d heureuſes » reconnoiſſances, de belles ſituations, » de tendres embraſſemens, & des génu- » fléxions. Ah! mon pere! ah! ma fille! » ah! ma femme! Tout cela ne ſeroit- » il pas des lambeaux de pluſieurs Pié- » ces qu'il a pillées, ou reçues de diffé- » rens Auteurs, & dont il voudroit dans » celle-ci, faire une eſpéce de reſtitu- » tion à leurs propriétaires? Mais le plus

» beau le voici : Meſſieurs, il a des
1716. » mœurs ! eſt-il un plus rare ſujet d'é-
» tonnement pour tous ceux qui con-
» noiſſent l'eſprit & les Ouvrages de M.
» Dancourt ? Du reſte, ſon mérite à part,
» les divertiſſemens en ſont jolis. M.
» *Mouret* en a compoſé la Muſique,
» c'eſt une preuve qu'elle eſt bonne. »

Le Sieur le Févre, en qualité de Journaliſte, auroit plus contenté le Public, en donnant un petit extrait de cette Piéce, qu'en ſe livrant d'une façon peu meſurée, à l'envie de dire du mal de M. Dancourt.

LE TRIPLE MARIAGE,

*Comédie en proſe, & en un Acte, ſuivie d'un divertiſſement *, par M. NÉRICAULT DESTOUCHES,*

Muſique de M.

Repréſentée pour la premiére fois, après la Tragédie de *Bérénice*, le Mardi 7 Juillet. Suſpendue après ſa quatriéme repréſentation le 13 du même mois ; repriſe le Dimanche 9 Août. (Sept repréſentations, la derniére le 22 du même mois.)

UNe petite aventure de famille, qui précéda de quelque tems la repréſentation de cette Comédie, ſemble en avoir fourni l'idée : voici le fait. Un homme

homme d'un âge avancé, pere d'un fils & d'une fille, qui avoient déja paſſé le printems de leur âge, s'aviſa d'épouſer en ſecret une jeune perſonne, qui au bout de quelques mois l'engagea à déclarer ſon mariage. Le bonhomme jugea à propos de faire cette confidence à la fin d'un grand repas, où il avoit invité ſes plus intimes amis, ſon fils, ſa fille & les parens de ſa femme. Son fils, après l'avoir félicité ſur le choix qu'il avoit fait, ajoûta qu'il ſe trouvoit dans le même cas, en montrant une très-jolie perſonne qui étoit de l'aſſemblée, & qu'il avoit épouſé depuis quelques années. La fille du bonhomme fit un pareil aveu pour un Cavalier de la même compagnie. Le pere un peu ſurpris, mais ſe rendant juſtice, approuva ce que ſes enfans avoient fait, & on bût une ſanté générale à ces trois Mariages. 1716.

Si, encore une fois, M. Deſtouches a employé ce canevas, il l'a brodé avec bien de l'art; il régne dans la Comédie du Triple Mariage une gaîté & un comique, qui a mis cette Piéce au rang de celles de Moliére, par l'agrément avec laquelle le Public la reçoit toute les fois qu'on la repréſente.

1716.

L'AVEUGLE CLAIRVOYANT;

Comédie en vers, & en un Acte, par M. LE GRAND,

Repréſentée pour la premiére fois, après la Tragédie d'*Agrippa*, ou *le faux Tibérinus*, le Vendredi 18 Septembre. (Seize repréſentations, la derniére le 19 Octobre ſuivant.)

DAns le VIIe Volume de cette Hiſtoire, *pages* 226-228. nous avons rendu compte d'une Comédie ſous le même titre, de M. Broſſe, & nous avons ajouté, en terminant ſon extrait, que M. le Grand en avoit employé tout le fond, mais qu'il s'en étoit ſervi en homme de goût & d'eſprit. En effet, cette Piéce-ci eſt très-bien conduite, les rôles ſoutenus, l'intrigue heureuſe & plaiſante, & le dénouement très-naturel. Comme elle paroît très-ſouvent au Théatre, nous ſommes diſpenſés d'entrer dans un plus long détail à ſon ſujet; le Lecteur nous ſçaura plus de gré de l'article ſuivant.

1716.

« ON ne connoiſſoit point avant l'an-
» née 1716. les Bals publics, Spec-
» tacle nouveau, qui commença pour
» la premiére fois, (ſur le Théatre de
» l'Académie Royale de Muſique, (*a*)
» le Jeudi 2 Janvier (1716.).... Au
» mois de Septembre ſuivant, les Co-
» médiens François obtinrent de Mon-
» ſeigneur le Duc d'Orléans, Régent,
» la même permiſſion de donner des Bals
» publics ſur leur Théatre, & qui leur
» fut expédiée le 26 Décembre de la
» même année.

Hiſtoire Journaliére de Paris, brochure *in*-12. Paris, Etienne Ganeau, 1716. article 2. *pag.* 2 & *ſuivantes.*

On trouve ſur le Regiſtre de l'année 1716. Depuis le 20 Octobre juſqu'au 23, relâche au Théatre pour préparer la Salle du Bal. Voici le compte que l'Auteur de l'Hiſtoire Journaliére de Paris, ci-devant cité, rendit de la Salle de Bal des Comédiens François, & du ſuccès de ces Bals.

« Les Bals de l'Opéra recommen-
» cerent le 26 Décembre (1716.) &
» les Comédiens François ayant obtenu
» la même permiſſion en donnerent le

Hiſt. Journaliére, &c. année 1717. *p.* 32. article 14.

(*a*) On trouvera une deſcription de la Salle du Bal de l'Académie Royale de Muſique dans le *Dictionnaire des Théâtres de Paris.*

» lendemain de ſemblables pour la pre-
1716. » miére fois.

» Leur Salle étoit plus décorée que » celle de l'Opéra, mais de la même fa- » çon ; le Parterre élevé au niveau du » Théatre, & de l'Amphitéatre, les joi- » gnoit de même par le moyen de deux » abatans ; mais la machine étoit plus » aiſée, quoique du même Inventeur, » *le Frére Nicolas*, Auguſtin, connu » par d'autres inventions, (entr'autres » celle du Pont tournant des Thuille- » ries, &c.) quatre leviers enchaſſés » dans quatre poteaux placés aux qua- » tre angles, élevoient & abaiſſoient le » plancher du Parterre, chargé quelque- » fois de plus de vingt perſonnes. Quand » il eſt à la hauteur qu'il convient, ſeize » chevillettes fourchées, couchées deſ- » ſous entre les ſolives & le plancher, » ſe dreſſent & le ſoutiennent, avec qua- » tre branches de fer, attachées au deux » côtés, qui reçoivent les abatans ; ce » qui s'éxécutoit avec tant de facilité, » que ſix enfans, dans un beſoin, pou- » voient ſuffire. Il y avoit comme à » l'Opéra une double ſimphonie ; celle » du côté du Théatre étoit placée dans » un enfoncement, qui en occupoit le » fond, ſans ſaillie, ce qui faiſoit un » bel effet, & la décoration juſqu'aux

» balcons repréſentoit des loges rem- 1716.
» plies de maſques bizarrement dégui-
» ſés. La Salle étoit éclairée dans ſa
» longueur, de dix-huit luſtres & de ſoi-
» xante & quatre bras, dont la moitié
» étoit à branches : il y avoit un grand
» feu dans les foyers, agrémens qu'on
» n'avoit point à l'Opéra, auſſi pour-
» roit-ce bien être ce qui contribua da-
» vantage à y attirer plus de monde (*a*).
» Du reſte, le même ordre y a été ob-
» ſervé, & les uns & les autres ont
» continué également juſqu'à la fin du
« Carnaval.

(*a*) L'Auteur de l'*Hiſtoire Journaliére de Paris* auroit dû ajoûter : que le Public ſe déclara d'une façon ſi marquée pour les Bals des Comédiens François, que ceux de l'Opera devinrent déſerts, & que les trois derniers jours du Carnaval, l'Académie Royale de Muſique ſupprima ſes Bals. Ce ſuccès des Comédiens fut de peu de durée, car ſur les remontrances des Directeurs de l'Opera, on leur ôta le Privilége des Bals pour les années ſuivantes.

1716.

SOPHONISBE,

Tragédie de M. CHANCEL DE LA GRANGE, non imprimée,

Repréſentée pour la premiére fois, le Mardi 10 Novembre. (Quatre repréſentations, la-derniére le 16 du même mois de Novembre.)

SAns donner ici une liſte des Sophoniſbes qui ont été miſes au Théatre François, nous allons rapporter ce qu'en a dit un Auteur périodique de ce tems, en parlant de cette derniére Piéce de Sophoniſbe.

Nouveau Recueil de Piéces fugitives, d'Hiſt. & de Littérature, &c. par M. l'Abbé Archimbaud, *in*-12. Paris, T. premier, *p.* 153-155.

« M. de la Grange, déja connu par » quelques Piéces de Théatre, a donné » depuis peu *Sophonisbe*, Tragédie, que » les Comédiens François repréſente- » rent le 10 Novembre 1716.... Cette » Piéce n'a point eu de ſuccès. L'Auteur » s'en prend aux corrections qu'on l'a » obligé de faire à ſa Tragédie. En voici » quatre vers qu'on a trouvé fort beaux, » mais dont la morale eſt un peu négli- » gée. Aſdrubal parlant à ſa fille Sopho- » niſbe, au ſujet de Maſſiniſſe, dont » elle eſt aimée, & à qui il veut qu'elle » demande une grace, lui dit :

1716.

Songez qu'il eſt des tems où tout eſt légitime ;
Et que ſi la Patrie avoit beſoin d'un crime,
Qui put ſeul relever ſon eſpoir abbattu,
Il ne ſeroit plus crime, & deviendroit vertu. *

* *On voit aſſez qu'il s'agiſſoit d'une trahiſon.*

Voici un autre paſſage au ſujet de la même Tragédie, nous l'empruntons du *Nouveau Mercure, mois de Janvier 1717. pag. 244-246.*

« Il y a déja du tems que *Sémiramis*, » Tragédie de M. Crébillon a été an- » noncée : comme il eſt Auteur de ré- » putation, & qu'on parle avantageu- » ſement de ſa Piéce, on ſouhaite avec » impatience que les obſtacles qui en » ont juſqu'à préſent retardé la repré- » ſentation, ceſſent bientôt. Il faut croire » qu'elle aura un ſuccès plus heureux » que la SOPHONISBE de M. de la Gran- » ge, pour laquelle le Public témoigna ſi » peu de curioſité, qu'elle n'y paſſa pas » la quatriéme repréſentation. Je dois » dire cependant à la louange de l'Au- » teur, que la Piéce étoit très-bien con- » duite, & que les vers en étoient beaux, » les caractéres bien ſoutenus, & les » ſentimens nobles.

« Le ſeul défaut conſidérable qu'on » pourroit reprocher à cette Piéce, c'eſt » d'avoir été traitée d'après le grand Cor- » neille ; perſonne ne pouvant s'imagi- » ner qu'on pût aller plus loin que lui.

1716. » D'ailleurs, les diſcours peu avanta-
» geux que l'Auteur prétend que quel-
» ques perſonnes avoient répandus de
» cette Tragédie, joint à quelques chan-
» gemens qu'on a éxigé de lui, ne con-
» tribuérent pas peu à la faire tomber.
» Il ne tint pas à Mademoiſelle Deſmare
» qu'elle ne la ſoutint, puiſqu'elle n'y
» joua pas moins bien que dans *Ino*,
» Piéce du même Auteur, où elle ſe fit
» reconnoître pour une des premiéres
» Actrices du monde. »

LE BOURGEOIS GENTILHOMME,

Comédie-Ballet, en proſe & en cinq Actes, par M. MOLIE'RE,

Repréſentée par l'Académie Royale de Muſique, & par les Comédiens du Roy, ſur le Théatre du Palais Royal, le Mercredi 30 Décembre. (*a*)

DEpuis que cette Comédie avoit été repréſentée devant le feu Roy à Chambord, en 1670. elle n'avoit point

(*a*) Le Mercredi 30 Décembre les Comédiens repréſentérent ſur le *Théatre du Palais Royal*, la Comédie du *Bourgeois Gentilhomme*, & continuerent d'y jouer toutes les ſemaines & le même jour, juſqu'au Mercredi

paru dans un ſi grand éclat. Les meilleurs ſujets de l'Académie Royale de Muſique, pour le chant & la danſe, furent réunies dans cette repréſentation. On ne parle point des Acteurs qui jouerent la Piéce, leur mérite étoit connu. Nous allons rapporter ſeulement la diſpoſition des Intermédes du chant & de la danſe, après un paſſage du *Nouveau Mercure*, *Janvier* 1717. *pages* 249 *&* 250. 1716.

« Ce ſeroit ici le lieu de parler du » Bourgeois Gentilhomme, repréſenté » avec tous ſes agrémens ſur le Théatre » du Palais Royal, par les Acteurs & » les Actrices de l'Opéra & de la Co» médie. Je m'abſtiendrai cependant » d'entrer dans aucun détail, il me ſuf» fira de vous dire que jamais Spectacle » n'a été plus brillant, mieux éxécuté & » plus ſuivi; il eſt certain que les ſe» cours que lui a fourni l'Opéra, ont » orné infiniment cette Piéce; c'eſt un » eſſai, ſelon toutes les apparences de » quelqu'autre divertiſſement, où les » Théatres fourniront leurs agrémens. »

Le Lecteur verra l'accompliſſement de cette eſpéce de Prophétie, dans les

30 Septembre 1722. A la ſuite de cette Hiſtoire, nous aurons occaſion de parler des repréſentations faites par les Comédiens François ſur le Théatre du Palais Royal.

années ſuivantes ; mais rendons-lui
1716. compte des perſonnes qui exécutérent les Intermédes de la Comédie du Bourgeois Gentilhomme.

ACTE PREMIER.

L'Eléve de Musique, M. Mantienne.

Une Musicienne, Mademoiſelle Antier.

Deux Musiciens, Meſſieurs le Mire & Muraire.

Ecoliers du Maître a Danser.

Meſſieurs Dumoulin, L. Marcel, Dumoulin 2e. Pécourt, Meſdemoiſelles Guyot & Prévoſt.

Garçons Tailleurs.

Meſſieurs Dumoulin 3e. Dangeville, Pécourt, Maltaire & Guyot.

SECOND ACTE.

Trois Musiciens. Meſſieurs Hardouin, Mantienne & Muraire.

Une Musicienne, Mademoiſelle Antier.

TROISIÉME ACTE.

Le Moufti.... M. de la Thorilliére. (*Comédien du Roy.*)

Dix Turcs, *chantans & aſſiſtans à la cérémonie*, Meſſieurs Corby, Vénec

pere & fils, Aléxandre, le Mire l'aîné, Boulay, Thomas, Deshayes, le Bel, Du Cheſne. 1716.

Six Turcs *danſans, aſſiſtans à la cérémonie*, Meſſieurs Blondi, Marcel, Dumoulin, L. Dangeville, Dumoulin 3e. Pierret.

CINQUIÉME ACTE.

Ballet des Nations.

Le Donneur de Livre, M. Blondy.

Spectateurs Musiciens, Meſſieurs Corby, Vénec pere & fils, Morand, Aléxandre, le Mire l'aîné, Boulay, Thomas, Deshayes, le Bel, du Cheſne; Meſdemoiſelles Paſquier, Limbourg, Guillot, la Roche, Tettelette, Kercoffen, Boiſſeau, Conſtance.

Deux Hommes du bel air, Meſſieurs le Mire & Boulay.

Une Femme du bel air, Mademoiſelle Antier.

Un Gascon, M. Lambert.

Un Suisse, M. Dun.

Un vieux Bourgeois babillard, M. Mantienne.

Une vieille Bourgeoise babillarde, M. Muraire.

1716. Trois Importuns, *danſans*, Meſſieurs Pécourt, Maltaire & Guyot.

Trois Espagnols *chantans*, Meſſieurs Muraire, Hardouin & Guédon.

Quatre Espagnols *danſans*, Meſſieurs Blondy, Marcel, Dumoulin L. & Dumoulin 4e. (*ce dernier ſeul.*)

Trois Espagnolettes *danſantes*, Meſdemoiſelles Iſſécq, La Ferriére, Harran.

Une Musicienne Italienne, Mademoiſelle Antier.

Un Musicien Italien, M. le Mire.

Un Arlequin, M. Dumoulin 2.

Trois Scaramouches, Meſſieurs Javilliers, Pierret, Rameau.

Piéces repriſes pendant le cours de l'année 1716.

La Princesse d'Élide, Comédie Héroïque, Ballet, de M. Moliére, le Samedi 2 Mai. VII. repréſentations.

Œdipe, Tragédie de M. Corneille, le Vendredi 7 Août. VIII. repréſentations.

Le Muet, Comédie en proſe & en cinq Actes, de Meſſieurs Brueys & Pala-

prat, le Vendredi 14 Août. XIV. repréſentations. 1716.

LA COUPE ENCHANTÉE, Comédie en proſe & en un Acte de M. Champmeſlé, le Vendredi 28 Août. XI. repréſentations.

PÉNÉLOPE, Tragédie, de M. l'Abbé Geneſt, le Samedi 26 Septembre. XVII. repréſentations.

LES VISIONNAIRES, Comédie en vers & en cinq Actes, de M. Deſmareſt, le Samedi 2 Novembre. II. repréſentations. (Cette Piéce n'a pas été repriſe depuis.)

LE CHEVALIER A LA MODE, Comédie en proſe & en cinq Actes. de Meſſieurs Saintyon & Dancourt, le Samedi 23 Novembre. XIV. repréſentations.

1717.

SÉMIRAMIS,

Tragédie, de M. de CRÉBILLON,

Repréſentée pour la premiére fois, le Samedi 10 Avril. (Sept repréſentations, la derniére le Dimanche 25 du même mois d'Avril.)

Le nouveau Mercure, Avril 1717. *p.* 112-113.

« LE Samedi 10 de ce mois, (d'Avril) » les Comédiens François donnérent » la premiére repréſentation de *Sémira-* » *mis*, Tragédie de M. de Crébillon; » on en a dit d'abord du moins autant » de mal que de bien, c'eſt l'allure or- » dinaire. Malgré ce partage de ſenti- » mens, elle fut continuée le Lundi, le » Mercredi ſuivant, & le Jeudi elle fut » jouée avec ſuccès, en préſence de la » Cour, ſur le Théatre du Palais Royal, » ce qui fait préſumer qu'elle ſe ſoutien- » dra malgré la critique. Mademoiſelle » Deſmare, qui fait le rôle de Sémira- » mis m'en eſt caution : d'ailleurs, le rôle » d'Agénor, qui eſt le dominant de la » Piéce, & ſenſément éxécuté par M. » Beaubour, ne contribuera pas peu à la » maintenir (*a*).

(*a*) Les rôles de Bélus & de Ténéſis étoient remplis par le Sieur Ponteuil & la Demoiſelle Dangeville, & les autres par les Sieurs Guérin, du Boccage, Fon-

» Madame Gomez, (dit un Journaliſte
» de l'Europe Sçavante) avoit déja mis 1717.
» au Théatre le ſujet (la Tragédie de L'Europe
» Sémiramis) qui nous fait parler ici. (*a*) Sçavante,
» Cette conſidération n'a pû retenir le Janvier 1718.
» zéle poëtique de M. de Crébillon; il *p.* 136 *& ſuiv.*
» avoit apparemment commencé ſa Tra-
» gédie, lorſque cette Dame donna la
» ſienne. Comment eut-il conſenti à
» rendre pluſieurs travaux inutiles ?

» On n'a guéres vû de Piéces, dont
» on ait dit en même-tems plus de bien

---

tenai, & la Demoiſelle Sallé. L'Auteur du nouveau Mercure, non content d'avoir fait ici l'éloge de la célébre Actrice qui repréſentoit Sémiramis, ajoute encore dans un autre endroit de ſon Journal, cette réflexion, au ſujet de la Tragédie de *Samſon*, nouvelle alors au Théatre Italien. « Il ſemble, (dit cet Au- Nouveau
» teur,) qu'après un compoſé ſi bizarre du profane avec Mercure, A-
» le Sacré, on devroit trouver encore plus étrange vril 1717. *p.*
» que l'on ſuivit avec empreſſement une Piéce ſi oppoſée 139.
» aux loix du Théatre François. Voilà préciſément ce
» qui fait l'éloge des Comédiens Italiens, & de *Lélio*
» en particulier; puiſque malgré toutes ces diſparates,
» ce dernier Acteur ſaiſit avec tant d'ame, la dignité
» de ſon ſujet, qu'il s'empare de la bienveillance du
» Spectateur, & lui impoſe tellement par la vérité
» de ſon jeu, que ſouvent il s'attire des applaudiſſe-
» mens dans des endroits qui feroient ſiffler tout autre
» Comédien. Si le Théatre Italien a ſon *Lélio*,
» (continue l'Auteur du Mercure,) *la Scéne Fran-*
» *çoiſe a Mademoiſelle Deſmare, par excellence, à qui*
» *on doit la même juſtice dans Sémiramis.* »

(*a*) Voyez l'article de Sémiramis, Tragédie de Madame Gomez, ci-deſſus, *page* 217. Ajoutons que la Tragédie de M. de Crébillon avoit été annoncée dans le nouveau Mercure du mois de Janvier 1717. à l'article de la Tragédie de Sophoniſbe, de M. Chancel de la Grange.

1717. » & de mal que de celle-ci : elle a ſuſ-
» cité, même avant que d'être jouée, di-
» verſes factions au Parnaſſe. Depuis
» qu'elle a été repréſentée, peu s'en eſt
» fallu qu'elle ne nous ait fourni d'au-
» tres cataſtrophes preſqu'auſſi tragi-
» ques que la mort funeſte de la Reine
» de Babylone. L'Auteur, après ſept ou
» huit repréſentations, avoit retiré ſa
» Tragédie d'entre les mains des Comé-
» diens ; (*a*) Sémiramis fut à peine ren-
» due au porte-feuille, que certains mé-
» diſans accuſérent M. de Crébillon de
» s'être laiſſé ſéduire par l'eſprit de ven-
» geance. Il avoit deſſein, à ce qu'ils pu-
» blioient, de faire imprimer ſa Piéce
» avec une ample Préface, où il n'auroit
» pas ménagé beaucoup pluſieurs aſſem-
» blées trop fréquentes dans Paris, pour
» le malheur de quelques Poëtes. L'Au-
» teur vient de ſe juſtifier ; il a fait im-
» primer Sémiramis, & n'a pas même
» donné d'avertiſſement. »

Comme cette Tragédie eſt extrême-ment connue, nous paſſons l'extrait que le Journaliſte en a donné, mais nous

(*a*) Après la ſeptiéme repréſentation, l'Auteur jugea à propos de retirer ſa Piéce. « On répandit dans le » monde (dit l'Auteur du Mercure) qu'il avoit obte- » nu des Comédiens qu'elle fut ſuſpendue juſqu'à l'Hy- » ver ſuivant. » Cependant cette Tragédie n'a point été repriſe depuis.

croyons

croyons ne pouvoir nous diſpenſer de tranſcrire ici les réfléxions qu'il y a ajoûté. « Le Public, (continue le Journaliſte,) en ſe partageant ſur le ſujet de » Sémiramis, a ſuivi le train ordinaire. » La Ville avoit critiqué, il étoit dans la » régle que la Cour approuvât : ce ſont » deux eſpéces de Républiques, compoſées d'hommes différens : ils ſe » mocquent les uns des autres, ont-ils » raiſon ? Afin que les perſonnes déſintéreſſées puiſſent prononcer ſur le différent dont il s'agit ici, rapportons » les objections que les Cenſeurs ont » faites contre Sémiramis. 1717.

» Le caractére de *Bélus* eſt la premiére choſe qui ait bleſſé les Critiques. » L'Auteur, diſent-ils, nous annonce » Bélus comme un perſonnage vertueux, » & jamais vertu ne fut plus ſuſpecte.(*a*)

(*a*) L'Auteur du Mercure a donné auſſi un extrait de la Tragédie de Sémiramis, qu'il a ſemé de quelques réfléxions critiques, dont la plus grande partie tombe ſur *Bélus*. « J'ai peine à comprendre, (dit cet » Auteur) comment M. de Crébillon nous déſigne Bélus comme un perſonnage vertueux. Puis-je me perſuader qu'il entre dans l'ordre des devoirs de Bélus de » faire aſſaſſiner ſa ſœur ? Elle eſt coupable du meurtre » de Ninus, mais ce n'eſt pas à lui de punir le crime » d'une ſœur, à qui les Dieux ſemblent avoir fait grace... Il n'a, ſuivant M. de Crébillon, d'autre vûe que » celle de reſtituer à Ninias le trône de ſon pere : mais » il y a dix ans qu'on n'a eu aucunes nouvelles de Ninias : Bélus même, comme nous avons vû, com- Mercure de Juillet 1717. *p.* 148 *& ſuiv.*

» Ce Prince eſt un homme toujours al-
1717. » téré de ſang, qui paroît moins vouloir
» venger Ninus, que déſirer de perdre
» Sémiramis. Doutant ſi Ninias vit enco-
» re, & conſpirant avec tant d'ardeur con-
» tre la Reine, il nous met en droit de
» révoquer en doute les aſſurances qu'il
» donne de ſon déſintéreſſement. . . . .
» Avant Bélus, (ajoute le Journaliſte):
» on n'avoit guére vû d'homme ver-
» tueux, ſi opiniâtrément attaché à dé-
» crier le Ciel. On trouve ce Prince
» impie, juſques dans les priéres qu'il
» adreſſe aux Dieux : & on rapporte ces
» deux vers pour exemple.

Grands Dieux ! ſi vous n'oſez vous joindre à mon courroux,
Daignez pour un moment m'aſſocier à vous.

» mence à croire qu'il eſt mort : c'eſt alors qu'il ſe-
» hâte de vouloir répandre le ſang de la Reine : il y a
* Id. *p.* 161-162. » ci de l'ambition, ou du fanatiſme. . . . . * Le parti
» que prend Belus, (Acte III. Scène II.) le ſauve de
» tous ſoupçons d'ambition & d'intérêt. Il veut en-
» lever à ſa ſœur une couronne, dont il partage l'éclat
» avec elle, d'une couronne dont il eſt héritier, en
» excluant Ninias ; il veut donc faire monter au trône
» d'Aſſyrie le même Ninias, en ſe dépouillant de
» l'honneur de ſon alliance ; il en doit coûter la vie
» à la Reine ſa ſœur ; Ténéſis ſa fille va être ſacrifiée
» à un inconnu : mais on ne ſçauroit acheter trop
» cher l'honneur d'une ſi grande révolution. Au reſte,
» Bélus qui craint avec tant de fondement que Ninias
» ne ſoit mort ; Bélus, dis-je, ne voit-il pas que ſi
» Ninias eſt mort en effet, il aura avancé bien des
» frais dont on ne lui tiendra pas grand compte, &
» qui ne lui feront pas beaucoup d'honneur ? »

» Les Critiques, (c'eſt toujours le
» Journaliſte qui parle) n'ont pas meil- 1717.
» leure opinion de la vertu de *Mermé-*
» *cide*, que de celle de Bélus. Les Aſſy-
» riens, diſent-ils, euſſent-ils vû plus
» qu'un aſſaſſin dans ce *farouche* vieil-
» lard, s'ils ne l'euſſent connu comme
» nous, que depuis ſon retour à Babi-
» lone ? *Sémiramis* vient ſur les rangs,
» & trouve auſſi des Cenſeurs. Un grand
» nombre de gens s'obſtinent à ne pas
» rencontrer dans la Scéne V. du pre-
» mier Acte, & dans une partie de la
» IV. de l'Acte II. cette Reine im-
» périeuſe qui fit trembler l'Aſie. Son
» peu de ſoin à cacher les allarmes que
» lui cauſe ſon frere ; ſoit comme re-
» belle, ſoit comme Cenſeur : ſon at-
» tendriſſement, lorſqu'Agénor inſtruit
» de la paſſion qu'il lui a inſpirée, lui
» paroît encore indifférent : toutes ces
» foibleſſes ſemblent peu convenables à
» Sémiramis, ſur-tout, dit-on, ce vers :

Sans doute on vous aura prévenu contre moi. ACTE II. SCENE IV.

» ne devoit jamais ſortir de la bouche
» de cette Reine.

» Après avoir attaqué l'intégrité ſuſ-
» pecte de Bélus, la fauſſe probité de
» Mermécide, & la fierté mal ſoutenue
» de Sémiramis, on attaque l'impru-

» dence de l'Uſurpatrice & de ſon frere.
1717. » On trouve mauvais que Sémiramis,
» avertie des trahiſons du Prince, &
» accoutumée d'ailleurs à répandre le
» ſang, héſite quelque tems à perdre ſon
» ennemi : celle qui n'a point craint de
» commettre un parricide pour acquérir
» le trône, ne doit point craindre d'en
» commettre un ſecond pour ſe le con-
* ACTE II. SCENE IV. » ſerver. Ce que dit Agénor, * pour em-
» pêcher que la Reine n'éclate, doit pro-
» duire un effet tout contraire. Plus Bélus
» eſt puiſſant, plûtôt Bélus doit périr.

» Bélus, demandent les Critiques,
» eſt-il plus prudent que ſa ſœur ? Il y a
» tout lieu de douter qu'Agénor veuille
» être complice de la conſpiration. Ce-
» pendant Bélus va découvrir à ce Hé-
» ros tout le danger qui menace la Rei-
» ne. Il va lui apprendre même des par-
» ticularités importantes de la trame qui
» s'ourdit. Une conduite ſi peu ſenſée eſt
» indigne, dit-on, d'un politique tel
» que doit être Bélus. (*a*) Paſſons à ce

(*a*) « Il paroît que Bélus eſt bien imprudent de ne
» pas s'aſſurer de la foi d'Agénor, avant de lui confier
» des ſecrets ſi importans.... Je ſçais bon gré à ce
» dernier de ne point prendre conſeil de ſa paſſion
» pour Ténéſis, & de demeurer fidéle à la Reine ;
» mais je ne lui pardonne pas le jugement qu'il pro-
» nonce en faveur de Bélus. Il ne doit point qualifier
» d'homme vertueux un frére perfide, qui médite d'aſ-

» que l'on objecte contre la conduite
» de la Piéce. Ce qui d'abord étonne 1717.
» les Cenſeurs, c'eſt que Bélus ne ſoup-
» çonne pas Agénor d'être Ninias. De-
» puis dix ans Ninias a quitté Merméci-
» de ; depuis un pareil nombre d'années,
» Agénor ſuit le parti des armes : ſi Ni-
» nias reſpire, il doit toucher à la fin de
» ſon cinquiéme luſtre. Agénor paroît
» de cet âge, & l'on ignore ſon origine.
» De plus, Agénor eſt un Héros, & ſi
» l'on en croit ce qu'a promis la jeuneſſe
» de Ninias, ce trait achéve entr'eux la
» reſſemblance. Comment cette reſſem-
» blance n'engage-t-elle pas Bélus à re-

» faſſiner ſa ſœur ; aſſaſſinat pour lequel il devoit avoir
» d'autant plus d'horreur, que ne ſçachant rien des
» deſſeins qu'on a en faveur de Ninias, il ne doit
» ſuppoſer à l'aſſaſſin d'autres vûes que celles de s'em-
» parer lui-même du trône. » (*Le nouveau Mercure, Juillet*, 1717. *p.* 164. L'Auteur de qui nous emprun-tons cette réflexion, en ajoute une autre touchant la ré-ſolution que Bélus prend de marier ſa fille Ténéfis avec Agénor. « Mermécide repréſente inutilement que cette
» Princeſſe eſt déja mariée avec Ninias, qui

En a gardé peut-être une tendre mémoire.

» Voilà, (continue-t-il) un *peut-être*, qui n'eſt point
» ici ſans raiſon : Mermécide n'a pas grand tort de
» douter un peu, ſi des époux de cinq ans, qui ne
» ſe ſont vûs qu'un moment, auront conſervé l'un
» pour l'autre un ſouvenir bien tendre : je ne ſçais
» pourquoi Bélus n'a pas recours à quelque nullité,
» ou moyen d'abus, contre ce vieux mariage que
» lui propoſe Mermécide ; cela le ſortoit tout d'un
» coup d'affaire. »

» chercher de quelle maniére ce Héros
1717. » eſt entré dans les Troupes Aſſyrien-
» nes ? Comment Mermécide, ſi em-
» preſſé à chercher le jeune Prince,
» paſſe-t-il environ vingt heures à la
» Cour de Sémiramis, ſans porter Bé-
» lus à s'informer de la cauſe d'un rap-
» port ſi parfait entre Agénor & Ni-
» nias ?

» Ce que dit Madate dans la II.
» Scéne du I. Acte, n'inquiéte pas
» moins les Spectateurs, que le peu de
» curioſité de Bélus & de Mermécide.
» Il paroît que Mégabize & Madate s'é-
» toient chargés d'aſſaſſiner la Reine:
» pourquoi ſi ce dernier ſe défioit de ſon
» complice, & s'il voyoit une occaſion
» favorable à l'attentât contre Sémira-
» mis, pourquoi, dit-on, céde-t il à Mé-
» gabize le ſoin d'éxécuter le forfait ? Ne
» voit-il pas que la Reine ſauvée, le
» complot eſt découvert, & par con-
» ſéquent Bélus, lui Madate, & tout le
» reſte du parti touchent à une perte
» certaine ? Il eſt vrai qu'il n'y a point
» de certitude abſolue de la trahiſon de
» Mégabize : mais dans des conjoctu-
» res ſi délicates, le moindre ſoupçon
» ſuffit, ſur-tout pour un homme auſſi
» déterminé à l'aſſaſſinat, que Ma-
» date.

» On déſireroit auſſi plus d'éclairciſſe-
» ment ſur l'habileté de Bélus à con- 1717.
» duire des affaires auſſi importantes,
» que celles dont il eſt chargé. On ne
» voit pas aſſez comment il a eu l'a-
» dreſſe de faire jouer tant de reſſorts
» contre ſa ſœur, & de dérober ſi long-
» tems la connoiſſance de ſes démarches
» à cette Reine, *dont toute l'Aſie ad-*
» *mire la puiſſance.*

» Surtout, la maniére dont la recon-
» noiſſance d'Agénor & de Ténéſis eſt
» amenée, choque les Critiques. (*a*) Ils

(*a*) L'Auteur du Mercure eſt plus indulgent : il joint ſeulement la remarque ſuivante au ſujet de la Scéne de reconnoiſſance, (Acte IV. Scéne V.) * « Il me paroît » que M. de Crébillon fait commettre une grande » faute à Mermécide : ce Vieillard ne devoit-il pas » laiſſer croire à la Reine qu'Agénor étoit ſon fils ? » Cette erreur le tiroit du péril ; au lieu qu'en appre- » nant à Sémiramis qu'elle eſt mere de ce même Agé- » nor, il s'expoſe à ſe perdre avec lui. Je ne ſçais » pourquoi Sémiramis ne prévient pas les deſſeins qu'el- » le doit ſuppoſer à ſon fils, ſoutenu de l'appui de Bé- » lus, & des conſeils de Mermécide. Ambitieuſe & » déſeſpérée, comme je la vois ici, comment ne fait- » elle pas arrêter ces trois conféderés ? Elle laiſſe néan- » moins ſortir Ninias, & Mermécide. .. Elle médite » (Acte IV. Scéne VI.) La perte de Ténéſis ; cette » vengeance eſt dans le caractére de ſa paſſion, mais » je ſuis étonné qu'elle ait ordonné ſa mort, & l'ait » livré au miniſtre de ſa vengeance avant qu'elle la » connut pour ſa rivale.... Elle a donné ſes ordres » à Arbas dès le quatriéme Acte ; pourquoi n'ont-ils » pas été éxécutés ?.... Je comprens que ce même » Arbas devroit s'appercevoir qu'il court moins de pé- » ril en refuſant ſon miniſtére à la Reine déſeſpérée, » qu'il ne feroit en éxécutant le meurtre qu'elle éxige

* Id. *p.* 177.

1717. » prétendent que ces époux ne ſe recon-
» noiſſent que par la néceſſité où l'Au-
» teur ſe trouve de les rendre l'un à
* ACTE IV. SCENE II. » l'autre. * Ils ſe font part des circonſ-
» tances de leur Hyménée : & la ſi-
» tuation où ſe rencontre Ténéſis, de-
» vroit interrompre ce récit..... Pour
» le cinquiéme Acte, les Cenſeurs le
» croyent entiérement vicieux. La Piéce
« finit dès que Sémiramis eſt perſuadée
» que l'Inconnu eſt ſon fils : & elle en
» eſt perſuadée dès le quatriéme Acte.
» Il ne reſte à la Reine que de punir Té-
» néſis d'avoir été ſa rivale : & puiſque
» Ténéſis eſt entre ſes mains ; l'Uſur-
» patrice ne doit pas tarder un inſtant
» à ſe venger.

» Le Dialogue, auſſi bien que la con-
» duite, & les caractéres, a eu ſes Cen-
» ſeurs ; on a crû trouver pluſieurs en-
» droits peu exacts..... Ces fautes ſont
» d'autant moins excuſables, que M. de
» Crébillon ſçait, lorſqu'il le veut, s'ex-
» primer très-heureuſement. On a extrê-
» mement applaudi à la fin du ſecond
» Acte. »

» de lui. Ninias & Bélus ſont triomphans ; la Reine
» eſt trahie par ſa propre garde ; Arbas eſt le ſeul de
» tous ſes ſujets qui lui ſoit reſté fidéle : que fera-t-il
» tout ſeul cet Arbas ? »

On

On voit par cet extrait, que le Journaliſte touchant légérement la conduite de l'Ouvrage, n'a fait aucune réflexion ſur le plan, le nœud & le dénouement, & qu'il eſt extrêmement laconique ſur l'éloge des beaux endroits qu'il peut avoir remarqué. Il ſuppoſe avec raiſon, que le Lecteur doit facilement les appercevoir. Sans entrer dans un détail, qui pourroit mener trop loin, ajoûtons, que malgré ſon peu de ſuccès, cette Tragédie ne fait point de tort à l'Auteur d'Electre & de Rhadamiſte, & qu'on y trouve aſſez fréquemment des morceaux capables de le reconnoître. 1717.

LE PRIX DE L'ARQUEBUSE.

Comédie en proſe, & en un Acte, ſuivie d'un divertiſſement, * *par Monſieur* DANCOURT,

* La Muſique eſt de M. Grandval le pere.

Repréſentée pour la premiére fois, après la Tragédie de *Mithridate*, le Vendredi premier Octobre. (Neuf repréſentations, la derniére le Dimanche 17 du même mois d'Octobre.)

LE prix de l'Arquebuſe, fondé dans la Ville de Meaux, (*a*) & qui eſt

(*a*) Ce prix ne ſe tire que tous les cent ans. Ce nombre d'années étoit révolu en 1717.

1717. très-conſidérable pour celui qui le gagne, fit naître à M. Dancourt l'idée d'une petite Piéce ſur cet événement. Il y a grande apparence qu'il brocha l'Ouvrage, auſſi fut-il reçu comme tel, & totalement oublié après ſa ſortie du Théatre ; cependant, tout foible qu'eſt cet Ouvrage, il s'y trouve des Scénes qui marquent toujours le talent que l'Auteur poſſédoit pour le dialogue de la Comédie.

L'OBSTACLE IMPREVU, *OU* L'OBSTACLE SANS OBSTACLE,

Comédie en proſe & en cinq Actes, par M. NE'RICAULT DESTOUCHES,

Repréſentée pour la premiére fois, le Lundi 18 Octobre. (Six repréſentations, la derniére le Dimanche 30 du même mois d'Octobre.)

Le noveau Mercure, Octobre 1717. p. 167, 168.

» LE dix-huit Octobre (1717.) les » Comédiens ordinaires du Roy, » jouérent pour la premiére fois l'*Obſta-* » *cle imprévû* Comédie nouvelle en cinq » Actes ; (& en proſe) elle eſt de la » compoſition de M. Néricault Deſtou-

» ches, Auteur du Curieux impertinent, » & de quelques autres Piéces (L'Auteur » du Mercure auroit bien pû citer le » Médiſant.) Le Public ne lui a pas fait » accueil, & ſon mauvais ſort me diſ- » penſe d'en donner un extrait critique. » Je ne ferai donc autre choſe ici, que » de rendre compte des raiſons que le » Public lui-même m'a fourni de ſon » peu de goût pour cette Piéce. 1°. L in- » trigue en eſt fort compoſée, mais de » ce genre de compoſition qui décéle » moins d'induſtrie, que dans les Piéces » précédentes de cet Auteur. Les évé- » nemens ne ſont pas entraînés les uns » par les autres, ils ſe ſuccédent vio- » lemment, & comme par ſecouſſes. 1717.

» 2°. Le principal nœud de la Piéce » que l'Auteur appelle l'*Obſtacle im-* » *prévû*, eſt de nature à ne pouvoir » être dénoué ſans violer la vraiſem- » blance.

» 3°. Les caractéres de la Piéce n'ont » rien de neuf & de ſaillant; par conſé- » quent ne peuvent racheter les fautes » de l'intrigue.

» 4°. Quoique le dialogue ſoit écrit » avec aſſez de vivacité & d'élégance, » on reproche à l'Auteur de l'avoir dé- » gradé par pluſieurs traits équivoques;

1717. » faux moyens de plaire, dont appa-
» remment les Auteurs ſe détromperont.»

Il y a toute apparence que M. Deſtouches approuva en partie les obſervations que le Public avoit faites ſur ſa Comédie, puiſqu'elle ſe trouve retouchée dans ſes Œuvres de Théatre *in*-12. Paris, Prault, pere, 1745. & c'eſt avec ces corrections qu'elle fut remiſe au Théatre le Mardi 12 Juillet 1735. mais elle elle n'eut que cinq repréſentations.

ANTIOCHUS ET CLÉOPATRE,

Tragédie, par M. DESCHAMPS,

Repréſentée pour la premiére fois, le Vendredi 29 Octobre. (Cinq repréſentations, la derniére le Samedi 6 Novembre ſuivant.)

LE premier & le ſecond Acte de cette Piéce ne ſont pas ſans mérite, mais les trois derniers n'y répondent pas, ſurtout le cinquiéme Acte, qui eſt le plus défectueux. Le ſujet paroît ſimple de lui-même, mais l'Auteur l'a embrouillé, & fort mal dénoué. Les caractéres ſont tous dans le genre de fureur,

excepté celui de Cléopatre, qui eſt ce-
pendant cette fameuſe Cléopatre, de 1717.
la Tragédie de Rodogune. M. Deſ-
champs en faiſant imprimer cette Tra-
gédie y joignit une petite Préface, mais
il n'entre dans aucuns détails des défauts
reprochés à ſa Piéce, il ſe contente d'in-
diquer la ſource où il a puiſé ſon ſujet,
& termine ſon diſcours en diſant : « Que
» le Poëme Dramatique a très-ſouvent
» des reſſorts délicats, mais néceſſaires,
» qui ne s'apperçoivent pas de la pre-
» miére vûe. Il faut, pour en bien juger,
» ſe repréſenter vivement le tems, les
» circonſtances, & les motifs ; l'origine
» des paſſions, leurs progrès & les di-
» vers effets qu'elles peuvent produi-
» re, &c. »

Ce petit verbiage, car c'en eſt un
dans le fond, ne juſtifie point M. Deſ-
champs, du tort qu'il a eu de mal imagi-
ner ſa Tragédie, & de l'avoir encore
plus mal conduite.

1717.

CLÉARQUE
TYRAN D'HÉRACLÉE,

Tragédie, de Madame de GOMEZ,

Repréſentée pour la premiére fois, le Dimanche 28 Novembre. (Quatre repréſentations, les deux derniéres dans les frais. La quatriéme & derniére au Palais Royal, le Mercredi 6 Décembre ſuivant.)

CE ſujet préſente un ſi petit événement, qu'il ne peut intéreſſer que par la force des ſituations, les caractéres des perſonnages, & l'expreſſion de la Poëſie: malheureuſement tous ces points marquent totalement dans cette Tragédie. Cléarque s'eſt emparé de la Ville d'Héraclée, & s'en eſt fait déclarer Roy. Parmi le nombre des Sénateurs qu'il veut ſacrifier à ſon ambition & à ſa ſûreté, eſt Antigéne, chef du Sénat d'Héraclée, qui s'eſt le plus oppoſé à la tyrannie de Cléarque. Prêt à périr, ſa fille Ariſtophile, ſe jette au devant du coup qu'on veut lui porter. Cléarque devient amoureux d'Ariſtophile, ſuſpent l'arrêt de mort contre Antigéne, & promet de lui rendre non ſeulement la liberté, mais encore de lui donner une place conſidérable dans l'état, ſi Ariſtophile conſent à l'é-

pouſer. Voilà ce qui s'eſt paſſé avant que la Piéce commence. Elle ouvre par l'arrivée de Léonidas, Général de l'armée de Mithridate, qui ſous prétexte d'une alliance avec Cléarque, forme une conſpiration contre ce Tyran. Ce projet s'éxécute, Cléarque eſt trahi par Stratocle, qui commande dans la Ville ſous ſes ordres, & il eſt maſſacré par les conſpirateurs. Antigéne recouvre ſa liberté, & Léonidas, qui aime Ariſtophile & qui en eſt aimé, épouſe cette jeune perſonne. 1717.

LA METEMPSICOSE
DES AMOURS,
OU
LES DIEUX COMÉDIENS,

Comédie en vers libres, & en trois Actes, avec trois divertiſſemens, * *précédé d'un Prologue en vers libres & ſuivie d'un divertiſſement, par Monſieur* DANCOURT,

* La Muſique des divertiſſemens eſt de M. Mouret.

Repréſentée pour la premiére fois, le Lundi 17 Décembre. (Dix repréſentations, la derniére le 7 Janvier 1718.)

VOici le compte que l'Auteur du *Nouveau Mercure* rendit de cette Comédie.

« Le 17 (Décembre) les Comédiens
1717. » ordinaires du Roy repréſentérent ,
Le nouveau Mercure, Decembre 1717. p. 209-213. » pour la premiére fois, ſur leur Théa-
» tre une Piéce en trois Actes, en vers,
» (*a*) intitulé : *La Métempſicoſe des*
» *Amours* ou *les Dieux Comédiens*. Elle
» eſt de la compoſition du Sieur Dan-
» court, & la Muſique des Intermédes,
» de M. Mouret.

» Le fond ou ſujet de la fable n'eſt
» autre que Jupiter, qui, galand à ſon
» ordinaire, deſcend du Ciel pour
» cultiver, ou plûtôt pour ſéduire le
« cœur d'une jeune bergere, nommée
» Corine, dont il eſt éperdûment amou-
» reux. Il améne à ſa ſuite les divinités
» qui peuvent contribuer aux plaiſirs de
» ſa nouvelle maîtreſſe ; telles que Mer-
» cure, Bacchus, Faunus, &c. Le maî-
» tre des Dieux, à qui les déguiſemens
» coutoient ſi peu, ſe traveſtit en hom-
» me d'affaires ; par malheur pour lui,
» ſa maîtreſſe n'étoit point du ſiécle, &
» ſon goût n'étoit point à la mode. Elle
» aime un ſimple Berger ; ſon nom eſt
» Philéne, dont le cœur naïf & tendre,
» lui tient lieu de tout, & fait ſa félicité.

(*a*) L'Auteur du Mercure oublie de parler du Prologue qui annonce la Piéce, & qui finit par un divertiſſement.

» Jupiter jouoit d'un grand malheur, 1717.
» car, peut-être cette fille étoit-elle un
» Phénix unique en ſon eſpéce. La fata-
» lité de l'amour du Dieu ne finit pas
» là ; Junon eſt avertie de la ſortie ga-
» lante de ſon perfide époux : pour la
» traverſer, elle prend à ſon tour la
» figure de la tante de la Bergére, &,
» ſous ce déguiſement, conſeille à ce
» cœur innocent, de ſe réſerver toute
» entiére à ſon Berger, & de tenir ferme
» contre la fortune & les préſens du Dieu
» partiſan. Junon revole aux Cieux.
» Après cette petite ſupercherie, qui for-
» tifie la petite fille dans ſes projets de
» conſtance, la vraie tante paroît, on
» la reconnoît par le relâchement de ſa
» morale auprès de ſa niéce. Ce relâ-
» chement eſt d'uſage : M. Dancourt a
» ſaiſi le vrai des mœurs de pareilles
» tutrices. Il ſeroit à ſouhaiter que les
» images de ce vrai, n'emportaſſent pas
» avec elle certain caractére trop peu
» ménagé, qui en diminue le prix. On
» ne peut critiquer l'Auteur que ſur le
» choix de ſon vrai, non ſur l'expoſi-
» tion qu'il en a donné, qui n'eſt que
» trop en uſage. Jupiter, qui en bon
» mari, craint le reſſentiment de ſa
» femme, & qu'elle ne ſoit aſſez ma-
» gicienne, pour lui enlever ſa Corine,

1717. » charge Bacchus d'un anneau conſtellé,
» pour en faire préſent à ſa maîtreſſe.
» Après bien des façons, elle l'accepte,
» ayant reconnu par expérience, qu'il
» avoit la vertu de rendre inviſible qui-
» conque le porteroit à ſon doigt. La
» jeune fille ſe ſert de la bague contre
» le Dieu-même. Bien plus, elle ſe ſouſ-
» trait & fait ſouſtraire Philéne par ſa
» lumiére magique aux yeux des Argus
» qu'il avoit placé auprès d'elle; à plus
» forte raiſon de la tante *moyéneuſe*,
» & par ſon ſecours, elle a le plaiſir de
» ſe livrer à ſon amant. Jupiter s'em-
» porte contre les Amours qui l'avoient
» ſi mal ſervi: il les accuſe du mauvais
» ſuccès de ſon intrigue. Effectivement,
» ces Dieux fripons s'étoient prêtés aux
» deſſeins jaloux de Junon. Le maître
» du tonnerre voulant s'en venger, les
» condamne dans ſa colére, à mourir
» comme les autres hommes; & pour
» rendre ſon arrêt irrévocable, il en
» jure par les eaux du Styx. Devenu
» plus doux enſuite, par un nouvel atta-
» chement, & par les priéres de Vénus,
» il adhére à l'adouciſſement que l'*in-*
» *conſtance* lui propoſe de mettre à l'ef-
» fet de ſon ſerment, qui eſt que,
» puiſqu'il ne peut plus empêcher que
» les Amours ne meurent, il les laiſſe

» renaître auſſitôt dans d'autres cœurs.
» Voilà ce qui fonde la Métempſycoſe 1717.
» des Amours.

» Cette Piéce eſt bien écrite, & » remplie de traits d'eſprit variés ; de » façon qu'on perd de vûe les fautes » principales, s'il y en a. Jupiter à la » vérité n'y eſt pas délicat ; mais il y » eſt Partiſan.

» Il faut convenir que ſi cette Co- » médie a de quoi plaire, elle tire une » partie de ſon agrément des fêtes que » Jupiter ordonne, pour amuſer ſa chére » Corine, dans des Jardins enchan- » tés, où elle eſt renfermée. La Muſi- » que des Intermédes en eſt aiſée, en- » jouée, bien caractériſée, & tout-à- » fait chantante ; auſſi eſt-elle de l'Au- » teur des *Fêtes de Thalie.* »

*

1718.

ARTAXARE,

Tragédie, de Monſieur l'Abbé PELLEGRIN, (*a*)

Repréſentée pour la premiére fois, le Mardi 3 Mai : Sixiéme & derniére repréſentation, le Mercredi 18 du même mois.

CEtte Tragédie n'a été imprimée qu'en 1734. l'Auteur y joignit alors le petit Avertiſſement que voici.

« La Tragédie d'Artaxare fut repré-» ſentée pour la premiére fois le 3 May » 1718. Elle fut interrompue par la ma-» ladie du Sieur Ponteuil, dans le tems » qu'on commençoit à la goûter. Le ſuc-» cès qu'elle promettoit, engagea les » Comédiens François à prier l'Auteur » de ne la point faire imprimer, attendu » qu'ils avoient deſſein de la reprendre » l'hyver d'après : mais la mort du même » Acteur, dont la maladie en avoit » empêché la continuation, en fit re-

(*a*) Perſonne n'ignore aujourd'hui que M. de la Serre, ſous le nom duquel cette Tragédie a été jouée, & imprimée, n'en eſt pas l'Auteur : c'eſt un pur effet de ſa complaiſance ordinaire, & de ſon amitié pour M. l'Abbé Pellegrin, qui par ſon état, avoit des raiſons très-fortes pour garder l'*incognito*.

» mettre la repriſe a un autre tems. C'eſt-
» là ce qui en a différé l'impreſſion juſ- 1718.
» qu'ici. On auroit même pouſſé le délai
» plus loin, ſi des raiſons très-intéreſ-
» ſantes n'euſſent déterminé l'Auteur à
» l'expoſer aux yeux du Public, telle
» qu'on l'a vue dans ſa naiſſance. »

M. de Charny, Auteur des Lettres Hiſtoriques ſur les Spectacles de Paris, ne manqua pas de parler de cette Piéce, qu'on vit pour lors dans ſa nouveauté. Sous les noms d'Artaxare & de Sapor, l'Auteur, dit-il, a donné une Hiſtoire arrivée de notre tems : il n'a rien fait en cela qui ne ſoit autoriſé par de fameux exemples : & ſa Tragédie eſt du même genre que celles de Tiridate & d'Andronic, qui ont paru avec tant d'éclat ſur notre Théatre. Ce diſcours préliminaire eſt ſuivi d'un long extrait de l'Ouvrage, où nous renvoyons le Lecteur, qui prendra auſſi la peine d'éxaminer, ſi l'application de la Fable du Poëme, à une Hiſtoire du même tems, eſt bien juſte. L'extrait eſt terminé par l'éxamen de cinq objections principales, que les Cenſeurs firent aux premiéres repréſentations de la Tragédie.

Premiére Lettre Hiſtorique ſur la Comédie Françoiſe, *p.* 56-72.

« 1°. On dit que la Piéce *eſt trop char-*
» *gée ſur le devant*, & que le premier

» Acte reſſemble à un troiſiéme, ou du
1718. » moins à un ſecond. »

M. de Charny convient qu'il y a quelque choſe de vrai dans cette objection, que l'action paroît un peu précipitée, & qu'Arſace paſſe trop ſubitement de Sapor à Pharnabaſe, pour donner un chef à la conſpiration.

« 2°. La multiplicité d'incidens a pa-
» ru un défaut à quelques Connoiſſeurs,
» auprès deſquels la ſimplicité tient lieu
» de premier mérite dans une Tra-
» gédie. »

La façon dont M. de Charny propoſe l'objection, fait aſſez connoître le parti qu'il va prendre: auſſi ajoute-t il, qu'il doute que la ſimplicité ſoit un grand mérite dans un Poëme Dramatique: que plus on y agit, & plus on y occupe le Spectateur. Il convient cependant qu'il ne faut pas porter la multiplicité d'incidens, juſqu'à rendre une Piéce confuſe. Bérénice eſt trop ſimple, & Héraclius trop implexe, il trouve que l'Auteur d'Artaxare s'eſt également éloigné de la conduite de ces deux Piéces, & cela lui ſuffit.

« 3°. Pharnabaſe eſt ſi vertueux dans
» tout le cours de la Tragédie, qu'il y
» a une eſpece de cruauté à le rendre
» malheureux en amour. »

Pharnabaſe, répond l'Apologiſte, n'eſt pas un Amant vulgaire, il tient plus à l'Héroiſme qu'a l'Amour : cet Héroïſme ſuppoſé, continue-t-il, il n'eſt pas ſi malheureux qu'on le veut faire croire ; lorſqu'il céde Aſpaſie à Sapor, il ne fait que ſe rendre tout entier à ſa gloire, & le nouvel éclat qui lui en revient, le conſole aſſez des pertes de l'amour. 1718.

« 4°. La Reine expoſe la vie de » ſon fils, en le portant à avouer » Arſace de tout ce qu'il a fait à ſon » inſçû.

» 5°. La Lettre d'Arſace ne produit » rien, c'eſt donc un incident à retran- » cher. »

Nous ſupprimons les foibles réponſes que M. de Charny fait à ces deux derniéres objections, pour paſſer à la concluſion qui eſt telle. « Au reſte, tous » les Actes ſont ſi remplis d'action, » qu'on ne peut pas dire que le premier » en ſoit ſurchargé aux dépens des au- » tres. On a fait d'autres objections, » mais elles m'ont paru ſi frivoles, que » je les ai négligées ; ſi l'on en fait de » plus ſenſées à la repriſe de cette Pié- » ce, je vous en ferai part. »

On ſera ſans doute étonné qu'une Piéce qui a été annoncée avec éloge, jouée avec ſuccès, & dont les repréſen-

tations n'ont été interrompues que par
1718. la maladie, & la mort d'un Acteur qui étoit chargé du principal rôle, (*a*) n'ait cependant pas reparu au Théatre, mais pour la juſtification du Public, nous ſommes obligés d'ajouter que la réuſſite de la Tragédie d'Artaxare n'a pas été telle que l'Auteur, & ſon Apologiſte le font entendre. La recette de la premiére repréſentation n'eſt montée qu'à 461 liv. 10 ſols. Le Jeudi 5 Mai, jour de la ſeconde, 221 liv. Samedi 7. 204 liv. Lundi 9. 239 liv. 10 ſols. Les deux derniéres ont été plus fortes, parce qu'elles ont été données ſur le Théatre du Palais Royal les Mercredis 11 & 18 du même mois. La recette de l'une monta à 845 liv. & l'autre à 646 liv. Rien ne reſſemble moins à un ſuccès favorable; au fond, en éxaminant l'Ouvrage ſans prévention, on reconnoîtra que le Public

(*a*) Voici quelle étoit la diſtribution des rôles.

ARTAXARE, *Roy des Perſes*, le Sieur le Grand.
ARSINOÉ, *ſa femme*, ... Mademoiſelle Dangeville.
SAPOR, *fils d'Artaxare*, ... le Sieur Dufrene.
ARSACE, *Prince Parthe*, ... le Sieur Ponteuil.
PHARNABASE, *Favori du Roy*, ... le Sieur Quinault.
ASPASIE, *fille d'Arſace*, ... Mademoiſelle Deſmare.
CLÉONE, *confidente d'Aſpaſie*, .. Mademoiſelle Sallé.
ARSANE, *un des conjurés*, ... le Sieur Fontenay.
EURYLAS, *Capitaine des Gardes*, le Sieur Dangeville.
ARBATE, *confidente d'Arſace*, .. le Sieur du Boccage.

n'a

n'a pas eu tort de l'oublier : le plan en eſt fort embrouillé, la conduite mal arrangée, & la verſification aſſez foible. A l'égard des perſonnages, Artaxare n'a ni la dignité, ni l'eſprit du Reſtaurateur de l'empire des Perſes. Sapor eſt un étourdi, qui ne ſçait ni ce qu'il dit, ni ce qu'il veut. On en pourroit dire autant d'Arſace, ſi l'on ne reconnoiſſoit en lui une envie extrême de conſpirer ; mais il forme ſi mal ſes projets, que malgré le ſecours d'une flotte, qui tombe des nues, il ſuccombe, & devient à la fin la victime de ſa trahiſon. Pharnabaſe n'eſt pas un aſſez habile miniſtre pour gouverner une telle Monarchie, & n'a point aſſez d'amour pour paroître auſſi généreux ; encore eſt-il plus d'une fois prêt à démentir ce caractére. Il ne reſte plus qu'Aſpaſie & la Reine : la premiére eſt une ſotte, qui obéit ſans diſcernement, & l'autre eſt non ſeulement inutile, mais fait même un mauvais effet dans la Piéce. 1718.

En 1734. M. l'Abbé Pellegrin fit, comme on l'a déja dit, imprimer cette Piéce : il en compoſa un extrait qu'il inſéra dans le Mercure de France, * & par lequel il explique les raiſons qui l'ont déterminé à la faire paroître. « La » reſſemblance, (dit-il) qui ſe trouve

* Mercure de France, Mars 1734. *pages* 512-524.

1718. » entre le cinquiéme Acte d'*Adélaïde* » & celui d'*Artaxare*, a, dit on, frap- » pé tout le monde ; on n'accuſe pas » l'Auteur d'Adélaïde d'avoir imité un » dénouement qui a produit un ſi grand » intérêt dans les repréſentations de » l'une & de l'autre Tragédie ; le ha- » zard forme des combinaiſons plus » frappantes ; mais comme la mali- » gnité de la cenſure pourroit faire » pancher du côté le plus défavora- » ble ; l'Auteur d'Artaxare à crû qu'il » ne pouvoit mieux ſe juſtifier de tout » ſoupçon, qu'en faiſant voir que ſa » Tragédie exiſtoit ſeize ans avant celle » d'Adélaïde. »

Le Lecteur nous permettra de renvoyer cette diſcuſſion à l'article de cette derniére Piéce, ſous l'année 1734.

DU VENDREDI IX. SEPTEMBRE, 1718.

IPHIGE'NIE

Avec quelque choſe d'extraordinaire qui n'a jamais paru, & qu'on ne verra peut-être jamais, &

CRISPIN RIVAL DE SON MAISTRE.

« LEs Comédiens annoncérent par » leurs Affiches pendant quatre ou » cinq jours; qu'ils repréſenteroient le » neuviéme Septembre, *la Tragédie* » *d'Iphigénie, où l'on verroit quelque* » *choſe d'extraordinaire qu'on n'avoit* » *point encore vû, & qu'on ne ver-* » *roit peut-être jamais.* Vous ne pou- » vez vous imaginer combien cette Af- » fiche fit faire de raiſonnemens & de » conjectures, pour tâcher de deviner » quel pouvoit être cette choſe extraor- » dinaire, enfin ce jour tant attendu & » déſiré arriva; on joua en effet Iphi- » génie, & voici hiſtoriquement tout ce » qui ſe paſſa à cette repréſentation.

Premiére Lettre Hiſtorique ſur la Comédie Françoiſe, par M. de Charny. *p* 77.

» L'aſſemblée fut auſſi nombreuſe » qu'elle pouvoit être, puiſque la recette » monta à mille écus. * Tout étoit ſi » plein qu'on ne pouvoit ſe remuer, » cette gêne commença à indiſpoſer

* 3400 liv.

1718. » l'aſſemblée. Les gens du Parterre qui ſe » trouvoient les plus incommodés, en- » trerent d'abord en mauvaiſe humeur, » & demanderent qu'on commençât; » mais comme ceux qui avoient loué des » loges entiéres ne ſe preſſoient pas de » venir, & que d'ailleurs l'heure ordi- » naire pour commencer n'étoit pas en- » core arrivée, on ne fit aucune attention » à leurs impatiences; ce que voyant, ces » mécontens, ils prirent le parti de cher- » cher un amuſement; un jeune hom- » me qui n'avoit pû trouver aucune pla- » ce, leur en fournit un, en s'aviſant » d'aller chercher une chaiſe, & de ſe » camper pour ſa commodité ſur le bord » du Théatre; mais par malheur ſe cam- » pa-t-il de la ſorte; car ſitôt qu'il y fut, » ils le prirent à tâche, & criérent com- » me des furieux, *à la chaiſe*, *à la* » *chaiſe*, & voyant qu'il tenoit bon, » ils redoublerent leur bacchanale, & fi- » rent tant de bruit, que le jeune homme » ayant perdu contenance, prit le parti » de ſe lever, & s'enfonça ſagement » dans la preſſe; cette action fut ſuivie » d'un *ha* général: d'éclats de rire qui » reſſembloient aſſez à des hurlemens, » & des claquemens de mains. Enfin » on leva les luſtres, & le Grand qui » repréſentoit Agamemnon ouvrit la

» Scéne. Comme on ne vit rien en lui que
» de très-ordinaire, & qu'on n'étoit ve- 1718.
» nu que pour l'extraordinaire promis,
» le Parterre ne jugea pas à propos de
» l'écouter ; les autres Acteurs qui pa-
» rurent dans le premier & le ſecond
» Acte, eurent à peu près le même ſort,
» ce qui obligea les Comédiens de re-
» trancher le troiſiéme, & de venir à
» la choſe extraordinaire qui ne devoit
» paroître que dans les quatriéme & cin-
» quiéme : nous voici donc à cette choſe
» extrordinaire, ou plûtôt nous voici à
» l'accouchement de la montagne, puiſ-
» que ce n'étoit qu'un changement
» d'Acteur, où le Public perdit infini-
» ment, je veux dire que l'on vit pa-
» roître à la place de le Grand, & de
» Dufreſne, la Thorilliere & Poiſſon :
» le premier repréſentant Agamemnon,
» & le ſecond Achille. A la vérité, cette
» maſcarade fit d'abord rire les Spec-
» tateurs : mais inſenſiblement la joie
» ſe changea en triſteſſe : les éclats de
» rire dégénérerent en baillemens, & les
» huées alloient ſuccéder aux claquemens
» des mains, quand les Comédiens,
» qui prévinrent l'orage, firent ceſſer
» cette maſcarade, & empêcherent de
» jouer le cinquiéme Acte : ainſi, com-
» me ils avoient déja ſupprimé le troi-

1718. » ſiéme, & tronqué le premier & le » ſecond ; on peut dire qu'ils ne joue- » rent tout au plus que deux Actes & » demie de cette Tragédie. Au reſte, » quelque mauvais ſuccès qu'ait eu cette » plaiſanterie, la Thorilliére n'a pas » laiſſé d'en profiter en ſon particulier ; » puiſque les Connoiſſeurs ſont conve- » nus que ſi les Spectateurs n'avoient » point été remplis de l'idée de ſon jeu » comique, ils l'auroient certainement » goûté dans le ſérieux. »

Le Dimanche 11 Septembre, les Comédiens annoncerent la même Piéce, que des perſonnes de conſidération leur avoient demandée : le Sieur *Poiſſon* joua le rôle d'Achille, & le Sieur *la Thorilliére* auſſi celui d'Agamemnon dans les deux derniers Actes ; mais la recette ne monta qu'à 500 livres.

1718.

L'ÉCOLE DES AMANS,

Comédie en trois Actes, & en vers, par M. JOLLY, (Auteur vivant,)

Repréſentée pour la premiére fois, après la Tragédie de *Bajazet*, le Mardi 18 Octobre. (Quatorze repréſentations, la derniére le 14 Novembre ſuivant.)

LE ſuccès de cette Piéce ne fut point balancé; une approbation générale du Public la plaça au rang de celles à qui il accorde ſon ſuffrage. L'Auteur des *Lettres Hiſtoriques ſur les Théatres de Paris*, *Lettre premiére*, pag. 84-88. en rendit le compte ſuivant.

« Les Comédiens François ont repré-
» ſentée pour la premiére fois, le 18
» Octobre, (1718.) l'*Ecole des Amans*,
» Piéce nouvelle en trois Actes & en
» vers. Un conte de Fées intitulé : *Le*
» *Palais de la vengeance*, ſervit de
» plan pour une petite Piéce repréſentée
» à la Foire Saint Germain 1716. (*a*)
» ſous le titre de l'*Ecole des Amans*,
» & celle-ci a donné lieu à la Comé-

(*a*) Piéce en un Acte & en Vaudeville de M. le Sage, repréſentée à la Foire Saint Germain au mois de Mars 1716.

» die en queſtion. *(a)* Voici en peu de
1718. » mots quel en eſt le ſujet. Deux jeunes
» amans qui ont une forte tendreſſe l'un
» pour l'autre, prennent le parti de ſe
» retirer à une maiſon de Campagne,
» afin que leur amour ne ſoit diſtrait,
» ni traverſé, comptant que la vûe de
» ce qu'on aime ſuffit pour rendre heu-
» reux. Mais au bout de quelque tems
» ils s'apperçoivent de leur erreur. La
» trop grande facilité qu'ils ont de ſe
» voir, rallentit inſenſiblement leur ar-
» deur; le dégoût ſuccéde à ce rallen-
» tiſſement, & peu s'en faut enfin qu'ils
» ne viennent à ſe haïr autant qu'ils ſe
» ſont aimés; vous jugez bien qu'étant
» dans ces diſpoſitions, chacun ſouhaite
» de ſon côté une rupture; mais un reſte
» de bienſéance les retient, ce qui don-
» ne le tems de revenir à celui qui leur
» avoit prêté ſon château, pour l'exé-
» cution de ce beau projet, & qui avoit
» été obligé de les y laiſſer pour quel-
» ques jours. Nos amans, charmés de ſon
» retour, lui font chacun dans leur parti-
» culier un ſincére aveu du changement

(b) L'Auteur des *Lettres Hiſtoriques, &c.* ſe trompe, le ſujet de l'Ecole des Amans de M. le Sage, eſt tiré à la vérité du Conte de Fées, intitulée: *Le Palais de la vengeance*, mais la Comédie de M. Jolly n'y a d'autre reſſemblance que par le titre.

» de

» de leur cœur ; celui ci, qui avoit quel-
» que deſſein ſur la Dame, (mais en tout 1718.
» bien & en tout honneur) eſt charmé
» de ce changement, & ſe charge volon-
» tiers de la commiſſion qu'ils lui don-
» nent de les en inſtruire, en leur ren-
» dant pour cet effet des lettres qu'ils
» s'écrivent réciproquement, dans leſ-
» quelles il eſt parlé de l'amour en fort
» mauvais termes. L'amant qui s'étoit
» flatté que ſon changement cauſeroit
» une peine mortelle à ſa maîtreſſe, &
» qui n'avoit différé de le lui apprendre
» que pour s'épargner les reproches dûs
» à ſa légéreté, eſt bien ſurpris de voir
» qu'elle avoit fait autant de chemin
» que lui ; ſa vanité en eſt piquée, & ſa
» tendreſſe en renaît. La Dame, dont
» l'amour propre eſt entiérement ſatiſ-
» fait par le retour de ce volage, bien
» loin de tomber dans le même incon-
» vénient, ſe rit de ſa douleur, & pour
» achever de le punir, elle épouſe le
» Maître du Château. Quoique ce ſujet
» ſoit très-ſimple dans le ſens que l'Au-
» teur l'a pris, & ne fourniſſe pas beau-
» coup d'action, M. Jolly a ſuppléé à
» ce petit défaut par des portraits char-
» mans, des penſées brillantes, & des
» ſentimens ſi naturels, que perſonne
» ne peut diſconvenir que le cœur hu-

1718. » main n'y ſoit parfaitemennt bien » peint. Joignez à tout cela un comique » noble, une verſification aiſée, des ex- » preſſions pures, qui ne ſont ſuſcep- » tibles d'aucunes mauvaiſes équivo- » ques, vous conviendrez que cet aſſem- » blage doit compoſer une très-jolie » Piéce : auſſi a-t-elle été trouvée telle, » & ſi univerſellement applaudie, que » j'en ai vû peu dans ce genre, qui ayent » eû un ſi grand ſuccès. »

L'Auteur du *Nouveau Mercure* ne parla pas moins avantageuſement de cette Comédie, que celui des Lettres Hiſtoriques ſur les Spectacles de Paris. Nous empruntons ſes termes.

Nouveau Mercure, Octobre 1718. *pages* 123. & *ſuiv.*

« Le 18 Octobre (1718.) les Comé- » diens François repréſentérent avec » ſuccès, pour la premiére fois l'*Ecole* » *des Amans*, Comédie en vers & en » trois Actes. *M. Jolly*, qui en eſt l'Au- » teur, a détrompé le plus grand nom- » bre des partiſans de la Foire, qu'on » ne pouvoit plus divertir préſentement » le Public qu'à force de pointes, de plai- » ſanteries & d'équivoques. Ces Meſ- » ſieurs, depuis la repréſentation de l'E- » cole des Amans, ſont revenus pour la » plûpart de ce préjugé ſi fatal au bon » goût, & au progrès de la véritable » Comédie : ils conviennent même à

» préſent, que ſi les Auteurs du tems » avoient aſſez de talens, pour orner la » Scéne Françoiſe de piéces de ce carac- » tére, les Spectacles de la Foire ſeroient » bientôt déſerts, ou peu fréquentés, » &c. » A la ſuite de ce début, l'Auteur du nouveau Mercure, donne un extrait circonſtancié de la Comédie de l'Ecole des Amans. Contentons-nous de marquer les noms des perſonnages de cette Piéce, & des Acteurs qui les ont alors repréſentés. 1718.

LUCILE, *jeune Veuve*, Mademoiſelle Dangeville.

VALÉRE, *Amant de Lucile*, M. Quinault l'aîné.

ERASTE, *ami de Valére*, M. Poiſſon, fils.

LISETTE, *Suivante de Lucile*, Mademoiſelle Deſmare.

SCAPIN, *Valet d'Eraſte*, M. Poiſſon, pere,

FRONTIN, *Valet de Valére*, M. Duchemin.

Le Mercredi 4 Avril 1731. la Comédie de l'Ecole des Amans fut remiſe au Théatre (*a*), & reçue du Public avec

(*a*) La Comédie de l'Ecole des Amans eut quatorze repréſentations à ſa repriſe, ainſi qu'à ſa nouveauté au Théatre en 1718.

autant d'agrémens qu'en 1718. le Mer-
1718. cure de France annonça cette remiſe de la façon ſuivante. « On a remis au Théa-
» tre la Comédie en vers & en trois Actes
» de l'*Ecole des Amans*, qu'on revoit
» avec un extrême plaiſir ; car outre que
» c'eſt un très-bon Ouvrage, dont les
» honnêtes gens & les gens d'eſprit &
» de goût font beaucoup de cas, on
» peut dire que cette Piéce eſt jouée
» dans ſa plus grande perfection. Le
» *Sieur Quinault* y joue *le principal*
» *rôle*, & le *Sieur Grandval*, celui de
» *ſon Rival*. Les Demoiſelles *Labat* &
» *Quinault*, y rempliſſent ceux de *la*
» *Maîtreſſe* & de *la Suivante*, & les
» *Sieurs Poiſſon & Montménil* jouent
» *les deux Valets*.

» Il vient de paroître une nouvelle
» édition de cette Piéce chez Chau-
» bert, Quai des Auguſtins, qui doit
» faire honneur au Libraire, non ſeule-
» ment par la correction, mais par la
» beauté du papier & la netteté des
» caractéres.

Le Nouvéliſte du Parnaſſe ſignala ſon amitié pour M. Jolly dans ſa douziéme Lettre, *pages* 296, 297. » On a remis,
» (dit ce Journaliſte) ſur le Théatre
» François, l'*Ecole des Amans*, Co-
» médie en vers de M. Jolly. Cette Piéce

„ qui fut jouée en 1718 pour la pre-
„ miére fois, fut généralement applau- 1718.
„ die ; le Public juſtifie par de nou-
„ veaux applaudiſſemens le mérite de
„ cette Piéce, remplie de traits vifs
„ & agréables ; l'Auteur moins indul-
„ gent que le Parterre, a fait pluſieurs
„ changemens dans les vers. Chaubert
„ vend cette Comédie revûe & corri-
„ gée ; cette édition ſera d'autant plus fa-
„ vorablement reçue, que la premiére,
„ devenue rare, eſt pleine de fautes. „

Le Journaliſte ne s'en tint pas à ces éloges, il crut en devoir davantage ; ainſi dans ſa quinziéme Lettre, *pages* 369-372. il rappella cette Piéce dans les termes ſuivans. " Je ne puis m'empê-
„ cher de vous parler encore de l'*Ecole*
„ *des Amans*, Comédie de M. Jolly.
„ Non ſeulement elle plaît dans la repré-
„ ſentation, mais encore à la lecture.
„ L'Auteur nous apprend dans l'aver-
„ tiſſement, qu'il a refondu pluſieurs
„ vers & rétabli des rimes qui n'étoient
„ point exactes : voici une réfléxion
„ qu'il fait à ce ſujet, & où brille ſa
„ modeſtie, vertu que certains Poëtes
„ font gloire de mépriſer.

„ *Je ſçai*, dit-il, *que de célébres*
„ *Poëtes Modernes, ſe croyent en droit*
„ *de regarder la rime comme un vain*

1718. » *ornement, dont notre Poëſie peut ſe* » *paſſer, ou plûtôt comme une ſervitude* » *incommode, dont il ſied bien à des* » *eſprits ſupérieurs de ſecouer le joug:* » *préſomption qui ſeule les affranchit* » *d'une régle que nos plus grands Maî-* » *tres ont reſpectée. Pour moi, j'ai ſuivi,* » *autant qu'il m'a été poſſible, l'exem-* » *ple de ceux-ci, étant bien perſuadé* » *qu'un Auteur, dont les Ouvrages ne* » *ſont pas ſans défauts, doit au moins* » *faire enſorte qu'on ne puiſſe pas lui* » *reprocher la négligence ou la ſingu-* » *larité.*

» M. Jolly regardant avec raiſon la » philoſophie comme la culture de l'eſ- » prit, & la Comédie comme la philo- » ſophie en maſque, n'a jamais ſéparé » l'utile & l'agréable. Permettez-moi de » vous tracer en peu de mots le plan de » la Piéce. (*a*)

» Valére & Lucile s'aiment tendre- » ment; mais leurs amours ſont trou- » blés par la préſence d'un Tuteur ſévé- » re; heureuſement des procès l'appel- » lent en Baſſe-Normandie: nos Amans » mettent cette abſcence à profit, &

(*a*) Ce ſecond extrait de l'*Ecole des Amans*, loin d'être une répétition du premier, ſervira au contraire à lui donner plus de clarté, & par conſéquent à en former un plus complet.

» comptant ſur une conſtance éternelle, 1718.
» ils prennent la réſolution de ſe retirer
» dans le Chéteau d'Eraſte, ami de Va-
» lére. Liſette, Suivante de Lucile, &
» Frontin, Valet de Valére, ſinges de
» leurs Maîtres, ſe mettent à faire l'a-
» mour. Mais la paſſion de Valére & de
» Lucile s'affoiblit bientôt, un mois
» ſuffit pour l'éteindre; dans cet inter-
» vale Géronte, Tuteur de Lucile,
» meurt; Eraſte, ami de Valére, vient
» annoncer cette nouvelle; & démê-
» lant ſubtilement la fin de cette belle
» paſſion, il met en œuvre ſon habi-
» leté pour épouſer Lucile, qui eſt un
» riche parti; au moment que Valére
» voit un rival, ſon amour endormi ſe
» réveille; mais inutilement. Lucile
» épouſe Eraſte, & Scapin, qui de Va-
» let de Géronte, l'eſt devenu d'Eraſte,
» ſe marie avec Liſette. Tous les Acteurs
» de cette Piéce ſont amoureux ſans
» qu'ils ſe reſſemblent. La paſſion de
» Lucile eſt vive, mais peu durable;
» celle de Valére a beſoin d'un rival
» pour être animée; l'amour d'E-
» raſte eſt intéreſſé; Liſette, quoique
» friande de plaiſir, cache ſon jeu,
» & paroît plus occupée du ſoin d'a-
» voir un mari; Frontin aime en Va-
» let, qui ſe plaît encore plus à boire;

1718. » enfin Scapin joue le rôle d'amant délicat & jaloux ; mais cette délicateſſe » eſt fugitive, & ne jure point avec » ſa profeſſion. En vérité, on ne peut » qu'admirer le contraſte des caractéres. » D'ailleurs la Piéce eſt bien écrite, & » la verſification très-correcte. »

M. Jolly, durant le cours des repréſentations de ſa Piéce en 1718. adreſſa une Ode à Mademoiſelle Deſmare, (*a*) pour la remercier de ce qu'elle avoit bien voulu jouer le rôle de Suivante dans ſa Comédie : M. Quinault, qui n'avoit pas moins brillé dans le rôle de Valére, auroit dû recevoir une pareille marque de reconnoiſſance ; diſons plus, tous les Acteurs de cette Comédie, (chacun dans ſon genre) donnérent lieu à M. Jolly, d'exercer, en leur faveur, tous les efforts de ſa rime Poëtique.

(*a*) Cette Ode ſe trouve dans le nouveau Mercure, Octobre 1718. *p.* 131-133.

1718.

ŒDIPE,

Tragédie de Monſieur AROUET DE VOLTAIRE, (Auteur vivant,)

Repréſentée pour la premiére fois, le Vendredi 18 Novembre. (Trente repréſentations, la dernière le Samedi 21 Janvier 1719.)

VOici le coup d'eſſai d'un jeune Poëte, & cependant un des chef-d'œuvres du Théatre François..... Mais les juſtes louanges que nous pourrions donner à cette Tragédie, ne ſeroient tout au plus qu'une répétition de celles que le Public lui a donné & lui donne encore tous les jours, contentons-nous, comme Hiſtoriens, de rendre un compte exact des faits qui regardent cet Ouvrage.

Pour donner un ordre à ces mêmes faits, il nous paroît néceſſaire de rapporter ici quelques endroits d'une Lettre adreſſée au R. P. Porée, Jéſuite, par M. de Voltaire, en lui envoyant une nouvelle edition de ſa Tragédie d'Œdipe.

« Je vous envoye, mon R. P. la nou-
» velle édition qu'on vient de faire de la
» Tragédie d'Œdipe. J'ai eu ſoin d'effacer,

Œuvres de M. de Voltaire, édition de 1751.

» autant que je l'ai pû, les couleurs fa-
1718. » des d'un amour déplacé, que j'avois
» mêlées malgré moi, aux traits mâles
» & terribles que ce ſujet éxige.

» Je veux d'abord que vous ſçachiez,
» pour ma juſtification, que tout jeune
» que j'étois quand je fis l'Œdipe, (*a*) je
» le compoſai à peu près tel que vous
» le voyez aujourd'hui. J'étois plein de
» la lecture des Anciens & de vos le-
» çons, & je connoiſſois fort peu le
» Théatre de Paris; je travaillai à peu
» près comme ſi j'avois été à Athénes.
» Je conſultai M. Dacier, qui étoit du
» pays. Il me conſeilla de mettre un
» chœur dans toutes les Scènes à la ma-
» niére des Grecs. C'étoit me conſeiller
» de me promener dans les rues de Paris
» avec la robe de Platon. J'eus bien de
» la peine ſeulement à obtenir que les
» Comédiens de Paris vouluſſent exé-
» cuter les chœurs, qui paroiſſoient trois
» ou quatre fois dans la Piéce; j'en eus
» bien davantage à faire recevoir une
» Tragédie preſque ſans amour. Les Co-

(*a*) » L'Auteur compoſa cette Piéce à l'âge de dix-
» neuf ans. Elle fut jouée en 1718..... Ce fut le
» Sieur Dufrene, célébre Acteur, de l'âge de l'Au-
» teur, qui joua le rôle d'Œdipe; Mademoiſelle Deſ-
» mare, très-grande Actrice, joua celui de Jocaſte.
(*Avertiſſement de M. de Voltaire ſur ſa Tragédie d'Œ-
dipe, édition de* 1751.)

» médiennes ſe mocquerent de moi, 1718.
» quand elles virent qu'il n'y avoit point
» de rôle pour l'*Amoureuſe*. On trouva
» la Scéne de la double confidence entre
» Œdipe & Jocaſte, tirée en partie de
» Sophocle, tout-à-fait inſipide. En un
» mot les Acteurs..... refuſérent de
» repréſenter l'Ouvrage. J'étois extrê-
» mement jeune, je crus qu'ils avoient
» raiſon. Je gâtai ma Piéce pour leur
» plaire, en affadiſſant par des ſenti-
» mens de tendreſſe un ſujet qui le com-
» porte ſi peu. Quand on vit un peu
» d'amour, on fut moins mécontent de
» moi; mais on ne voulut point du tout
» de cette grande Scéne entre Jocaſte
» & Œdipe; on ſe mocqua de Sophocle
» & de ſon imitateur. Je tins bon, je dis
» mes raiſons, j'employai des amis. En-
» fin ce ne fut qu'à force de protection
» que j'obtins qu'on joueroit Œdipe....
» On me regardoit d'ailleurs comme un
» téméraire d'oſer traiter un ſujet où
» Pierre Corneille avoit ſi bien réuſſi.
» On trouvoit alors l'Œdipe de Cor-
» neille excellent, je le trouvois un fort
» mauvais Ouvrage, & je n'oſois le
» dire. Je ne le dis enfin qu'au bout
» de douze ans, quand tout le monde
» eſt de mon avis. Il faut ſouvent bien
» du tems pour que juſtice ſoit exacte-
» ment rendue. »

1718. Un ami de M. Voltaire, avoit compoſé une eſpéce de Préface Hiſtorique, qui devoit être placée à la tête d'une quatriéme ou cinquiéme édition de la Tragédie d'Œdipe : pour des raiſons que nous ignorons, cette Préface eſt reſtée manuſcrite, mais comme il s'y trouve des faits curieux ſur la Tragédie qui fait le ſujet de cet artiele, nous allons en extraire quelques paſſages.

« ..... J'étois déja ami de M. de » Voltaire dès l'année 1716. lorſque li- » ſant avec lui l'Œdipe de Sophocle, ce » chef-d'œuvre de la Gréce, l'admiration » que nous conçûmes pour quelques en- » droits du troiſiéme & du quatriéme » Acte, malgré les fautes dont j'oſe dire » qu'ils ſont pleins, l'engagea à faire » deux Scénes à l'imitation de Sopho- » cle. Ces deux Scénes ſont les deux » premiéres du quatriéme Acte, qui » commence ainſi

Non, quoi que vous diſiez, mon ame inquiétée, &c.

» Les deux Scénes faites, il oſa entre- » prendre de faire la Tragédie entiére. » Je lui en repréſentai la difficulté : je » trouvois dans l'Hiſtoire d'Œdipe quel- » que choſe de ſi différend de nos » mœurs, & un tragique ſi atroce, & » qui d'ailleurs ſembloit tellement re-

» jetter tout épiſode, que je ne voyois
» pas qu'on pût de ce ſujet faire une 1718.
» Piéce en cinq Actes, de la longueur
» que notre Théatre exige ; mon ami
» étoit fort réſolu à ne point faire entrer
» d'intrigue d'amour dans ſon Ouvrage,
» il vouloit introduire un chœur qui
» eut quelque intérêt dans la Piéce, &
» qui parut ſeulement dans quelques oc-
» caſions. Nous allâmes enſemble conſul-
» ter M. Dacier ſur ce projet. M. Dacier
» détourna fortement le jeune Auteur
» de ce deſſein. Il nous dit que le chœur
» eſt le fondement de la Tragédie, &
» qu'il falloit abſolument qu'il fut tou-
» jours ſur le Théatre. Nous lui repré-
» ſentâmes les inconvéniens de ſa pro-
» poſition, il demeura ferme dans ſon
» opinion. Il nous aſſura que nous n'a-
» vions aucune bonne Tragédie en Fran-
» ce, par la raiſon que le chœur étoit
» banni de nos Piéces. Il nous dit qu'il
» avoit fait en dernier lieu revenir M.
» Racine à ce ſentiment. Et il écrivit
» depuis à M. de Voltaire une longue
» lettre que j'ai entre les mains, par la-
» quelle il l'exhorte à ne point traiter
» Œdipe, ou à mettre le chœur dans
» toutes les Scénes.

» M. Dacier, par un malheur aſſez
» ordinaire à bien des Sçavans, con-

1718. » noiſſoit mieux les Grecs que les Fran-
» çois, il n'avoit pas aſſiſté dix fois en
» ſa vie à nos Spectacles. Cependant
» il faut les fréquenter pour en par-
» ler, & j'oſe dire que tous ceux que
» leur humeur, leur peu de fortune, ou
» leur état ont empêché de voir nos
» Piéces, n'en ont jamais parlé bien
» juſte.

» Mais revenons à notre Œdipe. Le
» jeune Auteur compoſa le rôle de *Phi-*
» *loctéte*, à peu près tel qu'il eſt impri-
» mé aujourd'hui dans cette nouvelle
» édition, excepté que ce perſonnage
» reparoiſſoit encore au cinquiéme Acte.
» La Piéce étant dans cet état, il alla
» la lire aux Comédiens. Il y avoit une
» très-nombreuſe aſſemblée de perſon-
» nes diſtinguées. Mais les Comédiens
» ne crurent pas que cet Ouvrage put
» jamais être ſupporté..... Deux fa-
» meux Acteurs, dont l'un ſe nommoit
» Beaubour, & l'autre Ponteüil, accou-
» tumés à jouer dans l'Œdipe de Cor-
» neille, refuſérent abſolument. En gé-
» néral, tout le monde trouvera ſi té-
» méraire qu'un jeune homme osât trai-
» ter le même ſujet dans lequel Cor-
» neille avoit réuſſi, que mon ami,
» par mon conſeil, retira ſon Ou-
» vrage.

» Il eut malheureusement assez de
» loisir pour le gâter, car n'ayant au- 1718.
» cune expérience, & né très-docile, il
» crut ce qu'on lui disoit. Il répandit
» dans le rôle de Philoctéte une ving-
» taine de vers d'amours très-déplacés.
» A la vérité, les Connoisseurs approu-
» vent certains traits, quoiqu'un peu
» passionnés de Jocaste, plus pardon-
» nables dans une femme que dans un
» Héros..... En un mot, je n'ai ja-
» mais été choqué que Jocaste ait aimé
» autrefois Philoctéte, & que ce Héros
» accusé du meurtre de Laïus, augmen-
» te le trouble de cette Princesse; mais
» ce que je ne pouvois souffrir, & ce
» que j'ai dit souvent à l'Auteur, avec
» la liberté que me donnoit l'amitié,
» c'est que Philoctéte ne revient à Thé-
» bes que par amour pour Jocaste....
» Mais enfin je suis témoin qu'on lui fit
» croire que cette affecterie étoit néces-
» saire pour réussir au Théatre Fran-
» çois. Ce fut beaucoup qu'il eut le cou-
» rage de ne point toucher à la Scéne
» du Grand Prêtre, & aux deux der-
» niers Actes. Enfin Beaubour s'étant
» retiré du Théatre, & Ponteüil étant
» mort, de nouveaux Acteurs hazardé-
» rent de se charger du nouvel Œdipe.
» Il y eut une foule incroyable à la

1718. » Comédie, pour voir ce que pouvoit
» être cet Œdipe, compoſé par un jeune
» homme..... La Piéce fut très bien
» éxécutée par *Mademoiſelle Deſma-*
» *re*, par les *Sieurs Dufreſne*, *Le*
» *Grand*, &c.

» Le Public, malgré le préjugé qui
» a rendu l'amour maître du Théatre,
» déſaprouva unanimement ce récit de
» tendreſſe, ſi peu convenable à Philoc-
» téte, & quoique les vers en fuſſent
» applaudis, cette faute n'en fut pas
» moins ſentie. Tout le reſte pour lequel
» on avoit tant craint, le chœur, le
» Grand Prêtre, toutes les imitations
» de Sophocle, enfin la hardieſſe de faire
» reparoître Jocaſte avec Œdipe au cin-
» quiéme Acte, tout cela, dis-je, excita
» la terreur & la pitié, qui ſont l'ame
» de la Tragédie. La Piéce fut univer-
» ſellement applaudie..... Le Public ſe
» révolta ſeulement de voir Philoctéte
» qui reparoiſſoit à la fin, il devenoit-
» là, un perſonnage trop étranger, &
» on fut obligé de le faire partir au troi-
» ſiéme Acte, ce qui étoit ſe tirer d'une
» faute par une faute encore plus gran-
» de, comme mon ami en conve-
» noit, &c. »

Ce ſeroit ne donner qu'imparfaite-
ment l'Hiſtorique de la Tragédie d'Œ-
dipe,

dipe ; ſi aux articles précédens, on ne joignoit ceux des Mercures & de pluſieurs Journaux Littéraires, qui ont parlé de cette Piéce avant & depuis ſa repréſentation au Théatre ; enſuite on rendra compte des critiques & des apologies de cette même Tragédie. 1718.

Dès le mois de Janvier 1717. *le nouveau Mercure* annonça cette Piéce, qui avoit été reçue le Mardi 19 du même mois. Voici ſes termes : « Il » ſembleroit que la raiſon principale » qui a fait diſparoître ſi promptement » *Sophonisbe* (*a*) de notre Théatre, » devroit ſervir d'avertiſſement à tout » Auteur, qui veut remanier les ſu» jets employés par Pierre Corneille. » Cependant M. *Arouet*, aſſez connu » par quantité de petits morceaux de » Poëſies enjouées, ne déſeſpére pas de » nous amuſer plus ſérieuſement, en » donnant de nouvelles couleurs à Œdi» pe. Il a orné ce ſujet de maniére, que » dans toutes les aſſemblées où il en a » fait la lecture, les partiſans des An» ciens diſent qu'elle ne le céde pas à » l'original même de Sophocle, & quel» ques Modernes, qu'elle eſt beaucoup » au-deſſus de celle de Corneille.

Nouveau Mercure, Janvier 1717. *P.* 246-247.

(*a*) Voyez ci-deſſus l'article de cette Tragédie ſous l'année 1716.

1718.

Le Nouveau Mercure, Novembre 1718. *p.* 165-166.

» On repréſenta (ſur le Théatre Fran-
» çois) pour la premiére fois, le 18 No-
» vembre, la Tragédie nouvelle d'Œdi-
» dipe, par M. Arouet: je crois devoir
» attendre le mois prochain pour en
» donner l'extrait. Pierre Corneille,
» comme on le ſçait, a traité le même
» ſujet; mais ſans faire tort à ce grand
» homme, ſi reſpectable par tant d'en-
» droits, on peut dire que la Piéce du
» jeune Auteur a paru plus nette, &
» moins chargée d'événemens que la
» ſienne. Après tout, il faut l'avouer,
» les fautes de Corneille étoient des pré-
» ceptes pour M. Arouet, & des pré-
» ceptes d'un uſage ſûr. Ainſi ce n'eſt
» pas en les évitant ces fautes, qu'il a
» le plus montré ſon habileté, puiſqu'on
» ne ſçait pas ce qu'il en ſeroit arrivé,
» ſi le peu de ſuccès d'un autre, ne lui
» avoit été comme un exemple du mieux.
» Il brille cependant tant d'art & tant
» de génie dans la nouvelle Piéce, qu'on
» n'eſt peut être pas bien fondé à croire
» qu'il ait eu beſoin que celle de Cor-
» neille ait précédé la ſienne. Nombre
» d'honnêtes gens & de bon goût, di-
» ſent que cette Tragédie eſt admira-
» ble; tous les Spectateurs en général
» l'eſtiment beaucoup, & tous les Caf-
» fés la critiquent: les plus beaux Ou-

» vrages n'ont jamais eu un ſort plus » avantageux. »

1718.

M. de Voltaire ayant fait imprimer ſa Tragédie d'Œdipe, voici le compte que le nouveau Mercure en rendit.

« On vend à Paris chez Pierre Ri- » bou, &c. un Volume *in*-8°. conte- » nant la nouvelle Tragédie d'Œdipe de » M. de Voltaire, avec pluſieurs lettres » critiques de l'Auteur, tant ſur l'Œdipe » de Sophocle, que ſur celle de Cor- » neille & la ſienne propre.

Le Nouveau Mercure, Mars 1719. *pag.* 104. & *ſuivantes.*

» Le grand accueil, dont le Public » a honoré la nouvelle Tragédie d'Œ- » dipe, au Théatre François, n'a point » fermé les yeux de l'Auteur aux défauts » de ſa Piéce ; il a la généroſité de ne » vouloir tirer aucun avantage du zéle » outré d'un certain Peuple qui faiſoit » hommage à cette Tragédie, comme » à une Piéce parfaite à tous égards. M. » de Voltaire détrompe ces Meſſieurs, » en leur décelant lui-même pluſieurs » défauts de ſon Ouvrage, avec un cou- » rage qui n'a d'éxemples que chez les » Auteurs du premier ordre.

» Il eſt important à un Auteur du » premier ordre, de s'être bien perſuadé » que rien n'échappe aux yeux du Pu- » blic ; que non ſeulement ce Public » voit autant que lui, mais beaucoup

1718. » au-delà : que toutes ſes négligences ſe-
» ront ſenties ; que toutes ſes fautes ſe-
» ront cenſurées..... On n'a pas mécon-
» nu les vrais défauts du nouvel Œdi-
» pe ; mais on a crû devoir faire grace à
» ces défauts en faveur des beautés in-
» finiment dominantes qui les rachè-
» tent. M. de Voltaire ſemble croire que
» le Public n'a apperçu dans ſa Piéce
» que le petit nombre de défauts ſur
» leſquels il paſſe condamnation dans ſa
» propre critique ; c'eſt pourquoi je vais
» lui dénoncer entre toutes les remar-
» ques critiques que j'ai recueillies de
» côté & d'autre, celles qui m'ont paru
» les plus cenſées. Je juge aſſez bien de
» lui, pour me promettre qu'il me ſçau-
» ra gré de les avoir fait paſſer juſqu'à
» lui. »

Remarques Critiques ſur la nouvelle Tragédie d'Oedipe, dénoncées à M. de Voltaire. Le nouveau Mercure, mois de Mars 1719. *pag.* 107-123. Ces remarques conſiſtent en ſix différentes obſervations ſur la conduite de cette Tragédie. Il y a quelques réfléxions cenſées dans ces remarques, mais en général elles ſont prolixes & peu recherchées.

Cette premiére critique nous engage à rendre compte en peu de mots, de Piéces dans leſquelles on a porté un

jugement de la Tragédie d'Œdipe.

Lettre critique ſur la nouvelle Tragédie d'Oedipe, in-8°. *Paris, Joſeph Mongé, 30 pages.* L'Auteur donne beaucoup de louanges à M. de Voltaire, & en même-tems reprend avec politeſſe pluſieurs défauts, qu'il a crû appercevoir dans cette Tragédie : il blâme ſurtout l'épiſode de Philoctéte, & la fin du troiſiéme Acte de cette Piéce, qu'il croit n'être point aſſez ſéparé du quatriéme, &c. 1718.

Lettre à M. de Voltaire ſur la nouvelle Tragédie d'Oedipe, Paris, Charles Guillaume, in-8°. *35 pages.* Cette Lettre eſt écrite avec une partialité ſi marquée contre la Piéce, qu'elle approche beaucoup de la ſatyre.

*Critique de l'Oedipe de M. de Voltaire, par M. le G * * * Paris, Gandouin, Aubert & Saugrain*, in-8°. *36 pages.* Le ſtile de cette brochure eſt un peu peſant, & par conſéquent la plaiſanterie qui en fait la baſe, peu fine.

Apologie de Sophocle, ou *Remarques ſur la troiſiéme Lettre critique de M. de Voltaire, Paris, Antoine Urbain Coutelier*, in-8°. *30 pages.* Cette apologie ne roule que ſur quelques paſſages de Sophocle, que M. de Voltaire a cité & critiqué au ſujet de ſa Tragé-

1718. die ; l'Auteur de l'Apologie défend du mieux qu'il peut ces paſſages.

*Apologie de la nouvelle Tragédie d'Oedipe, par M. M * * * * Avocat au Parlement, Paris, Pierre Huet,* in-8°. *19 pages.* Cette petite brochure eſt ſi foiblement écrite, & ſi remplie de termes peu meſurés ſur les perſonnes qui ont critiqué la Tragédie d'Œdipe, que c'eſt lui faire grace que de paſſer à une autre Piéce.

*Réponſe à l'Apologie du nouvel Oedipe, par M. M * * * Paris, Jerôme Trabouillet & la Veuve Piſſot,* in-8°. *23 pages.* Voici le début de cette réponſe. « Ayant lû par hazard une feuille » volante imprimée, qui a pour titre : » *Apologie de la nouvelle Tragédie* » *d'Oedipe*, je n'ai pû croire que l'Au- » teur l'ait communiqué à M. de Vol- » taire, qui eſt trop éclairé pour remet- » tre ſes intérêts en de ſi mauvaiſes » mains, je ſuis même perſuadé que M. » de Voltaire ne ſçaura pas fort bon » gré à M. M * * * de l'avoir ſi mal dé- » fendu, ſans en avoir été prié. Les ter- « mes injurieux dont cet opuſcule eſt » rempli, me font préjuger que la ſa- » tyre ſeroit plus ſon fait que l'apologie. » Encore les injures qu'il y ſéme ſont- » elles ſi groſſiéres, que je ne puis m'em-

» pêcher de penſer qu'il ne réuſſiroit pas » même dans ce dernier genre d'écrire : » car dans la ſatyre, *il faut mordre, & » non pas déchirer.* Et ſi vous ôtez les » invectives à cet Auteur, vous le ré- » duiſez à rien, &c. » L'Auteur de la Réponſe achéve d'anéantir l'Apologie, & enſuite il propoſe quelques réfléxions critiques ſur la Tragédie d'Œdipe. 1718.

*Lettre d'un Gentilhomme Suédois, à M. M*** Maître de Langue Françoiſe, ſur la nouvelle Tragédie d'Oedipe, Paris, André Cailleau*, in-8°. *16 pages.* Cette brochure préſente des remarques ſur les fautes contre la langue Françoiſe, que le prétendu Gentilhomme Suédois, dit avoir obſervées dans la Tragédie d'Œdipe. Ces remarques ſont de peu de conſéquence, & de plus elles portent preſque toutes à faux.

*Réfutation de la Lettre du Gentilhomme Suédois, ſur la nouvelle Tragédie d'Oedipe, à M. M*** ancien Avocat au Parlement, par M. D*** Paris, Daniel Jollet, & Jean Lameſle*, in-8°. *30 pages.* Le titre de cet Ouvrage annonce ce qu'il renferme. Le Gentilhomme Suédois y eſt durement réfuté.

Lettre d'un Abbé à un Gentilhomme de Province, contenant des obſervations ſur le ſtile & les penſées de la nouvelle

1718. *Tragédie d'Oedipe, & des réfléxions ſur la derniére Lettre de M. de Voltaire*, (a) *Paris, Joſeph Mongé*, in-8°. 22 *pages*. Cette Lettre eſt écrite avec goût, avec eſprit, & dans le véritable caractére de la critique, qui doit être judicieuſe & exempte de paſſion. Cependant il y a bien des articles où l'Auteur s'eſt trompé, tant ſur la verſification que ſur la contexture & la marche de la Tragédie.

*Lettre de M. le Marquis de M*** à un Gentilhomme de ſes amis, contenant la critique des critiques de l'Oedipe de M. de Voltaire, Paris, Seveſtre*, in-8°. 32 *pages*. Cette Lettre contient l'analyſe des Critiques ſur la Tragédie d'Œdipe, & une réfutation vive & dure de ces mêmes critiques. L'Auteur y met au nombre de ces derniéres *l'apologie de la nouvelle Tragédie d'Oedipe, par M. M*** Avocat au Parlement*, & voici la raiſon qu'il en donne. « Vous me demanderez » peut-être, Meſſieurs, pourquoi ma » critique ne reſpecte pas la Piéce ſui- » vante, que l'Auteur donne ſous le

(a) M. de Voltaire ayant donné au Public une ſeconde édition de ſa Tragédie, avec quelques corrections, y joignit une nouvelle Lettre, où il parle des Critiques que l'on a faites de ſa Piéce. C'eſt ſur cette Lettre que l'Abbé propoſe ſes réfléxions.

nom

» nom d'*Apologie du nouvel Oedipe* :
» mais non, il faudroit pour cela que vous 1718.
» fuſſiez le ſeul qu'une maniére de louer
» ſi nouvelle n'eut point allarmé ; &
» vous ſçavez ſans doute que cette *Apo-*
» *logie* a été ſi mal reçue du Public, que
» le peu d'éxemplaires qu'on en a tirés,

Cachés à la lumiére,
Combattent triſtement les vers & la pouſſiére, &c.

Le Lecteur nous diſpenſera, s'il lui plaît, du ſoin de lui rendre compte d'une autre critique remplie du commencement à la fin d'invectives groſſiéres, de menſonges impudents, &c. Cette critique eſt intitulée : *Le Journal ſatyrique intercepté*, ou *Apologie de M. Arouet de Voltaire, & de M. de la Motte, &c.* in-8°. *de* 48 *pag.* imprimé ſans permiſſion, & ſans nom de Libraire. Le feu Poëte *Gacon* eſt Auteur de ce libelle.

*Lettre à Madame *** contenant la critique de l'Oedipe de M. de Voltaire*, par M. *Van-Effen*, Auteur du *Miſantrope* & de *la Bagatelle*, Ouvrages périodiques, qui ont paru en Hollande, & peu eſtimés. Cette lettre qui ſe trouve inſérée dans *le Journal Hiſtorique, Politique, Critique & Galant, Mars & Avril* 1719. in-12. *La Haye*, marque une perſonne qui n'a aucune teinture du Théatre, ni de la Poëſie, & de

plus, qui connoît à peine la langue dans
1718. laquelle il veut écrire.

*Nouvelles Remarques ſur l'Oedipe de M. de Voltaire, & ſur ſes Lettres critiques; où l'on juſtifie Corneille contre les calomnies de ſon Emule, & où l'on fait un parallèle des deux Tragédies de ces Auteurs, avec un Recueil des plus beaux endroits de l'une & de l'autre Piéce, par M****** Paris, Laurent d'Hourry*, in-8°. 120 *pages.* Ce titre détaillé qui annonce ce que contient l'Ouvrage, nous diſpenſe d'en faire un extrait, mais on peut aſſurer le Lecteur, que ces nouvelles remarques, ne font que répéter, en différends termes, ce qu'on trouve dans les autres critiques.

Oedipe traveſti, (a) *Comédie par M. Dominique, Comédien de S. A. R. Monſeigneur le Duc d'Orléans, Paris, Antoine Urbain Coutelier*, in-12. 48 *pages.* Cette Parodie qui fut la premiére que les nouveaux Comédiens Italiens jouerent ſur leur Théatre, n'a rien de

(a) Œdipe traveſti, parodie en vers & en un Acte, par M. Dominique, repréſentée pour la premiére fois par les Comédiens Italiens ordinaires de S. A. R. Monſeigneur le Duc d'Orléans, le Lundi 17 Avril 1719. (Après la mort de Monſeigneur le Duc d'Orléans, les Comédiens Italiens obtinrent le titre de Comédiens ordinaires du Roy.

remarquable que le ridicule qu'on peut répandre ſur les meilleures choſes, lorſ- 1718
qu'on traveſtit les Héros en Payſans & en gens de la plus baſſe condition : ce qu'on trouvera de plus paſſable dans cette Piéce, eſt le rôle de *Finebrette*, Parodié de Philoctéte, Grivois Garçon.

Le Jeudi 3 Mars 1729. la Tragédie d'Œdipe de Pierre Corneille fut remiſe au Théatre ; cette remiſe donna occaſion à feu M. l'Abbé Pellegrin, de compoſer une eſpéce de paralléle de cette Tragédie, avec celle de M. de Voltaire. Une partie de cet Ouvrage parut dans le Mercure de France 1729. mois de Juin ſecond Vol. *pag.* 1315-1345. & la ſuite dans le mois d'Août ſuivant, *pag.* 1700-1731. ſous le titre qui ſuit : *Diſſertation ſur l'Oedipe de Corneille, & ſur celui de M. de Voltaire, par M. le Chevalier de.... à Madame la Comteſſe de....* Dans cette Diſſertation, M. l'Abbé Pellegrin, ſous le nom de M. le Chevalier de.... prend le parti de Pierre Corneille. Il commence par un extrait Acte par Acte de cette Tragédie, & la défend des défauts que M. de Voltaire lui impute dans ſa *quatriéme Lettre, qui contient la critique de l'Oedipe de Corneille.* Enſuite le prétendu Chevalier de.... paſſe à l'éxamen de la Tragédie de M. de Voltaire, & pro-

1718. poſe des obſervations ſur la contexture de cette Piéce, ſur la marche du Théatre, ſur les perſonnages, & enfin ſur la verſification, en homme de goût, & qui connoît la matiére qu'il traite; cependant il ſe trompe quelquefois, & ſa critique eſt ſouvent trop ſcrupuleuſe & même idéale.

Voila toutes les Critiques de la Tragédie d'Œdipe qui ſoient venues à notre connoiſſance. Nous ne doutons point que les perſonnes qui auront la patience de les lire, ne penſent que ces Ouvrages n'ont ſervi & ne ſerviront qu'à augmenter la réputation de la Piéce & de ſon Auteur.

1718.

LE ROY DE COCAGNE,

*Comédie en vers libres, & en trois Actes, & trois Intermédes, * précédée d'un Prologue auſſi en vers libres, par M. LE GRAND,*

* La Muſique eſt de M. Quinault.

Repréſentée pour la premiére fois, le Samedi 31 Décembre. (Vingt repréſentations, la derniére le Mardi 21 Février 1719.)

« LE 31 Décembre il parut ſur le » Théatre François, une Comédie » en vers & en trois Actes, précédée » d'un Prologue, ſous le titre du *Roy* » *de Cocagne.* Cette Piéce eſt de la fa- » çon de M. le Grand, un des Co- » médiens de la Troupe. Le ſeul titre » de cette Comédie annonce que c'eſt » une Piéce remplie de divertiſſemens, » & d'un Spectacle très-amuſant. Elle a » paru bien écrite, & l'on y a remar- » qué quantité de traits qui font hon- » neur à l'Auteur. Les airs qui ſont de la » compoſition de M. Quinault, ne ſont » pas un des moindres ornemens de cette » Piéce. »

Le Nouveau Mercure, mois de Décembre 1718, *pag.* 199.

Dans le quatriéme Volume de cette Hiſtoire, *page* 416. à l'article de *La*

Bague de l'oubli, Tragi-Comédie de
1718. Rotrou, nous avons dit que le ſujet de cette Piéce avoit fourni à M. le Grand, l'idée de ſon Roy de Cocagne : en effet, c'eſt le même fonds qui conſtitue l'intrigue de l'une & de l'autre Comédie, mais dans la moderne ce fonds eſt plus convenable que dans celle de Rotrou. Au reſte, la Comédie du Roy de Cocagne eſt gaye, ſouvent bouffone, quelquefois dans le bon comique. La verſification en eſt aſſez coulante, & il s'y trouve des couplets de vers bien rendus.

Le Prologue eſt un peu critique ſur les Auteurs & les Jeux de la Foire de ce tems, auſſi bien que ſur un Poëte qui vivoit alors, & qu'on nommoit *le Poëte May*, qui fut joué ſous le nom de M. de *La Fariniére*.

Le Lundi 12 May 1721. Cette Piéce fut remiſe au Théatre, & voici le compte que le Mercure en rendit. « *Le Roy de* » *Cocagne*, Comédie du Sieur le Grand, » Comédien, en vers & en trois Actes, avec des Intermédes, des chants, » & des danſes, & un Prologue qu'on » a retranché. Cette Piéce a été jouée » à la ſuite d'*Eſther*, (de M. Racine) » & le Public l'a revûe avec beaucoup » de plaiſir. Elle fut repréſentée pour la

Le Mercure de Juin & de Juillet 1721. *page* 162.

» premiére fois le 31 Décembre 1718. 1718.
» elle n'eut pas un grand ſuccès. (*a*) A
» la vérité, elle eſt un peu dans le goût
» de la Farce, mais du reſte elle eſt très-
» ingénieuſement imaginée, & les plai-
» ſanteries qui ſont en grand nombre,
» excitent à chaque bout de champ des
» éclats de rire. Quelques couplets de
» chanſon ſont très-jolis, & la Muſique
» qui eſt du Sieur Quinault fait beau-
» coup de plaiſir. Le Sieur Poiſſon y
» joue le principal rôle d'une maniére
» inimitable. Le Sieur Dufreſne & la
» Demoiſelle Quinault ſa ſœur, y
» danſent une muſette avec beaucoup
» de grace. »

(*a*) L'Auteur du Mercure ſe trompe, la Comédie du Roy de Cocagne eut tout le ſuccès que ſon Auteur pouvoit en attendre, puiſqu'elle eut vingt repréſentations de ſuite.

1719.

ELECTRE,

Tragédie de M. DE LONGEPIERRE,

Repréſentée pour la premiére fois, ſur le Théatre du Palais Royal, le Mercredi 22 Février. (Six repréſentations, la derniére le Lundi 6 Mars ſuivant.)

CEtte Tragédie qui n'a paru ſur le Théatre François que onze ans après celle de M. de Crébillon, avoit cependant été repréſentée à Verſailles, par ordre de MONSEIGNEUR, en 1702. Voici ce qu'en a dit M. Devizé dans ſon Mercure Galant, du mois de Février (1702.) *pages* 378-380.

« M. de Longepierre, ſi connu par » ſes Ouvrages, ayant fait depuis plu- » ſieurs années la Tragédie d'*Electre*; » pour ſa propre ſatisfaction, & ſans » aucun deſſein de la donner au Public, » MONSEIGNEUR & Madame la Prin- » ceſſe de Conty, après lui avoir de- » mandé, & ordonné aux Comédiens de » l'apprendre & la répéter, l'ont fait » repréſenter trois fois ſur le Théatre de » l'Hôtel de Conty à Verſailles; où elle » a reçu des applaudiſſemens conformes » à ſon mérite. Elle en avoit eu d'ex-

» traordinaires dans les répétitions qui
» en avoient été faites à Paris, où tout 1719.
» le beau monde & les beaux esprits
» avoient couru en foule. Le sujet de
» cette Tragédie, qui est admirable, &
» qui a été traité par Sophocle & par
» Euripide, a reçu de nouvelles beautés
» de M. de Longepierre. Le Sieur Ba-
» ron le pere, qui a quitté le Théatre
» depuis plusieurs années, le Sieur Ro-
» sélis qui s'en est retiré depuis peu de
» tems y ont joué; le premier a fait
» Oreste, & le second Egyste. Le Sieur
» Baron a fait voir que bien loin qu'il
» eut perdu quelque chose de ses talens,
» par le manque d'exercice, il est en-
» core au-dessus de ce qu'il étoit il y a
» vingt ans. Mademoiselle Duclos, dans
» le personnage d'Electre, a fait dire
» généralement, qu'aucune Comédien-
» ne n'avoit jamais été plus loin qu'elle,
» ni joué avec tant de force & de
» grace. »

La réputation de cette Tragédie se conserva dans le monde avec tant de célébrité, que feu Monseigneur le Duc d'Orleans engagea M. de Longepierre à la donner aux Comédiens pour la représenter. Dans le cours des répétitions, on ne parloit que de cette Piéce, & des beautés qu'elle renfermoit. Enfin

elle parut pour la premiére fois ſur le
1719. Théatre du Palais Royal, devant une aſſemblée qui réuniſſoit l'élite de la Cour & de la Ville. Les perſonnes qui avoient été préſentes aux repréſentations de ce Poëme Dramatique à Verſailles, ou aux répétitions qui s'en étoient faites à Paris, lui donnérent des applaudiſſemens, que le général des Spectateurs ne jugea pas à propos de confirmer. Au contraire, cette Piéce parut au-deſſous du médiocre: ajoutez que la comparaiſon qui s'en faiſoit avec celle de M. de Crébillon acheva de la condamner à rentrer pour toujours dans le cabinet de ſon Auteur; cependant les Comédiens la firent paroître ſur leur Théatre, mais avecun très-foible auditoire; enfin elle termina ſa carriére ſur le même Théatre du Palais Royal, à ſa ſixiéme repréſentation.

Quoique M. de Longepierre n'eut donné ſa Tragédie au Public que par une reſpectueuſe déférence aux volontés de Monſeigneur le Duc d'Orléans, il ne laiſſa pas d'être très-piqué de l'accueil qu'elle avoit reçue, & on crut dans le monde qu'il en avoit fait un ſacrifice au feu; cependant il ne pouſſa pas ſon dépit juſqu'à ce point; il ſe contenta de renfermer ſoigneuſement ſon manu-

ſcrit, & quelques années après ſa mort, ce manuſcrit tomba entre les mains d'un homme de lettre, qui le fit imprimer. C'eſt un ſervice qu'on a rendu aux amateurs du Théatre François, & peut-être aux Auteurs Dramatiques ; car enfin cette Tragédie dont les défauts eſſentiels ont cauſé la chute, a des détails d'un grand Maître : le premier Acte peut ſervir de modéle pour l'expoſition d'un ſujet. Il ſe trouve dans le rôle d'Electre des couplets d'une grande verſification ; on en pourroit citer d'autres dans ceux d'Egyſte, de Clitemneſtre & d'Oreſte ; mais ces beautés ne peuvent racheter la dureté de la Poëſie, la marche traînante de cette Piéce, & inutilités qui s'y trouvent. 1719.

LONGE-PIERRE.

Hilaire-Bernard de Requeleyne, Seigneur de Longepierre, nâquit à Dijon le 18 Octobre 1659. de Pierre de Requeleyne, Maître des Comptes, & d'Oudette de Mouhy. M. Baillet * nous apprend que dès l'âge de quatorze ans, M. de Longepierre avoit un goût ſi décidé à l'étude des Belles-Lettres, & ſurtout pour celle des Poëtes Grecs, qu'il négligea tous les plaiſirs que lui offroient la jeuneſſe & ſon bien, n'en trouvant point d'autre que celui de lire & d'admirer ces grands hommes de l'an-

* Dans ſes Enfans célébres.

tiquité. On dit que M. de Longepierre ne s'attacha à la Poëſie Françoiſe, que par les conſeils de M. ſon pere. On ſent la preuve de ce fait en liſant les vers de cet Auteur, car l'obéiſſance filiale paroît y avoir plus de part que l'inſpiration des Muſes.

1719.

Bibliothéque des Auteurs de Bourgogne, *page* 417.

« M. de Longepierre a été ſucceſſi-
» vement Précepteur de M. le Comte
» de Toulouze, & de M. le Duc de
» Chartres, depuis Duc d'Orléans &
» Régent du Royaume. Enſuite Secré-
» taire des commandemens de M. le
» Duc de Berry, & enfin Gentilhomme
» ordinaire de M. le Duc d'Orléans.
» Après la mort de M. le Duc de Ber-
» ry, la Cour gratifia M. de Longe-
» pierre d'une penſion de ſix mille li-
» vres. Il avoit épouſé en 1703. Ma-
» demoiſelle (Eliſabeth) Raince, qui
» lui apporta plus de deux cens mille
» livres. »

M. de Longepierre mourut à Paris, ſans laiſſer de poſtérité de ſon mariage, le 31 Mars 1721. par ſon teſtament il légua ſa Bibliothéque à M. le Cardinal de Noailles, Archevêque de Paris, qui l'honoroit de ſon amitié.

Bibliothéque des Auteurs de Bourgogne, *p.* 417.

« J'ai oui dire à un des amis de M. de
» Longepierre, que cet Auteur auroit
» voulu retirer tous les éxemplaires de

» ſes traductions, pour les ſupprimer, » & en effacer à jamais le ſouvenir. » On portera quel jugement on voudra » de cette modeſtie. » 1719.

Ouvrages Dramatiques de Monſieur de Longepierre.

MÉDÉE, Tragédie, le Samedi 13 Février 1694.

SÉSOSTRIS, Tragédie, *non imprimée*, le Mercredi 28 Décembre 1695.

ELECTRE, Tragédie, le Mercredi 22 Février 1719.

LA RÉCONCILIATION NORMANDE,

Comédie en cinq Actes, & en vers, de M. DUFRESNY,

Repréſentée pour la premiére fois, le Mardi 7 Mars. (Douziéme & derniére repréſentation, le Mardi 25 Avril.)

MOnſieur Dufreſny a travaillé long-tems cette Piéce, qu'il avoit intitulée d'abord, LE PROCÉS DE FAMILLE. Dès le commencement de l'année 1715. il en avoit déja fait quelques lectures, & ſes amis l'annonçoient avec éloge. On

peut lire dans le Mercure du mois de
1719. Juin de cette année, une Lettre de M. l'Abbé de Pons, au ſujet de la Comédie du *Lot ſuppoſé*, & l'apoſtille qui ſuit. « Je rappelle, Monſieur, l'impreſ-
Mercure de Juin 1715. p. 194. » ſion que me fit il y a quelques mois la » lecture de votre *Procès de Famille*; » c'eſt une Piéce de cinq Actes, ſur la- » quelle je fonde de grandes eſpéran- » ces. » (*a*)

Dans le Mercure de Juillet ſuivant, on trouve encore la Lettre qu'une Dame adreſſa à l'Auteur de ce Journal, & qu'elle termine ainſi. « J'ai un vrai re-
Mercure de Juillet 1715. p. 112. » gret du refus que les Comédiens ont » fait du *Procès de Famille* de M. Du- » freſny, dont je lui ai entendu faire la » lecture; j'en fus ſi charmée, qu'il m'é- » chappa de lui dire, que s'il n'avoit » pas un fonds inépuiſable d'eſprit, il » auroit fallu lui donner un Curateur, » pour l'empêcher d'en être ſi prodi- » gue. »

(*a*) C'eſt ſans doute cette Piéce que M. l'Abbé de Pons avoit en vûe, lorſque dans ſa Lettre, après avoir parlé de l'Eſprit de contradiction, Piéce en un Acte, & du Lot ſuppoſé qui eſt en trois, il ajoute: « Mais » cela ne ſuffit point encore, il vous faut une Piéce » de cinq Actes, dont l'intrigue ſoit ſimple, & ingé- » nieuſe, dont la marche ſoit aiſée & naturelle; en » un mot, il vous faut ſurmonter plus d'une fois les » plus grandes difficultés de l'art, pour terraſſer la pré- » vention qui vous obſéde, &c. »

Le déſordre qui regne dans preſque toutes les Piéces de M. Dufreſny, eſt la cauſe que dans leur nouveauté, le Public ne leur a pas rendu toute la juſtice qu'elles méritoient. A la repriſe que les Comédiens donnérent de celle-ci le Dimanche 14 Octobre 1731. elle fut très-favorablement reçue, on reconnut ſes vraies beautés, ces traits ſaillans & naturels, qui caractériſent ſi bien l'Auteur, & dès-lors elle eut place ſur la Scéne Françoiſe, où on l'a revoit avec plaiſir. 1719.

L'Auteur du Mercure de France, qu'on peut regarder ici comme l'écho du Public, en porta ce jugement : « Cette Piéce eſt fort applaudie, on y » voit une infinité de traits charmans, » des caractéres & des Scénes fort plaiſantes & toutes neuves : en un mot, » c'eſt une Piéce pleine d'eſprit & de » bonne plaiſanterie, & qui pourroit » paſſer pour un chef-d'œuvre du Théatre, ſi la fable en étoit plus réguliére. » On n'eſt pas content, (ajoute il) du » titre de la Piéce. Celui du *Procès de* » *Famille*, que l'Auteur lui avoit d'abord donné, auroit mieux convenu. » *La Haine Fraternelle* y convenoit » encore fort bien ; car on ne parle pendant le cours de la Piéce, que de haine, & de procès : & à propos de la Mercure de France, Octobre 1731. *pag.* 2424 & 2425.

» haine, on trouve dans le ſecond Acte
1719. » (Scéne VII.) une eſpéce de paralléle
» de l'Amour & de la Haine, où l'on fait
» l'éloge de cette derniére paſſion, qu'on
» regarde comme un chef-d'œuvre. Il y
» a auſſi dans le quatriéme Acte, une
* Scene III. » Scéne feinte de tendreſſe * pour trom-
» per une vieille tante, qui eſt un mor-
» ceau original, & d'un prix infini. »

L'Auteur du Mercure a eu raiſon d'appuyer ſur l'irrégularité de la Fable du Poëme, il pouvoit encore ajouter que les Scénes ſont entiérement découſuës; mais il faut avouer en même-tems, que chacune d'elles, priſe ſéparément, forme un tableau Théatral des plus neuf, & des plus comique. A l'égard des caractéres, il ſeroit difficile de ne pas ſouſcrire au ſentiment de l'Auteur du Mercure; les perſonnages du Comte & de la Marquiſe, ſont de main de Maître, ſur tout celui de la derniére. Les rôles de Dorante, du Chevalier, d'Angélique & de Nérine, ſont auſſi bien imaginés, & font un grand effet : le Falaiſe ſeroit excellent s'il avoit plus d'eſprit, & moins de babil; d'ailleurs M. Dufreſny répéte ici pluſieurs traits qu'il avoit placé dans ſa Comédie de la Malade ſans Maladie, & dans celle du Faux Honnête-Homme: le Lecteur peut aiſément s'en convaincre par

par la confrontation de ces trois Piéces. Il verra auſſi que le perſonnage de Pyrante a ſemblé plus néceſſaire à l'Auteur, qu'il ne l'eſt aux Spectateurs. 1719.

En terminant cet article, nous croyons devoir joindre les noms des Acteurs qui remplirent les principaux rôles, tant à la premiére repréſentation, qu'à la repriſe du 14 Octobre 1731.

En 1719.

LE COMTE, ... le Sieur Duchemin.
LA MARQUISE, Mademoiſelle Champvallon.
ANGE'LIQUE, Mademoiſelle Quinault l'aînée.
DORANTE, ... le Sieur Poiſſon *fils*.
LE CHEVALIER, ... le Sieur Quinault.
PYRANTE, ... Le Sieur Fontenay.
NE'RINE, ... Mademoiſelle Deſmare.
FALAISE, ... le Sieur de la Thorilliere.

En 1731.

LE COMTE, ... le Sieur Duchemin.
LA MARQUISE, ... Mademoiſelle Dubreuil.
ANGE'LIQUE, ... Mademoiſelle Gauſſin.
DORANTE, ... le Sieur Dubreuil.
LE CHEVALIER, ... le Sieur Quinault.
PYRANTE, ... le Sieur Dangeville, *Oncle*.
NE'RINE, ... Mademoiſelle Quinault.
FALAISE, ... le Sieur Armand.

1719.

LE DÉDIT,

Comédie en un Acte, & en vers, de M. DUFRESNY,

Repréſentée pour la premiére fois, le Vendredi 12 May, précédée de la Tragédie d'*Andronic*. Sixiéme repréſentation, le Mercredi 24 du même mois, ſur le Théatre du Palais Royal. Septiéme & derniére le Mercredi 14 Juin ſuivant, ſur le même Théatre.

ON ſera ſurpris d'apprendre que M. Dufreſny, qui n'a jamais rien tiré que de ſon propre fonds, ait emprunté de M. Champmeſlé le principal perſonnage de cette Comédie. (*a*) Le double traveſtiſſement de Frontin, qui ſous les noms du Chevalier Clique, & du Sénéchal Groux, fait en même tems l'amour aux deux tantes de Valére, n'eſt qu'une imitation du Chevalier Acaſte, Amant des deux filles d'un Procureur, de la Comédie *des Griſettes*, de M. Champmeſlé, & qu'il a répété ſous le caractére de Criſpin dans celle qu'il donna depuis, portant au titre celui de

(*a*) Voyez Tome XI. de cette Hiſtoire, *pages* 145 & 157. les articles des Griſettes, & de Criſpin Chevalier.

Criſpin Chevalier. A la vérité, l'Auteur moderne, en ſaiſiſſant cette idée, a changé le reſte de l'intrigue, le dénouement & les autres perſonnages, & l'on doit d'autant plus excuſer cette faute, où il n'eſt tombé que cette ſeule fois, qu'il l'a réparée très-avantageuſement ; mais ce qu'on ne lui paſſera pas ſi aiſément, c'eſt qu'ordinairement ſes Piéces manquent de fonds, au lieu que dans celle-ci, l'action y eſt tellement reſſerrée, & le dénouement ſi bruſqué, qu'on perd une partie de l'intrigue, qu'on eſt obligé de deviner : on ſent que l'Ouvrage avoit aſſez de matiére pour comporter trois Actes ; M. Dufreſny auroit pu ſans peine y ajouter quelques Scénes de plus, qui auroient filé l'action. Quoi qu'il en ſoit, la Comédie du Dédit eſt demeurée au Théatre, où les applaudiſſemens du Public, la dédommagent ſuffiſamment de ceux qu'on lui a refuſé à ſa naiſſance. 1719.

Acteurs & Actrices qui ont repréſenté cette Piéce en 1719.

GÉRONTE, *pere d'Iſabelle*, le Sieur Lavoy.

BÉLISE, ... Mademoiſelle Fonpré.

ARAMINTE, Mademoiſelle Champvallon.

1719. ISABELLE, *Amante de Valére*, Mademoiſelle Quinault, *Cadette.*

VALÉRE, *neveu de Blaiſe & d'Araminte*, le Sieur Fontenay.

FRONTIN, *Valet de Valére*, le Sieur La Thorillière.

Les Comédiens François donnérent relâche au Théatre les Lundi 17 *Juillet, Mardi* 18, *Mercredi* 19, *& Jeudi* 20, *à cauſe des chaleurs exceſſives.*

Le Vendredi 21 *du même mois, les Comédiens eurent ordre de fermer leur Théatre, à cauſe de la mort de Madame* LOUISE-ELISABETH D'ORLÉANS, DUCHESSE DE BERRI, *arrivée à la Meute, le même jour, à deux heures du matin. Le Spectacle fut diſcontinué juſqu'au Jeudi* 27 *du même mois incluſivement.*

1719.

LE FAUCON,

Comédie en vers, & en un Acte, par M. l'Abbé PELLEGRIN, *& Mademoiſelle* BARBIER,

Repréſentée pour la premiére fois, après la Tragédie de *Mithridate*, le Vendredi premier Septembre. (Douze repréſentations, la dernière le Samedi 23 du même mois de Septembre.)

CEtte petite Comédie dont tout le monde connoît le ſujet, peut être miſe au rang des médiocres. Cependant elle eſt conduite avec art & aſſez paſſablement verſifiée. Ajoutons qu'elle eſt dans le genre du *larmoyant comique.*

Ce genre n'étoit pas à la mode, & ſans les Acteurs qui exécutérent cette Comédie, elle n'auroit peut-être pas eu trois repréſentations, quatre perſonnages rempliſſent les Scénes de ce petit Poëme Dramatique ; en voici les noms & ceux des perſonnes qui les jouérent.

FÉDÉRIC, *Amant d'Axiane*, M. Quinault Dufreſne.

AXIANE, *Amante de Fédéric*, Mademoiſelle Quinault.

1719. PASQUIN, *Valet de Fédéric*, M. Quinault.

LISETTE, *Suivante d'Axiane*, Mademoiſelle Quinault Dufreſne.

Le goût & la préciſion avec laquelle cette Piéce fut exécutée, excita la curioſité du Public, ce qui lui donna une eſpéce de réuſſite.

MOMUS FABULISTE,

OU

LES NOCES DE VULCAIN,

Comédie en un Acte, & en proſe, ſuivie d'un divertiſſement, * *par Monſieur* FUSELIER,

* La Muſique eſt de M. Quinault.

Repréſentée pour la premiére fois, après la Tragédie d'*Andromaque*, le Mardi 26 Septembre. (Trente repréſentations, la derniére le 26 Décembre.)

VOici une Piéce, dont le ſuccès, malgré tout ſon mérite, ſurpaſſa l'eſpérance de ſon Auteur. Tout concourut à ſa réputation. Le genre de l'Ouvrage, (*a*)

(*a*) Cette Comédie eſt une critique preſque continuelle des *Fables de feu M. de la Motte, de l'Académie Françoiſe*, qui venoient de paroître, & dont on diſoit, comme de tout Ouvrage de réputation, beaucoup de bien, & encore plus de mal.

le jeu des Acteurs, & l'opulence générale qui regnoit alors à Paris, par le moyen des actions du Miſſiſſipi, qui ſe négocioient dans la rue Quincampoix. 1719.
Ajoutons-y l'incognito que M. Fuſelier garda preſque tout le tems que ſa Comédie fut au Théatre. L'Auteur du *Nouveau Mercure*, mois de Septembre 1719. *pag.* 213-214. parla de cette Piéce dans les termes ſuivans. « Les Comédiens François repréſentérent le 26 de ce mois » (Septembre) une Comédie en un Acte, » qui a pour titre : *Momus Fabuliſte.* » Le ſuccès de cette Piéce eſt moins » incertain que le nom de l'Auteur. On » regarde comme un phénoméne, auſſi » rare que ſingulier, qu'un écrivain ait » pû réſiſter à la tentation de révéler ſon » nom (ſurtout lorſqu'on ne court aucun riſque à ſe déceler) après les applaudiſſemens que le Public lui a prodigué : on n'auroit jamais crû que » l'amour propre d'un Poëte eut pû tenir » contre. Cependant on ignore encore » ſon nom, ce n'eſt que par conjecture » que l'on fait tomber ſes ſoupçons ſur » tel & tel.... Nous voudrions avoir le » tems d'en donner un extrait raiſonné. » Cette Piéce en mérite un aſſurément; » auſſi nous propoſons-nous de le faire » le mois prochain. En attendant, nous

1719. » nous contenterons d'en donner un lé-
» ger crayon..... Le ſujet eſt fort ſimple ;
» il eſt cependant plus ingénieuſement
» imaginé qu'il ne le paroît d'abord.
» C'eſt Vénus que Jupiter a deſſein de
» marier au plûtôt à quelque Dieu, gar-
» çon de l'Olympe. Mars, Apollon,
» Neptune, Vulcain, Plutus, Mercure,
» &c. ſont les aſpirans. Jupiter a rendu
» la Déeſſe maîtreſſe de ſa main Vénus
» par un rafinement de coquetterie, pré-
» fére Vulcain à tous les autres, par la
» raiſon que ſi elle devenoit femme de
» Mars l'intrépide, ou d'Apollon le
» blondin, ce choix pourroit éloigner
» ſes amans.

» Pendant que tous les Dieux con-
» currants s'empreſſent à faire pancher
» la Déeſſe de la beauté de leur côté,
» Momus à qui le grand Jupiter avoit
» défendu de médire des habitans du
» Ciel, ſous peine d'en être chaſſé, s'a-
» viſe de débiter dix-huit Fables, ſous
» l'enveloppe deſquelles ſe trouve la Sa-
» tyre la plus maligne. Junon n'y eſt
» pas plus épargnée que les autres. Cha-
» que Apologue eſt une critique d'au-
» tres Apologues (*a*), qui mériteroient

(*a*) Des Fables de M. de la Motte.

certainement

» certainement plus de réſerve de la
» part de l'Auteur de la Piéce. Cette Co- 1719.
» médie finit par autant de petites Fa-
» bles, réduites en un couplet de chan-
» ſon, dans lequel il n'y a pas moins de
» ſel que dans les précédentes. Quoique
» cette Comédie ſoit pleine de ſaillies &
» d'étincelles d'eſprit, je ne craindrai
» point d'avancer que le Sieur Quinault
» Comédien, anime les Fables qu'il récite
» avec tant de vivacité & de bienveillan-
» ce, qu'il enchante les Spectateurs,
» juſqu'au point de croire que cette
» Piéce eſt ſans défauts, &c. »

A la vingtiéme repréſentation de Momus Fabuliſte, M. Fuſelier quitta l'anonyme, & ſe déclara l'Auteur de la Piéce, & tout de ſuite il la fit imprimer, y mit ſon nom & une Préface dont nous allons extraire quelques paſſages. « La reconnoiſſance m'engage à » rendre compte au Public des raiſons » qui m'ont déterminé à ne me pas dé- » clarer l'Auteur d'une Comédie qu'il a » ſi extraordinairement favoriſé. . . . . » J'ai voulu riſquer de m'entendre cen- » ſurer par mes amis, ſi ma Piéce tom- » boit, pour m'aſſurer ſi elle réuſſiſſoit, » le plaiſir d'être loué par ceux qui ont » réſolu de ne me pas eſtimer. Il n'étoit » queſtion que de me taire pour arriver

Préface de la premiére édition de Momus Fabuliſte.

» a mon but..... Cette conduite m'a
1719. » prouvé qu'il y a peu d'eſtimateurs
» exacts des talens & de leurs produc-
» tions, & que les verſifications de ſtile
» ſont preſque auſſi incertaines que celles
» de l'écriture. J'ai remarqué cent fois,
» que bien des gens jugeoient de la Piéce
» par le nom de l'Auteur, & non pas de
» l'Auteur par le mérite de la Piéce....
» Cette façon paſſionnée de juger des
» Ouvrages d'eſprit, a donné à Momus
» *Fabuliſte*, plus d'une illuſtre origine.
» On l'a fait naître dans la robe, dans
» l'épée & même dans le Cloître. Quel-
» ques diſſertateurs pouſſant plus loin
» leurs analyſes ne m'ont laiſſé faire chez
» moi que la proſe, & ont fait faire
» mes Fables en ville. Je ne ſçais pas trop
» pourquoi ils m'ont voulu ôter la rime;
» lorſqu'on ne poſſéde qu'elle, c'eſt un
» ſi mince appanage, qu'il y a de l'inhu-
» manité à en dépouiller un Poëte....
» Plus d'une fois dans des lieux où
» l'on ne me connoiſſoit pas, j'enten-
» dois avilir mon nom aux dépens de
» mon Ouvrage. Les uns croyant Mo-
» mus *Fabuliſte*, une Piéce excellente,
» ne vouloient pas qu'elle fût de moi,
» les autres la ſoupçonnant de moi ne
» vouloient pas ſeulement qu'elle fût
» bonne. Au reſte, je ne prétens citer

» ici que ces importuns arbitres des
» Théatres, qui ſont profeſſion de ne 1719.
» vouloir jamais avoir tort dans leurs
» conjectures..... Je n'entreprendrai
» pas de relever ici toutes les abſurdi-
» tés de ces Meſſieurs au ſujet du ſoin
» que je prenois de me cacher. Les mo-
» tifs qu'ils ont imputé à mon ſilence....
» Ils ont affecté de ſemer dans le mon-
» de que ma Piéce étoit remplie de traits
» odieux contre l'Auteur *des Fables nou-*
» *velles ;* il eſt bien aiſé de me juſtifier
» de ce reproche, & je le fais en impri-
» mant Momus *Fabuliſte*, tel qu'il eſt
» ſorti la premiére fois de mes mains....
» La critique enjouée des Ouvrages d'eſ-
» prit, a de tout tems été permiſe. On
» n'a point vû autrefois l'illuſtre M. Ra-
» cine ſe plaindre des Parodies de Titus
» & de Phédre ; (*a*) on ne l'a point vû
» ſolliciter la ſuppreſſion d'une phraſe
» qui ne plaiſoit pas à ſon amour pro-
» pre : les vers de M. Racine ſont pour-
» tant bien auſſi reſpectables que d'au-
» tres. Tout jeune & tout vif qu'il eſt,
» le brillant Auteur d'Œdipe n'a t-il pas
» ſuivi ce glorieux exemple de modéra-

(*a*) M. Fuſelier entend ſans doute par la Parodie de Phédre, le Sonnet de Madame Deshouliéres contre cette Tragédie, car de Parodie en forme pareille à celle de Bérénice, nous n'en connoiſſons point.

» tion ? il a laiſſé patiemment traveſtir
1719. » le Héros de ſa Tragédie, il a ri de la
» maſcarade avec le Public.

» Les bons eſprits n'ignorent pas les
» priviléges de Momus, & que s'il lui
» eſt permis de peindre les vices, il eſt
» encore plus en droit de peindre les
» défauts, dès qu'il ſe renferme dans les
» bornes preſcrites par la ſageſſe de Thé-
» mis..... Il eſt tems de terminer ce
» diſcours..... Apprenons pourtant
» aux Lecteurs, que les applaudiſſe-
» mens qu'ils ont donné à ma Comé-
» die, quand ils étoient Auditeurs,
» n'ont point enivré mon cerveau, &
» que le ſuccès des repréſentations ne
» me raſſure pas ſur les périls de l'im-
» preſſion. Ce ne ſeroit pas ici la pre-
» miére Piéce, qui auroit réuſſi ſur le
» Théatre & échoué à la lecture. Les
» exemples ſont aiſés à citer, cela ne
» demande pas des recherches bien éloi-
» gnées. Je ſouhaite ne pas groſſir le
» nombre de ces citations, &c. »

L'Auteur du *Nouveau Mercure*, pour dégager la promeſſe qu'il avoit donnée de rendre un compte plus exact de la Comédie de *Momus Fabuliſte*, inſéra à la place d'un extrait de cette Piéce, une Lettre critique, qui lui avoit été adreſſée de Province. L'Auteur Anony-

me de cette critique, après un début assez modeste sur son compte, suivi de quelques louanges sur le talent & les Ouvrages de l'Auteur de la Comédie de Momus Fabuliste, entre en matiére, & voici quelques-unes de ses remarques, que nous n'insérons ici que pour remplir les devoirs d'Historiens, sans adopter ce qu'elles renferment de trop satyrique, ou de prévention contre cet Ouvrage. (*a*) 1719.

Lettre critique, écrite à l'Auteur du Mercure, sur la Comédie qui a pour titre, *Momus Fabuliste*, ou *les Nôces de Vulcain*. Mercure, mois de Janvier 1719. *p.* 86-117.

« Rien n'est si équivoque en certaines » occasions que le succès d'une Piéce. » Il y a des succès qu'on doit à la bri- » gue & à la protection. Il y en a qu'on » doit à la satyre, & il y en a qu'on » doit à la conjoncture, soit des tems, » soit des lieux, soit des choses. Le suc- » cès de Momus Fabuliste me paroît » être de cette troisiéme espéce, & tenir » même quelque chose de la seconde. » On étoit dans le goût des Fables. Les » nouvelles Fables qui venoient de pa- » roître avoit réveillé sur ce genre de » Poësie l'attention du Public; on an- » nonce sur cela Momus Fabuliste; voi- » là ce qui s'appelle une situation, sur » l'étiquette seule on y court; on y

(*a*) M. Fuselier dans la seconde édition de son Momus Fabuliste répondit à cette critique. Nous en donnons un extrait à la fin de cet article.

» trouve *le Phénoméne potager*, *le*
1719. » *Greffier ſolaire*, & autres termes des
» Fables nouvelles, malignement miſes
» en œuvres. Voilà le ſel de la Satyre,
» il n'en faut pas davantage pour amor-
» cer le Public ; il vient en foule, il ap-
» plaudit..... Que vous ôtiez à Mo-
» mus ces deux appuis, & que vous le
» réduiſiez à lui-même, il faut qu'il
» tombe néceſſairement. Vous deman-
» derez pourquoi ? En voici la raiſon ;
» c'eſt que dans cette Piéce on ne nous
» donne rien de ce qu'on nous promet ;
» on nous promet une Comédie, &
» cette Comédie prétendue, n'eſt rien
» moins qu'une Comédie. Momus Fa-
» buliſte, nous promet des Fables, &
» ces Fables ne ſont point du tout des
» Fables au moins pour la plûpart.
» Voilà, Monſieur, ce que je me fais
» fort de vous rendre ſenſible, en vous
» développant la Piéce.

» En effet, de quoi s'agit-il ? De
» Vénus qui eſt à marier, & à laquelle
» tous les Dieux prétendent de maniére
» ou d'autre, à commencer par Jupiter.
» Comme il ne peut l'épouſer.....
» Il ſeroit bien aiſe qu'elle reſtât fille,
» ſans l'éloigner d'auprès de lui ; mais
» ſi l'ordre du deſtin veut abſolument
» qu'elle ſe marie, il s'arrange pour lui

» faire épouſer ſon fils. Voilà le projet
» de Jupiter, voilà la fin où doit ten- 1719.
» dre cette Comédie, & où doit abou-
» tir le dénouement. Il aboutit-là en
» effet, car la Piéce finit par le ma-
» riage de Vénus & de Vulcain, que la
» Déeſſe préfére à tous ſes Rivaux. Mais
» quoique la Piéce aboutiſſe-là, elle eſt
» néanmoins ſans dénouement, & il
» ne peut même y en avoir, puiſqu'il
» n'y a point de nœud. Le commence-
» ment & la fin de la Piéce ſe répon-
» dent en quelque choſe, puiſque Vé-
» nus épouſe Vulcain, & que c'étoit ce
» que Jupiter s'étoit propoſé; mais nous
» ne voyons rien qui lie ce commence-
» ment à la fin; nous ne voyons point
» d'intrigue formée, pour ménager cet
» événement, & amener Vénus au but
» que Jupiter ſe propoſoit. Il eſt bien
» vrai que ce grand Jupiter, qui joue
» ici le perſonnage d'un vrai *Jocriſſe*,
» dit, dès la premiére Scéne, qu'il s'ar-
» range pour faire épouſer Vulcain à
» Vénus; mais on ne voit point dans
» le reſte de la Piéce comment il s'ar-
» range pour y arriver, ni en quoi con-
» ſiſte ce prétendu arrangement.....
» Il paroît donc que les parties de cette
» prétendue Comédie n'ont nulle liaiſon
» entre elle, qu'elle eſt ſans nœud &

» ſans dénouement ; que l'événement
1719. » qui la termine dans la vingtiéme Scé-
» ne, n'eſt point l'effet d'une intrigue
» qui l'ait préparé ; que tout ce qui a
» précédé juſques-là, n'a contribué en
» rien à déterminer Vénus au choix
» qu'elle fait ; qu'elle choiſit Vulcain
» par principe de coquetterie, qu'elle
» l'auroit choiſi également, quand les
» Dieux & les Déeſſes qui ont occupé le
» Théatre durant la Piéce, n'auroient
» point parlé ; que les Scénes qui la
» compoſent, ſont pour la plûpart ſi in-
» dépendantes les unes des autres, qu'on
» pourroit les diſpoſer au haſard, ſans
» que la Piéce en ſouffrit ; n'y ayant
» point de raiſon qui oblige Neptune &
» Mercure à paroître ſur la Scéne avant
» Plutus & Apollon, ou avant Junon &
» Vénus ; c'eſt-à-dire, qu'il réſulte de
» tout ceci, que cette Comédie n'eſt
» point une Comédie. Qu'eſt-ce donc ?
» C'eſt une ſuite de dialogue dans le
» goût de *Lucien*, qu'on a mis les uns
» après les autres, en faiſant dire à Ju-
» piter dans le premier dialogue, qu'il
» s'arrange pour faire épouſer Vulcain à
» Vénus, en faiſant qu'elle l'épouſe en
» effet dans le dernier, ſans que tout ce
» qui ſe dit entre deux, contribue en
» rien à l'événement. Si une Piéce de

» cette nature eſt une Comédie, les » Comédiens pourront, quand il leur » plaira, nous réciter les dialogues de » Lucien, ſans qu'il leur en coûte autre » choſe que de donner un mariage au » bout. » 1719.

Le Critique Provincial examine enſuite toutes les Scénes épiſodiques de la Comédie de Momus Fabuliſte, qu'il trouve mal diſtribuées, & dont il cenſure le caractére des perſonnages; enſuite il paſſe à celui de Momus.

« Il me reſte à parler de Momus que » j'ai réſervé pour le dernier, comme » le plus important perſonnage & le » Héros de la Piéce, dont on peut dire » qu'il eſt en même tems le bel eſprit.... » Son principal caractére eſt de faire des » Fables; il s'agit de *Momus Fabuliſte.* » Si ſes Fables ſont bonnes, il n'y a rien » à lui dire, ſi elles ne ſont pas dans les » régles, il pêche dans le point le plus » eſſentiel; c'eſt donc à quoi il faut ré- » duire ce que nous avons à exa- » miner. Lettre critique, &c. p. 103. & ſuiv.

» Ceux qui s'imaginent que ce qu'on » appelle Fable, conſiſte à faire raiſonner » enſemble des animaux, & que, pourvû » que l'on mette ſur la Scéne un loup & » un renard, un chat & un ſinge, on a » fait une Fable, ſont bien loin de compte.

1719. » La Fable eſt une ſorte de ſimilitude & de
» comparaiſon, ou par ce qu'on fait faire
» ou dire à des animaux, & qu'on
» a lieu de préſumer qu'ils feroient &
» qu'ils diroient en certaines conjectu-
» res, s'ils avoient l'uſage de la raiſon &
» de la parole; on apprend à l'homme
» ce qu'il doit penſer & faire dans des
» rencontres ſemblables. Or qui dit com-
» paraiſon, dit deux choſes, qui, quoi-
» que différentes entr'elles, ont néan-
» moins un rapport de convenances qui
» les unit dans un point. Qu'eſt que la
» Fable de la cigale, qui après s'être
» amuſée à chanter tout l'été, au lieu
» de préparer des proviſions pour l'hy-
» ver, eſt rebutée de la fourmi, lorſ-
» qu'elle va chez elle crier famine?
» C'eſt une ſimilitude qui nous apprend
» que quand, au lieu de travailler dans
» ſa jeuneſſe, on n'a ſongé qu'à ſes
» plaiſirs, on eſt en danger de mourir
» de faim dans ſa vieilleſſe. La cigale
» repréſente l'homme qui s'amuſe à la
» bagatelle, & l'été marque le tems de
» la jeuneſſe, comme l'hyver celui de la
» vieilleſſe. De ſorte que c'eſt comme ſi
» on diſoit; de même que la cigale qui
» ne s'amuſe qu'à chanter durant l'été,
» court riſque de mourir de faim l'hy-
» ver; de même l'homme qui ne ſonge

» qu'au plaiſir durant l'été de ſon âge,
» ſe trouvera miſérable quand il viendra 1719.
» ſur le déclin. Toute Fable qui ne peut
» pas ſe réduire à une comparaiſon de
» cette nature, n'eſt point une fable. Il
» faut donc que la choſe que l'on com-
» pare, ſoit différente de celle à laquelle
» on la compare, & ce n'eſt plus com-
» paraiſon, ſi on la compare à elle-
» même. Que doit-on penſer ſur ce pied-
» là de la Fable du Saumon Tuteur? ....
» Neptune prétend être en droit d'eſ-
» pérer que Vénus lui donnera la préfé-
» rence ſur ſes rivaux, parce qu'il eſt
» ſon Tuteur; & Momus, pour lui faire
» ſentir qu'il ſe trompe, lui récite la
» Fable du Saumon Tuteur : Neptune
» trouve la Fable *impertinente*, & il n'a
» pas tort. Car comme le nom de Nep-
» tune & celui de Saumon, ne font
» rien à l'affaire, c'eſt à peu près, com-
» me s'il lui diſoit; de même qu'un Tu-
» teur n'eſt pas toujours aimé de ſa Pu-
» pille, de même il n'eſt pas ſûr que
» pour être Tuteur de Vénus, votre Pu-
» pile vous préfére aux autres; ce qui
» eſt, comparer les droits d'un Tuteur
» aux droits d'un Tuteur, c'eſt-à-dire,
» comparer une choſe à elle-même; car
» que ce Tuteur ſoit Dieu ou qu'il ſoit
» poiſſon, cette différence ne change

» rien aux choſes, puiſque ce n'eſt que
1719. » ſur la qualité de Tuteur, commune à
» l'un & à l'autre, que tombe la com-
» paraiſon & par conſéquent la Fable.
» Voilà une ſorte de défauts ſur un
» point eſſentiel & capital, qu'on ne
» trouvera pas dans les Fables de M. de
« la Motte, malgré tout le mal qu'en
» dit Momus, &c.

» Pour *le Singe dépouillé*, qui tient
» auſſi du même défaut, il péche de
» plus du côté de la juſteſſe, ce qui rend
» ſa comparaiſon fauſſe. Momus, pour
» faire entendre à Plutus qu'il ne doit
» pas compter ſur l'appas de ſes richeſ-
» ſes, pour réuſſir auprès de Vénus, lui
» allégue la Fable du *Singe théſauriſeur*,
» qui, recherché & courtiſé tant qu'il fut
» riche, ſe vit abandonné & mépriſé dès
» qu'il eut perdu ſes tréſors. La Fable
» eut été juſte, & la comparaiſon bonne,
» ſi Plutus eut courru riſque de perdre
» les ſiens de même que le ſinge; mais
» comme il ne peut perdre ſes richeſſes
» qui ſont attachées à ſa divinité, com-
» me ſon appanage, la Fable ne prouve
» rien contre lui, & il auroit pû répon-
» dre à Momus, *tu ne dis rien qui*
» *vaille*, mon ami; *car, ſi je plais à*
» *Vénus, tant que j'aurai des tréſors,*
» *je ſuis ſûr de lui plaire toujours.*

» *Tant que le Singe fut riche, on l'acca-*
» *bla*, ſelon toi, *de préſens & de careſ-* 1719.
» *ſes, les belles ſoupiroient pour lui*, ou
» pour *les beaux yeux de ſa caſſette; mais*
» *enfin que la caſſette en fut le motif, c'é-*
» *toit toujours à lui qu'alloient les ſou-*
» *pirs ; ainſi ta Fable prouve que j'ai*
» *tout à eſpérer de Vénus.* Voilà comme
» le Dieu des richeſſes auroit pû prouver
» à Momus, non pas que ſon cheval,
» comme dit le Proverbe, mais que ſon
» Singe n'étoit qu'une bête ; mais le bon
» Plutus eſt un gros Caiſſier, dont la
» pénétration ne va pas juſques-là.

» *La Poule prude* ſeroit de miſe, ſi
» un cocq ſe contentoit d'une poule pour
» femme ; mais comme la loi contre la
» polygamie, n'eſt pas faite pour les
» cocqs, & qu'on n'en met qu'un pour
» pluſieurs poules, il a droit de les ſer-
» vir toutes, ſans pouvoir être accuſé
» d'aller au change. Je ne ſçais pas d'où
» vient que l'Auteur ayant une Fable à
» faire ſur une prude, va choiſir préci-
» ſément l'eſpéce de tous les animaux
» qui eſt le moins en droit d'éxiger que
» ſon mâle, garde la fidélité conjugale.

» Je n'entrerai pas dans un plus grand
» détail ſur les Fables, ſoit de la Pré-
» face, ſoit de la Piéce. Il ſuffit de dire
» qu'à celle de *la dragée* près, qui eſt

» fort ingénieuſe & fort jolie, toutes les
1719. » autres, pour la plûpart, péchent par
» quelque endroit eſſentiel, & qu'à pren-
» dre les choſes exactement, ce ne ſont
» pas des Fables. On s'apperçoit aſſez
» que Momus fait tout ce qu'il peut
» pour pouvoir égayer ſes Fables, &
» leur donner quelque choſe de cet en-
» jouement qui charme dans celles de
» *La Fontaine ;* mais le pauvre garçon
» n'y entend rien, & le Dieu des bons
» mots n'eſt rien moins dans cette Piéce
» que ce qu'il devroit être, &c. »

M. Fuſelier, en donnant une ſeconde édition de ſon Momus Fabuliſte, (*in*-12. Paris, veuve Ribou 1720.) y joignit une *Réponſe* à la critique du Provincial, dans laquelle il ne jugea pas à propos de juſtifier en forme les défauts que l'Anonyme croyoit avoir remarqué dans la Comédie de Momus Fabuliſte, il ſe contenta de lui répondre en plaiſantant. Le Lecteur en va décider. C'eſt M. Fuſelier qui parle.

Réponſe à la Lettre critique inſérée dans le Mercure du mois de Janvier 1719.

« J'ai lû avec plaiſir la Lettre criti-
» que ſur Momus Fabuliſte, adreſſée
» à l'Auteur du Mercure. Cette Lettre
» eſt écrite par un Anonyme qui ſe dit
» Provincial ; c'eſt le déguiſement qu'il
» emprunte pour ſe voiler à nos yeux,
» & pour débiter ſes gentilleſſes ; je ne

» penſe pas qu'on s'empreſſe fort à re-
» connoître ce beau maſque-là ; quant 1719.
» à moi, je ne ſerai pas aſſez ſimple pour
» analyſer ſcrupuleuſement ſes remar-
» ques enjouées. Je ne me ſens pas aſſez
» fort pour lutter contre un plaiſant auſſi
» fin, & qui poſſéde un badinage ſi
» élégant. C'eſt au Public à ſe juſtifier de
» s'être diverti aux repréſentations, &
» à la lecture de Momus Fabuliſte. L'A-
» nonyme très-digne de l'être, prétend
» que mon Ouvrage a infiniment perdu
» en ſe montrant ſur le papier ; la ſe-
» conde édition que l'on en donne au-
» jourd'hui, & qui ſuit de ſi près la pre-
» miére..... Ne prouve pas cela bien
» éxactement. Je ne profiterai pas du
» vaſte champ que m'ouvre l'Anonyme,
» pour étaler des lieux communs de Poë-
» tique ; je lui céde cette ennuyeuſe car-
» riére ; ſes curieuſes obſervations ſe ré-
» duiſent à deux points ; il attaque la
» conduite de Momus Fabuliſte, & pré-
» tend que ce n'eſt pas une Comédie,
» parce que Jupiter n'explique pas aſſez
» diſtinctement à ſon gré par quelle
» raiſon il veut faire épouſer Vénus à
» Vulcain ; on voit par-là que l'Anony-
» me aime les idées claires. J'aurois beau
» lui alléguer que la petite Piéce qu'il
» fronde avec tant de courage, eſt dans

1719. » le goût d'*Eſope à la Cour*, d'*Eſope à* » *la Ville*, *des Fâcheux*, & quelques » autres Comédies compoſées de Scénes » détachées qui ne demandent qu'un » nœud très ſimple ; il recommenceroit » toujours qu'il veut une intrigue.... » A l'égard de la critique que fait l'*In-* » *connu*, de mon ſtile & de mes Fa- » bles, je crois pouvoir recuſer ſur le » chapitre de la plaiſanterie & du naïf » un homme qui offre de ſe rendre l'a- » pologiſte du Phénoméne potager & » du Greffier ſolaire, &c. »

M. Fuſelier abandonne ici *le Provincial*, pour faire la critique des Fables de M. de la Motte, & enſuite il paſſe à ſa juſtification ſur le reproche qu'on lui avoit fait d'avoir mis ſur le Théatre le même M. de la Motte. Il prouve qu'il reſpecte la perſonne, mais qu'il a cru d'après le Public pouvoir attaquer ſon Ouvrage.

Le Critique Provincial, dans une ſeconde lettre, (*a*) adreſſée à l'Auteur du Mercure, prit en galant homme, la

(*a*) Lettre d'un Provincial à l'Auteur du Mercure, ſur la réponſe de *M. Fuſelier*, à la critique de *Momus Fabuliſte*, qui a été inſérée dans le Mercure de Janvier 1720. (Nouveau Mercure, mois de Juin 1720. *pages* 45-66.)

réponſe

réponſe de M. Fuſelier. Il ne ſe piqua point des termes qui l'avoient déſignés lui & ſa critique. « Pour moi, (dit-il, » dans cette Lettre) je ſuis un Inconnu, » petit particulier de Province, Anony- » me, & *très digne de l'être*, au juge- » ment de M. Fuſelier. Il faut que cha- » cun ſe tienne dans ſon rang. On ac- » cuſe les gens de Province d'être déli- » cats ſur le point d'honneur ; ce n'eſt » pas-là mon foible ; au contraire, je » prens toujours les choſes du bon côté. » M. Fuſelier m'a répondu, ou du » moins a fait mine de me répondre, » cela me ſuffit. De quelque maniére » qu'il l'ait fait, je m'en tiens toujours » honoré..... Je ſçais bien que M. Fu- » ſelier n'étoit pas obligé d'entrer en » lice, il étoit en droit de regarder du » haut en bas, comme il le fait, un » miſérable Provincial, qui avoit l'inſo- » lence de le critiquer ; mais en ce cas- » là, il ne devoit pas ſe porter pour un » homme qui veut répondre, ni donner » à ſon écrit le titre ſpécieux de ré- » ponſe. Il auroit pû coudre au bout de » ſa Préface, tout ce qu'il dit dans ſon » écrit, cela ne l'eût point engagé à » rien ; mais il promet de répondre, & » il ne répond pas ; cela n'eſt pas de » bonne foi. Il va dire que je le chi- 1719.

1719. » comme ſur un titre, ai-je tort ? Sur-
» tout quand ce titre nous annonce toute
» autre choſe que ce qu'on nous donne ;
» on trouve dans la nouvelle édition de
» Momus Fabuliſte, un écrit intitulé :
» *Réponſe à la Lettre critique, inſérée*
» *dans le Mercure du mois de Janvier*
» *dernier.* On s'attend ſur cela que l'Au-
» teur va répondre. On lit ſa réponſe
» prétendue, & l'on trouve qu'elle ne
» répond à rien : doit on être content ?
» Ceci me fait faire une remarque. C'eſt
» que M. Fuſelier n'eſt pas heureux
» dans l'éxécution de ſes projets ; il an-
» nonce une Comédie au Public, & on
» lui montre que ſa Comédie prétendue
» n'eſt point une Comédie. Il annonce
» des Fables, & on lui fait voir que ſes
» Fables ne ſont point des Fables, il fait
» une réponſe pour ſe juſtifier ſur ces
» deux points, & on ſe trouve encore
» dans la néceſſité de lui repréſenter
» que ſa réponſe n'eſt point une répon-
» ſe. »

Nous finiſſons d'extraire la Lettre de l'Anonyme, attendu que le ſurplus de cette Lettre n'eſt employé qu'à juſtifier les objections propoſées dans la premiére Critique.

Principaux Acteurs de la Comédie de Momus Fabuliſte en 1719.

1719.

JUPITER, ... M. Duchemin.
NEPTUNE, ... M. Dangeville.
APOLLON, ... M. Poiſſon fils.
MARS, ... M. Quinault Dufreſne.
PLUTUS, ... M. De Lavoy.
VULCAIN, ... M. Le Grand.
MERCURE, ... M. Du Boccage.
MOMUS, ... M. Quinault.
JUNON, .. Mademoiſelle Champvallon.
VÉNUS, . Mademoiſelle Quinault l'aînée.
EGLÉ, ... Mademoiſelle Lavoy.

La Comédie de Momus Fabuliſte a été repriſe depuis ſon avénement au Théatre, mais la plus brillante de ces repriſes eſt celle de 1745. dont l'Auteur du Mercure de France rendit compte, dans les termes ſuivans.

« Le Mercredi 17 Mars (1745.) les » Comédiens François ont repréſenté à » Verſailles, par ordre précis de la Cour, » *Momus Fabuliſte*, Comédie d'un Acte, » faite a l'occaſion d'un Volume de Fa- » bles nouvelles, qui n'éprouvérent pas » le ſort de celles de *La Fontaine*. On a » retranché dans cette repriſe-ci, tous » les traits de critique qui ont ſaiſi les » Auditeurs de l'année 1719. époque de » la premiére repréſentation de cette » petite Piéce, qui eut alors un ſuccès » éclatant. Elle a été repréſentée depuis

Mercure de France, Mars 1745 *p.* 171-177.

» avec la même réuſſite, & il paroît
1719. » que la Cour a confirmé les jugemens
» favorables qu'elle a obtenus autrefois.
» L'Auteur, non content d'élaguer ſa
» Piéce, en a retranché quelques Fa-
» bles, pour en ſubſtituer de convena-
» bles au tems & aux talens des Acteurs
» nouveaux. Il a ſatisfait au goût du
» Public, en fourniſſant à Mademoiſelle
» Gaultier, l'occaſion de faire briller ſa
» voix, & la fineſſe méthodique de ſon
» chant. Il a contenté ſon zéle en fai-
» ſant la Fable du Lion. Quoique cette
» Fable paroiſſe après le déluge poëti-
» que qui a inondé la France, (*a*) on
» oſe avancer que c'eſt un des premiers
» Ouvrages que l'amour François ait
» dicté. Des délais de Théatre ſont cauſe
» qu'on ne l'a pas vû dans ſa naiſſance,
» & qu'elle n'a pas été débitée ſur la
» Scéne par l'Acteur qui joue ſi fine-
* M. de la Noue. » ment le rôle de Momus *, &c.

» Momus Fabuliſte a eu l'honneur
» d'être critiqué quand il a paru pour
» la premiére fois en 1719. il fut atta-
» qué par un zélé partiſan de M. D. L. M.
» par une Lettre inſérée dans le Mer-
» cure de Janvier 1720. on y répondit

(*a*) Au ſujet du rétabliſſement de la ſanté du Roy.

» dans la deuxiéme édition de cette pe-
» tite Comédie. .... Momus Fabuliſte 1719.
» n'a été maltraité que par des Cen-
» ſeurs très-infidéles, & encore plus
» ignorés. Le Journal des Sçavans du
» Lundi 12 Février 1720. l'a honoré
» d'un extrait, où la Fable de la dragée
» eſt tranſcrite entiérement. Et enfin
» Momus Fabuliſte traduit en Anglois,
» a obtenu les ſuffrages éclairés de Lon-
» dres ſur le Théatre Royal de *Lincolns-*
» *inn-Fields*. Après avoir joui des ap-
» plaudiſſemens réitérés de Paris. Le
» Momus Anglois a été imprimé à Lon-
» dres en 1739. & le François a eu plus
» de ſix éditions, tant en France qu'en
» Hollande. »

La Comédie de Momus Fabuliſte, après avoir été repréſentée à la Cour, parut le Jeudi premier Avril 1745. ſur le Théatre François, précédée de la Tragédie d'*Alzire*. Enſuite le Samedi troiſiéme du même mois, jour de la clôture ordinaire des Spectacles, & depuis l'ouverture du même Théatre, cette Piéce fut jouée pluſieurs fois dans les mois de May & de Juin, même année 1745.

1719.

LES HÉRACLIDES,

Tragédie, de M. de DANCHET,

Repréſentée pour la premiére fois, le Vendredi 29 Décembre. (Huit repréſentations, la derniére le Lundi 15 Janvier 1720.)

LEs Auteurs de l'*Europe Sçavante, dans leur Journal du mois d'Octobre* 1718. *pag.* 307, 308. annoncérent cette Tragedie, mais ſous le titre d'*Hylus*, (*a*) dans les termes ſuivans.

« M. Danchet a compoſé pour le » Théatre François, une Tragédie inti- » tulée *Hylus*. Euripide a traité le même « ſujet. Hylus, fils d'Hercule, & per- » ſécuté par Euriſthée, a trouvé un azile » chez Démophoon, (Roy d'Athénes & » fils de Théſée) & eſt devenu amou- » reux de Laodice, fille de ce Roy. Eu- » riſthée déclare la guerre à Démophoon, » qui refuſe de lui livrer ce jeune Prince. » L'Oracle (d'Apollon) eſt conſulté ſur » le ſuccès d'une bataille prochaine : & » voici ſa réponſe :

(*a*) M. Danchet en donnant ſa Tragédie au Théatre, en changea le titre, & l'intitula *les Héraclides*.

O Ville de Pallas ! ce jour va te combler
D'une immortelle gloire ;
Mais pour payer cette victoire,
Le ſang d'Hercule doit couler.

1719.

» Une Princeſſe, fille d'Hercule & » de Déjanire, que cette derniére avoit » confiée à Théſée, pere de Démo- » phoon, & qui aime Hylus, ſans le » connoître pour ſon frere ; (car ſa naiſ- » ſance lui eſt cachée) trompée par le » faux bruit de la mort de ce Prince, » dans le combat qui s'eſt donné, ſe » livre à ſon déſeſpoir & ſe tue. Par » cet événement l'oracle eſt accompli, » les Athéniens ſont vainqueurs, & Eu- » riſthée meurt de la main d'Hylus, qui » épouſe enſuite Laodice, fille de Dé- » mophoon. »

Le ſujet de la Tragédie des Héraclides, tel qu'il eſt expoſé dans ce petit plan, annonce un Roy magnanime, qui ſoutient & qui venge un Héros malheureux. Hylus, rempli d'une noble ambition, & puniſſant en la perſonne du tyran Euriſthée, le perſécuteur de ſon pere & le ſien, ſe montre digne fils d'Hercule, &c. Mais malheureuſement, dans l'éxécution de ce Poëme, M. Danchet nous a préſenté le contraire. *Démophoon*, toujours irréſolu, parle ſans ceſſe de la gloire de ſon pére, &

ne fait rien pour la ſienne. *Hylus*, le
1719. Héros de cette Tragédie, eſt encore moins reſſemblant à ce qu'il devroit être. Ce Prince ſans états, & en danger de tomber entre les mains de ſon implacable ennemi, paroît ne s'occuper que de ſa paſſion pour Laodice. Il ſemble que l'Auteur s'en eſt apperçu, car il lui fait dire, (Acte IV. Scéne V.)

O mon pere !
L'honneur parle, je pleure : il preſſe, je différe !
Tu rougis dans les Cieux de retrouver en moi
L'héritier de ton ſang ſi peu digne de toi.

Laodice peut être miſe au nombre des jeunes filles, qui ordinairement ſont fort charmées d'être mariées ; rien de plus marqué ne la caractériſe. A l'égard d'*Aſtérie*, fille d'Hercule & de Déjanire, amante dédaignée d Hylus, ſon perſonnage pourroit être le dominant de la Piéce, ſi le Poëte avoit ſû lui donner un caractére décidé ; mais rien ne l'eſt moins que le ſien. Sa jalouſie ne paroît que lorſqu'elle eſt ſeule ou avec ſa Confidente. Enfin ſa mort qui fait le dénouement de la Tragédie, n'eſt nullement préparée, & ſi foiblement annoncée, que ſi l'on en conçoit quelque pitié, ce ſentiment tombe plûtôt ſur le peintre que ſur le tableau. Le Lecteur en va juger.

Aſtérie

Astérie vient mourante sur le Théatre.

1719.

ACTE V. SCENE V.

DÉMOPHOON.

Madame, en quel état vous offrez-vous à moi? Hélas!

HYLUS.

Quel déſeſpoir termine votre vie?

ASTÉRIE *à Hylus.*

Prince de trop de maux elle eût été ſuivie:
Mais plus que mes malheurs, le bruit de votre mort
M'a fait ſaiſir le fer par qui finit mon ſort.

DÉMOPHOON.

Dieux puiſſans vos arrêts ne trouvent point d'obſtacles:
Elle a verſé le ſang que demandoit l'Oracle:
Vous êtes ſatisfaits.

Que de glace dans ce petit nombre de vers.

Nous ne paſſerons point à l'examen de la contexture de cette Tragédie, ni à ſa verſification. Contentons-nous d'appliquer à ce Poëme le vers ſuivant, que *le Miſantrope*, (Acte I. Scéne II.) employe en parlant du Sonnet d'*Oronte*:

Franchement il eſt bon à mettre au Cabinet.

1720.

PLUTUS,

Comédie en vers, & en trois Actes, par M. LE GRAND,

Repréſentée pour la premiére fois, après la Comédie des *Plaideurs*, le Jeudi premier Février. (Seize repréſentations, la derniére le Jeudi 16 Mars ſuivant.)

CEtte Comédie eſt preſque toute en Scénes épiſodiques; l'intrigue qui en conſtitue le fond, eſt ſi foible, qu'elle pourroit aiſément s'en paſſer. En peu de mots, voici quel en eſt le ſujet. Crémille, vieux & pauvre Laboureur, prie ſans ceſſe Apollon de lui envoyer du bien. Ses vœux ſont exaucés, ce Dieu lui ordonne de prendre la premiére perſonne aveugle, qu'il rencontrera au ſortir de ſon temple. Cette perſonne eſt *Plutus*, qui comble de richeſſes Crémille; & le fils de ce Vieillard, amoureux d'une jeune & belle fille nommée Criſis, obtient ſa main en lui faiſant ſa fortune. Plutus recouvre la vûe, & donne audience à différens perſonnages qui viennent implorer ſes bienfaits. Dans le nombre de ces Scénes il y en a d'aſſez paſſables, mais le tout enſemble

de cette Piece eſt peu de choſe, & le bon comique y eſt rare. 1720.

ARTÉMIRE,

Tragédie de M. DE VOLTAIRE,

Repréſentée pour la premiére fois, le Jeudi 15. Février. (Huit repréſentations, la derniére le Vendredi 8 Mars ſuivant.) *Non imprimée.*

MOnſieur de Voltaire vouloit abſolument retirer cette Tragédie après ſa premiére repréſentation ; & ce ne fut que pour céder aux inſtances de pluſieurs perſonnes de diſtinction, qu'elle parut encore ſept fois aux Théatre. Mais rien ne le put engager à la donner à l'impreſſion, & M. de Voltaire a aſſuré un des Auteurs de cet Ouvrage, qu'il n'en avoit point conſervé de copie. Heureuſement que dans une édition furtive du Poëme de *la Ligue*, imprimé à *Rouen*, ſous le faux titre d'*Amſterdam*, in-12. 1724. il ſe trouve une Scéne de cette Piéce, que nous croyons devoir faire paſſer dans cette Hiſtoire. Cette édition eſt devenue ſi rare, que c'eſt une eſpéce de manuſcrit ; mais avant de rapporter cette Scéne, il ne ſera pas inutile de placer ici les noms des prin-

cipaux perſonnages de cette Tragédie, &
1720. ceux des Acteurs qui les ont repréſentés.

Acteurs de la Tragédie d'Artémire.

CASSANDRE, *Roy de Macédoine*, M. le Grand, le pere.

ARTÉMIRE, *Reine de Macédoine*, Mademoiſelle le Couvreur.

PALLANTE, *Favori du Roy*, M. Quinault Dufreſne.

PHILOTAS, *Prince de....* M. Quinault.

MÉNAS, *parent & confident de Pallante*, M. le Grand, le fils.

HIPPARQUE, *Miniſtre de Caſſandre*, M. Fontenay.

CEPHISE, *Confidente d'Artémire*, M. Quinault Dufreſne.

SCENE.

» La Reine fauſſement accuſée d'adul-
» tére par Pallante, ſe juſtifie auprès
» du Roy ſon mari.

ARTÉMIRE, CASSANDRE, CÉPHISE.

ARTÉMIRE.

Où ſuis-je, où vais-je ? ô Dieux ! je me meurs. je vois.

CÉPHISE.

Avançons.

ARTÉMIRE.

Ciel !

CASSANDRE.

Eh bien que voulez-vous de moi ?

1720.

CE'PHISE, *à part.*

Dieux puiſſans, protégez une Reine innocente !

ARTE'MIRE.

Vous me voyez, Seigneur, interdite & mourante ;
Je n'oſe juſqu'à vous lever un œil tremblant ;
Et ma timide voix expire en vous parlant.

CASSANDRE.

Levez-vous, & quittez ces indignes allarmes.

ARTE'MIRE.

Hélas ! je ne viens point par d'impuiſſantes larmes ;
Craignant votre juſtice & fuyant le trépas,
Mandier un pardon que je n'obtiendrois pas ;
La mort à mes regards s'eſt déja préſentée ;
Tranquille & ſans regret je l'aurois acceptée :
Faut-il que votre haine ardente à me ſauver,
Pour un ſort plus affreux m'ait voulu réſerver ?
N'étoi-ce pas aſſez de me joindre à mon pere ?
Au-delà de la mort étend-on ſa colére ?
Ecoutez-moi du moins, & ſouffrez à vos pieds,
Ce malheureux objet de tant d'inimitiés.
Seigneur, au nom des Dieux, que le parjure offence ;
Par le Ciel qui m'entend, qui ſçait mon innocence,
Par votre gloire enfin, que j'oſe en conjurer,
Donnez-moi le trépas, ſans me déshonnorer.

CASSANDRE.

N'en accuſez que vous, quand je vous rend juſtice ;
La honte eſt dans le crime & non dans le ſupplice.
Levez-vous, & quittez un entretien fâcheux,
Qui redouble ma honte & nous péſe à tous deux.
Voilà donc le ſecret dont vous vouliez m'inſtruire ?

ARTE'MIRE.

Eh, que me ſervira, Seigneur, de vous le dire ?
J'ignore, en vous parlant, ſi la main qui me perd
Dans ce projet affreux vous trahit ou vous ſert :

J'ignore ſi vous-même, en pourſuivant ma vie,
1720. N'avez point de Pallante armé la calomnie.
Hélas, après deux ans de haine & de malheurs
Souffrez quelques ſoupçons, qu'excuſent vos rigueurs.
Mon cœur, même en ſecret refuſe de les croire :
Vous me déshonnorez & j'aime votre gloire ;
Je ne confondrai point Pallante & mon époux,
Je vous reſpecte encor en mourant par vos coups ;
Je vous plains d'écouter le monſtre qui m'accuſe ;
Et quand vous m'opprimez, c'eſt moi qui vous excuſe.
Mais ſi vous appreniez que Pallante aujourd'hui,
M'offroit contre vous-même un criminel appui.
Que Ménas à mes pieds craignant votre juſtice,
D'un heureux ſcélérat infortuné complice,
Au nom de ce perfide imploroit.... Mais hélas !
Vous détournez les yeux & ne m'écoutez pas.

CASSANDRE.

Non, je n'écoute point vos lâches impoſtures.
Ceſſez, n'empruntez point le ſecours des parjures ;
C'eſt bien aſſez pour moi de tous vos attentats ;
Par de nouveaux forfaits ne les défendez pas :
Auſſi bien c'en eſt fait, votre perte eſt certaine ;
Toute plainte eſt frivole & toute excuſe eſt vaine.

ARTE'MIRE.

Hélas ! voilà mon cœur, il ne craint point vos coups,
Faites couler mon ſang, barbare, il eſt à vous.
Mais l'hymen dont le nœud nous unit l'un à l'autre,
Tout malheureux qu'il eſt, joint mon honneur au vôtre ;
Pourquoi d'un tel affront voulez-vous vous couvrir ?
Laiſſez-moi chez les morts deſcendre ſans rougir.
Croyez que pour Ménas une flamme adultére.....

CASSANDRE.

Si Ménas m'a trahi, Ménas a dû vous plaire ;

Votre cœur m'eſt connu mieux que vous ne penſez ;
Ce n'eſt pas d'aujourd'hui que vous me haïſſez. 1720.

ARTEMIRE.

Eh bien, connoiſſez donc mon ame toute entiére.
Ne cherchez point ailleurs une triſte lumiére :
De tous mes attentats je vais vous informer.
Oui, Caſſandre ; il eſt vrai, je n'ai pû vous aimer ;
Je vous le dis ſans feinte, & cet aveu ſincére
Doit peu vous étonner, & doit peu vous déplaire.
Et quel droit en effet aviez-vous ſur mon cœur
Qui ne voyoit en vous que ſon perſécuteur ?
Vous, qui de tous les miens ennemi ſanguinaire,
Avez juſqu'en mes bras aſſaſſiné mon pére !
Vous, que je n'ai jamais abordé ſans effroi,
Vous, dont j'ai vû le bras toujours levé ſur moi !
Vous, tyran ſoupçonneux, dont l'affreuſe injuſtice
M'a conduite au trépas de ſupplice en ſupplice ;
Je n'ai jamais de vous reçu d'autres bienfaits,
Vous le ſçavez Caſſandre ; apprenez mes forfaits.
Avant qu'un nœud fatal à vos loix m'eût ſoumiſe,
Pour un autre que vous mon ame étoit épriſe ;
J'étouffai dans vos bras un amour trop puiſſant,
Je le combat encor ; & même en ce moment,
Ne vous enflattez point, ce n'eſt pas pour vous plaire,
Vous êtes mon époux ; votre gloire m'eſt chére,
Mon devoir me ſuffit & ce cœur innocent,
Vous a gardé ſa foi, même en vous haïſſant.
J'ai fait plus ; ce matin à la mort condamnée,
J'ai pû briſer les nœuds d'un funeſte hymenée ;
Je tenois dans mes mains l'empire & votre ſort,
Si j'avois dit un mot, on vous donnoit la mort.
Vos peuples indignés alloient me reconnoître ;
Tout m'en ſollicitoit, je l'aurois dû peut-être ;
Du moins par votre exemple inſtruite aux attentats,
J'ai pû compter des loix que vous ne gardez pas.

1720. J'ai voulu cependant reſpecter votre vie ;
Je n'ai conſidéré ni votre barbarie,
Ni mes périls préſens, ni mes malheurs paſſez ;
J'ai ſauvé mon époux ; vous vivez ; c'eſt aſſez.
Le tems qui perce enfin la nuit la plus obſcure,
Peut-être éclaircira cette horrible aventure,
Et vos yeux recevant une triſte clarté,
verront trop tard au jour luire la vérité ;
Vous connoîtrez alors tous les maux que vous faites,
Et vous en frémirez tout tyran que vous êtes.

» Autre fragment de la même Tragédie.
C'eſt un Scélérat qui parle.

Voilà quelle eſt ſouvent la vertu d'une femme,
L'honneur peint dans ſes yeux, ſemble être dans ſon ame :
Mais de ce faux honneur les dehors faſtueux,
Ne ſervent qu'à cacher la honte de ſes feux.
A ſon amant chéri prodiguant ſa tendreſſe,
Ses yeux n'ont pour autrui qu'une auſtére rudeſſe ;
Et l'amant rebuté prend ſouvent pour vertu
Les fiers dédains d'un cœur qu'un autre a corrompu.

Les Comédiens Italiens, flattés du ſuccès de la Parodie d'Œdipe, ſe hâterent d'en donner une de cette Tragédie, de la façon du Sieur Dominique. Cette Parodie en vers & en un Acte, ſous le titre d'*Artémire*, fut repréſentée le Dimanche 10 Mars 1720 : *elle eſt imprimée dans le premier Volume du Recueil des Parodies du nouveau Théatre Italien*, in-12. *Paris, Briaſſon.*

*La Comédie de l'*Inconnu, *repréſentée pluſieurs fois, durant le cours du mois de Février,* (1720.) *par les Comédiens François, au Palais des Thuilleries, ſur un petit Théatre dreſſé dans l'anti-chambre du* Roy, (a) *& mêlée d'Intermédes nouveaux & de Ballets, ou* Sa Majesté & *les principaux Seigneurs de ſa Cour danſérent, préſente un article brillant dans cette Hiſtoire; c'eſt du Nouveau Mercure que nous en empruntons le récit.* 1720.

L'INCONNU,

Premier Ballet, danſé par Sa Majesté *dans ſon Palais des Thuilleries, le Samedi 24 Février* 1720.

« Le Samedi 24 Février, le Ballet du » Roy, ſervant d'Intermédes à la » Comédie de l'*Inconnu*, repréſenté par Le Nouveau Mercure, Février 1720. p. 182-186.

« (a) Le 20 Janvier, les Comédiens François repré» ſentérent devant Sa Majeſté, (au Palais des Thuille» ries) *ſur le petit Théatre dreſſé dans l'anti-chambre*, » les deux Comédies de *Criſpin Médecin*, & du *Ma*» *riage forcé*. Le Roy prendra ce divertiſſement une » fois chaque ſemaine pendant le Carnaval.

» Le Roy a fait preſque tous les jours des répéti» tions ſur ce petit Théatre, du Ballet qui doit ſervir » d'intermédes à la Comédie de l'*Inconnu*, qu'on pré» pare, & où Sa Majeſté danſera pluſieurs Entrées » avec M. le Duc de Chartres, & pluſieurs autres Sei» gneurs, &c. » Mercure du mois de Janvier 1720. *page* 197.

1720. » les Comédiens du Roy, a été éxécuté » pendant cinq repréſentations avec » beaucoup de ſuccès, malgré l'indiſ- » poſition de pluſieurs Seigneurs, qui » n'ont pû continuer d'y danſer.

» Dans la premiére Entrée, le Théa- » tre repréſentoit un Jardin. L'*Amour*, » la *Jeuneſſe*, & leur ſuite, formoient » cette entrée. Le Roy y paroiſſoit ſur » un trône, & ſix jeunes Seigneurs te- » nant des guirlandes, & repréſentant » les *Plaiſirs*, & les *Amours*, danſoient » autour du trône. *Les ordonnateurs* de » la Fête étoient le Marquis de Villeroy » & le Sieur Baloh. *Les Plaiſirs*, ſui- » vans de *la Jeuneſſe*, Meſſieurs les Mar- » quis de Gondrin & de Châteauneuf, » & les Marquis de Cruſſol & de Mau- » lévrier. *Les Amours*, les Marquis de » Bellefond & de la Chaiſe; & le Sieur » Muraire, un des Conducteurs de la » Fête chantoit l'air Italien : *Si lietto*, » *ſi contento*, &c. Après l'air le Roy » danſoit ſeul. Les *Plaiſirs*, les *A-* » *mours*, avec les ſuivans de la Jeu- » neſſe, ſe réuniſſoient pour terminer » cette Entrée par leurs danſes. (*a*)

(*a*) Avant cette Entrée générale, *Mademoiſelle Burry*, (de la Muſique du Roy) l'une des Suivantes de la jeuneſſe, chantoit l'air : *Regnez ſans partage, Dieu jaloux des cœurs*, &c.

DEUXIÉME ENTRÉE. 1720.

» Le Théatre repréſentoit un buffet » magnifique. On voyoit paroître *Comus*, & ſa ſuite, avec une troupe » de Bergers & Bergéres. Mademoiſelle » Prevôt, Bergere, danſoit ſeule. Les » Sieurs Marcel, Dumoulin, de Laval, » formoient une danſe avec Meſdemoi- » ſelles Ménés, de la Ferriére, & de » Lâtre; enſuite Mademoiſelle Antier, (en Bergere) chantoit l'air qui » commence par ces paroles: *Amour répand tes douces flammes*, &c. » Après cet air tous les Bergers & les » Bergéres danſoient enſemble, pour » terminer cette Fête.

TROISIÉME ENTRÉE.

» Le Théatre repréſentoit le même » Jardin. M. le Duc de Chartres danſoit » ſeul dans cette entrée: enſuite venoit » une troupe de Bohémiens; ſçavoir le » Prince de Turenne, les Marquis de » Villeroi, d'Alincourt, de Lorge, de » Coſſé, de Villars, de Coigny, de » Charlu, de Beſons, de Rénel, de Lan- » geron, de Croiſſy, de Bellegarde, » Meſſieurs de Chambonas, Law, & le » Sieur Balon.

» Après quelques danſes, une Bohé-
1720. » miénne, (Mademoiſelle Burry) chan-
» toit les paroles ſuivantes de la Sara-
» bande : *Un inconnu pour vos charmes*
» *ſoupire*, &c. Les danſes recommen-
» çoient, après leſquelles, la même Bo-
» hémienne chantoit cette arriette :
» *Amant ſi vous êtes conſtant*, &c. à
» cette arriette ſuccédoit une troiſiéme
» danſe, qui étoit ſuivie d'une ſeconde
» arriette, commençant par ces paro-
» les : (chantées par la même Bohé-
» mienne) l'*Amour qui vole ſur vos*
» *traces*, &c. Tous les Bohémiens ſe
» réuniſſoient enſuite, pour termi-
» ner cette entrée, par de nouvelles
» danſes.

QUATRIÉME ENTRÉE.

» Le Théatre avec les mêmes déco-
» rations que les précédentes, expoſoit
» aux Spectateurs une nouvelle Troupe
» de Bergers & de Bergeres. Les Mar-
» quis de Langeron & de Bellegarde,
» après avoir figuré enſemble, Made-
» moiſelle Guyot danſoit ſeule ; enſuite
» les Sieurs Dumoulin & Laval, avec
» Meſdemoiſelles de la Ferriére & de
» Lâtre. Ces danſes finies, Mademoi-
» ſelle Antier chantoit l'air : *Régnez*
» *Amour*, &c. Après quoi les danſes

» continuoient, qui étoient ſuivies d'un
» autre air, chanté par la même Ber- 1720.
» gére : *Vôle au bruit des armes, &c.*

CINQUIÉME ENTRÉE.

Nôce de Village.

LE MARIÉ, ... Monſieur Balon,
LA MARIÉE, Mademoiſelle Prevoſt,
danſoient enſemble.

Gens de la Nôces,

BERGER, ... le Sieur Dumoulin, 4e.
BERGERE, ... Mademoiſelle Guyot.
NYAIS, ... Le Sieur Marcel.
NYAISE, ... Mademoiſelle Dupré.
GENTILHOMME DE CAMPAGNE, le Sieur Blondy.
DAME DE CAMPAGNE, Mademoiſelle Ménés.
PAYSAN, ... le Sieur Dumoulin, 2e.
PAYSANNE, Mademoiſelle de la Ferriére.
VIEUX, ... le Sieur Dumoulin, 3e.
VIEILLE, ... Mademoiſeille de Lâtre.

» Ce Ballet étoit terminé par une
» entrée générale. Le Roy, M. le Duc
» de Chartre, & les Seigneurs qui
» avoient déja danſé dans la premiére
» & dans la troiſiéme entrée, formoient
» de nouvelles danſes.

1720. » Le Régent, L. A. R. Monſieur & » Madame d'Orléans, Mademoiſelle de » Valois, aujourd'hui Princeſſe de Mo- » déne, les Princes & Princeſſes du Sang » ſe trouvérent aux deux premiéres re- » préſentations. Le Roy a danſé dans » toutes les cinq pluſieurs entrées diffé- » rentes, avec toutes la juſteſſe & les » graces imaginables.

» Le Régent a donné les ordres pour » faire rétablir & mettre en état le » grand Théatre des Thuilleries, pour » ſervir à la repréſentation de pluſieurs » Piéces de Théatres & Ballets.

LA COMTESSE DE FOLLENVILLE,

Comédie en un Acte, & en proſe, par Monſieur l'Abbé CARCAVI, non imprimée,

Repréſentée pour la premiére fois, le Vendredi 11 Octobre, précédée de la Tragédie de *Bérénice*. (Quatriéme & derniére repréſentation, le Mercredi 16 du même mois, ſur le Théatre du Palais Royal.)

CEtte Piéce étoit ſi foible, & l'intrigue ſi commune & uſée, qu'elle n'a été jouée que par l'importunité de l'Auteur. Les Comédiens avoient eu la complaiſance de la recevoir dès le mois

de Juillet 1719, & les rôles en furent distribués le mois suivant, mais ils en différerent la représentation jusqu'à l'automne de cette année. Le peu de succès qu'elle eut, prouve qu'ils auroient encore mieux fait de la supprimer totalement. Nous ajoutons en faveur des curieux, les noms des personnages, en y joignant ceux des Acteurs & Actrices qui étoient chargés des rôles, le Lecteur verra qu'il n'a pas tenu à eux, que l'Ouvrage n'ait été plus applaudi. 1720.

Acteurs de la Comtesse de Follenville.

LA COMTESSE DE FOLLENVILLE, Mademoiselle Gautier.

M. JOUFFLARD, *beau-frere de la Comtesse*, le Sieur Duchemin.

LE CHEVALIER, *Amant de la Comtesse*, le Sieur Dufresne.

M. RHUBARBIN, *Médecin*, le Sieur Du Boccage.

MARINE, *Suivante de la Comtesse*, Mademoiselle Jouvenot.

CRISPIN, *Valet du Chevalier*, le Sieur Poisson, *pere.*

GUILLAUME, *Jardinier de la Comtesse*, le Sieur Dangeville.

UN LAQUAIS *de la Comtesse.*

A la seconde représentation, on supprima le rôle du Jardinier.

1720. CARCAVI.

N.... CARCAVI, fils du Sieur *Carcavi*, Garde de la Bibliothéque du Roy, fut deſtiné dès ſa jeuneſſe à l'état Eccléſiaſtique. Un de ſes parens lui réſigna le Prieuré de Vaudœuvre, au Diocèſe de Langres. Mais M. l'Abbé Carcavi, qui n'avoit aucun deſſein de s'avancer dans les Ordres ſacrés, au bout de quelques années, abandonna ce Prieuré, ſur lequel il ſe réſerva une penſion viagere de trois cens livres. Né avec un caractére éloigné de toute contrainte, M. l'Abbé Carcavi ne ſçût ni conſerver le bien que ſon pere lui avoit laiſſé, ni profiter des bontés de feu S. A. R. Monſeigneur le Duc d'Orléans, Régent, & de l'avantage qu'il avoit d'avoir reçû l'éducation auprès de ce Prince. Sur la fin d'une vie aſſez ignorée, il s'aviſa d'eſſayer ſes talens pour le Théatre, où il eut le bonheur de faire recevoir la petite Comédie dont on vient de parler. Il en compoſa une ſeconde intitulée : LE PARNASSE BOUFFON, qu'il préſenta au mois de Mai 1722. mais qui ne fut point reçue. M. l'Abbé Carcavi eſt mort le Jeudi 25 Février 1723. âgé d'environ ſoixante ans.

*

LE

1720.

LE PERE INTÉRESSÉ, OU LES VRAIS AMIS,

Comédie en cinq Actes, & en vers, de M. l'Abbé PELLEGRIN, *ſous le nom du Chevalier de* PELLEGRIN *ſon frere*, non imprimée,

Repréſentée pour la premiére & unique fois, le Mardi 29 Novembre.

MAlgré le froid accueil que le Public fit à cette Piéce, l'Auteur qui croyoit que le fond en étoit bon, ſe donna la peine de la retoucher, & réduiſant l'Ouvrage en trois Actes, le fit paroître douze ans après, ſous le titre de *La Fauſſe inconſtance :* cette derniére Piéce fut aſſez foiblement reçue : nous en parlerons ſous l'année 1732. & nous en marquerons les changemens qui y ont été faits.

1720.

ANNIBAL, (a)

Tragédie, de M. de MARIVAUX, *de l'Académie Françoiſe*, (Auteur vivant,)

Repréſentée pour la premiére fois, le Lundi 16 Décembre. (Retirée par l'Auteur après la troiſiéme repréſentation du Lundi 23 du même mois de Décembre. Remiſe au Théatre le Mercredi 25 Octobre 1747. Cinq repréſentations, la derniére le Samedi 4 Novembre ſuivant.)

CEtte premiére production Dramatique de M. de Marivaux, ne reſſent point l'adoleſcence de ſon Auteur. Le ſujet, la conduite, les caractéres des perſonnages, tout eſt traité à la Corneille ; nous n'entrerons point dans le détail du plan de cette Tragédie, il ſuffira d'en rapporter la Scéne ſuivante. C'eſt Flaminius, Ambaſſadeur de Rome, qui vient annoncer à Pruſias, Roi de Bithinie, que le Sénat déſaprouve la guerre que ce Prince fait à Artaméne, &c. Annibal eſt préſent.

ACTE II. Scene II.

FLAMINIUS.

Rome, qui vous obſerve, & de qui la clémence,
Vous a fait juſqu'ici grace de ſa vengeance.

(a) Cette Tragédie fut annoncée & jouée ſous le titre de : *La Mort d'Annibal.*

A commandé, Seigneur, que je vinſſe vers vous,
Vous dire le danger où vous met ſon courroux. 1720.
Vos armes, chaque jour, & ſur mer & ſur terre,
Entre Artaméne & vous renouvelle la guerre.
Rome la déſaprouve, & déja le Sénat,
Vous en avoit Seigneur, averti ſans éclat.
Un Romain, de ſa part, a dû vous faire entendre,
Quel parti là-deſſus vous feriez bien de prendre;
Qu'il ſouhaitoit enfin, qu'on eut en pareil cas
Recours à ſa juſtice, & non à des combats.
Cet auguſte Sénat qui peut parler en Maître,
Mais qui donne à regret des preuves qu'il peut l'être,
Crut que vous épargnant des ordres rigoureux,
Vous n'attendriez pas qu'il vous dit, je le veux.
Il le dit aujourd'hui; c'eſt moi qui vous l'annonce.
Vous allez vous juger en me faiſant réponce.
Ainſi, quand le pardon vous eſt encore offert,
N'oubliez pas qu'un mot vous abſout, ou vous perd.
Pour écarter de vous tout deſſein téméraire,
Empruntez le ſecours d'un effroi ſalutaire:
Voyez en quel état Rome a mis tous ces Rois,
Qui d'un coupable orgueil ont écouté la voix.
Préſentez à vos yeux cette foule de Princes,
Dont les uns vagabonds, chaſſés de leurs Provinces,
Les autres gémiſſans, abandonnés aux fers,
De ſon devoir, Seigneur, inſtruiſent l'univers.
Voilà pour impoſer ſilence à votre audace,
Le Spectacle qu'il faut que votre eſprit ſe faſſe.
Vous vaincrez Artaméne, & vos heureux deſtins
Vont mettre, je le veux, ſon ſceptre dans vos mains,
Mais quand vous le tiendrez ce ſceptre, qui vous tente,
Qu'en ferez-vous, Seigneur, ſi Rome eſt mécontente?
Que ferez-vous du vôtre? & qui vous ſauvera
Des traits vengeurs, dont Rome alors vous pourſuivra?

Reſtez en paix, regnez, gardez votre couronne ;
1720. Le Sénat vous la laiſſe, ou plûtôt vous la donne.
Obtenez ſa faveur, faites ce qu'il lui plaît,
Je ne vous connois point de plus grand intérêt.
Conſultez nos amis : ce qu'ils ont de puiſſance,
N'eſt que le prix heureux de leur obéiſſance.
Quoi qu'il en ſoit enfin, que votre ambition
Reſpecte un Roi qui vit ſous ſa protection.

PRUSIAS.

Seigneur, quand le Sénat s'abſtiendroit d'un langage
Qui fait à tous les Rois un ſi ſenſible outrage,
Que ſans me conſeiller le ſecours de l'effroi,
Il diroit ſimplement ce qu'il attend de moi ;
Quand le Sénat enfin, honoreroit lui-même
Ce front, qu'avec éclat diſtingue un diadême,
Croyez-moi, le Sénat & ſon Ambaſſadeur,
N'en parleroient tous deux qu'avec plus de grandeur.
Vous ne m'étonnez point, Seigneur ; & la menace,
Fait rarement trembler ceux qui ſont à ma place.
Un Roy ſans s'allarmer d'un procédé ſi haut,
Refuſe, s'il le peut, accorde s'il le faut.
C'eſt de ſes actions la raiſon qui décide ;
Et l'outrage jamais ne le rend plus timide.
Attaméne, avec moi, Seigneur, fit un traité ;
Qui, de ſa part encor, n'eſt pas exécuté ;
Et quand je l'en preſſois, j'appris que ſon armée ;
Pour venir me ſurprendre, étoit déja formée.
Son perfide deſſein alors m'étant connu,
J'ai raſſemblé la mienne, & je l'ai prévenu.
Le Sénat pourroit-il approuver l'injuſtice,
Et d'une lâcheté veut-il être complice ?
Son pouvoir n'eſt-il pas guidé par la raiſon ?
Vos Alliés ont-ils le droit de trahiſon ?
Et lorſque je ſuis prêt d'en être la victime,
M'en défendre, Seigneur, eſt-ce commettre un crime ?

FLAMINIUS.

Pourquoi nous déguiſer ce que vous avez fait ? 1720.
A ce traité, vous-même avez-vous ſatisfait ?
Et pourquoi d'Artaméne accuſer la conduite,
Seigneur, ſi de la vôtre elle n'eſt que la ſuite.
Vous avez fait la paix. Pourquoi, dans vos états,
Avez-vous conſervé, même accrû vos ſoldats ?
Prétendez-vous, malgré cette paix ſolemnelle,
Lui laiſſer ſoupçonner qu'elle étoit infidelle,
Et l'engager à prendre une précaution
Qui ſervît de prétexte à votre ambition ?
Mais le Sénat a vû votre coupable ruſe,
Et ne recevra point une frivole excuſe.
Quels que ſoient vos motifs, je ne viens en ces lieux,
Que pour vous avertir qu'ils lui ſont odieux.
Songez-y ; mais ſurtout, tâchez de vous défendre
Du Poiſon des conſeils dont on veut vous ſurprendre.

ANNIBAL.

S'il écoute les miens, ou s'il prend les meilleurs,
Rome ira propoſer ſon eſclavage ailleurs.
Pruſias indigné, pourſuivra la conquête,
Qu'à lui livrer bientôt la victoire s'apprête.
Ces conſeils ne ſont pas plus dangereux pour lui
Que pour ce fier Sénat, qui l'inſulte aujourd'hui.
Si le Roi contre lui veut en faire l'épreuve,
Moi, qui vous parle, moi, je m'engage à la preuve.

FLAMINIUS.

Le projet eſt hardi. Cependant votre état
Promet déja beaucoup en faveur du Sénat ;
Et votre orgueil réduit à chercher un aſile,
Fournit à Pruſias un eſpoir bien fragile,

ANNIBAL.

Non, non, Flaminius, vous vous entendez mal
A vanter le Sénat aux dépens d'Annibal ;
Cet état où je ſuis, rappelle une matiére
Dont votre Rome auroit à rougir la premiére.

Ne vous ſouvient-il plus du tems, où dans mes mains
1720. La victoire avoit mis le deſtin des Romains ?
Retracez-vous ce tems, où par moi l'Italie,
D'épouvante, d'horreur & de ſang fut remplie.
Laiſſons de vains diſcours, dont le faſte menteur,
De ma chute aux Romains, ſemble donner l'honneur.
Dites, Flaminius, quelle fut leur reſſource ?
Parlez, quelqu'un de vous arrêta-t-il ma courſe ?
Sans l'imprudent repos que mon bras s'eſt permis,
Romains, vous n'auriez plus d'amis, ni d'ennemis.
De ce peuple inſolent, qui veut qu'on obéiſſe,
Le fer & l'eſclavage alloient faire juſtice ;
Et les Rois que ſoumet ſa ſuperbe amitié,
En verroient à préſent le reſte avec pitié.
O Rome ! tes deſtins ont pris une autre face.
Ma lenteur, ou plûtôt mon mépris te fit grace.
Négligeant des progrès, qui me ſembloient trop ſûrs ;
Je laiſſai reſpirer ton peuple dans tes murs.
Il échappa depuis ; & ma ſeule imprudence,
Des Romains abbattus, releva l'eſpérance.
Mais ces fiers Citoyens, que je n'accablai pas,
Ne ſont point aſſez vains pour mépriſer mon bras ;
Et ſi Flaminius vouloit parler ſans feindre,
Il diroit qu'on m'honore encor juſqu'à me craindre.
En effet, ſi le Roy profite du ſéjour
Que les Dieux ont permis que je fiſſe en ſa Cour,
S'il oſe pour lui-même employer mon courage,
Je n'en demande pas à ces Dieux davantage.
Le Sénat, qui d'un autre, eſt aujourd'hui l'appui,
Pourra voir arriver le danger juſqu'à lui.
Je ſçais me corriger ; il ſera difficile
De me réduire alors à chercher un aſile.

FLAMINIUS.

Ce qu'Annibal appelle imprudence & lenteur,
S'appelleroit effroi, s'il nous ouvroit ſon cœur.

Du moins cette lenteur & cette négligence,
Eurent avec l'effroi beaucoup de reſſemblance : 1720.
Et l'aſpect de nos murs ſi rempli de Héros,
Pût bien vous conſeiller le parti du repos.
Vous vous corrigerez ? Et pourquoi dans l'Afrique,
N'avez-vous donc pas mis tout votre art en pratique ?
Seroit-ce qu'il manquoit à votre inſtruction,
La honte d'être encor vaincu par Scipion ?
Rome, il eſt vrai, vous vit gagner quelque victoire,
Et vous avez raiſon quand vous en faites gloire.
Mais ce ſont vos exploits qui doivent effrayer
Tous les Rois, dont l'audace oſera s'y fier.
Rome, vous le ſçavez, en cent lieux de la terre,
Avoit à ſoutenir le fardeau de la guerre.
L'Univers attentif, crut la voir en danger,
Douta que ſes efforts puſſent l'en dégager.
L'univers ſe trompoit. Le Ciel, pour le convaincre,
Qu'on ne devoit jamais eſpérer de la vaincre,
Voulut, juſqu'à ſes murs, vous ouvrir un chemin,
Pour qu'on la crût encor plus proche de ſa fin ;
Et que la terre après détrompée & ſurpriſe,
Apprit à l'avenir à nous être ſoumiſe.

ANNIBAL.

A tant de vains diſcours, je vois votre embarras ;
Et ſi vous m'en croyez, vous ne pourſuivrez pas.
Rome alloit ſuccomber : ſon vainqueur la néglige ;
Elle en a profité ; voilà tout le prodige, &c.

Il faudroit extraire preſque toutes les Scénes de cette Tragédie, ſi l'on vouloit en rapporter tous les morceaux ſaillans.

Le Mercredi 25 Octobre 1747. la Tragédie d'Annibal fut remiſe au Théatre : le Mercure de France en parla dans les termes ſuivans : « Le Mercredi 27

Mercure de France, Octobre 1747. p. 128.

1720. » (25) les Comédiens François remi-
» rent au Théatre une Tragédie inti-
» tulée *Annibal* ; elle avoit été repré-
» ſentée il y a 25 (27) ans ; c'eſt un
» des premiers Ouvrages d'un Acadé-
» micien célebre, (M. de Marivaux)
» accoutumé à mériter les ſuffrages du
» Public ; au reſte, ce n'eſt pas par la
» date que l'on peut s'appercevoir que
» c'eſt un Ouvrage de la jeuneſſe de l'Au-
» teur, & les beautés dont cette Tragé-
» die eſt pleine, nous feroient regretter
» qu'il ne ſe fut pas attaché à ce genre,
» ſi les excellentes productions qu'il a
» données en pluſieurs autres, pouvoient
» laiſſer quelque choſe à déſirer ſur l'em-
» ploi de ſes talens ſupérieurs. La Piéce
» a été reçue avec beaucoup d'applau-
» diſſemens, & elle les mérite. »

Voici les noms des principaux perſonnages, & des Acteurs qui les repréſentérent en 1720.

PRUSIAS, *Roy de Bithinie*, M. le Grand, pere.
LAODICE, *fille de Pruſias*, Mademoiſelle Deſmare.
ANNIBAL, ... M. Baron.
FLAMINIUS, ... M. Dufreſne.

En 1747.

PRUSIAS, ... M. Paulin.
LAODICE, ... Mademoiſelle Gaultier.
ANNIBAL, ... M. de la Noüe.
FLAMINIUS, ... M. Rozelli.

LES

1720.

LES FOLIES DE CARDÉNIO,

Piéce Héroï-Comique, en trois Actes & en proſe, avec un Prologue & des divertiſſemens, par M. COYPEL, (Auteur vivant,) *Muſique de M. de* Lande, *Ballet de la compoſition de M.* Balon,

Deuxiéme Ballet, danſé par LE ROY dans ſon Château des Thuilleries les Lundi 30 Décembre 1720 & Samedi 4 Janvier 1721. (*a*)

Acteurs du Prologue.

MINERVE, .. Mademoiſelle Antier.
LA RAISON, Mademoiſelle Bury.
LE CHAGRIN, *ſous la figure de la Raiſon*, le Sieur Murayre
LE PLAISIR, ... le Sieur Boutelou.

Divertiſſement du Prologue.

PREMIERE ENTRÉE.

Plaiſirs.

Les Sieurs D. Dumoulin, Laval, Marcel & Blondy, Meſdemoiſelles Prevoſt, Guyot, Menès & Dupré.

(*a*) Cette Piéce eſt imprimée à Paris, chez Ballard, in-4°. 1720. Dans le petit Avis qui la précéde, l'Au-

1720.

SECONDE ENTRÉE.

Seigneurs Gaulois.

LE ROY.

M. le Duc de Chartres, M. le Marquis de Villeroy, Meſſieurs de Coigny, de Mirepoix, de Coſſé, & de Francine.

Meſſieurs de Bezons, de Croiſſy, de Reſnel, de Langeron, de Tonnerre, & Balon fils.

Suite de cette Entrée.

Meſſieurs les Ducs de la Trémoille, & de Boufflers, Meſſieurs de Cruſſol, de Ligny, & de Brancas.

M. le Chevalier de Maulévrier, Meſſieurs de Gondrin, de Saint-Florentin, de Rupelmonde, & de la Suze.

Le Chagrin, ſous la figure de la Raiſon, forme le deſſein de partager avec cette derniére la Cour du jeune Roi, & veut chaſſer le Plaiſir & les Jeux qui ſont à ſa ſuite. La Raiſon vient au ſecours de plaiſir ; vive diſpute entre la Raiſon & le Chagrin, celui ci traite ſon adverſaire d'*Erreur ;* Minerve, invoquée par la Raiſon, décide en ſa faveur, & approuve le Plaiſir qu'elle dirige.

---

teur convient que dans les repréſentations de ce Ballet, le Public n'a point entendu ſa Comédie ; il ajoute que c'eſt la raiſon qui l'a déterminé à la donner à l'impreſſion.

MINERVE.

1720.

Oüi, ſouvent le Plaiſir ami de la Jeuneſſe,
Sert aux deſſeins de la Sageſſe ;
Je veux aujourd'hui par ſa voix,
Apprendre au ROY, que j'éléve, & qui m'aime,
Juſques où peut aller l'égarement extrême
Des foibles cœurs qu'Amour aſſervit à ſes loix.

Ces ſix vers expliquent à peu près l'intention de l'Auteur : on va juger s'il l'a bien rempli par l'éxemple de Cardénio, dont il a fait choix.

Acteurs de la Comédie.

LUCINDE, *Amante de Cardénio*, Mademoiſelle Duclos.
DOROTHÉE, *Amante de D. Fernand*, Mademoiſelle Deſmare.
CARDÉNIO, ... le Sieur Baron.
D. FERNAND, .. le Sieur Poiſſon, *fils.*
D. DIEGUE, *Pere de Lucinde*, le Sieur le Grand, *pere.*
D. QUICHOTTE, ..., le Sieur Lavoy.
SANCHO, ... le Sieur La Thorilliere.
THÉRESE, ... Mademoiſelle Gautier.
IGNÉS, *fille de Théreſe*, Mademoiſelle Quinault.
MARCELLE, *Amant d'Ignés*, le Sieur Quinault Dufreſne.
LOPÉS, *Domeſtique de D. Diegue*, le Sieur Fontenay.

1720.

I^e. PAGE, ... le Sieur le Grand, *fils.*
IIe. PAGE, ... le Sieur Duclos.
L'AMOUR, ... le petit Dangeville.
L'HYMEN, ... Mademoiſelle le Grand.
UN BERGER, ... le Sieur du Boccage.
UN MATELOT, ... le Sieur Duchemin.

Lucinde & Dorothée ouvrent la Scéne, cette derniére, cachée ſous le nom d'Elvire, ſe découvre à ſon amie, qu'elle ſoupçonne être ſa rivale ; Lucinde tâche à la raſſurer. D. Fernand, & Cardénio viennent annoncer une nouvelle fête, préparée pour la nôce prochaine de celui-ci & de Lucinde ; un Page de D. Fernand vient dire que D. Quichotte qui y a été invité avec ſon Ecuyer Sancho, a refuſé de s'y trouver : cependant après l'arrivée de D. Diegue, pere de Lucinde, & de pluſieurs Troupes de Maſques, on ne croît pas devoir différer le divertiſſement, dont voici la diſpoſition.

Quadrilles Eſpagnols.

Meſſieurs de Coigny, de Mirepoix, de Villars, & de Lorges. Meſdemoiſelles Le Roy, Le Mire, Duval, & Mangot.

Quadrilles de Maures.

M. le Prince de Turenne, Meſſieurs de Bezons, de Chambonas, & de Maulévrier.

Meſdemoiſelles de Liſle, Corail, Labat, & la Ferriére. 1720.

Quadrille d'Indiens.

M. le Grand Prieur, M. le Marquis de Villeroy, M. le Duc de Montmorenci, M. le Marquis d'Alincourt.

Quadrille de Chinois.

Le Sieur Balon.

Les Sieurs Blondi, & Marcel.

Les Sieurs Ferrand, Dupré, Dumirail, & Mion.

La Pagode, le Sieur F. Dumoulin.

Petites Pagodes, Paris, Boiſeau, la Motte & Alin.

Après quelques danſes, pluſieurs maſques tirent l'épée, Cardénio & D. Diégue veulent les ſéparer, (*a*) & ſont environnés des maſques, pendant ce tems-là, D. Fernand emméne Lucinde, & dans la Scéne ſuivante on apprend qu'il la vient d'enlever. Cardénio à cette nouvelle perd la raiſon, fait mille extravagances, & veut ſe tuer, Dorothée ne doutant plus de la perfidie de ſon Amant, eſt au déſeſpoir, & D. Diégue ſe retire

(*a*) *Combattant qui amuſent Cardénio, pendant que D. Fernand enléve Lucinde.*

Les Sieurs Laval, Malterre, Deshayes, Javillier.
Les Sieurs Malterre L. Duval, Marcel C. & Pierret.

accablé de douleur de la perte de ſa
1720. chere fille.

ACTE II.

Théreſe donne des conſeils à ſa fille Ignés, qui doit, dès ce jour, épouſer Marcelle. Leur converſation eſt interrompue par l'arrivée de Dorothée, qui, déguiſée en Polonois, eſt réſolue de paſſer une vie ignorée dans la cabane de Théreſe. Marcelle ſurprend ce feint Cavalier avec Ignés, & en conçoit une jalouſie d'autant plus violente, qu'Ignés, tranſportée de joye de le voir dans ce ſentiment, ne cherche point à le détromper. D. Quichotte arrive, par complaiſance pour Sancho, il veut bien aſſiſter aux nôces d'Ignés & de Marcelle. On voit entrer une troupe de Bergers, qui viennent célébrer cette fête. (*a*) Trois Bergers, repréſentés par les Sieurs Boutelou, Murayre, & Mouret, accompagnés de Meſdemoiſelles Bury & Antier en Bergeres, chantent le bonheur des deux époux.

(*a*) *Bergers & Bergeres danſans.*

Les Sieurs D. Dumoulin, Laval, Malterre L. Dumirail, Dangeville, Prevoſt, F. Dumoulin, P. Dumoulin.

Meſdemoiſelles Prevôt, Guyot, Menés, Dupré, de l'Iſle, Corail, La Ferriere, & Labat.

Ce divertiſſement eſt troublé par la préſence de Cardénio. Plus inſenſé que jamais, ce malheureux Amant, ne ceſſe d'appeller ſa chere Lucinde. D. Quichotte lui promet ſon ſecours; les Bergers veulent eſſayer ſi celui de la Muſique, ne pourra pas plus efficacement ſuſpendre ſes douleurs, & continuent la Fête. Cardénio donne de tems en tems des marques de ſa folie, & entendant dire que Don Quichotte va s'armer pour lui, il lâche quelques diſcours aſſez vifs, & qui marquent ſon mépris pour ce Cavalier & ſon Infante Dulcinée. Au nom de cette derniére, Don Quichotte prend feu, & tirant ſon épée, veut percer Cardénio : on l'en empêche, en lui repréſentant que cet homme a perdu l'eſprit. D. Quichotte ſe rend aux raiſons des Bergers, & remet ſa vengeance à un autre tems. 1720.

ACTE III.

La Mer que l'on voit au fond du Théatre, paroît extrêmement agitée d'une tempête. Dorothée ne doutant point que D. Fernand & Lucinde ne ſoient péris avec le vaiſſeau qui vient de faire naufrage, verſe des larmes pour ſon infidelle, & pleure auſſi le malheur de Cardénio, qui eſt privé pour jamais

de ſa Lucinde. Sa douleur ne l'empêche
1720. pas d'être ſenſible aux ſoins d'Ignés ; pendant qu'elle l'embraſſe pour la remercier ; Marcelle qui voit cette action, veut frapper le Cavalier Polonois ; Dorothée fuit ; Marcelle court après, & Ignés les ſuit pour prévenir la fureur de ſon Amant. D. Fernand & Lucinde paroiſſent : échappé d'un cruel naufrage, D. Fernand n'eſt plus occupé que de ſa paſſion pour Lucinde, les pleurs, & les reproches de cette dernière, ne ſervent qu'à l'aigrir. Dans le moment Dorothée, craignant d'être pourſuivie par le Jaloux Marcelle, vient implorer le ſecours de D. Fernand : ce Cavalier & Lucinde la reconnoiſſent : leur ſurpriſe augmente à la vûe de Cardénio, qui dans un nouvel accès de folie, ſe jette dans les bras de ſon rival, & le prie de l'aider à pourſuivre le raviſſeur de Lucinde : l'agitation où il eſt lui cauſe une foibleſſe : il tombe évanoüi ſur un lit de gazon. Arrive D. Quichotte : lié par le ſerment qu'il a fait de remettre Lucinde en liberté, il veut ſe battre avec D. Fernand ; mais celui-ci répond que l'amour qu'il ſent renaître pour la belle Dorothée, & le regret qu'il a d'avoir troublé celui du fidéle Cardénio, & de ſa chere Lucinde, ont plus de pouvoir ſur lui que toutes

ſes menaces. La voix de Lucinde ſuffit pour rappeller Cardénio à la vie & à ſon bon ſens. D. Quichotte voyant tout le monde ſatisfait, déclare qu'il appelle en duel Cardénio, pour avoir raiſon des blaſphêmes proferés contre l'Infante Dulcinée. Cardénio ſe tire d'embarras, en déſavouant tout ce que ſon égarement, a pu lui faire dire. D. Quichotte très-content, offre ſon amitié, & le ſecours de ſon bras, & conſent à honorer de ſa préſence les trois mariages que l'on va célébrer : une troupe de Bergers & Bergeres s'avance pour en former le divertiſſement, mêlé de danſes, & de chants. (*a*) L'Amour & l'Hymen y récitent un dialogue en vers, qui eſt ſuivi d'une nouvelle Fête. 1720.

LE ROY *danſe en Amour.*

Amours de la ſuite du Roi.

Meſſieurs les Ducs de la Tremoille, de Boufflers : Meſſieurs de Cruſſol, de Ligny, de Brancas,

Meſſieurs de Maulévrier, de Gondrin, de Saint-Florentin, de Rupelmonde, & de la Suſe.

M. le Duc de Chartres repréſente l'Hymen.

(*a*) Une Bergere chantante, Mademoiſelle Liſarde. Bergers chantans, ..., les Sieurs Mouret & Murayre.

Suite de l'Hymen.

1720. M. le Grand Prieur, Meſſieurs de Langeron, de Lorges, de Coigny, le Prince de Turenne, & M. de Bezons

Meſſieurs le Duc de Montmorency, de Mirepoix, de Villars, d'Alincourt, de Villeroy & de Croiſſy.

La Fête eſt terminée par un air que chante une Bergere ; mais elle n'auroit pas parû complette, ſi l'on n'avoit vû paroître les Matelots du Vaiſſeau de D. Fernand, qui ont eu le bonheur de ſe ſauver, & viennent prendre part aux réjouiſſances : (*a*) ils forment un nouveau divertiſſement : Mademoiſelle Antier, repréſentant une compagne de Lucinde, échapée du naufrage avec des Matelots, chante un air, qui finit la Piéce.

(*a*) *Matelots & Matelotes.*

Meſſieurs de Tonneure, d'Hoſtager, de Francine, & Balon, *fils.*

Meſdemoiſelles Le Mire, le Roy, Duval, & Mangot.

Le Sieur Balon, & Mademoiſelle Prevoſt.

Le Sieur D Dumoulin.

Les Sieurs Blondy & Dupré.

1721.

LE MARIAGE FAIT ET ROMPU,

Comédie en trois Actes, & en vers, par M. DU FRESNY,

Repréſentée pour la premiére fois, le Vendredi 14 Février, ſuivie du *Médecin malgré lui.* (Dix-huitiéme & derniére repréſentation, le Mercredi 26 Mars ſuivant.)

CEtte Piéce avoit été propoſée à l'aſſemblée des Comédiens le Samedi 19 Août 1719. elle étoit alors en cinq Actes, & fut univerſellement refuſée. M. Du Freſny, obligé de la retoucher; en la réduiſant à trois Actes, ſupprima quantité de longueurs, & des Scénes inutiles. Par ce moyen il ranima la vivacité de l'action. Ce travail n'a pas cependant réparé le défaut de conduite, principalement dans l'expoſition. On ne voit pas aſſez nettement les raiſons qui engagent l'Hôteſſe & ſon frere à prendre les intérêts de Valére avec tant de chaleur, & à jouer à ſon inſçu un ſtratagême auſſi périlleux pour eux. A cela prés, l'Ouvrage eſt excellent : les Scénes

1721. y ſont paſſablement ſuivies, & les caractéres neufs, originaux, & ne reſſemblans à aucuns de ceux que l'Auteur avoit mis au Théatre. Celui de la Préſidente eſt admirable, & ſes Scénes avec le Faux Damis ſont des chefs-d'œuvres pour la fineſſe & l'art dont elles ſont rendues. Le rôle de ce dernier eſt comique, & d'un genre nouveau, auſſi bien que le Gaſcon, unique en ſon eſpéce. Le perſonnage du Préſident eſt encore très-bon, & dans le vrai. Les autres ont tous leur mérite, à proportion de la part qu'ils ont dans à l'intrigue. On peut faire une réfléxion générale ſur les Comédies de M. Du Freſny, c'eſt que preſque tous les caractéres qu'il y employe, ſemblent être compoſés pour fournir chacun ſéparément le ſujet d'une Piéce entiére. *L'Eſprit de contradiction* & celle-ci, ſont les deux de notre Auteur, qui paroiſſent le plus fréquemment ſur la Scene.

Acteurs de la Comédie du Mariage fait & rompu. (14 Février 1721.)

LE PRÉSIDENT, . . le Sieur Dangeville.

LA PRÉSIDENTE, Mademoiſelle Champvallon.

LA TANTE, . . Mademoiſelle Gautier.

LA JEUNE VEUVE, Mademoiſelle Jouvenot. 1721.

LIGOURNOIS, . . . le Sieur Duchemin.
VALÉRE, ... le Sieur Dufreſne.
GLACIGNAC, ... Poiſſon, *fils.*
L'HÔTESSE, ... Madame Deshayes.
LE FAUX DAMIS, le Sieur Quinault, L.
LE NOTAIRE, . . . le Sieur Du Boccage.

CHARLES RIVIERE DU FRESNY, nâquit à Paris en 1648. Son grand pere étoit fils d'une Jardiniere d'Anet, que l'on nommoit la Belle Jardiniere. (*a*) On ne ſçait aucune circonſtance de la vie de ſon grand pere, ni de celle des pere & mere de notre Auteur : mais il eſt à préſumer qu'ils furent attachés au ſervice des Rois Henri IV. & Louis XIII. puiſque M. Du Freſny dans ſa jeuneſſe, entra à celui de Louis XIV. en qualité de Valet de Chambre. Son eſprit vif & agréable plût à ce Prince, qui l'employa pendant ſes campagnes en diverſes occaſions, & toujours avec ſuccès ; de maniére qu'en donnant ſimple-

DU FRESNY.

Avertiſſement des Œuvres de M. Du Freſny.

Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire des Hommes illuſtres, par le P. Nicéron, Tome XVII. *p.* 129 *& ſuiv.*

Hiſt. des Journaux, par Camuſat, T. II. *p* 225. &c.

Mercure de France, Octobre 1724. *pages* 2263 à 2266.

(*a*) Cette Belle Jardiniere avoit eu l'honneur de plaire à Henri IV. M. Du Freſny auſſi peu ambitieux que ſon pere & ſon ayeul, ne s'eſt jamais prévalu de l'avantage de ſon origine ; le feu Roi ne l'ignoroit pas, & c'étoit un des motifs de la bienveillance que ce Monarque a toujours conſervé pour lui.

ment l'eſſort à ſon imagination, naturellement tournée à la gayeté, & aux idées ſinguliéres, il gagna les bonnes graces du Roi, & ſe trouva comblé de ſes bienfaits, qui joint à ſon bien de patrimoine, rendirent bientôt ſa ſituation opulente : mais ſon goût pour la dépenſe, l'empêcha de la rendre ſolide. Comme il étoit né ſans ambition, il ne déſiroit les richeſſes que pour ſatisfaire aux commodités de la vie, (car il n'en avoit pas encore connu les beſoins) il aimoit le plaiſir comme volupté, & non comme libertinage. Une table délicate, & des amis choiſis, étoient de ces choſes qui le flattoient le plus. Il avoit reçu de la nature beaucoup de goût pour tous les Arts, Peinture, Sculpture, Architecture, Jardinages : tous ſembloient lui être familiers par les jugemens juſtes qu'il portoit de tous ces genres.

1721.

Outre ce goût pour les Arts, il avoit encore un talent naturel & particulier pour la Muſique & pour le Deſſein, quoique les principes de l'un & de l'autre n'euſſent point fait partie de ſon éducation, il a néanmoins produit dans ces deux genres des choſes inimitables. Les airs de ſes chanſons de caractére, & qui ſont gravés à la fin du Recueil

de ſes Œuvres, ſont la preuve de ce qu'on avance : car il n'y a pas un de ces airs, qui ne ſoit de ſa compoſition : mais ce que l'on ne peut tranſmettre, c'eſt l'intelligence & le goût avec leſquels il les chantoit. Il eſt vrai que la fécondité de ſon génie lui en faiſoit varier les chants toutes les fois qu'on l'engageoit à les éxécuter ; ce qui ſouvent lui déplaiſoit, & ſur-tout lorſqu'on le louoit ſur un talent qu'il regardoit comme fort inférieur aux autres. (*a*) 1721.

Il n'étoit pas moins ſurprenant du côté du Deſſein : il n'avoit, il eſt vrai, aucune pratique du crayon, du pinceau, ni de la plume, mais il s'étoit fait à lui-même un équivalent de tout cela, en prenant dans différentes eſtampes des parties d'hommes, d'animaux, de plante, ou d'arbre, qu'il découpoit, & dont il formoit un ſujet deſſiné ſeulement dans ſon imagination. Il les diſpoſoit & les colloit les unes auprès des autres, ſelon que le ſujet le demandoit il lui arrivoit même de changer l'expreſſion des têtes

(*a*) M. Du Freſny n'a jamais eu de principe de Muſique : & il étoit obligé, lorſqu'il avoit compoſé un air, de le venir chanter à M. Grandval, qui avoit la bonté de le lui noter. Au reſte, il eſt fâcheux qu'il nous en reſte ſi peu de ſa façon, puiſqu'il convient dans un de ſes Mercures, d'en avoir fait plus de cent.

qui ne convenoient pas à ſon idée, en
1721. ſupprimant les yeux, la bouche, le nez, & les autres parties du viſage, & y en ajoutant d'autres qui étoient propres à exprimer la paſſion qu'il vouloit peindre, tant il étoit ſûr du jeu de ſes parties pour l'effet qu'il en attendoit. Mais ce qu'il y a d'étonnant, c'eſt que cet aſſemblage de Piéces rapportées, en apparence au hazard, & ſans eſquiſſe, formoit un tout agréable, dont l'incorrection de deſſein n'étoit ſenſible qu'à des yeux connoiſſeurs.

Quelque ſéduiſans que fuſſent pour lui ces deux talens, ils ne prévaloient pas ſur le goût dominant qu'il avoit pour l'art de conſtruire des Jardins. Il avoit pour cet art un génie ſingulier, mais nullement ſuſceptible de comparaiſon avec celui des grands Hommes que nous avons eus, & que nous avons encore dans ce genre. M. Du Freſny ne travailloit avec plaiſir, & pour ainſi dire, à l'aiſe, que ſur un terrain irrégulier, & inégal. Il lui falloit des obſtacles à vaincre, & quand la nature ne lui en fourniſſoit pas, il s'en donnoit à lui-même, c'eſt-à dire, que d'un emplacement régulier, & d'un terrain plat, il en faiſoit un montueux; afin de varier, diſoit-il, les objets en les multipliant, &

ſe

ſe garantir des vûes voiſines ; en leur oppoſant des élévations de terre, qui ſervoient en même-tems de Belveders. Tels étoient, dit-on, les Jardins de Mignaux près Poiſſy, & tels ſont encore ceux qu'il a faits dans le Fauxbourg Saint Antoine, pendant les dix dernières années de ſa vie, dont l'un eſt connu ſous le nom du Moulin, & l'autre qu'il appelloit le Chemin Creux. On connoît auſſi la Maiſon & les Jardins de feu M. l'Abbé Pajot, près de Vincennes, & par ces différens morceaux, on peut juger du goût & du génie de M. Du Freſny dans ce genre. 1721.

Louis XIV. ayant pris la réſolution de faire faire à Verſailles des Jardins, dont la grandeur & la magnificence ſurpaſſaſſent tout ce qu'on avoit vû, & même imaginé juſqu'alors, lui demanda des deſſeins, M. Du Freſny en fit deux différens : ce Prince les examina, & les compara avec ceux qu'on lui avoit préſentés ; il en parut content, & ne les refuſa que par l'exceſſive dépenſe dans laquelle l'éxécution l'auroit engagé. Ce Monarque qui aimoit les Arts, & qui les avoit porté à leur plus haut dégré de perfection, par les récompenſes dont il prévenoit ceux qui s'y diſtinguoient, accorda au Sieur Du Freſny

un Brevet de Controlleur de ſes Jardins.
1721. Peu de tems après il obtint encore de Sa Majeſté le Privilége d'une nouvelle Manufacture de grandes Glaces, que l'on propoſoit d'établir, & dont le ſuccès a paſſé de beaucoup ce qu'on en attendoit.

Si M. Du Freſny avoit été capable de prévenir l'avenir, il auroit ſenti la valeur du don que Sa Majeſté lui avoit fait: mais ſa maniére de penſer ne lui laiſſoit jamais imaginer le lendemain; le préſent étoit ſon ſeul point de vûe, & faiſoit ſon bonheur ou ſon malheur; de ſorte que preſſé de ſatisfaire à quelque caprice, qui en lui étoient auſſi forts que des beſoins, il céda le Privilége des Glaces pour une ſomme aſſez modique.

Le Roi, ſur les bontés duquel il comptoit, & qui en effet lui en avoit ſouvent donné des marques dans les ſituations fâcheuſes, où ſa prodigalité l'avoit réduit; le Roy, dis-je, lui donna une nouvelle preuve de ſa bienveillance: car le tems du Privilége des Glaces étant expiré, Sa Majeſté ordonna aux nouveaux Entrepreneurs de cette Manufacture, de donner au Sieur Du Freſny trois mille livres de penſion viagere: mais les ſujets de dépenſe augmentant en lui à proportion de ce qu'il poſſédoit,

& par conſéquent les moyens d'y fournir s'épuiſant de jour en jour, il s'accommoda avec ceux qui lui payoient cette rente, & s'en dépouilla d'une maniére à n'y plus revenir. Le Roy ayant appris ce dernier trait de M. Du Freſny, ne put s'empêcher de dire qu'il ne ſe croyoit pas aſſez puiſſant pour l'enrichir. 1721.

M. Du Freſny ſentit bien qu'après cela, il ne devoit plus s'attendre aux bienfaits de ce Prince : ainſi, réſolu de quitter la Cour, il demanda la permiſſion de vendre ſa Charge, & de ſe retirer ; le Roi le lui permit, & eut même la bonté de lui faire paroître qu'il en étoit fâché.

Suivant les Mémoires qu'on nous a donné de la vie de M. Du Freſny, ce ne fut qu'après tous ces événemens, qu'ayant fixé ſa demeure à Paris, il lia ſociété avec M. Regnard, célebre Auteur comique, Philoſophe voluptueux, qui ne travailloit que pour ſe délaſſer du plaiſir. La conformité des inclinations ſerra les nœuds de leur amitié, & cette liaiſon développa dans notre Auteur les talens qu'il avoit pour le Théatre.

Celui des Italiens floriſſoit alors, on y repréſentoit des Piéces preſqu'entiérement Françoiſes : pluſieurs Auteurs y

faiſoient paroître leurs Ouvrages avec
1721. ſuccès, & les nôtres le choiſirent par préférence. Des Piéces ſans régles, & ſans conduite, mais lucratives, convenoient parfaitement à M. Du Freſny; car, à dire vrai, ſon génie étoit plus porté à produire des Scénes détachées, qu'à bien conduire une Comédie. En effet, ne paroîtroit-il pas étonnant, qu'un homme qui auroit eu ſi peu de conduite dans le cours de ſa vie, en eut mis beaucoup dans ſes Piéces de Théatres. C'eſt preſqu'auſſi le ſeul défaut qu'on puiſſe lui reprocher à cet égard. D'ailleurs on y trouve des caractéres bien peints, & bien ſoutenus, un dialogue juſte & concis, un comique pris dans la penſée, & rarement, jouant ſur le mot; des portraits critiques, ſans être ſatiriques; & dans tout une vivacité de génie qui lui eſt propre. Tel M. Du Freſny s'eſt dépeint dans ſes Ouvrages, tel il étoit avec ſes amis; c'eſt-à-dire, aimable ſans médiſance, & plaiſant ſans raillerie piquante: auſſi, diſoit-il, * qu'on eſt plus excuſable de ne pas penſer juſte, que de penſer malignement.

* M. Du Freſny: Réponſe aux Auteurs du Mercure de Trévoux.

M. Du Freſny en ſociété avec M. Regnard, compoſa durant pluſieurs années pour le Théatre Italien, cette liaiſon l'engageoit à faire part de ſes idées à cet ami.

Il lui communiqua pluſieurs ſujets de Comédies preſqu'achevées, & entr'autres ceux du *Joueur* & de *Attendez-moi ſous l'Orme*, dans le deſſein d'y mettre enſemble la derniére main : & de les faire paroître ſur la Scéne Françoiſe : mais M. Regnard, qui ſentoit la valeur de cette premiére Piéce, amuſa ſon ami, fit quelques changemens à l'Ouvrage, le mit en vers, & le donna ſous ſon nom aux Comédiens. Ce fait eſt connu de tous les amis de notre Auteur, auſquels il l'a raconté pluſieurs fois, en ſe plaignant d'un larcin, qui ne convient, diſoit-il, qu'à un Poëte du plus bas étage. Cependant au lieu de s'en venger, il ne chercha qu'à juſtifier ſes droits, en faiſant repréſenter ſon *Chevalier Joueur*, tel qu'il l'avoit compoſé, & y ajoutant un Prologue, où l'on voit toute la modération, & le déſintéreſſement dont il étoit capable. Il ſe contenta de rompre avec cet ami infidéle, (*a*) & pour n'avoir aucun démêlé avec lui, il a ſouffert que M. Regnard ait fait im- 1721.

(*a*) En faiſant imprimer ſa Comédie du Joueur, M. Regnard y joignit une petite Préface que nous avons rapportée à l'article de cette Piéce, & où il traite M. Du Freſny d'une maniére outrageante ; l'épithéte de plagiaire qu'il lui donne, eſt d'autant plus déplacée, qu'elle lui convient indubitablement mieux qu'à ſon adverſaire.

primer dans le Recueil de ſes Œuvres
1721. la Comédie d'Attendez-moi ſous l'Orme, dans laquelle cependant il n'avoit qu'une très médiocre part.

M. Du Freſny ſe maria deux fois, & il eſt probable qu'il s'en repentit deux fois. Du caractére dont on l'a dépeint, il n'étoit porté à ſe marier que par diſtraction, ſi l'on peut ainſi dire, ou par un intérêt vif & préſent. Bien des gens prétendent que ce dernier motif eſt celui de ſon ſecond mariage. (*a*) Diſtrait par

(*a*) Les Auteurs de la Bibliothéque Françoiſe, ou Hiſtoire Littéraire de la France, dans l'Extrait qu'ils ont donné * du Diable Boiteux, de M. le Sage, nouvelle edition *in*-12. deux Vol. 1726. ajoutent: « Voici » un trait qui peint au naturel, le génie d'un Poëte, » (M. Du Freſny. dit la note) qui eſt mort il n'y a » pas longtems. Tout Paris connoît cette avanture ſin- » guliére, & le Sage la conte de cette façon dans le » dixiéme Chapitre, *pag.* 306. du premier Vol. Il s'a- » git de marquer à différens perſonnages des places » dans les Petites-Maiſons. J'y veux envoyer auſſi, dit » le Diable, un vieux garçon de bonne famille, lequel » n'a pas plûtôt un ducat qu'il le dépenſe, & qui ne » pouvant ſe paſſer d'eſpéce, eſt capable de tout faire » pour en avoir. Il y a quinze jours que ſa Banchiſ- » ſeuſe à qui il devoit trente piſtoles, vint les lui de- » mander, en diſant qu'elle en avoit beſoin pour ſe » marier à un Valet de Chambre qui la recherchoit. » Tu as donc d'autre argent, lui dit-il, car ou diable » eſt le Valet de Chambre qui voudra devenir ton » mari pour trente piſtoles ? Hé, mais, répondit- » elle, j'ai encore outre cela deux cens ducats. Deux » cens ducats ! répliqua-t-il avec émotion, malpeſte ! » Tu n'as qu'à me les donner à moi, je t'épouſe, & » nous voilà quitte à quitte. Et la Blanchiſſeuſe eſt » devenue ſa femme. »

* Tome IX. *pag.* 74, 75.

l'application involontaire de ſon eſprit à ſes compoſitions qui le ſuivoient partout, il lui auroit été fort difficile de ſe livrer aux ſoins d'une famille. Il le ſentoit bien : & peut-être étoit-ce pour s'en diſpenſer entiérement qu'il avoit imaginé d'avoir en même-tems trois ou quatre logemens dans différens quartiers de Paris ; & qu'il les quittoit dès qu'il ſoupçonnoit d'y être connu de ceux avec leſquels il ne vouloit point avoir de commerce. L'Auteur de l'Avertiſſement des Œuvres de M. Du Freſny, ajoute, pour excuſer cette façon bizarre : « Je ne » ſçais cependant ſi cette nouvelle ma» niére de ſe loger, priſe du côté de la » commodité, n'eſt pas auſſi raiſonnable » que ſinguliére, ſurtout pour quelqu'un » d'iſolé, & ſans engagement. » Or Du Freſny ſe croyoit tel. 1721.

Le Privilége du Mercure Galant étant venu à vaquer en 1710. par la mort de M. Devizé, M. Du Freſny, ſuivant le conſeil de quelques-uns de ſes amis, le demanda au Roi : ce Prince qui ſe ſouvint de l'avoir aimé, le lui accorda avec cette bonté, dont il accompagnoit les graces qu'il faiſoit, principalement à ceux qui l'avoient ſervi. Notre Auteur compoſa les premiers Volumes de ce Journal, avec tout l'eſprit & l'enjoue-

ment dont il étoit capable : mais ennemi de la contrainte, un travail périodique, tel que celui du Mercure, ne pouvoit être de ſon goût. Il le négligea bientôt, & l'abandonna enfin au Sieur Le Févre dans le mois de Décembre 1713. en ſe réſervant une penſion, dont il a joui juſqu'à ſa mort.

1721.

Ainſi vécut M. Du Freſny ſans ſoins, ſans ambition, & ſans baſſeſſe, quoique de jour en jour dénué des biens de la fortune. Vers la fin de Septembre 1724. il fut attaqué d'une fiévre continue, dont il mourut le Vendredi 6 Octobre ſuivant, dans la ſoixante ſeiziéme année de ſon âge, & le dix-huitiéme jour de ſa maladie, après avoir reçu tous ſes Sacremens. Ses ſentimens de piété & de réſignation furent ſi ſincéres, qu'à la ſollicitation des deux enfans qu'il avoit eu de ſon premier mariage, il conſentit peu de jours avant ſa mort, qu'on brûlât tous ſes Ouvrages, le ſeul bien qui lui reſtât alors. C'étoit une ſeconde partie des Amuſemens ſérieux & Comiques. Les Vapeurs Comédie en un Acte. La Joueuſe, miſe en vers : le Superſtitieux & le Valet Maître, Piéces en cinq Actes ; & l'Epreuve, Comédie en trois Actes, avec des Intermédes, qu'il comptoit donner inceſſamment.

Ces

Ces trois dernieres Piéces n'étoient pas achevées. 1721.

Catalogue des Piéces de M. Du Freſny, au Théatre François.

LE NÉGLIGENT, Comédie en trois Actes & en proſe, avec un Prologue auſſi en proſe, 27 Février 1692.

SANCHO PANÇA; Comédie en trois Actes & en proſe, (*non imprimée*) 27 Janvier 1694.

ATTENDEZ-MOY SOUS L'ORME, Comédie en un Acte & en proſe, avec un divertiſſement, 19 May 1694. (*a*).

LE CHEVALIER JOUEUR, Comédie en cinq Actes & en proſe, avec un Prologue auſſi en proſe, 27 Février 1697.

(*a*) Nous avons déja dit que cette Piéce qui paſſe pour être de M. Regnard, & qui eſt imprimée dans tous les Recueils de ſes œuvres, eſt très-certainement de M. Du Freſny; l'Auteur du Mercure de France, (Octobre 1724 *p.* 2264.) n'a fait aucune difficulté de l'aſſurer: & nous avons encore pour garants de ce fait, des perſonnes vivantes qui ſe ſont trouvées aux premiéres repréſentations de la Comédie en queſtion: ces perſonnes, amis particuliers de l'Auteur, ont été témoins des mouvemens qu'il s'eſt donné, ſoit pour la diſtribution des rôles, ſoit pour les répétitions de la Piéce, & ſçavent auſſi que c'eſt lui qui en a touché la recette. Il ſe peut bien que M. Regnard y ait quelque part, mais nous le répétons, cette part ne peut être que très-médiocre, & M. Du Freſny n'étoit point d'un caractére à profiter des Ouvrages d'autrui.

1721.

La Nôce interrompue, Comédie en un Acte & en proſe, 19 Août 1699.

Le Malade sans Maladie, Comédie en cinq Actes, & en proſe, 27 Novembre 1699.

L'Esprit de contradiction, Comédie en un Acte & en proſe, 29 Août 1700.

Le Double Veuvage, Comédie en trois Actes & en proſe, avec un Prologue auſſi en proſe, & des divertiſſemens, 8 Mars 1702.

Le Faux Honneste-Homme, Comédie en trois Actes, & en proſe, 24 Février 1703.

Le Faux Instinct, Comédie en trois Actes, & en proſe, 2 Août 1707.

Le Jaloux honteux, Comédie en cinq Actes & en proſe, 6 Mars 1708.

L'Amant masqué, Comédie en un Acte & en proſe, avec un divertiſſement, (*non imprimée*) 8 Août 1709.

La Joueuse, Comédie en cinq Actes & en proſe, 22 Octobre 1709.

La Coquette de Village, *ou* le Lot supposé, Comédie en trois Actes & en vers, 27 May 1715.

La Réconciliation Normande, Comédie en cinq Actes & en vers, 7 Mars 1719.

LE DÉDIT, Comédie en un Acte & en vers, 12 Mai 1719. 1721.

LE MARIAGE FAIT ET ROMPU, Comédie en trois Actes, & en vers 14 Février 1721.

LE FAUX SINCERE, Comédie en cinq Actes & en vers, (*Ouvrage posthume*,) 16 Juin 1731.

L'Editeur des Œuvres de M. Du Freſny, ajoute les Piéces ſuivantes: qui n'ont été ni imprimées, ni repréſentées.

LE PORTRAIT, Comedie en un Acte.

LES DOMINO, Comédie en un Acte.

Cette derniére Piéce fut préſentée aux Comédiens au mois de Février 1721 & une ſeconde fois l'année ſuivante. Sans avoir aucune connoiſſance de cette Comédie, on peut préſumer que M. Du Freſny a employé une ſeconde fois l'aventure du Bal du *Jaloux honteux*, qui conſtitue en partie le fonds de cette derniére Piéce, qui n'avoit point réuſſi: ou peut-être étoit-ce la même choſe que l'*Amant maſqué*, autre Comédie inconnue du même Auteur.

LES VAPEURS, Comédie en un Acte & en vers.

La conjecture de l'Editeur paroît très-juſte: & l'on peut croire que le fonds de la Piéce de la Malade ſans Maladie, a ſervi à celle-ci.

1721. LA JOUEUSE, Comédie en cinq Actes & en vers. C'eſt la même retouchée & miſe en vers.

LE SUPERSTITIEUX, Comédie en cinq Actes, & en vers.

Nous ſoupçonnons que cette Piéce étoit à peu près la même que l'Auteur avoit déja donnée en trois Actes, & en proſe, ſous le titre du *Faux Inſtinct*. M. Du Freſny étoit un peu ſujet à ſe répéter, & ſans doute cette derniére Comédie en auroit donné une nouvelle preuve.

L'EPREUVE, Comédie en trois Actes & en vers, avec des Intermédes.

LE VALET MAÎTRE, Comédie en cinq Actes, & en vers.

Ces cinq dernieres Piéces ont été brûlées, comme on l'a déja dit.

En terminant la vie de M. Du Freſny, nous croyons devoir ajouter, que tous ceux qui l'ont connu & fréquenté, lui rendent cette juſtice, que c'étoit un homme de bonne compagnie, enjoué & fort agréable, fertile en bons mots, & en ſaillies plaiſantes, ſans maligne application, & ſans obſcénité; aimant infiniment les plaiſirs, mais ſans débauche. Au reſte, il poſſédoit l'art de les diverſifier en cent maniéres, dont chacune avoit un agrément nouveau & particu-

lier, & ſçavoir enfin leur rendre cette pointe qui les rend agreables, & qui s'émouſſe ſi aiſément : A la vérité, on ne peut pas lui donner des louanges ſur les Sciences acquiſes par l'étude, & l'application, ni ſur les lumiéres d'un jugement à qui rien ne manquoit, mais en récompenſe, c'étoit un génie fecond, naturel, vif, & très-original, avec des reſſources dans l'eſprit merveilleuſes & ſinguliéres. 1721.

Entre les talens dont la nature l'avoit doué, le plus marqué, pour lequel il avoit le plus de penchant, & en même tems celui qui l'attache à notre Hiſtoire, étoit le genre Dramati-Comique. Les plus ſévéres Critiques ſont obligés de convenir qu'on trouve dans ſes Piéces des caractéres admirables, des portraits & des peintures finies, naïves, & piquantes des mœurs du ſiécle. On remarque que la plûpart de ſes Comédies ont conſervé ſur le papier toutes les beautés, qui les ont fait applaudir au Théatre : celles même qui n'y ont eu aucune réuſſite, font encore plaiſir à la lecture. On retrouve dans les unes & les autres le même génie, & toujours ce défaut de conduite, & d'ordre, qui a ſi fort nui aux Ouvrages de M. Du Freſny, & en a ſouvent retardé le ſuccès. On lui doit

1721. auſſi l'éloge, que ſes plaiſanteries n'ont jamais offenſé les mœurs, & qu'il n'y a jamais eu peut-être de Poëte Comique plus réſervé que lui. Mais rien n'eſt plus capable de lui aſſurer une place dans la poſtérité, que l'extrême variété de ſes caractéres, la gloire d'être un excellent original, & celle de devoir tout à lui ſeul, & de n'avoir travaillé que ſur ſon propre fonds.

LES MACHABÉES,

Tragédie, par M. DE LA MOTTE,

Repréſentée pour la premiére fois, le Jeudi 6 Mars. (Quinze repréſentations, neuf avant Pâques, & ſix après. La derniére le Samedi 3 May ſuivant.)

MOnſieur de la Motte en donnant cette Tragédie au Théatre, ne jugea pas à propos de s'en déclarer l'Auteur. Son *incognito* lui procura le plaiſir d'entendre approuver ſa Piéce, & en même tems de la voir attribuer à beaucoup de perſonnes. Mais ſa ſatisfaction fut entiére, lorſque des Connoiſſeurs, l'aſſurérent que c'étoit un Ouvrage poſthume du célébre M. Racine. L'Auteur du Mercure en parla dans ces ter-

mes en annonçant les repréſentations & le ſuccès de ce Poëme Dramatique. « La » Tragédie des *Machabées*, (dit cet Au- » teur, Mercure du mois de Mars 1721. » *pag.* 50.) dont nous donnons ici un » ſimple extrait, eſt une de ces Piéces » qui n'a nullement beſoin d'éloges. L'ac- » cueil unanime que le Public lui a fait, » toutes les fois qu'elle a été repréſentée, » en aſſure un ſuccès qui ne peut que « faire honneur à notre ſiécle. *Comme* » *ce Poëme brille par la beauté de la* » *verſification*, & que l'on n'a pû juſ- » qu'à préſent en découvrir le véritable » Auteur, *pluſieurs Connoiſſeurs* ſe ſont » imaginés que les trois premiers Actes » ne pouvoient être ſortis de la plume » d'aucun de nos Poëtes vivans. Qu'ont- » ils penſé ſur cela ? Ils ſe ſont aviſés » de les attribuer à feu M. *Racine.* » Nous n'avons garde d'adopter ce ſen- » timent, ne paroiſſant tout au plus » que *vraiſemblable.* Mais plûtôt, pour- » quoi ne ſommes-nous pas aſſez ama- « teurs de la gloire de notre patrie, » pour croire qu'il peut ſe trouver en- » core en France, un génie qui ait le » tour, la délicateſſe, & toutes les con- » noiſſances néceſſaires pour relever no- » tre Tragédie ? » 1721.

Après ce début, ſuit un extrait de

la Tragédie « bien ſimple, mais en ré-
1721. » compenſe bien exact. » (Il remplit les *pages* 51-73.

Dans les trois ſemaines des vacances du Théatre, M. de la Motte s'avoua l'Auteur de la Tragédie, & alors toutes les conjectures des gourmets du Parnaſſe furent annéanties. Les Machabées ayant été repris à l'ouverture du Théatre, voici ce qu'il en fut dit dans le Mercure des mois de Juin & de Juillet (1721.) *pages* 154 & 155.

« Le Lundi 21 Avril, les Comédiens » du Roy ont ouvert leur Théatre, qui » avoit été fermé pendant trois ſemai- « nes, à cauſe de la ſolemnité de la Fête » de Pâques, par la Tragédie des *Ma-* » *chabées*, Piéce nouvelle, qu'on avoit » jouée pendant le Carême, & *qui avoit* » *eu du ſuccès*. On peut en voir un ex- » trait fort étendu dans le Mercure du » mois d'Avril paſſé. M. de la Motte » s'eſt enfin déclaré l'Auteur de cette » Tragédie. Il travaille à une nouvelle, » ſous le titre de *Romulus*. Les princi- » paux rôles des Machabées avoient été » diſtribués en cette maniére. »

ANTIOCHUS, *Roy de Syrie*, le Sieur Poiſſon, *fils*.

SALMONÉE, *mére des Machabées*, Mademoiſelle Duclos. 1721.

ANTIGONE, *Favorite d'Antiochus*, Mademoiſelle Deſmare.

MISAEL, *dernier fils de Salmonée*, M. Baron.

« A cette repriſe, la *Demoiſelle le* » *Couvreur* a joué le rôle d'*Antigone*, » la Demoiſelle Deſmare ayant quitté » le Théatre, au grand regret de tout » le Public, &c.

Les éloges qu'on avoit donné aux Machabées avant que l'Auteur fut connu, & les reſtrictions qu'on fit à ces mêmes éloges lorſque le doute fut diſſipé, firent ſuſpendre à M. de la Motte l'impreſſion de ſa Tragédie, qui ne parut imprimée qu'un an après, avec celle de *Romulus*. Un Anonyme donna alors une critique de cette Piéce ſous le titre ſuivant : *Lettre à M. D *** au ſujet de la Tragédie des* Machabées, *de M. de la Motte, qui n'a pas encore été critiquée*. Cette critique eſt foible, mais telle qu'elle eſt, nous en devons rendre compte au Lecteur. C'eſt l'Anonyme qui va parler.

« Le tems qui s'eſt écoulé depuis les » repréſentations des *Machabées*, aura » ſans doute ralentie en vous cette ar-

1721. » deur qu'on a ordinairement de voir
» les critiques qu'on fait des nouvelles
» Tragédies : à peine celle de Romulus
» a-t-elle été imprimée, qu'on en a vû
» la Critique, & on n'a pas parlé de
» celle des Machabées, qui eſt pourtant
» ſa ſœur jumelle par l'impreſſion, &
» ſon aînée par la repréſentation. . . . .
» Je ne vous dirai rien de Romulus,
» vous avez vû la critique qui en a été
» faite, & qui me ſemble un peu forte ;
ACTE I. Scène premiére. » enfin il s'agit ici des Machabées. D'a-
» bord, M. de la Motte ouvre le Théa-
» tre d'une maniére qui m'a parû un peu
» extraordinaire. On en ordonne la
» mort, je n'en ſçais pas encore bien
» la cauſe.

Faites à l'échaffaut conduire ces Hébreux.

» Vous me direz que je la ſçaurai par la
» ſuite. Si l'Ecriture ne me l'eut appriſe,
» j'aurois eu bien de la peine à démêler
» les motifs qu'avoit Antiochus pour
» faire mourir les *Machabées*. De plus,
» il ſemble qu'on fera leur procès après
» leur mort ; on ne ſçait s'ils ſont cou-
» pables ou innocens. On ſuppoſe donc
» que tous les Spectateurs doivent ſçavoir
» leur Hiſtoire ? Mais on ſuppoſe mal.
Scene II. » Comme je remarquerai les endroits
» qui m'ont fait de la peine, je n'ou-

» blierai pas quelques-uns de ceux qui
» m'ont fait le plus de plaiſir, & j'eſ- 1721.
» pére que vous ſouffrirez volontiers
» que je les reléve. Il me ſemble que M.
» de la Motte n'a pas mal réuſſi à faire
» briller aux yeux la vertu, en lui op-
» poſant le vice. Je penſe que jamais Hé-
» roïne n'a mérité plus de reſpect & d'at-
» tention que celle qu'on nous préſente
» ſous le nom de Salmonée, (mere des
» Machabées) la plus grande partie de
» ce qu'elle dit, découvre dans elle une
» grandeur d'ame digne d'admiration....
» Antiochus joint à la tyrannie une
» baſſeſſe d'ame au-delà de celle qui
» l'accompagne ordinairement. Il va,
» dans ſes invectives, juſqu'à traiter Sal-
» monée de *Fanatique* ; il me ſemble
» qu'il devroit bien produire quelques
» bonnes raiſons de ſa colére : il ſort de
» la Scéne, la menace dans la bouche ;
» & me fait voir qu'il eſt très-mal ſervi,
» puiſqu'il faut qu'il aille lui-même don-
» ner ſes ordres.

Je vais de vos enfans ordonner le ſupplice.

» Quand on met un Roi ſur la Scé-
» ne, il faut toujours lui conſerver la
» grandeur royale par rapport à l'exté-
» rieur, ſi on ne peut lui donner l'inté-
» rieur ; mais vous me direz qu'Antio-

» chus, conſidéré comme idolâtre, n'eſt
1721. » pas injuſte. A cela je répons que, s'il
» ne montre pas tout-à-fait ſon in-
» juſtice, il fait voir ſa cruauté, qui,
» je penſe, ne vaut guéres mieux; &
» lorſqu'un Auteur ſe propoſe de pro-
» duire ſur le Théatre un Roi cruel, il
» doit lui faire donner des raiſons de ſa
SCENE III. » cruauté;..... malgré les craintes em-
» poullées de notre Héroïne, elle me
» tient dans l'impatience de ſçavoir ce
» dont il s'agit pour toute la Piéce. Nous
» avons encore plus de cent grands vers
» à laiſſer paſſer, avant que de ſçavoir
» quelque choſe..... Enfin reſpirons,
» nous voilà hors de cette terrible Scéne.
SCENE IV. » Celle-ci m'a paru bien touchée.
» La grandeur d'ame de notre Héroïne
» voyant ſon fils qui vient lui raconter
» la mort de ſes freres, m'a bien récom-
» penſé,

Ils ſont morts! Pourquoi donc vous revois-je, mon fils?

» dit-elle. Cette noble ſaillie vous aura
» ſans doute fait autant de plaiſir qu'à
» moi.

MISAEL.

Je n'ai connu que Dieu, mon devoir & mes freres.

» Nous pouvons ſortir maintenant;
» car je crois que la Tragédie des Ma-
» chabées eſt finie; le commencement,

» le milieu & la fin, ſe répondent peu.
» Demeurons pourtant, Miſaël ſans 1721.
» doute va nous divertir le reſte du
» tems qu'il faut pour une Tragédie. Il
» eſt échappé, ainſi je crois qu'il y a en-
» core quelque choſe: il me ſemble que
» naturellement ſes freres ne devoient
» mourir que dans le quatriéme Acte,
» ou tout au plus dans le troiſiéme, &
» lui dans le cinquiéme, comme il y
» mourra en effet; la Piéce auroit mieux
» ſoutenu ſon titre, & je voyois de la
» matiére pour de belles Scénes.

» Voici une Scéne qui me promet ACTE III.
» beaucoup, à quelques petites fautes SCENE PRE-
» près contre l'élégance de la Poëſie. Si MIÉRE.
» cet Acte eut pû être le premier, An-
» tigone me paroît la ſeule à qui il au-
» roit convenu d'ouvrir le Théatre, elle
» m'inſtruit aſſez bien de tout, & c'eſt
» ce qui m'a plu.... Le Tyran paroît, SCENE II.
» qui parle plûtôt en Acteur de Tragé-
» die de Collége, qu'en Roi.... An- SCENE III.
» tiochus n'ayant pû rien gagner ſur
» l'eſprit de Miſaël, il le laiſſe entre les
» mains d'Antigone, qui devroit rem-
» porter bientôt la victoire. Cette Scéne
» m'a aſſez diverti, malgré ma répu-
» gnance, & dans les deux vers ſuivans.

De tes propres remords mon cœur eſt combattu,
Miſaël, ma foibleſſe adopte la vertu.

» Je ne ſçais ſi Antigone abjure ſa
1721. » religion, ou ſi c'eſt une feinte ; la mé-
» taphore, d'adopter ta vertu, me pa-
» roît trop dire tout d'un coup.

ACTE III. » Le ſecond & le troiſiéme Acte me
SCENE premiére. » ſemblent aſſez bien liés ; j'ai été ſeu-
» lement ſurpris qu'Antiochus ait différé
» ſi longtems à déclarer ſon amour :
» cette Scéne au reſte ne m'a pas patue
» mauvaiſe, à la réſerve de quelques
SCENE II. » vers..... Notre Auteur a le goût
» trop délicat, & je ne croirai jamais
» qu'il ait beaucoup réfléchi, lorſqu'il
» a fait débuter Salmonée par

Qu'ai-je à pleurer, Seigneur ? .....

» Je ſuis ſurpris auſſi, que ſçachant
» ſi bien les régles du Poëme Dramati-
» que, il faſſe ſortir Antiochus de la
» Scéne, ſans ſçavoir où il va ; il me
» ſemble que, ſelon ce que vous m'avez
» fait obſerver tant de fois, un Acteur,
» quel qu'il ſoit, doit toujours faire ſen-
» tir, s'il ne le dit pas hautement, ce
» qu'il va devenir, & par-là, tenir ſans
» interruption le Théatre occupé. La
» troiſiéme Scéne m'a paru très-belle....
.... » Si jamais Scéne m'a procuré quelque
» plaiſir, c'eſt la ſeptiéme ; tout ce qui s'y
» déclame eſt grand, noble, élevé ; enfin
» je finis cet Acte en vous remettant

» devant les yeux cette belle compa-
» raiſon d'Antigone avec Rachel. 1721.

Mais allons, cher époux, & fuyons de ces lieux;
Rachel ſuivra Jacob ſans emporter ſes dieux.

» Quand je fus revenu de mon voya- ACTE IV.
» ge, une perſonne qui avoit été à ſept SCENE pre-
» ou huit repréſentations des Machabées, miére.
» me dit d'un ton déciſif, que la Tra-
» gédie languiſſoit après le troiſiéme
» Acte; je connois qu'il s'eſt un peu
» trompé.... Enfin, Monſieur, je trouve
» dans cet Acte beaucoup d'action, &
» on y voit avec plaiſir la carriére que
» s'y donnoit l'eſprit de M. de la Motte
» en le compoſant; ſon Tyran eſt in-
» quiet, il a ſujet de l'être; il va, il
» vient parce qu'il le faut, quoique les
» délicats prétendent qu'on doit mé-
» nager les principaux perſonnages, &
» éviter de les faire paroître dans un
» même Acte pluſieurs fois; cette régle
» n'a point ici de lieu.

» Rien ne m'a fait peine dans les au- SCENE VII.
» tres Scénes; je marque celle-ci, non
» pour y trouver à redire, mais pour y
» admirer un beau récit.... A-t-on bien SCENE VIII.
» applaudi la brutalité d'Antiochus vou-
» lant tuer Miſaël?

..... Ah cruel de ta vie!

» Je penſe auſſi que Miſaël dément

» ſon courage, en ſe jettant aux pieds
1721. » du Tyran, & quelques motifs qu'il
» puiſſe avoir, je n'ai pas crû juſqu'à
» préſent ſa grande ame capable d'une
» telle baſſeſſe. Il y a longtems que cette
» coutume eſt introduite ſur le Théa-
» tre ; elle tient lieu des paroles les plus
» touchantes que le Poëte ne peut trou-
» ver, & il ſe tire d'embarras par le ſe-
» cours d'une génuflexion qui n'a pas
» grand ſel à préſent : où elle eſt bien
» aſſaiſonnée, c'eſt dans la Scéne d'Œ-
» dipe & de Phorbas avec Icare, chez
» M. de Voltaire, où Phorbas fait ſeu-
» lement ſemblant de ſe jetter aux ge-
» noux d'Œdipe.... Les adieux de Mi-
» ſaël & d'Antigone, approchent fort
» du comique.

ACTE V. » C'eſt le cinquiéme Acte qui m'a
» paru fort ennuyant. Je crois en avoir
» trouvé la cauſe. Le Poëte a trop pro-
» mis dans ſon ſecond Acte, pour ſe
» maintenir juſqu'au bout ; ce qui au-
» roit pourtant dû ſe faire. Tout va
» trop vîte au commencement, pour
» nous conduire de même juſqu'à la fin
» de la Tragédie. La mort de Miſaël
» & d'Antigone convertie, paroît ſi cer-
» taine, ſelon le tour qu'ils ont voulu
» jouer au Tyran, qu'il n'eſt plus per-
» mis d'en douter ; ainſi le dénouement

ſe

» ſe fait au quatriéme Acte, lorſqu'on
» les a ratrapés. Ce qui plaît beaucoup, 1721.
» ce ſont les ſurpriſes, il n'en faut plus
» eſpérer pour le reſte, ce n'eſt plus que
» de la déclamation. Notre Auteur a
» négligé le plus grand point du Théa-
» tre, qu'il faut que le trouble n'arrive à
» ſon comble que le plus tard qu'on peut;
» & faire naître du dénouement des ſur-
» priſes agréables, ſoit de joie, ſoit de
» terreur, ou d'indignation, ou de pi-
» tié. M. de la Motte ſemble ne pas
» tenir compte du dernier Acte, preſ-
» que la même choſe lui eſt déja arrivée
» dans Romulus. Il n'y a plus rien d'ex-
» traordinaire dans le reſte des Macha-
» bées, ce ſont toutes maniéres de
» finir une Tragédie, qui ſont uſées....
» &c. A Paris ce.... Juin 1722.

Le Cenſeur Anonyme finit ſes réflé-xions par une critique des vers de la Tragédie des Machabées; critique auſſi peu ſévére que celle de la Piéce.

1721.

ESTHER,

Tragédie en trois Actes, tirée de l'Ecriture Sainte, par M. RACINE,

Repréſentée pour la premiére fois, par les Comédiens ordinaires du Roy, ſur le Théatre de leur Hôtel, rue des Foſſés Saint Germain, le Lundi 8 May. (Huit repréſentations, la huitiéme le Mardi 27 du même mois de May.)

AVant de rendre compte de la Tragédie d'Eſther, ſur le Théatre des Comédiens ordinaires du Roy, il eſt néceſſaire de rapporter ce qui occaſionna M. Racine à la compoſer, & de parler des repréſentations de cette Piéce, par pluſieurs jeunes Demoiſelles de l'Abbaye Royale de Saint Cyr, &c. nous employons le paſſage ſuivant.

Mémoires ſur la vie de Jean Raçine, par M. Racine le fils, *p.* 207-221.

« Quoique mon pére ſe fût fait depuis » pluſieurs années un devoir de religion » de ne plus penſer à la Poëſie, il s'y vit » cependant rappellé par un devoir de » religion, auquel il ne s'attendoit pas. » Madame de Maintenon, attentive à » tout ce qui pouvoit procurer aux jeu- » nes Demoiſelles de Saint Cyr une édu- » cation convenable à leur naiſſance, ſe » plaignit du danger qu'on trouvoit à

» leur apprendre à chanter & à réciter
» des vers, à cauſe de la nature de nos 1721.
» meilleurs vers, & de nos plus beaux
» airs. Elle communiqua ſa peine à mon
» pere, & lui demanda s'il ne ſeroit pas
» poſſible de réconcilier la Poëſie & la
» Muſique, avec la piété. Le projet l'é-
» difia & l'allarma. Il ſouhaita que tout
» autre que lui fut chargé de l'éxécu-
» tion. Ce n'étoit point le reproche de ſa
» conſcience qu'il craignoit dans ce tra-
» vail, il craignoit pour ſa gloire. Il avoit
» une réputation acquiſe, & il pouvoit
» la perdre, puiſqu'il avoit perdu l'ha-
» bitude de faire des vers, & qu'il n'é-
» toit plus dans la vigueur de l'âge. Que
» diroient ſes ennemis, & que ſe diroit-
» il à lui-même, ſi après avoir brillé
» ſur le Théatre profane, il alloit échouer
» ſur un Théatre conſacré à la piété? Je
» vais rapporter ce qu'une plume meil-
» leure que la mienne a écrit ſur ſes
» craintes, ſur l'origine de la Tragédie
» d'Eſther & ſur celle d'Athalie.

» Une aimable Eléve de ſaint Cyr,
» quoique ſortie depuis peu de cette
» Maiſon, & mariée à M. le Comte de
« Caylus, exécuta le Prologue de la pié-
» té, fait pour elle, & pluſieurs fois le
» rôle d'Eſther. Par les charmes de ſa
» perſonne & de ſa déclamation, elle

1721. » contribua au ſuccès de cette Piéce, » dont elle a parlé dans le Recueil » qu'elle fit un an avant ſa mort, & » qu'elle intitula : MES SOUVENIRS, » parce qu'elle y raſſembla ce que lui rap- » pelloit ſa mémoire, de pluſieurs événe- » mens arrivés de ſon tems à la Cour : » c'eſt de ces SOUVENIRS, Recueil eſti- » mé des perſonnes qui en ont con- » noiſſance, qu'eſt tiré le morceau ſui- » vant, (*a*) & celui de l'article d'A- » thalie. (*b*)

» Madame de Brinon, premiére Su- » périeure de Saint Cyr, aimoit les vers » & la Comédie ; & au défaut des Pié- » ces de Corneille & de Racine, qu'elle » n'oſoit faire jouer, elle en compoſoit » de déteſtables à la vérité ; mais c'eſt » cependant à elle & à ſon goût pour » le Théatre, qu'on doit les deux belles » Piéces que Racine a faites pour Saint » Cyr. Madame de Brinon avoit de » l'eſprit, & une facilité incroyable » d'écrire & de parler, car elle faiſoit

(*a*) « Le ſtile de Madame la Comteſſe de Caylus, » rend ces deux morceaux précieux : je les dois à M. le » Comte de Caylus, ſon fils, dont le zéle officieux » eſt connu de tout le monde. (*Note de M. Racine,* » *dans la vie de M. ſon Pere.*)

(*b*) Nous avons employé ce ſecond paſſage à l'article de cette Tragédie.

» auſſi des eſpéces de Sermons fort élo-
» quens ; & tous les Dimanches après 1721.
» la Meſſe, elle expliquoit l'Evangile,
» comme auroit pû faire M. le Tour-
» neux.

» Mais je reviens à l'origine de la
» Tragédie de Saint Cyr. Madame de
» Maintenon voulut voir une des Piéces de Madame de Brinon ; elle la
» trouva telle qu'elle étoit, c'eſt-à-dire,
» ſi mauvaiſe, qu'elle la pria de n'en plus
» faire jouer de ſemblables, & de prendre
» plûtôt quelque belle Piéce de Corneille
» ou de Racine ; choiſiſſant ſeulement
» celles où il y auroit le moins d'amour.
» Ces petites filles repréſentérent Cinna
» aſſez paſſablement pour des enfans qui
» n'avoient été formés au Théatre, que
» par une vieille Religieuſe. Elles joué-
» rent auſſi Andromaque : & ſoit que
» les Actrices en fuſſent mieux choiſies,
» ou qu'elles commençaſſent à prendre
» des airs de la Cour, dont elles ne laiſ-
» ſoient pas de voir de tems en tems ce
» qu'il y avoit de meilleur, cette Piéce
» ne fut que trop bien repréſentée au
» gré de Madame de Maintenon, & elle
» lui fit appréhender que cet amuſement
» ne leur inſinuât des ſentimens oppo-
» ſés à ceux qu'elle vouloit leur inſpirer.
» Cependant comme elle étoit perſuadée

1721. » que ces ſortes d'amuſemens ſont bons
» à la jeuneſſe ; qu'ils donnent de la
» grace, apprennent à mieux prononcer & cultivent la mémoire, (car
» elle n'oublioit rien de tout ce qui pouvoit contribuer à l'éducation de ces
» Demoiſelles, dont elle ſe croyoit, avec
» raiſon, particuliérement chargée.)
» Elle écrivit à M. Racine, après la re-
» préſentation d'Andromaque : *Nos petites filles viennent de jouer votre Andromaque, & l'ont ſi bien jouée, qu'elles ne la joüeront de leur vie, ni aucune autre de vos Piéces.* Elle le pria
» dans cette même Lettre de lui faire
» dans ſes momens de loiſir quelque
» eſpéce de Poëme moral ou hiſtorique,
» dont l'amour fut entiérement banni,
» & dans lequel il ne crut pas que ſa
» réputation fut intéreſſée, parce que
» la Piéce reſteroit enſevelie à Saint
» Cyr, ajoutant qu'il lui importoit peu
» que cet Ouvrage fut contre les régles,
» pourvû qu'il contribuât aux vûes qu'elle avoit de divertir les Demoiſelles de
» Saint Cyr, en les inſtruiſant. Cette
» Lettre jetta Racine dans une grande
» agitation. Il vouloit plaire à Madame
» de Maintenon ; le refus étoit impoſſible à un courtiſan, & la commiſſion
» délicate pour un homme qui comme

» lui avoit une grande réputation à ſou-
» tenir, & qui, s'il avoit renoncé à tra- 1721.
» vailler pour le Théatre, ne vouloit pas
» du moins détruire l'opinion que ſes
» Ouvrages avoient donnée de lui. Deſ-
» préaux qu'il alla conſulter décida bruſ-
» quement pour la négative. Ce n'étoit
» pas le compte de Racine. Enfin après
» un peu de réfléxions, il trouva dans
» le ſujet d'Eſther tout ce qu'il falloit
» pour plaire à la Cour. Deſpréaux lui-
» même en fut enchanté, & l'exhorta à
» travailler avec autant de zéle, qu'il en
» avoit eu pour le détourner.

» Racine ne fut pas longtems ſans
» porter à Madame de Maintenon, non-
» ſeulement le plan de ſa Piéce, (car il
» avoit accoutumé de les faire en pro-
» ſe, Scéne par Scéne, avant que d'en
» faire les vers,) il porta le premier
» Acte tout fait. Madame de Mainte-
» non en fut charmée, & ſa modeſtie
» ne pût s'empêcher de trouver dans le
» caractére d'Eſther, & dans quelques
» circonſtances de ce ſujet, des choſes
» flatteuſes pour elle. La Vaſthy avoit
» ſes applications, Aman des traits de
» reſſemblance, & indépendamment de
» ces idées, l'Hiſtoire d'Eſther convе-
» noit parfaitement à Saint Cyr. Les
» Chœurs que Racine, à l'imitation des

» Grecs, avoit toujours eû en vûe de re-
1721. » mettre ſur la Scéne, ſe trouvoient
» placés naturellement dans Eſther, &
» il étoit ravi d'avoir eû cette occaſion
» de les faire connoître, & d'en donner
» le goût. Enfin je crois que ſi l'on fait
» attention au lieu, au tems, & aux
» circonſtances, on trouvera que Racine
» n'a pas moins marqué d'eſprit (*a*) en
» cette occaſion, que dans d'autres Ou-
» vrages plus beaux en eux-mêmes.

» Eſther fut repréſentée un an après
» la réſolution que Madame de Main-
» tenon avoit priſe de ne plus laiſſer
» jouer de Piéces profanes à Saint Cyr.
» Elle eut un ſi grand ſuccès, que le
» ſouvenir n'en eſt pas encore effacé.

» Juſques-là, il n'avoit point été queſ-
» tion de moi, & on n'imaginoit pas
» que je duſſe y repréſenter un rôle;
» mais me trouvant préſente aux récits
» que M. Racine venoit faire à Mada-
» me de Maintenon de chaque Scéne
» à meſure qu'il les compoſoit, j'en re-
» tenois des vers, & comme j'en récitai

(*a*) « Voilà parler en perſonne éclairée. Les enne-
» mis de l'Auteur ne parlérent pas de même. Ils di-
» ſoient qu'il entendoit mieux à parler d'amour que de
» Dieu. Ainſi ſes premiéres craintes auroient été bien
» fondées, puiſqu'Eſther, malgré ſon ſuccès, fut très-
» critiqué. » (*Note de M. Racine, vie de M. Racine, ſon Pere.*)

» un jour à M. Racine, il en fut ſi con-
» tent, qu'il demanda en grace à Ma- 1721.
» dame de Maintenon de m'ordonner
» de faire un perſonnage : ce qu'elle
» fit. Mais je ne voulus point de ceux
» qu'on avoit déja deſtinés : ce qui l'o-
» bligea de faire pour moi le *Prologue*
» *de la Piété*. Cependant ayant appris,
» à force de les entendre, tous les au-
» tres rôles, je les jouai ſucceſſivement
» à meſure qu'une des Actrices ſe trou-
» voit incommodée : car on repréſenta
» Eſther tout l'Hyver, & cette Piéce
» qui devoit être renfermée dans Saint
» Cyr, fut vûe pluſieurs fois du Roi &
» de toute la Cour, toujours avec le
» même applaudiſſement. *Reprenons la*
» *vie de M. Racine.*

» Eſther fut repréſentée en 1689. les Mémoires ſur la vie de Jean Racine, par M Racine ſon fils.
» Demoiſelles avoient été formées à la
» déclamation par l'Auteur même, qui
» en fit d'excellentes Actrices. Pour cette
» raiſon il étoit tous les jours, par or-
» dre de Madame de Maintenon, dans
» la Maiſon de Saint Cyr. . . , Madame
» de Sévigné, parle dans ſes Lettres des
» applaudiſſemens que reçut cette Tra-
» gédie. (1) *Le Roy & toute la Cour*, (1) *Lettre*
» ſont dit-elle, *charmés d'Eſther. M. le* 512.
» *Prince y a pleuré ; Madame de Main-*
» *tenon & huit Jéſuites, dont étoit le*

1721. » *P. Gaillard, ont honoré de leur pré-*
» *ſence la derniére repréſentation. En-*
» *fin c'eſt un chef-d'œuvre de Racine.*
(2) *Lettre* 516. » Elle dit encore dans un autre endroit:
» (2) *Racine s'eſt ſurpaſſé; il aime*
» *Dieu comme il aimoit ſes maitreſſes;*
» *il eſt pour les choſes Saintes, comme*
» *il étoit pour les profanes. La Sainte*
» *Ecriture eſt ſuivie exactement; tout*
» *eſt beau; tout eſt grand; tout*

(a) Madame la *Comteſſe de la Fayette* dans ſes *Mémoires de la Cour de France, pour les années* 1688 & 1689. *in*-12. à Amſterdam, chez Frédéric Bernard, 1742. Madame la Comteſſe de La Fayette, dis-je, rend un compte plus étendu & plus curieux des repréſentations de la Tragédie d'Eſther. Nous allons en emprunter quelques paſſages, qui ne peuvent que faire plaiſir au Lecteur. * « Madame de Maintenon, pour » amuſer les jeunes Demoiſelles de Saint Cyr, fit faire » une Comédie par Racine, le meilleur Poëte du tems, » que l'on a tiré de ſa Poëſie, où il étoit inimitable, » pour en faire à ſon malheur & celui de ceux qui ont » le goût du Théatre, un Hiſtorien très-imitable. Elle » ordonna au Poëte de faire une Comédie, mais de » choiſir un ſujet pieux.... Racine choiſit l'Hiſtoire » d'Eſther & d'Aſſuérus, & fit des paroles pour la » Muſique. Comme il eſt auſſi bon Acteur qu'Auteur, » il inſtruiſit les petites filles; la Muſique étoit bon- » ne; on fit un joli Théatre & des changemens. Tout » cela compoſa un petit divertiſſement fort agréable » pour les filles de Madame de Maintenon; mais » comme le prix des choſes dépend ordinairement des » perſonnes qui les font, ou qui les font faire, la » place qu'occupoit Madame de Maintenon, fit dire » à tous les gens qu'elle y mena, que jamais il n'y » avoit rien eû de plus charmant; que la Comédie » étoit ſupérieure à tout ce qui s'étoit jamais fait en » ce genre-là, & que les Actrices, mêmes celles qui » étoient transformées en Acteurs, jettoient de la » poudre aux yeux de la Champmeſlé, de la Raiſin,

* Mémoires de la Cour de France, pour les années 1688, 1689. *p.* 225, 230.

» *eſt écrit avec dignité.* (*a*)..... Les
» applaudiſſemens réitérés de la Cour, 1724.
» & ſur tout ceux du Roi, qui honora
» pluſieurs fois cette Piéce de ſa pré-
» ſence, devoient fermer la bouche aux
» Critiques. Cependant elle fut vive-
» ment attaquée. Pluſieurs même de
» ceux qui avoient répété ſi ſouvent
» dans leurs Epîtres dédicatoires, ou
» dans leurs diſcours Académiques, que
» le Roi étoit au-deſſus des autres hom-

» de Baron & de Montfleury. Le moyen de réſiſter à
» tant de louanges! .... Le Roy en revint charmé:
» les ap; laudiſſemens que Sa Majeſté donna, augmen-
» térent encore ceux du Public. Enfin on y porta un
» degré de chaleur qui ne ſe comprend pas, car il n'y
» eut ni petit ni grand qui n'y voulut aller; & ce
» qui devoit être regardé comme une Comédie de
» Couvent, devint l'affaire la plus ſérieuſe de la Cour.
» Les Miniſtres pour faire leur cour, en allant à cette
» Comédie, quittoient leurs affaires les plus preſſées.
» A la premiére repréſentation où fut le Roy, il n'y
» mena que les principaux Officiers, qui le ſuivent
» quand il va à la chaſſe. La ſeconde fut conſacrée
» aux perſonnes pieuſes, telles que le P. de la Chaiſe,
» & douze ou quinze Jéſuites, auſquels ſe joignit Ma-
» dame de Miramion, & beaucoup d'autres dévots &
» dévotes. Enſuite cela ſe répandit aux courtiſans. Le
» Roy crut que ce divertiſſement ſeroit du goût du
» Roy d'Angleterre: * il l'y mena & la Reine auſſi.
» Il eſt impoſſible de ne point donner des louanges
» à la maiſon de S. Cyr, & à l'établiſſement: ainſi
» ils ne s'y épargnérent pas, & y mêlérent celles de
» la Comédie. Tout le monde crut toujours que cette
» Comédie étoit allégorique; qu'Aſſuérus étoit le Roy;
» Vaſthi, qui étoit la femme répudiée, paroiſſoit
» pour Madame de Monteſpan. Eſther tomboit ſur
» Madame de Maintenon; Aman repréſentoit M. de
» Louvois, mas il n'y étoit pas bien peint, & appa-
» remment Racine n'avoit pas voulu le marquer. »

* Jacques II. mort à Saint Germain en Laye.

1721. » mes, autant par la juſteſſe de ſon » eſprit, que par la grandeur de ſon » rang, ne regardérent pas dans cette » occaſion, ſa déciſion comme une » loi pour eux. Je juge de la maniére » dont cette Tragédie fut critiquée, par » une apologie qui en fut faite dans ce » tems, & que j'ai trouvée par haſard.

» L'Auteur de cette apologie ma- » nuſcrite; après avoir avoué que le ju- » gement du Public n'eſt pas favora- » ble à la Piéce, & qu'il eſt même déja » un peu tard pour en appeller, entre- » prend de montrer qu'elle a été jugée » ſans examen, & que tout ſon mérite » n'eſt pas connu. Après l'avoir relevé » par la grandeur du ſujet, par les ca- » ractéres, & la régularité de la con- » duite, il s'arrête à faire obſerver que » les Connoiſſeurs y remarquérent d'a- » bord, cette maniére admirable & nou- » velle de faire parler d'amour, en con- » ſervant à un ſujet ſaint, toute ſa ſain- » teté, & en conſervant à Aſſuérus » toute la majeſté d'un Roi de Perſe. » L'amour s'accorde difficilement avec » la ſageſſe; cependant ce Roi idolâtre, » parle d'amour de maniére que rien » n'eſt ſi pur ni ſi chaſte, parce que » devant Eſther, il eſt comme amoureux » de la vertu même. »

M. Racine, en faiſant imprimer ſa Tragédie d'Eſther, y joignit une Préface. Le Lecteur ne ſera pas fâché que nous lui en préſentions quelques paſſages. 1721.

Préface de la Tragédie d'Eſther.

« La célébre Maiſon de S. Cyr, ayant » été principalement établie pour élever » dans la piété un fort grand nombre » de jeunes Demoiſelles, raſſemblées » de tous les endroits du Royaume, on » n'y a rien oublié de tout ce qui pou- » voit contribuer à les rendre capables » de ſervir Dieu dans les différens états, » où il lui plaira de les appeller. Mais » en leur montrant les choſes eſſentiel- » les & néceſſaires, on ne néglige pas » de leur apprendre celles qui peuvent » ſervir à leur polir l'eſprit & le juge- » ment. . . . . On leur fait réciter par » cœur, & déclamer les plus beaux en- » droits des meilleurs Poëtes : & cela » leur ſert ſurtout à les défaire de quanti- » té de mauvaiſes prononciations qu'el- » les pourroient avoir apportées de leurs » Provinces. . . . . Mais la plûpart des plus » excellens vers de notre langue, ayant » été compoſés ſur des matiéres fort » profanes, & nos plus beaux airs étant » ſur des paroles extrêmement molles & » efféminées, capables de faire des im- » preſſions dangereuſes ſur de jeunes » eſprits ; les perſonnes illuſtres, qui

» ont bien voulu prendre la principale
1721. » direction de cette Maiſon, ont ſou-
» haité qu'il y eût quelque Ouvrage,
» qui, ſans avoir tous ces défauts, pût
» produire une partie de ces bons effets.
» Elles me firent l'honneur de me com-
» muniquer leur deſſein, & même de
» me demander ſi je ne pouvois pas
» faire ſur quelque ſujet de piété & de
» morale, une eſpéce de Poëme, où le
» chant fut mêlé avec le récit; le tout
» lié par une action qui rendit la choſe
» plus vive & moins capable d'ennuyer.

» Je leur propoſai le ſujet d'Eſther,
» qui les frappa d'abord, cette Hiſtoire
» leur paroiſſant pleine de grandes le-
» çons d'amour de Dieu, & de déta-
» chement du monde, au milieu du
» monde même. Et je crus de mon côté
» que je trouverois aſſez de facilité à
» traiter ce ſujet; d'autant plus qu'il
» me ſembla, que ſans altérer aucune
» des circonſtances, tant ſoit peu conſi-
» dérables de l'Ecriture Sainte, ce qui
» ſeroit à mon avis une eſpéce de ſa-
» crilége, je pourrois remplir toute
» mon action avec les ſeules Scénes, que
» Dieu lui-même, pour ainſi dire, a
» préparées.

» J'entrepris donc la choſe, & je
» m'apperçus qu'en travaillant ſur le

» plan qu'on m'avoit donné, j'éxécu-
» tois en quelque ſorte un deſſein qui 1721.
» m'avoit ſouvent paſſé dans l'eſprit ;
» qui étoit de lier, comme dans les an-
» ciennes Tragédies Grecques, le chœur
» & le chant avec l'action, & d'em-
» ployer à chanter les louanges du vrai
» Dieu, cette partie du chœur que les Pa-
» yens employoient à chanter les louan-
» ges de leurs fauſſes divinités.

» A dire vrai, je ne penſois guére
» que la choſe dût être auſſi publique
» qu'elle l'a été. Mais les grandes vérités
» de l'Ecriture, & la maniére ſublime
» dont elles y ſont énoncées, pour peu
» qu'on les préſente, même imparfaite-
» ment aux yeux des hommes, ſont ſi
» propres à les frapper ; & d'ailleurs ces
» jeunes Demoiſelles, ont déclamé &
» chanté cet Ouvrage avec tant de gra-
» ce, tant de modeſtie, & tant de pié-
» té, qu'il n'a pas été poſſible qu'il de-
» meurât renfermé dans le ſecret de
» leur maiſon. De ſorte qu'un divertiſ-
» ſement d'enfant eſt devenu le ſujet
» de l'empreſſement de toute la Cour ;
» le Roi lui-même, qui en avoit été
» touché, n'ayant pû refuſer tout ce
» qu'il y a de plus grands Seigneurs de
» les y mener, & ayant eu la ſatisfac-
» tion de voir, par le plaiſir qu'ils ont

1721. » pris, qu'on ſe peut auſſi bien diver-
» tir aux choſes de piété, qu'à tous les
» Spectacles profanes.... On peut dire
» que l'unité de lieu eſt obſervée dans
» cette Piéce, en ce que toute l'action ſe
» paſſe dans le Palais d'Aſſuérus. Cepen-
» dant comme on vouloit rendre ce di-
» vertiſſement plus agréable à des en-
» fans, en jettant quelque variété dans
» les décorations, cela a été cauſe que je
» n'ai pas gardé cette unité avec la mê-
» me rigueur que j'ai fait autrefois dans
» mes Tragédies.

» Je crois qu'il eſt bon d'avertir ici,
» que bien qu'il y ait dans Eſther des
» perſonnages d'hommes, ces perſonna-
» ges n'ont pas laiſſé d'être repréſentés
» par des filles, avec toute la bienſéan-
» ce de leur ſexe. La choſe leur a été
» d'autant plus aiſée, qu'anciennement
» les habits des Perſans & des Juifs
» étoient de longues robes qui tom-
» boient juſqu'à terre.

» Je ne puis me réſoudre à finir cette
» Préface, ſans rendre à celui qui a fait
» la Muſique, (*a*) la juſtice qui lui eſt

(*a*) Il ſe nommoit M. Moreau. Comme cette Muſique eſt imprimée, les Connoiſſeurs diſent, qu'il s'en faut de beaucoup qu'elle mérite les éloges de M. Racine, ni ceux des autres perſonnes de ce tems.

» dûe, & ſans confeſſer franchement
» que ſes chants ont fait un des plus 1721.
» grands agrémens de la Piéce. Tous les
» Connoiſſeurs demeurent d'accord que
» depuis longtems on n'a point entendu
» d'airs plus touchans, ni plus convena-
» bles aux paroles..... &c. »

On ne peut diſconvenir que la Tragédie d'Eſther ne ſoit remplie de beautés dignes de ſon ſujet & du Poëte qui l'a traité. Cependant ce Poëme ſupérieurement rendu par les Acteurs qui le repréſenterent ſur le Théatre François (*a*), ne fit pas tout l'effet qu'on s'en étoit promis. Cet Ouvrage parut d'une élégante Poëſie, plein de morceaux brillans & ſouvent ſublimes ; d'une ſage conduite, & d'un art infini, mais peu intéreſſant ; aucun des perſonnages de cette Tragédie ne cauſa ce vif ſentiment, qui eſt l'ame de ce genre d'Ouvrage. Le preſtige de la repréſentation refroidit même les Scénes, qui à la lec-

(*a*) Voici la diſtribution des principaux rôles.

ASSUÉRUS, *Roy de Perſe*, ... M. Baron.
ESTHER, *Reine de Perſe*, ... Mademoiſelle Duclos.
MARDOCHÉ, *oncle d'Eſther*, . M. le Grand, le pere.
AMAN, *Favori d'Aſſuérus*, .. M. Quinault Dufreſne.
ZARÉS, *femme d'Aman*, Mademoiſelle le Couvreur.

Cette Tragédie fut jouée en trois Actes, & on en ſupprima le chant, & une grande partie des chœurs.

ture, paroiſſoient ſuſceptibles de grands
1721. mouvemens : enfin le Spectateur fixé ſur les perſonnages, ne ſentit que le charme de la Poëſie, & ne prit aucune part à l'action qui les raſſembloit. Ce n'étoit plus un Ouvrage nouveau, & de plus, ce qui en avoit occaſionné le grand ſuccès en 1689. étoit ignoré, ou au moins très-indifférent en 1721.

PANDORE,

Comédie en proſe, & en un Acte, ſuivie d'un divertiſſement, * *par Monſieur* DE SAINT-FOIX, (Auteur vivant,)

* La Muſique eſt de M. Quinault l'aîné.

Repréſentée pour la premiére fois, après la Tragédie de *Mithridate*, le Vendredi 13 Juin. (Interrompue après la ſeconde repréſentation, par la maladie de Mademoiſelle Quinault l'aînée. Repriſe le 18 Juillet ſuivant; derniére repréſentation ſur le Théatre du Palais Royal, le Mercredi 30 du même mois de Juillet.)

Mercure des mois de Juin & de Juillet 1721. *p.* 163.

« LE Vendredi 13 Juin, *Pandore*, » petite Comédie nouvelle, repré» ſentée pour la premiére fois, à la ſuite » de la Tragédie de Mithridate, par un » jeune Officier de Cavalerie, (M.

» Poullain de Saint-Foix, Officier dans » la Cornette Blanche.) Cette Piéce, le » premier Ouvrage de ce jeune Auteur, » a été très-bien reçue du Public. » 1721.

Elle fut interrompue par la maladie de Mademoiſelle Quinault l'aînée, qui jouoit le rôle de *Pandore*, de la façon la plus ſéduiſante.

A la repriſe, elle eut encore huit repréſentations. Il faut eſpérer que l'Auteur nous donnera lui-même une édition complette de ſes Œuvres, & que cette petite Comédie qui parut ſemée de traits fins & délicats, & de tableaux ingénieux, n'y ſera pas oubliée.

LE BOURGEOIS GENTILHOMME,

Comédie en proſe, & en cinq Actes, avec des agrémens, par Monſieur MOLIE'RE,

Repréſentée *Gratis*, le Vendredi 8 Août, en réjouiſſance du rétabliſſement de la ſanté du Roy.

« LEs Comédiens du Roi ont commencé à faire paroître leur zéle « pour le rétabliſſement de la ſanté de » Sa Majeſté, le Lundi quatriéme Août, Mercure du mois d'Août 1721. *pages* 101-106.

1725 » par un grand feu devant leur Hôtel ;
» ils en firent un ſemblable le Mercredi
» ſixiéme, jour du *Te Deum*, qui fut
» chanté à Notre-Dame, par ordre du
» Roi ; & le Vendredi huitiéme Août,
» ils ſe ſignalérent en ſomptuoſités de
» la maniére qu'on le va voir.

» Après avoir annoncé ſur leur Théa-
» tre, & affiché la Piéce comique du
» BOURGEOIS GENTILHOMME, ornée de
» chants, de danſes & de la cérémo-
» nie Turque ; ils la repréſentérent *Gra-*
» *tis*. La moitié des places étoient déja
» occupées avant midi, & en moins de
» deux heures après, perſonne ne pût
» plus trouver à ſe placer. On avoit ob-
» ſervé dès le commencement de laiſſer
» entrer aux Loges, au Théatre & à
» l'Amphitéatre les femmes, les enfans
» & les hommes âgés & incommodés,
» renvoyant au Parterre les jeunes gens
» & le bas peuple. Cette précaution fit
« que le Spectacle, quoique prodigieuſe-
» ment rempli, (car on a compté juſqu'à
» quatorze perſonnes dans une ſeule Lo-
» ge,) fut très-tranquille, ſans la
» moindre conteſtation ni le moindre
» accident, & ce qu'il y a de particu-
» lier, c'eſt que cette populace aſſem-
» blée, fut non-ſeulement attentive pen-
» dant toute la repréſentation, mais

» encore elle applaudit très-juſte & très-
» ſenſément aux meilleurs endroits de 1721.
» la Piéce. Une acclamation de *Vive le*
» *Roy*, entre autres ſe fit entendre de
» bien loin ; elle partit ſi ſubitement &
» avec tant de véhémence, que le pla-
» fond & toute la Salle en retentirent
» long-tems. Ce fut à l'endroit où M.
» Jourdain donne un régal à ſa maî-
» treſſe, & boit à ſa ſanté. Le Sieur
» Poiſſon, qui joue ce perſonnage, but
» à la ſanté du Roi, en s'adreſſant à
» l'aſſemblée, laquelle répondit preſte-
» ment & unanimement par les cris per-
» çans dont nous parlons.

» Cette aſſemblée n'étoit ni brillante
» ni auguſte, par la parure ni par le qua-
» lité des perſonnes qui la compoſoient,
» mais on peut dire qu'elle étoit fort ſin-
» guliére, & en quelque maniére reſ-
» pectable, par les bonnes gens qu'on
» voyoit livrés à la joye, & par le
» plaiſir de la ſurpriſe qu'on remar-
» quoit en eux. Cette diverſité d'expreſ-
» ſions répandue ſur tous les viſages,
» pour ſignifier la même choſe, étoit
» véritablement digne de la curioſité
» des meilleurs eſprits.

» Au reſte, cette Piéce fut jouée par
» les meilleurs Acteurs, & parfaitement
» bien repréſentée. Pour ne pas faire

1721. » languir la nombreuſe aſſemblée, on » avança l'heure ordinaire du Spectacle » de deux heures, enſorte qu'il finit à ſix » heures & demie auſſi tranquillement » qu'il avoit commencé. Depuis deux » jours les Comédiens faiſoient travail- » ler à la décoration de la façade de » leur Hôtel, pour l'illumination & le » feu de joie qui devoient terminer la » Fête. L'Hôtel des Comédiens du Roy » eſt ſitué dans la rue des foſſés Saint » Germain, qui eſt une des plus grandes » de Paris. Il eſt bâti ſur dix toiſes de » terrain, & ſon élévation eſt de ſix toi- » ſes, depuis le rez de chauſſée juſqu'au » cordon ou corniche de l'entablement. » Toute la façade eſt de pierres de taille » à deux étages de ſix croiſées chacun, & » d'une architecture ſimple; elle eſt cou- » ronnée d'un fronton triangulaire, ſou- » tenu par des boſſages, au lieu de pi- » laſtres, dont le timpan eſt orné d'une » belle figure de Minerve en demi-re- » lief, perpendiculairement au-deſſous » des armes du Roy en demi-relief, & » plus bas dans l'autre panneau du mi- » lieu, un cartouche orné de feſtons, où » eſt cette inſcription en lettres d'or ſur » un marbre noir : *Hôtel des Comé-* » *diens du Roy, entretenus par Sa Ma-* » *jeſté.* Un grand balcon de fer de qua-

» tre pieds de ſaillie régne ſur toute la
» longueur de la façade, au bas des 1721.
» grandes croiſées du premier étage. Sous
» ce balcon ſont quatre portes quarrées
» de mêmes proportions, qui font ſi-
» métrie entr'elles.

» A l'entrée de la nuit toute cette fa-
» çade parut illuminée de plus de cinq
» mille lampions diſtribués en cet ordre.
» Toute la rampe du balcon étoit revê-
» tue de voliges ou planches de ſapin
» fort déliées, toutes couvertes de lam-
» pions diſpoſés en loſanges : on avoit
» laiſſé une place au milieu, où des
» lampions formoient en groſſes lettres
» majuſcules de dix-huit pouces de pro-
» portion : VIVE LE ROY, & immédiate-
» ment au-deſſus on liſoit ces paroles
» ingénieuſes très-convenables au ſujet,
» ſur un vélin tranſparent, au-deſſous
» d'une ruche, qui eſt la deviſe des Co-
» médiens, & le type de leurs jettons :
» REGE INCOLUMI OMNIA TUTA. *Imi-*
» *tation de Virgile*, au quatriéme livre
» des Géorgiques.

Trois piramides de lampions, dans
» la même diſpoſition que ceux du bal-
» con s'élevoient du bas des croiſées du
» premier étage, juſques vers la corni-
» che de l'édifice. Celle du milieu qui
» dominoit ſur les deux autres étoit ſur-

1721. „ montée d'un ſoleil rayonnant, & les „ deux autres par une fleur de-lis. Les „ deux pilaſtres dont nous avons parlé, „ & les panneaux entre les croiſées é- „ toient illuminées dans la même ſimé- „ trie, & à toutes les croiſées il y avoit „ de faux chambranles appliqués avec „ des bordures de lampions. Cette bril- „ lante illumination étoit terminée par „ deux cens fallots rangés près à près „ ſur la corniche & ſur la cimaiſe du „ fronton. Le plus élévé étoit une groſſe „ terrine, pareille aux ſix qu'on avoit „ placées ſur les ſix lucarnes du toit „ briſé à la manſarde.

„ Le feu d'artifice étoit compoſé de „ douze douzaines de fuſées volantes, „ de douze douzaines de lances à feu, „ placées ſur l'appui du balcon, & de „ vingt-quatre ſur la même ligne, mais „ un peu plus élevées. Trois ſoleils „ tournans & un ſoleil fixe, étoient „ placés vers le bas du balcon.

„ Quand tout fut achevé d'allumer, „ un bruit de trompettes & de timbales „ ſe fit entendre, & donna le ſignal „ pour mettre le feu à un grand bucher „ dreſſé devant l'Hôtel. Les acclama- „ tions du peuple ſe mêlerent au bruit „ des fanfares, & dans les intervales de „ cette muſique bruyante & des cris redoublés

„ redoublés de *Vive le Roy*, on enten- 1721.
„ dit une ſymphonie de haut-bois très-
„ agréables.

„ On commença à neuf heures à
„ tirer les ſix douzaines de fuſées vo-
„ lantes, appellées des *Partemens*, on
„ tira enſuite les ſix douzaines appellées
„ *doubles Marquiſes*, qui firent le plus
„ bel effet du monde. Après cela tout
„ le balcon & toute la façade de l'Hô-
„ tel parurent en feu par les gerbes &
„ les lances à feu, les trois ſoleils tour-
„ nans leur ſuccédérent, & ce magni-
„ fique Spectacle finit par le ſoleil fixe,
„ dont l'artifice ſurprit & charma tous
„ les Spectateurs. „

LA RIVALE D'ELLE-MÊME,

Comédie en proſe, & en un Acte, par M. DE BOISSY, (Auteur vivant,)

Repréſentée pour la premiére fois, après la Tragédie de *la mort de Pompée*, le Vendredi 19 Septembre. (Huit repréſentations, la derniére le Vendredi 3 Octobre ſuivant.)

„ LE 19 Septembre, *la Mort de Pom-* Mercure du mois de Septembre 1721. pi. 130-131.
„ *pée*, Tragédie de Pierre Corneille,
„ où le Sieur Baron a joué le rôle de

1721. „ Céſar, & la Demoiſelle le Couvreur „ celui de Cornélie.

„ On a donné enſuite la premiére re- „ préſentation de la *Rivale d'elle-même*, „ petite Piéce en proſe d'un Acte ; elle „ eſt de M. de Boiſſi, jeune Auteur qui „ n'avoit encore rien fait pour le Théa- „ tre. Le ſujet n'en eſt pas nouveau „ au Théatre*, (*a*) ni dans les Livres „ de Nouvelles. C'eſt une femme dont „ le caractére eſt très-eſtimable, elle „ aime ſon mari de bonne foi. Celui-ci „ l'aime paſſionnément, mais c'eſt quand „ il la prend pour une autre ; la trou- „ vant dans un bal déguiſée en Véni- „ tienne. Les Sieurs de la Thorilliére & „ Quinault, & la Demoiſelle Quinault

(*a*) Il avoit été traité par Dorimond ſous le titre de l'*Amant de ſa femme*, Comédie en vers & en un Acte, repréſentée en 1661. * & depuis dans le Ballet des *Fêtes de Thalie* : le troiſiéme Acte intitulé *La femme*, eſt également un mari qui devient amoureux de ſa femme, mais qu'il prend pour une autre ſous le maſque. Après beaucoup de propos tendres & de promeſſes d'oublier ſa femme, celle-ci ſe démaſque, & le mari demande gallament pardon de ſon inconſtance. M. de Boiſſi a joint à ce ſujet principal une partie de celui du *Jaloux déſabuſé*, c'eſt-à-dire, l'épiſode d'une jeune ſœur du mari inconſtant qui eſt ſous la tutelle de ce dernier, & qui ne veut point la marier pour jouir de ſon bien. Il eſt cependant obligé d'y conſentir pour faire ſa paix avec ſa femme. Dorante ami de la maiſon, eſt de concert pour tromper le mari coquet, mais il ne tâche pas moins à ſéduire la femme de ſon ami, &c.

* Hiſtoire du Théatre François, T. IX. *p.* 6.

„ ſa ſœur y jouent les premiers rôles, „ & la petite Demoiſelle Lavoy, y joue „ le perſonnage d'une petite fille ma- „ drée, qui a fait beaucoup de plaiſir. 1721.

CARTOUCHE, (*a*)

OU

LES VOLEURS,

Comédie en proſe, & en trois Actes, ſuivie d'un divertiſſement, * *par M.* LE GRAND,

* La Muſique eſt de M. Quinault.

Repréſentée pour la premiére fois, après la Comédie d'*Eſope à la Cour*, le Mardi 21 Octobre (Treize repréſentations, la derniére, le Mardi 11e Novembre ſuivant.)

„ LA Comédie de *Cartouche* que les „ Comédiens François ont joué le „ 11 de ce mois (Novembre) pour la „ treiziéme & derniére fois, eſt une de

Le Mercure du mois de Novembre 1721. *pages* 130-132.

(*a*) Perſonne n'ignore que Cartouche étoit le Chef d'une bande conſidérable de Voleurs, qui, après avoir commis une infinité de crimes, & évité aſſez long-tems le châtiment qu'il méritoit, il fut enfin arrêté dans un Cabaret de la Courtille le 14 Octobre 1721. par un Sergent aux Gardes Françoiſes, conduit au Châtelet, & ſon Procès inſtruit, transféré à la Conciergerie, & jugé à être roué vif, ce qui fut éxécuté dans la Place de Gréve le 27 Novembre ſuivant.

„ ces Piéces qu'on doit regarder comme
1721. „ un Vaudeville, fait ſur un événe-
„ ment nouveau & ſingulier, dont tout
„ le monde s'entretient, & que chacun
„ s'empreſſe de ſçavoir.... L'impatience
„ étoit ſi grande de voir cette Piéce le
„ jour qu'on la repréſenta pour la pre-
„ miére fois, qu'on ne put pas achever
„ la premiére Scéne de la Comédie d'E-
„ ſope à la Cour, qu'on devoit jouer
„ d'abord; il fallut l'interrompre & cé-
„ der aux cris tumultueux du parterre,
„ qui demandoit *Cartouche.* Comment
„ la poſtérité jugera-t-elle du goût de
„ notre ſiécle, ſi elle apprend qu'on a
„ préféré la Piéce de Cartouche à la Co-
„ médie d'Eſope à la Cour? Il faut ce-
„ pendant convenir que le Sieur le
„ Grand, Comédien du Roi, Auteur
„ de cette petite Piéce, a tiré de ſon
„ ſujet, de lui-même bas, & qui a quel-
„ que choſe de rebutant, tout le parti
„ qu'on en pourroit tirer. (*a*) Il a trouvé

(*a*) Par exemple, l'entrée de Cartouche & ſon diſcours à ſes Camarades, eſt d'un Héroï-Comique très-neuf au Théatre. Le Lecteur en va juger.

CARTOUCHE.

« Chers Compagnons de fortune, généreux défen-
» ſeurs de votre liberté, à tous préſens ſalut, argent
» & bon appétit; pour de l'honneur je ne vous en
» ſouhaite point, vous vous en paſſerez bien, & moi
» auſſi. Quand j'examine mes chers freres, la viciſſi-

„ le moyen de l'égayer par des plaiſante-
„ ries & des avantures qu'il a imaginées, 1721.
„ ou qu'il a copiées d'après celles de
„ Cartouche même, qu'il a été voir
„ dans les priſons, & avec lequel il s'eſt
„ entretenu longtems, pour ſe mettre
„ mieux au fait des circonſtances qui
„ le regardent, & de pouvoir peindre

» tude des choſes, je trouve que le proverbe a bien
» raiſon, qui dit : *Que les jours ſe ſuivent, mais*
» *qu'ils ne ſe reſſemblent pas.*

» Sur cette mer orageuſe où nous voguons, tous
» les momens de notre vie ſont mêlés d'eſpoir & de
» crainte, de bonheur & d'infortune ; d'abondance &
» de diſette, de plaiſir & de chagrin.

» Toute la ſcience de notre profeſſion ne conſiſte
» qu'en deux choſes, à prendre, & à n'être point
» pris.

» Tout le bien d'autrui eſt à nous, ſi nous ſommes
» aſſez adroits pour nous en ſaiſir. Mais auſſi nous
» ſommes perdus ſans reſſource, ſi nous ſommes aſſez
» malheureux de tomber entre les mains de nos en-
» nemis ; & c'eſt ce qui mérite notre attention plus
» que jamais. L'expérience nous a fait voir juſqu'ici,
» qu'ils traitoient fort mal leurs priſonniers de guerre,
» & qu'ils n'avoient jamais eû la politeſſe d'en renvoyer
» aucun ſur ſa parole. Tout ceci conſidéré, mes chers
» Camarades, j'attens vos avis pour décider ſur le
» parti que nous avons à prendre pour notre profit,
» & pour notre ſûreté. Reſterons-nous dans Paris ?
» Irons-nous battre l'*antiphe* ſur le grand *Trimar* ? *
» Parlez, & que chacun diſe ſon ſentiment à ſon tour,
» ſelon ſon rang d'ancienneté. »

* Aller ſur les grands Chemins.

Au reſte, le ſujet de cette Comédie eſt peu de choſe : le fils d'un Procureur eſt amoureux de la fille d'un riche Négociant, promiſe à M. Pataut, autre Négociant d'Angoulême. Cartouche eſt employé pour rompre le mariage de l'Angoumoiſin, & le renvoyer en ſon pays. Cette intrigue eſt à peu près pareille à celle de Pourceaugnac, & M. Pataut eſt encore plus bête que le Limoſin.

1721. „ ſon caractére d'après nature. Cette „ Comédie avoit été compoſée avant „ la priſe de Cartouche ſous le titre *des* „ *Voleurs*, ou de l'*Homme imprenable*. Les Comédiens n'eurent pas la „ permiſſion de la jouer, parce qu'elle „ ſembloit attaquer tant de perſonnes „ commandées pour prendre un ſeul „ homme, &c.

ÆGYSTE, (*a*)

Tragédie, de Meſſieurs SÉGUINEAU *&* PRALARD,

Repréſentée pour la premiére fois, le Mardi 18 Novembre. (Cinq repréſentations, la derniére le Mercredi 26 du même mois, ſur le Théatre du Palais Royal,) *non imprimée.*

Le Mercure du mois de Novembre 1721. *pages* 135-141. „ LE 18 Novembre, on a repréſenté „ la Tragédie nouvelle d'*Ægyſte*. „ Les rôles ſont diſtribués en cette ma- „ niére.

TINDARE, *Roy de Sparte*, le Sieur Poiſſon, fils.

(*a*) « Le 20 Juillet 1719. lecture d'une Tragédie » intitulée : *La mort d'Atrée*, de M. Séguineau & » Pralard, reçut tout d'une voix, en retranchant la » derniére Scéne, où Atrée bleſſé par Egyſte, vient » mourir ſur le Théatre. » (*Note manuſcrite.*)

ATRÉE, *Roy d'Argos*, le Sieur le Grand, le pere. 1721.

THIESTE, *frere d'Atrée*, le Sieur Baron.

ÆGYSTE, *fils de Thyeſte & de Pélopée*, le Sieur Quinault.

AGAMEMNON, *fils d'Atrée*, le Sieur Quinault Dufreſne.

PÉLOPÉE, *fille de Thyeſte, & mere d'Ægyſte, connue ſous le nom d'*IRÉNE, . . Mademoiſelle le Couvreur.

La Scéne eſt à Sparte.

„ Comme cette Piéce n'eſt point im-
„ primée, nous ne pouvons pas en don-
„ ner un extrait dans les formes. En
„ attendant, voici un petit Mémoire
„ qu'un des Auteurs de cette Piéce nous
„ a prié d'inſérer dans le Mercure. Nous
„ inſérerons de même les défences, que
„ celui qui y eſt attaqué voudra nous
„ faire tenir.

„ *On ſçait que la nouvelle Tragédie*
„ *d'Ægyſte eſt un Ouvrage de ſociété,*
„ *& je ne me défend pas d'y avoir beau-*
„ *coup de part; mais il n'eſt pas juſte*
„ *que je partage avec mon aſſocié les*
„ *louanges qu'il a ſeul méritées. Je lui*
„ *laiſſe toute la gloire de ſa Pélopée,*
„ *je n'y prétens rien. J'ai même ſujet de*
„ *me plaindre qu'une étrangére ſe ſoit*

1721. » *introduite à mon inſçû, pour y mettre le déſordre en mon abſence, après* » *avoir chaſſé la fille de la maiſon. Cli-* » *temneſtre, dont elle a pris la place,* » *ne ſçauroit rien perdre de ſes droits* » *juſqu'à ce qu'elle ſoit jugée; elle eſt* » *bien éloignée d'y vouloir rentrer avec* » *triomphe; & pour les réclamer ſeule-* » *ment en juſtice, tout favorables qu'ils* » *ſont, elle auroit beſoin d'un peu de* » *cette confiance avec laquelle ſa rivale* » *s'eſt oſé introduire. Voilà ce que j'ai* » *à dire de plus preſſé. J'aurois d'au-* » *tres éclairciſſemens à donner pour* » *mon intérêt; mais je promets que je* » *n'en fatiguerai point le Public, &* » *que je ne lui donnerai qu'à meſure* » *ou qu'il paroîtra le ſouhaiter, ou* » *qu'on m'y forcera.*

» Au reſte, ſi l'on a trouvé des dé-» fauts dans la Tragédie d'Ægyſte, on » y a auſſi trouvé des beautés dont nous » pourrons parler le mois prochain. Un » argument fait ſur les repréſenta-» tions de cette Piéce, qu'on vient de » nous envoyer, pourra cependant ſa-» tisfaire la curioſité des Lecteurs. Nous » n'y changerons rien.

» La haine qui régnoit depuis long-» tems entre Atrée & Thieſte, avoit » produit des effets ſi funeſtes, que

» Tyndare,

» Tyndare, Roy de Sparte, ſelon cette
» Fable, pour en arrêter le cours, en- 1721.
» treprit de réconcilier ces deux fréres
» ennemis. Sparte qui ſervoit déja d'azile
» à Thieſte, ſur lequel Atrée avoit uſur-
» pé le trône d'Argos, fut le lieu du
» congrès. Atrée s'y rendit. Tyndare
» lui avoit promis en mariage ſa fille
» Clitemneſtre pour ſon fils Agamem-
» non ; la paix devoit ſe conclure à la
» faveur de cet hymen, par la reſtitu-
» tion du trône uſurpé ; en quoi Tyn-
» dare eſt d'autant plus généreux, que
» parlà ſa fille devoit avoir un trône
» de moins.

» Thieſte témoigne beaucoup de dé-
» fiance à l'approche d'Atrée, & Atrée
» ne peut ſi bien diſſimuler à ſon arri-
» vée, qu'il ne lui échape quelques mar-
» ques de ſa mauvaiſe volonté, en pré-
» ſence même de Tyndare. Il ſe plaint
» que les Argiens ſe ſont révoltés en fa-
» veur de ſon frére, qu'il accuſe d'a-
» voir fomenté cette révolte, & fait con-
» noître à Tyndare qu'il vient d'envoyer
» ſon fils Agamemnon contre les rebel-
» les, pour les faire rentrer dans ſon
» obéiſſance, ſe réſervant après le droit
» de faire une reſtitution volontaire
» d'un trône qui lui appartient par droit
» de conquête. Des prétextes ſi frivoles

» irritent Tyndare, qui lui fait con-
1721. » noître qu'il pourroit bien prendre parti
» contre lui, s'il s'obſtine dans ſon in-
» juſtice. Atrée a recours à ſa diſſimula-
» tion ordinaire. Il fait eſpérer qu'il n'a-
» portera plus d'obſtacle à cette paix
» tant déſirée; mais dans un monolo-
» gue immédiatement après, il fait con-
» noître que ce prétendu traité de paix
» eſt un nouveau piége qu'il tend à
» Thieſte, pour exercer de nouvelles
» barbaries contre lui, ne ſe promettant
» pas moins que de le faire aſſaſſiner par
» ſon propre fils Ægyſte, dont lui ſeul
» connoît le ſort; & qui ſemble lui
» avoir été adreſſé par les Dieux.

» Au ſecond Acte, Ægyſte ſe plaint
» aux Dieux de la cruauté qu'ils ont de
» lui cacher ſon origine. Atrée le trou-
» vant agité lui demande d'où vient ſon
» trouble. Ægyſte lui raconte un ſonge,
» dont l'application équivoque flatte A-
» trée du ſuccès de ſes vœux; il dit à Æ-
» gyſte qu'il eſt ſeul inſtruit du ſecret de ſa
» naiſſance, qu'elle eſt des plus illuſtres,
» mais qu'il n'apprendra qui lui a don-
» né le jour qu'à une condition qu'Æ-
» gyſte brûle de ſçavoir; mais Atrée
» l'oblige à ſe retirer, voyant Agamem-
» non qui ſurvient avec une prétendue
» fille du Gouverneur d'Argos, qui lui

» eſt préſentée comme un garant de la
» foi du Gouverneur. Atrée paroît ſa- 1721.
» tisfait de ſon fils, vainqueur des Ar-
» giens; il l'envoye annoncer cette heu-
» reuſe nouvelle à Tyndare; il fait quel-
» ques complimens à ſon ôtage, & ſe
» retire. Le prétendu ôtage ſe fait con-
» noître à ſa confidente pour Pélopée,
» fille de Thieſte. Elle lui dit que ſon
» malheureux pere effrayé d'un oracle
» qu'elle ignoroit, l'avoit bannie pour
» jamais de ſa préſence, & qu'elle s'étoit
» conſacrée à Minerve par ſes ordres:
» elle ajoûte qu'un jour étant ſur le
» bord d'un fleuve, un inconnu voulut
» lui faire violence, qu'elle ſe ſauva
» dans le temple, où malgré ſes cris &
» malgré Minerve & tous les Dieux at-
» teſtés, cet inconnu la ſuivit & éxécuta
» ſon ſacrilége deſſein. Elle lui dit en-
» core que s'étant jettée ſur ſon épée
» pour venger ſon honneur outragé,
» cette épée lui étoit reſtée entre les
» mains par la fuite de ſon ennemi, &
» qu'elle avoit reconnu à ce funeſte
» fer, que celui qui venoit de l'outra-
» ger étoit ſon propre pere. Cette affreu-
» ſe connoiſſance, pourſuit-elle, me
» porta à expoſer aux bêtes farouches
» le déteſtable fruit d'un crime qui fai-
» ſoit frémir la nature; mais les Dieux

» le conſervérent malgré moi ; des Ber-
1721. » gers qui en avoient pris ſoin me le
» préſentérent quelques années après,
» me le firent reconnoître à des circonſ-
» tances convainquantes ; je lui dis que
« Minerve le prenoit ſous ſes auſpices ;
» je l'armai de l'épée de Thieſte, & lui
» annonçai, ſans lui révéler ſon ſort,
» que ce fer devoit ſervir à éxécuter les
» ordres irrévocables du deſtin. Pélopée
» dit enfin qu'elle a quitté les Autels ſa-
» crés par un ordre exprès de Minerve,
» qui lui a promis qu'elle trouveroit la
» fin de ſes malheurs dans la Cour de
» Tyndare, où ſon pere Thieſte, & ſon
» fils Ægyſte ſont actuellement ſans con-
» noître leur véritable ſort.

» Pélopée, ſous le nom d'Iréne, dit à
» Agamemnon, au troiſiéme Acte, que
» l'amour qu'il a pris pour elle ne doit
» pas rompre une paix qui doit faire la
» félicité de tant de peuples, & que
» d'ailleurs elle ne ſçauroit répondre à
» ſa tendreſſe. Agamemnon ſe laiſſe per-
» ſuader, & promet de lui ſacrifier juſ-
» qu'à ſon amour, en recevant la main
» de Clytemneſtre, &c. Pélopée ſe re-
» tire ; Thieſte vient ; la Scéne entre
» l'oncle & le neveu eſt affectueuſe de
» part & d'autre. Atrée qui ſurvient ne
» trouve pas bon que ſon fils ait des

» conférences ſecrettes avec ſon mortel
» ennemi. Les deux fréres s'injurient ré- 1721.
» ciproquement en préſence d'Agamem-
» non. Atrée, reſte ſeul avec ce dernier,
» lui reproche ſa tendreſſe pour ſon on-
» cle, & le renvoye aux pieds de Cly-
» temneſtre offenſée de ſon amour pour
» la prétendue fille du Gouverneur d'Ar-
» gos. Dans le monologue ſuivant, il ſe
» prépare à mettre la derniére main à
» ſa vengeance; Ægyſte vient à propos
» pour en être l'inſtrument; Atrée lui
» promet le trône d'Argos & Clytem-
» neſtre, outre la connoiſſance de ſon
» ſort; pourvû qu'il le venge de ſon
» ennemi. Ægyſte eſt prêt à le venger,
» mais à peine a-t-il appris que cet en-
» nemi eſt Thieſte, qu'il frémit à ce
» nom, par une eſpéce de preſſenti-
» ment que les Dieux font naître dans
» ſon cœur. Il ſe détermine enfin à tuer
» Thieſte.

» Thieſte commence le quatriéme
» Acte avec Tyndare, à qui il fait en-
» tendre qu'Atrée à quelque mauvais
» deſſein. Tyndare ne peut croire ce que
» Thieſte lui veut perſuader, & jure de
» ſe venger avec éclat, s'il vient à dé-
» couvrir qu'Atrée trame quelque per-
» fidie. Thieſte reſte ſeul ſur la Scéne à
» réfléchir ſur ſon ſort; Ægyſte vient à

» de l'aſſaſſiner ; il tire l'épée ſans que
1721. » Thieſte s'en apperçoive ; mais par un
» ſecret avis des Dieux, il n'oſe lui por-
» ter le coup mortel : preſſé même par
» de violens remords, il met entre les
» mains de Thieſte, ce même fer qu'il
» devoit tremper dans ſon ſang, &
» demande la mort à celui à qui il avoit
» juré de la donner. Thieſte, à la vûe
» de cette fatale épée, frémit d'horreur ;
» il ſe ſouvient qu'il l'a laiſſée autrefois
» entre les mains d'une fille qu'il a vio-
» lée ; il tremble qu'il n'ait remplit mal-
» gré lui l'oracle qu'il avoit voulu dé-
» mentir, en conſacrant Pélopée ſa fille
» au ſervice de la chaſte Minerve. Il
» interroge Ægyſte, & par ſes réponſes,
» il ſe trouve confirmé dans ſes ſoup-
» çons. Ægyſte reconnoît Thieſte pour
« ſon pere, & ne doutant point qu'A-
» trée, informé du ſecret de ſa naiſſan-
» ce, n'ait voulu le rendre parricide ; il
» reprend ſon épée, & malgré tout ce
» que ſon pere lui peut dire, il court
» le venger ; Pélopée ſurvient, & ſe
» faiſant connoître pour fille de Thieſte
» & pour mere & ſœur d'Ægyſte, elle
» l'invite à la vengeance que les deſtins
» exigent de lui.

» Au cinquiéme Acte, s'éxécute ce
» qui a été projetté dans la derniére

» Scéne du quatriéme Acte. Thieſte ap-
» prend à Tyndare & à Agamemnon, 1721.
» que le cruel Atrée a voulu employer
» la main d'Ægyſte ſon fils à lui don-
» ner la mort, pour avoir le barbare
» plaiſir de le faire périr par un forfait
» affreux. Agamemnon frémit de ce
» parricide ; il prie cependant encore
» Thieſte de ſe réconcilier avec ſon
» frere. Pendant cette Scéne Ægyſte
» tue Atrée, Agamemnon qui entend
» du bruit ſort pour le ſecourir, mais
» à peine eſt-il ſorti, qu'Ægyſte vient
» annoncer à Thieſte qu'Atrée ne vit
» plus, qu'il l'a tué au milieu de ſa gar-
» de, qui eſt demeurée immobile par
» une eſpéce de miracle. Dans les pre-
» miéres repréſentations, Pélopée ve-
» noit ſe poignarder ſur la Scéne ; mais
» on a retranché & ſa préſence & les
» prédictions qu'elle y venoit faire. »

(N.) SÉGUINEAU, fils du Sieur Séguineau, Sécrétaire d'un Conſeiller de la Grand'Chambre, & de (N.) le Quien, ſœur du Sieur le Quien, Notaire, reçut une excellente éducation, de laquelle il profita beaucoup, ayant une grande aptitude pour les Sciences. SÉGUINEAU.

Après la mort de ſes pere & mere, M. Séguineau ſe trouva poſſeſſeur d'un bien, qui lui donnoit toutes ſes com-

1721. modités, & plus que ſuffiſant à un homme, qui comme lui aimoit & cultivoit les Belles-Lettres.

En 1719. les affaires des Finances du Royaume ayant pris de nouvelles formes, par le ſyſtême de M. Law, M. Séguineau qui reçut alors le rembourſement d'une partie de ſes fonds, les employa à acheter à très-haut prix des *Actions*, qu'on appelloit alors *Actions de l'Occident*. Et non content de ces acquiſitions, il vendit le ſurplus de ſon bien pour avoir un plus grand nombre de ces effets, ſur laquelle il fondoit une fortune immenſe.

Perſonne n'ignore le diſcrédit total où ces effets tombérent à la fin de l'année 1721. M. Séguineau réduit par cet événement dans une ſituation très-triſte, fut obligé pour ſubſiſter de ſolliciter de l'emploi, & il en obtint un de premier Commis au *Viſa* des Actions, Billets de Banque, & autres effets Royaux, &c.

En ſortant du Caffé de Poincelet, (c'eſt aujourd'hui celui de Charpentier) & montant les marches du Pont-Neuf, du côté de la Samaritaine, M. Séguineau fit un faux pas, & ſa jambe ayant plié, elle ſe caſſa à la cheville du pied. On le porta chez lui; mais malgré le ſçavoir

& les ſoins du fameux Petit, Chirurgien & ſon ami, la cangréne ſe mit à la playe, on lui propoſa de lui couper la jambe, ce qu'il refuſa abſolument, & le mal continuant ſon progrès, il mourut au mois de Septembre 1722. âgé environ de quarante à quarante-cinq ans. 1721.

M. Séguineau étoit un garçon d'eſprit, qui avoit des Lettres, & un grand goût pour la Géométrie & la Muſique. On ne peut ſe diſpenſer de rapporter ici une idée ſinguliére qu'il avoit au ſujet des Piéces de M. Dufreſny; il vouloit les réduire à la régularité Géométrique. Aſſurément c'étoit une entrepriſe pareille à celle de trouver la quadrature du cercle, du mouvement perpétuel, &c.

PRALARD.

(N.) PRALARD, fils d'un riche Libraire du même nom, & frere de Pralard Libraire, mort depuis environ deux ans, fut deſtiné au ſortir de ſes études à la profeſſion d'Avocat, qu'il n'exerça point; le bien qu'il reçut de la ſucceſſion de ſon pere & de ſa mere lui parut ſuffiſant pour ſuivre le penchant qui le portoit aux plaiſirs. Le jeu fut ſa paſſion dominante: enfin quelques années après s'être marié, il mourut d'une hydropiſie de poitrine, au mois d'Août 1731. dans un âge peu avancé.

1721.

LA VENGEANCE DE L'AMOUR,

Comédie en vers, & en cinq Actes, de M. JOLLY,

Repréſentée une ſeule fois le Jeudi 4 Décembre. (*Non imprimée.*)

Le Mercure de Décembre 1721, *p.* 92.

« LA *Vengeance de l'Amour*, Co-
» médie de M. Jolly, que nous
» avions annoncée, & que le Public n'a
» point goûtée, n'ayant été repréſentée
» qu'une fois. Nous n'entrerons point
» dans les défauts qu'on reproche à l'Au-
» teur, lequel nous a écrit en ces termes :
» *Meſſieurs, après avoir vû reuſſir ma*
» *Comédie de l'*Ecole des Amans, *dont*
» *la ſimplicité, la pureté du ſtile, la*
» *verſification châtiée, & les reſſorts du*
» *cœur humain aſſez heureuſement dé-*
» *veloppés, faiſoient tout le mérite,*
» *j'ai crû que je devois m'attacher à ce*
» *genre de Comédie ;* (a) *c'eſt ce qui*

(a) Dans un Journal Littéraire, intitulé : *Bibliothéque Françoiſe*, ou *Hiſtoire Littéraire de la France*, *Tome I. ſeconde Partie*, *p.* 205. Voici ce qu'on dit de *la vengeance de l'Amour*. « L'Ecole des Amans.....
» Cette Comédie, que le Public a reçue avec applau-

» *m'a déterminé à choiſir* la Vengeance
» de l'Amour, *où je m'étois imaginé* 1721.
» *que je pourrois employer les mêmes*
» *moyens qui m'avoient ſi utilement*
» *ſervi, puiſque le Public en avoit été*
» *content, au-delà même de mon eſpé-*
» *rance; mais je vois bien que je n'ai*
» *point aſſez réfléchi ſur la grandeur de*
» *l'entrepriſe, & ſur le danger qu'il y*
» *a de traiter de pareils ſujets en cinq*
» *Actes, où la ſimplicité, quelque or-*
» *née qu'elle puiſſe être, ne peut ſe ſou-*
» *tenir; au lieu que dans une Piéce*
» *en trois Actes, cette même ſimplicité,*
» *accompagnée des circonſtances dont*
» *j'ai parlé, peut être favorablement*
» *reçue, &c.*

» Nous joignons ici un fragment de
» cette Comédie, fait dans l'idée des
» Tableaux de l'Albane; il eſt placé à
» la ſuite d'un récit que la Suivante fait
» d'une jeune perſonne qui eſt revenue
» du bal avec une paſſion dans la tête,

» diſſement, eſt le coup d'eſſai de M. Jolly. Elle fit
» croire que le Poëte ſoutiendroit la Scéne comique.
» Mais il a ſi peu réuſſi dans *la vengeance de l'A-*
» *mour*, que les eſpéranees que l'on en avoit conçues
» ſe ſont diſſipées. Il eſt vrai que les Héros perdent
» quelquefois des batailles, ainſi qu'on aſſure que M.
» Jolly l'a dit lui-même. Nous ſouhaitons ſincérement
» qu'il gagne la premiére qu'il hazardera. » La tréve
entre le Public & M. Jolly dure encore, & il n'y a
pas d'apparence que ce dernier la rompe.

» & voulant à ce ſujet donner l'eſſort
1721. » à ſon imagination, elle ajoûte ces
» vers :

..... Une troupe d'Amours
Entre de tous côtés, & vole à ſon ſecours,
Autour d'elle auſſitôt tous à l'envi s'empreſſent,
Les uns baiſent ſes mains, les autres la careſſent,
L'un compoſe un bouquet, la couronne de fleurs.
Un autre tend la main pour recueillir ſes pleurs.
Un autre prend ſon pouls, le tâte, l'étudie,
Et rit du prompt ſuccès dont ſa fléche eſt ſuivie.
Ce n'eſt pas tout, tandis que j'obſerve avec ſoin,
L'un d'eux vient m'avertir, & me montre en un coin,
Quatre de ces fripons charmez de leur conquête,
Dont la danſe légére inventoit une fête,
Et qui par leur tranſport, & leur air triomphant,
M'apprenoient que contre eux en vain on ſe défend,
Et que des cœurs mutins la folle réſiſtance,
Donne encor plus d'éclat à leur toute puiſſance.

Les vers que nous venons de rapporter, & qui ſont annoncés par l'Auteur du Mercure, d'après celui qui les a compoſés, comme un morceau digne de paſſer à la poſtérité, ne paroiſſent pas d'un ſi grand éclat : c'eſt une idée aſſez bizarre, placée pour le débit brillant d'une Actrice, mais qui ſûrement eſt poſtiche à l'Ouvrage. Terminons cet article par les noms des perſonnages de cette Comédie.

Acteurs de la Vengeance de l'Amour. 1721.

JULIE, Mademoiſelle Dangeville, tante.
ARAMINTE, *couſine de Julie*, Mademoiſelle Quinault l'aînée.
DORANTE, *Amant de Julie*, le Sieur Poiſſon, fils.
DAMON, *frere de Julie*, le Sieur Quinault.
DAMIS, *Tuteur d'Araminte*, le Sieur Duchemin.
NÉRINE, *Suivante de Julie*, Madame Deshayes.
MERLIN, *Valet de Damon*, le Sieur de la Thorilliére.

NOus terminons ce Volume par les Piéces remiſes au Théatre, dans le cours des Années 1717, 1718, 1719, 1720 & 1721.

1717.

ATHALIE, Tragédie de M. Racine, le Vendredi 12 Février; douze repréſentations, la derniére le 7 Mars ſuivant.

Diſpoſition des principaux rôles.

JOAS, ... le jeune Laurent.
ATHALIE, ... Mademoiſelle Deſmare.

JOAD, ... le Sieur Beaubour.
1721. JOSABET, ... Mademoiſelle Duclos.
ZACHARIE, ... Madame Deshayes.
ABNER, ... le Sieur Poiſſon, fils.
MATHAN, ... le Sieur Dancourt.

LA MAISON DE CAMPAGNE, Comédie en proſe, & en un Acte de M. Dancourt, le Lundi 15 Février; ſept repréſentations.

LE FLATEUR, Comédie en proſe, en cinq Actes, de M. Rouſſeau, le Samedi 15 Mai; ſept repréſentations.

LES AMANS BROUILLÉS, Comédie en vers, en cinq Actes, de M. Quinault, au mois de Juillet.

HÉRACLIUS, Tragédie de Pierre Corneille, au mois d'Août.

LE PORT DE MER, Comédie en proſe, en un Acte, ſuivie d'un divertiſſement, par M. Boindin, au mois d'Août.

STILICON, Tragédie de Thomas Corneille, le 24 Août.

1718.

LES CAPTIFS, Comédie en vers libres & en trois Actes, précédée d'un Prologue auſſi en vers libres, par M. Roy, le Vendredi 4 Mars; quatre repréſentations.

LA DEVINERESSE, Comédie en proſe

en cinq Actes de Messieurs Corneille (Thomas) & Devizé, le Lundi 7 Mars, sept représentations. 1721.

ATHALIE, Tragédie de M. Racine, le Dimanche 20 Mars.

L'APRÉS-SOUPÉ DES AUBERGES, Comédie en un Acte & en vers, de M. Raimond Poisson, le Mercredi 3 Juillet; quatre représentations.

LES FABBES D'ESOPE, *ou* (ESOPE A LA VILLE) Comédie en vers, en cinq Actes, de M. Boursault, le Dimanche 10 Juillet; cinq représentations.

SERTORIUS, Tragédie de P. Corneille, le Mardi 16 Août; sept représentations.

LE FOU RAISONNABLE, Comédie en vers, en un Acte, de M. Raimond Poisson, Vendredi 16 Septembre; sept représentations.

BAJAZET, Tragédie de M. Racine, le Dimanche 2 Octobre; dix représentations.

L'ANDRIENNE, Comédie en vers, en cinq Actes de M. Baron, le Lundi 3 Octobre; neuf représentations.

1719.

LE NÉGLIGENT, Comédie en prose, en trois Actes, & un Prologue aussi en

1721. proſe, de M. Dufreſny, le Mardi 6 Juin; ſept repréſentations.

LE NAUFRAGE, Comédie en proſe, en un Acte, ſuivie d'un divertiſſement, de M. de la Font, le Mardi 13 Juin; treize repréſentations.

LA COMTESSE D'ORGUEIL, Comédie en vers, en cinq Actes, de Thomas Corneille, le Vendredi 14 Juillet; ſept repréſentations.

PÉNÉLOPE, Tragédie de M. l'Abbé Geneſt, le Vendredi 18 Août; cinq repréſentations.

L'AVEUGLE CLAIRVOYANT, Comédie en vers, en un Acte, de M. le Grand, le Lundi 28 Août; dix repréſentations.

1720.

ŒDIPE, Tragédie de M. de Voltaire, le Samedi 17 Août; huit repréſentations.

Le Roy ayant permis au Sieur Baron de rentrer dans la Troupe de ſes Comédiens François, ce célébre Acteur reparut pour la premiére fois ſur le Théatre du Palais Royal le 10 *Avril & repréſenta cette année & la ſuivante, dans différentes Piéces, qu'on peut regarder à l'égard de cet Acteur, comme autant de remiſes de Piéces. Nous croyons*

croyons faire plaiſir au Lecteur de lui en donner la ſuite Chronologique. 1721.

Le 10 Avril *Cinna*, dans la Tragédie de ce nom.

Le 12 *Sévére*, dans la Tragédie de Polyeucte.

Le 20 *Horace*, dans la Tragédie de ce nom.

Le 27 *Néron*, dans la Tragédie de Britannicus.

Le 4 May, *Mithridate*, dans la Tragédie de ce nom.

Le 11 *Ulyſſe*, dans la Tragédie de Pénélope.

Le 20 *Nicoméde*, dans la Tragédie de ce nom.

Le premier Juin, *Alceſte*, dans la Comédie du Miſantrope.

Le 10 *Dorante*, dans la Comédie du Menteur.

Le 19 *Rodrigue*, dans la Tragedie du Cid.

Le 29 *Céſar*, dans la Tragédie de la mort de Pompée.

Le 8 Juillet, *Achille*, dans la Tragédie d'Iphigénie.

Le 15 *Horace*, dans la Comédie de l'Ecole des Femmes.

Le 24 *Antiochus*, dans la Tragédie de Rodogune.

1721. *Suite de l'Année* 1720.

Le 2 Septembre, *Pompée*, dans la Tragédie de Sertorius.

Le 9 *Moncades*, dans la Comédie de l'Homme à bonne fortune.

Le 16 *Pyrrhus*, dans la Tragédie d'Andromaque.

Le 23 *Eraſte*, dans la Comédie de la Coquette & la Fauſſe Prude.

Le 30 *Ladiſlas*, dans la Tragédie de Venceſlas.

Le 12 Octobre, *Pamphile*, dans l'Andrienne.

Le 19 *Œdipe*, dans la Tragédie du même nom, de P. Corneille.

Le 28 *D. Sanche d'Arragon*, dans la Tragédie du même nom.

Le 16 Novembre, *le Comte d'Eſſex*, dans la Tragédie du même nom.

Le Chevalier a la mode, Comédie en proſe, en cinq Actes, de Meſſieurs Dancourt & Saintyon, le Samedi 7 Décembre; ſept repréſentations.

1721.

Continuation des rôles repréſentés par le Sieur Baron.

Le 16 Janvier, *Amphitrion*, dans la Comédie de ce nom.

Le 18 *Xipharés*, dans la Tragédie de Mithridate. 1721.

Le 4 Février, *Andronic*, dans la Tragédie de ce nom.

Le Jeudi 29 Mai, *Joad*, dans la Tragédie d'Athalie.

Diſpoſition des principaux rôles.

JOAS, . . . le Sieur Dangeville, cadet.
ATHALIE, ... Mademoiſelle Duclos.
JOAD, ... le Sieur Baron.
JOSABET, . . Mademoiſelle Dangeville.
ZACHARIE, ... Madame Deshayes.
ABNER, ... le Sieur Poiſſon, fils.
MATHAN, . . . le Sieur le Grand, pere.

ESOPE A LA COUR, Comédie en vers, en cinq Actes, de M. Bourſault, le Jeudi 19 Juin; ſept repréſentations. *Cette Piéce n'avoit point été repriſe depuis la retraite du Sieur Dancourt. Ce fut le Sieur de la Thorilliere, pere, qui joua le principal rôle qui donne le titre à la Piéce.*

Suite des repréſentations du Sieur Baron.

Le 8 Juillet, *Acomat*, dans la Tragédie de Bajazet.

Le 18 *Scévole*, dans la Tragédie du même nom; onze repréſentations, la derniére le 6 Décembre ſuivant.

1721. *Diſpoſition des principaux rôles.*

TARQUIN, ... le Sieur Poiſſon, fils.
SCÉVOLE, ... le Sieur Baron.
JUNIE, ... Mademoiſeille Duclos.
PORSENNE, ... le Sieur le Grand, pere.
ARONS, ... le Sieur Dufreſne.

Le 11 Septembre, *Jupiter*, dans la Comédie d'Amphitrion.

Le 15 *Mithridate*, dans la Tragédie de ce nom.

Le 13 Octobre, *D. Diegue*, dans la Tragédie du Cid.

Suite des Piéces remiſes durant le cours de cette année 1721.

LE MÉDISANT, Comédie en vers, en cinq Actes, de M. Néricault Deſtouches, le Vendredi 22 Août; quatre repréſentations.

MOMUS FABULISTE, Comédie en proſe, en un Acte, de M. Fuſelier, le Dimanche 5 Octobre, deux repréſentations.

LA THEBAÏDE, *ou* LES FRÉRES ENNEMIS, Tragédie de M. Racine, le Vendredi 17 Octobre; quatre repréſentations.

Diſtribution des principaux rôles.

ETÉOCLE, ... le Sieur Dufreſne.

POLYNICE, ... le Sieur Quinault.
JOCASTE, ... Mademoiſelle Aubert. 1721.
ANTIGONE, Mademoiſelle le Couvreur.
CRÉON, ... le Sieur Baron.
HÉMON, ... le Sieur Duclos.

Cette Tragédie n'avoit pas été repriſe depuis plus de trente ans ; elle fut aſſez bien reçue, & les trois derniers Actes parurent faire beaucoup de plaiſir.

ARIANNE, Tragédie de Thomas Corneille, le Vendredi 14 Novembre ; quatre repréſentations.

COLIN-MAILLARD, Comédie en proſe, en un Acte, de M. Dancourt, le Mardi 2 Décembre ; trois repréſentations.

ELECTRE, Tragédie de M. de Crébillon, le Mardi 9 Décembre ; pluſieurs repréſentations. Mademoiſelle le Couvreur, faiſoit le rôle qui donne le titre à la Piéce.

LE CURIEUX IMPERTINENT, Comédie en vers, en cinq Actes, de M. Néricault Deſtouches, le Samedi 27 Décembre.

Dans le Seiziéme Volume de cette Hiſtoire, nous parlerons des Acteurs & Actrices, morts ou retirés depuis l'année 1708. *juſqu'en l'année* 1720.

Fin du Quinziéme Volume.

TABLE ALPHABÉTIQUE

Des Pieces de Théatre dont les Extraits ſe trouvent dans ce Quinziéme Volume.

ABSALON, Tragédie, tirée de l'Ecriture Sainte, 1712. de *Duché de Vancy*, page 109.

Ægyſthe, Tragédie, non imprimée, 1721. de *Séguinault* & *Pralard*, 454.

Agioteurs, (Les) Comédie en trois Actes & en proſe, 1710. de *Dancourt*, 64.

Amans (Les) ridicules, Comédie en un Acte & en vers, non imprimée, 1711. de *Le Grand*, 103.

Amant (L') maſqué, Comédie en un Acte & en proſe, avec un divertiſſement, non imprimée, 1709. de *Dufreſny*, 11.

Amour (L') vengé, Comédie en un Acte & en vers, 1712. de *La Font*, 124.

Annibal, Tragédie, 1720. de *Marivaux*, 378.

Antiochus & Cléopatre, Tragédie, 1717. de *Deſchamps*, 268.

Artaxare, Tragédie, 1718. de l'*Abbé Pellegrin*, 276.

Artemire, Tragédie, 1720. de *Voltaire*, 363.

Athalie, Tragédie tirée de l'Ecriture Sainte, 1716. de *Racine*, page 220.
Aveugle (L') Clairvoyant, Comédie en un Acte & en vers, 1716. de *Le Grand*, 242.

Cadet (Le) de Gascogne, Comédie en un Acte, non imprimée, 1715. d'un Auteur *Anonyme*, 208.
Captifs, (Les) Comédie en vers libres, en trois Actes, avec des divertissemens, & un Prologue aussi en vers libres, non imprimée, 1714. de *Roy*, 176.
Cartouche, Comédie en trois Actes & en prose, 1721. de *Le Grand*, 451.
Caton d'Utique, Tragédie, 1715. de *Deschamps*, 185.
Céphale & Procris, Comédie en trois Actes & en vers libres, avec trois Intermédes & un Prologue, 1711. de *Dancourt*, 105.
César, (La Mort de) Tragédie, 1709. de l'*Abbé Pellegrin*, & de la Demoiselle *Barbier*, 26.
Cléarque, Tyran d'Héraclée, Tragédie, 1717. de la Dame de *Gomez*, 270.
Comédie (La) des Comédiens, *ou* l'Amour Charlatan, Comédie en trois Actes & en prose, avec trois divertissemens, 1710. de *Dancourt*, 47.
Comtesse (La) de Follenville, Comédie en un Acte & en prose, non imprimée, 1720. de l'*Abbé Carcavi*, 374.
Coquette (La) de Village, *ou* le Lot supposé, Comédie en trois Actes & en vers, 1715. de *Dufresny*, 200.
Cornélie Vestale, Tragédie, 1713. de *Fuselier*, 131.
Curieux (Le) impertinent, Comédie en cinq Actes & en vers, 1710. de *Destouches*, 65.

Dédit, (Le) Comédie en un Acte & en vers, 1719. de *Dufresny*, page 330.

Ecole (L') des Amans, Comédie en trois Actes & en vers, 1718. de *Jolly*, 287.

Electre, Tragédie, 1719. de *Longepierre*, 320.

Epreuve (L') réciproque, Comédie en un Acte & en prose, 1711. de *Le Grand* & *Alain*, 103.

Esther, Tragédie en trois Actes, 1721. de *Racine*, 426.

Famille (La) extravagante, Comédie en un Acte & en vers, avec un divertissement, 1709. de *Le Grand*, 10.

Faucon, (Le) Comédie en un Acte, & en vers, 1719. de l'*Abbé Pellegrin*, & de la Demoiselle *Barbier*, 333.

Fausse (La) Veuve, *ou* le Jaloux sans jalousie, Comédie en prose & en un Acte, non imprimée, 1715. de *Destouches*, 206.

Fêtes (Les) Nocturnes du Cours, Comédie en un Acte, en prose, avec un divertissement & un Prologue en vers lyriques, & en Musique, 1714. de *Dancourt*, 173.

Fille (La) supposée, Comédie en trois Actes & en vers, non imprimée, 1713. de *Chancel de la Grange*, 151.

Fille (La) Valet, Comédie en trois Actes & en vers, non imprimée, 1712. d'*Abeille*, 124.

Foire (La) Saint Laurent, Comédie en un Acte, & en vers, avec un divertissement, 1709. de *Le Grand*, 12.

Folies (Les) de Cardénio, Piéce Héroï-Comique en trois Actes & en prose, avec un Prologue, & des divertissemens, 1720. de *Coypel*, 385.

Freres

Freres (Les trois) Rivaux, Comédie en un Acte, & en vers, 1713. de *La Font*, p. 152.

Guinguette, (La) de la Finance, Comédie en un Acte & en proſe, avec un divertiſſement, & un Prologue, non imprimée, 1716. de *Dancourt*, 238.

Habis, Tragédie, 1714. de la Dame de *Gomez*, 169.
Héraclides, (Les) Tragédie, 1719. de *Danchet*, 358.
Hérode, Tragédie, 1709. de *Nadal*, 8.

Jaloux (Le) déſabuſé, Comédie en cinq Actes & en vers, 1709. de *Campiſtron*, 35.
Impromptu (L') de Surêne, Comédie en un Acte & en proſe, avec un divertiſſement, & un Prologue en vers libres, 1713. de *Dancourt*, 151.
Ingrat, (L') Comédie en cinq Actes & en vers, 1712. de *Deſtouches*, 107.
Ino & Mélicerte, Tragédie, 1713. de *Chancel de la Grange*, 138.
Jonathas, Tragédie, 1714. de *Duché de Vancy*, 163.
Joſeph, Tragédie, 1710. de l'*Abbé Geneſt*, 68.
Joueuſe, (La) Comédie en cinq Actes, & en proſe, avec un divertiſſement, 1709. de *Dufreſny*, 14.
Irréſolu, (L') Comédie en cinq Actes & en vers, 1713. de *Deſtouches*, 130.

Machabées, (Les) Tragédie, 1721. de *La Motte*, 414.
Mahomet Second, Tragédie, 1714. de *Châteaubrun*, 182.
Mariage (Le) fait & rompu, Comédie en

trois Actes & en vers, 1721. de *Dufresny*, page 395.
Mariage, (Le triple) Comédie en un Acte & en prose, avec un divertissement, 1716. de *Destouches*, 240.
Marius, Tragédie, 1715. de *Caux*, 209.
Médisant, (Le) Comédie en cinq Actes & en vers, 1715. de *Destouches*, 196.
Métamorphose (La) amoureuse, Comédie en un Acte & en prose, 1712. de *Le Grand*, 123.
Métempsycose (La) des Amours, *ou* les Dieux Comédiens, Comédie en trois Actes & en vers libres, avec trois divertissemens, & un Prologue aussi en vers libres, suivi d'un divertissement, 1717. de *Dancourt*, 271.
Momus Fabuliste, Comédie en un Acte & en prose, suivie d'un divertissement, 1719. de *Fuselier*, 330.
Naufrage, (Le) *ou* la Pompe funébre de Crispin, Comédie en un Acte & en vers, avec un divertissement, 1710. de *La Font*, 46.
Obstacle (L') imprévû, *ou* l'Obstacle sans obstacle, Comédie en cinq Actes & en prose, 1717. de *Destouches*, 266.
Œdipe, Tragédie, 1718. de *Voltaire*, 297.
Pandore, Comédie en un Acte & en vers, avec un divertissement, non imprimé, 1721. de *Sainfoix*, 442.
Pere (Le) intéressé, *ou* les vrais Amis, Comédie en cinq Actes & en vers, 1720. de l'*Abbé Pellegrin*, sous le nom du *Chevalier Pellegrin*, 377.
Plutus, Comédie en trois Actes & en vers, 1720. de *Le Grand*, 362.
Prix (Le) de l'Arquebuse, Comédie en un Acte & en prose, avec un divertissement, 1717. de *Dancourt*, 265.

Réconciliation (La) Normande, Comédie en cinq Actes & en vers, 1719. de *Dufresny*, page 325.
Rhadamiſte & Zénobie, Tragédie, 1711. de *Crébillon*, 80.
Réjouiſſances pour le rétabliſſement de la Santé du Roy, le Vendredi 8 Août, 443.
Rivale (La) d'elle-même, Comédie en un Acte & en proſe, 1721. de *Broiſſy*, 449.
Rivaux (Les) d'eux-mêmes, Comédie en un Acte, 1715. d'un Auteur *Anonyme*, 172.
Roy (Le) de Cocagne, Comédie en trois Actes, en vers libres, avec trois Intermédes, & un Prologue auſſi en vers libres, 1718. de *Le Grand*, 317.
Sancho Pança, Gouverneur, Comédie en cinq Actes & en vers, avec un divertiſſement, 1712. de *Dancourt*, 126.
Sémiramis, Tragédie, 1716. de la Dame de *Gomez*, 217.
Sémiramis, Tragédie, 1717. de *Crébillon*, 254.
Sophoniſbe, Tragédie, non imprimée, 1716. de *Chancel de la Grange*, 246.
Turcaret, Comédie en cinq Actes & en proſe, 1709. de *Le Sage*, 1.
Vengeance (La) de l'Amour, Comédie en cinq Actes & en vers, non imprimée, 1721. de *Jolly*, 466.
Vert (Le) Galant, Comédie en un Acte & en proſe, avec un divertiſſement, 1714. de *Dancourt*, 180.
Uſurier (L') Gentilhomme, Comédie en un Acte & en proſe, avec un divertiſſement, 1713. de *Le Grand*, 159.
Xercès, Tragédie, 1714. de *Crébillon*, 160.

Fin de la Table Alphabétique.

AUTEURS

Dont on trouvera la Vie & le Catalogue des Ouvrages dans ce Quinziéme Volume.

ALAIN, (René) né à Paris en 1680. mort en cette même Ville le Dimanche 22 Décembre 1720. page 104.

CARCAVI, (L'Abbé) mort à Paris le Jeudi 25 Février 1723. âgé d'environ ſoixante ans, 376.

CAUX, (Gilles de) né en 1682. en Baſſe-Normandie, Diocèſe de Séez, mort à Bayeux au mois de Septembre 1733. 211.

DANCOURT, (Florent Carton) né à Fontainebleau le premier Novembre 1661. Auteur & Comédien, reçû à la rentrée de Pâques 1685. Retiré du Théatre le Dimanche 3 Avril 1718. mort à Courcelles-le-Roy en Berry, le Vendredi 7 Décembre 1725. 51.

DESCHAMPS, (François-Michel Chrétien) né en 1683. mort à Paris le Vendredi 10 Novembre 1747. 191.

DUCHE' (Joſeph-François) de Vancy, né à Paris le 29 Octobre 1668. mort en cette Ville le 14 Décembre 1704. 119.

FONT, (N.... La) né à Paris en 1686. mort à Paſſy le Mardi 20 Mars 1725. 155.

FRESNY, (Charles Riviere Du) né à Paris en 1648. mort en cette même Ville, le Vendredi 6 Octobre 1724. 397.

LONGEPIERRE, (Hilaire-Bernard de Requeleyne, Seigneur de) né à Dijon le 18 Octobre 1659. mort à Paris le Lundi 31 Mars 1721. page 323.

PRALARD, (N....) mort en Août 1731. 463.

SAGE, (Alain René Le) né à Rhuys en Bretagne vers l'an 1677. mort à Boulogne sur Mer, le Vendredi 17 Novembre 1747. 6.

SE'GUINEAU, (N....) mort en Septembre 1722. 465.

Fin de la Table des Auteurs.

TABLE CHRONOLOGIQUE

Des Poëmes Dramatiques qui ont paru depuis le commencement de l'année 1709. jusqu'à la fin de l'année 1721.

1709.

TURCARET, Comédie en proſe, en cinq Actes, de *Le Sage*, (Jeudi 14 Février.)

Hérode, Tragédie, de l'*Abbé Nadal.* Vendredi 15 Février.)

La Famille extravagante, Comédie en un Acte & en vers, avec un divertiſſement, de *Le Grand.* (Vendredi 7 Juin.)

L'Amant maſqué, Comédie en un Acte, en proſe, avec un divertiſſement, non imprimée, de *Dufreſny.* (Jeudi 8 Août.)

La Foire Saint Laurent, Comédie en un Acte & en vers, avec un divertiſſement, de *Le Grand.* (Mardi 10 Septembre.)

La Joueuſe, Comédie en cinq Actes & en proſe, avec un divertiſſement, de *Dufreſny.* (Mardi 22 Octobre.)

La Mort de Céſar, Tragédie, de l'*Abbé Pellegrin*, & de Mademoiſelle *Barbier.* (Mardi 26 Novembre.)

Le Jaloux désabusé, Comédie en cinq Actes & en vers, de *Campistron.* (Vendredi 13 Décembre.)

1710.

Le Naufrage *ou* la Pompe Funébre de Crispin, Comédie en un Acte, en vers, avec un divertissement, de *La Font.* (Samedi 14 Juin.)

La Comédie des Comédiens, *ou* l'Amour Charlatan, Comédie en trois Actes & en prose, avec trois divertissemens, de *Dancourt.* (Mardi 5 Août.)

Les Agioteurs, Comédie en trois Actes & en prose, de *Dancourt*, (Vendredi 26 Septembre.)

Le Curieux impertinent, Comédie en cinq Actes & en vers, de *Destouches.* (Lundi 17 Novembre.)

Joseph, Tragédie tirée de l'Ecriture Sainte, de l'*Abbé Genest.* (Vendredi 19 Décembre.)

1711.

Rhadamiste & Zénobie, Tragédie de *Crébillon.* (Vendredi 23 Janvier.)

Interruption des Spectacles depuis le Mercredi 15 Avril jusqu'au Lundi 12 Mai suivant, inclusivement, à cause de la Mort de Monseigneur le Dauphin.

Les Amans ridicules, Comédie en un Acte & en vers, non imprimée, de *Le Grand.* (Lundi 7 Juin.)

L'Epreuve réciproque, Comédie en un Acte & en prose, de *Le Grand* & *Alain.* (Mardi 6 Octobre.)

Céphale & Procris, Comédie en trois Actes & en vers libres, avec trois Intermédes &

un Prologue, de *Dancourt.* (Mardi 27 Octobre.)

1712.

L'Ingrat, Comédie en cinq Actes & en vers, de *Néricault Deſtouches.* (Jeudi 28 Janvier.)

Interruption des Spectacles depuis le Samedi 13 Février, juſqu'à la clôture du Théatre, à cauſe de la Mort de Madame la Dauphine, de celle de Monſeigneur le Dauphin, & du jeune Dauphin.

Abſalon, Tragédie tirée de l'Ecriture Sainte, de *Duché de Vancy.* (Jeudi 7 Avril.)

La Métamorphoſe Amoureuſe, Comédie en un Acte & en proſe, de *Le Grand.* (Samedi 6 Juillet.)

La Fille Valet, Comédie en trois Actes & en vers, non imprimée, d'*Abeille.* (Lundi 5 Septembre.)

L'Amour vengé, Comédie en un Acte & en vers, de *La Font.* (Vendredi 14 Octobre.)

Sancho Pança, Gouverneur, Comédie en cinq Actes & en vers, avec un divertiſſement, de *Dancourt.* (Mardi 15 Novembre.)

1713.

L'Irréſolu, Comédie en cinq Actes & en vers, de *Néricault Deſtouches.* (Lundi 15 Janvier.)

Cornélie Veſtale, Tragédie, de *Fuſelier.* (Vendredi 27 Janvier.)

Ino & Mélicerte, Tragédie, de *Chancel de la Grange.* (Vendredi 10 Mars.)

La Fille Suppoſée, Comédie en trois Actes & en vers, non imprimée, de *Chancel de la Grange.* (Jeudi 11 Mai.)

L'Impromptu de Surêne, Comédie en un Acte, en proſe, avec un divertiſſement, & un Prologue en vers lyriques, de *Dancourt.* (Mercredi 24 May.)

Les trois Freres Rivaux, Comédie en un Acte & en vers, de *La Font.* (Vendredi 4 Août.)

L'Uſurier Gentilhomme, Comédie en un Acte & en proſe, avec un divertiſſement, de *Le Grand.* (Lundi 11 Septembre.)

1714.

Xercès, Tragédie, de *Crébillon.* (Mardi 7 Février.)

Jonathas, Tragédie, de *Duché de Vancy.* (Lundi 26 Février.)

Habis, Tragédie, de Madame de *Gomez.* (Mardi 17 Avril.)

Interruption des Spectacles depuis le Jeudi 4 Mai juſqu'au Mercredi 17 du même mois incluſivement, à cauſe de la Mort de Monſeigneur le Duc de Berry.

Les Rivaux d'eux-mêmes, Comédie en un Acte, d'un Auteur *Anonyme*, non imprimée. (Lundi 27 Août.)

Les Fêtes Nocturnes du Cours, Comédie en en Proſe & en un Acte, avec un divertiſſement, & un Prologue en vers lyriques, & en muſique, de *Dancourt.* (Mercredi 5 Septembre)

Les Captifs, Comédie en vers libres, en trois Actes, avec des divertiſſemens, & un Pro-

logue auſſi en vers libres, non imprimée, de M. *Roy*. (Vendredi 28 Septembre.)

Le Vert galant, Comédie en un Acte, en proſe, avec un divertiſſement, de *Dancourt*. (Mercredi 24 Octobre.)

Mahomet Second, Tragédie, de *Chateaubrun*. (Mardi 13 Novembre.)

1715.

Caton d'Utique, Tragédie de *Deſchamps*. (Vendredi 25 Janvier.)

Le Médiſant, Comédie en cinq Actes & en vers, de *Néricault Deſtouches*. (Mardi 23 Février.)

La Coquette de Village, *ou* le Lot ſuppoſé, Comédie en trois Actes & en vers, de *Dufreſny*. (Lundi 27 Mai.)

La Fauſſe Veuve, *ou* le Jaloux ſans jalouſie, Comédie en proſe & en un Acte, non imprimée, de *Néricault Deſtouches*. (Samedi 20 Juillet.)

Interruption des Spectacles, depuis le Jeudi 29 Août, juſqu'au Lundi 30 Septembre inclusivement, à cauſe de la maladie, & de la mort du Roy Louis XIV.

Le Cadet de Gaſcogne, Comédie en un Acte, non imprimée, d'un Auteur *Anonyme*. (Vendredi 11 Octobre.)

Marius, Tragédie, de *De Caux*. (Vendredi 15 Novembre.)

1716.

Sémiramis, Tragédie, de Madame de *Gomez*. (Samedi 7 Février.)

Athalie, Tragédie tirée de l'Ecriture Sainte, de *Racine*. (Jeudi 3 Mars.)

La Guinguette de la Finance, Comédie en proſe & en un Acte, avec un divertiſſement, & un Prologue, non imprimée, de *Dancourt.* (Mardi 19 Mai.)

Le Triple Mariage, Comédie en un Acte, avec un divertiſſement, de *Néricault Deſtouches.* (Mardi 7 Juillet)

L'Aveugle clairvoyant, Comédie en un Acte & en vers, de *Le Grand.* (Vendredi 18 Septembre.)

Bals publics donnés ſur le Théatre de la Comédie Françoiſe, le Dimanche 27 Décembre, &c.

Sophoniſbe, Tragédie, de *Chancel de la Grange*, non imprimée. (Mardi 10 Novembre.)

Le Bourgeois Gentilhomme, Comédie-Ballet en proſe & en cinq Actes, de Moliére, *repréſenté par l'Académie-Royale de Muſique, & les Comédiens du Roy, ſur le Théatre du Palais Royal le Mercredi 30 Décembre.*

1717.

Sémiramis, Tragédie, de *Crébillon.* (Samedi 10 Avril.)

Le Prix de l'Arquebuſe, Comédie en un Acte & en proſe, avec un divertiſſement, de *Dancourt.* (Vendredi premier Octobre.)

L'Obſtacle imprévû, *ou* l'Obſtacle ſans obſtacle, Comédie en cinq Actes & en proſe, de *Néricault Deſtouches.* (Lundi 18 Octobre.)

Antiochus & Cléopatre, Tragédie, de *Deſchamps.* (Vendredi 29 Octobre.)

Cléarque, Tyran d'Héraclée, Tragédie, de Madame de *Gomez.* Dimanche 28 Novembre.)

La Métempſycoſe des Amours, *ou* les Dieux Comédiens, Comédie en trois Actes, en vers libres, avec trois divertiſſemens & un Prologue auſſi en vers libres, & ſuivie d'un divertiſſement, de *Dancourt.* (Lundi 17 Décembre.)

1718.

Artaxare, Tragédie, de l'*Abbé Pellegrin.* (Mardi 3 Mai.)

Iphigénie, avec quelque choſe d'extraordinaire. (*Vendredi 9 Septembre.*)

L'Ecole des Amans, Comédie en trois Actes & en vers, de *Jolly.* (Mardi 18 Octobre.)

Œdipe, Tragédie, de *Voltaire.* (Vendredi 18 Novembre.)

Le Roy de Cocagne, Comédie en vers libres, en trois Actes, avec trois Intermédes, & un Prologue auſſi en vers libres, de *Le Grand.* (Samedi 31 Décembre.)

1719.

Electre, Tragédie, de *Longepierre.* (Mercredi 22 Février.)

La Réconciliation Normande, Comédie en cinq Actes & en vers, de *Dufreſny.* (Mardi 7 Mars.)

Le Dédit Comédie en un Acte & en vers, de *Dufreſny.* (Vendredi 12 Mai.

Le Faucon, Comédie en un Acte & en vers, de l'*Abbé Pellegrin* & de la Demoiſelle *Barbier.* (Vendredi 7 Septembre.)

Momus Fabuliſte, *ou* les Nôces de Vulcain, Comédie en un Acte & en proſe, avec un

divertiſſement, de *Fuſelier.* (Mardi 26 Septembre.)

Les Héraclides, Tragédie, de *Danchet.* (Vendredi 29 Décembre.)

1720.

Plutus, Comédie en vers & en trois Actes, de *Le Grand.* (Jeudi 7 Février.)

Artémire, Tragédie, de *Voltaire*, non imprimée. (Jeudi 15 Février.)

L'Inconnu, Comédie en cinq Actes & en vers, de Thomas Corneille *; premier Ballet danſé par Sa Majeſté, dans ſon Palais des Tuilleries, le Samedi 24 Février.*)

La Comteſſe de Follenville, Comédie en un Acte & en proſe, non imprimée, de l'*Abbé Carcavi.* (Vendredi 11 Octobre.)

Le Pere intéreſſé, *ou* les vrais Amis, Comédie en cinq Actes & en vers, de l'*Abbé Pellegrin*, ſous le nom du Chevalier *Pellegrin*, non imprimée. (Mardi 29 Novembre.)

Annibal, Tragédie, de *Marivaux.* (Lundi 16 Décembre.)

Les Folies de Cardénio, Piéce Héroï-Comique, en trois Actes & en proſe, avec un Prologue & des divertiſſemens, de *Coypel. Deuxiéme Ballet danſé par le Roy dans ſon Château des Thuilleries,* (le Lundi 30 Décembre.)

1721.

Le Mariage fait & rompu, Comédie en trois Actes & en vers, de *Dufreſny.* (Vendredi 14 Février.

Les Machabées, Tragédie, de *La Motte.* (Jeudi 6 Mars.)

Eſther, Tragédie en trois Actes, de *Racine*. (Jeudi 8 Mai.)

Pandore, Comédie en un Acte & en vers, avec un divertiſſement, non imprimée, de *Sainfoix*. (Vendredi 13 Juin.)

Réjouiſſances pour le rétabliſſement de la Santé du Roy. (Vendredi 8 Août.)

La Rivalle d'elle-même, Comédie en un Acte & en proſe, de *Boiſſy*. (Vendredi 19 Septembre,

Carrouche, Comédie en trois Actes & en proſe, de *Le Grand*. (Mardi 21 Octobre.)

Ægyſte, Tragédie, de *Séguineau* & *Pralard*, non imprimée. (Mardi 18 Novembre.)

La Vengeance de l'Amour, Comédie en cinq Actes & en vers, non imprimée, de *Jolly*. (Jeudi 14 Décembre.)

Fin de la Table Chronologique.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier, *Le Quinziéme Volume de l'Hiſtoire du Théatre François*, & je n'y ai rien trouvé qui puiſſe en empêcher l'impreſſion. A Paris ce 24. Octobre 1751.

Signé, BONAMY.

627605

PRIVILEGE GENERAL DU ROY.

LOUIS PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE : nos Amés & feaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hotel, Grand Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos juſticiers qu'il appartiendra, SALUT, Notre bien-amé, PIERRE-GILLES LE MERCIER, Imprimeur-Libraire à Paris, ancien Adjoint de ſa Communauté, Nous a fait expoſer qu'il deſireroit imprimer & donner au Public des Ouvrages qui ont pour titre, *Examens particuliers pour tous les jours de l'année*; *Hiſtoire du Théatre François*; *Cours de Chirurgie, dicté aux Ecoles de Medecine, par M. Col de Vilars*, s'il nous plaiſoit de lui accorder nos Lettres de Priviléges pour ce néceſſaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes, d'imprimer leſdits Ouvrages en un ou pluſieurs Volumes, & autant de fois que bon lui ſemblera, & de les vendre, & faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le temps de douze années conſécutives, à compter du jour de la date des Préſentes. Faiſons défenſes à toutes ſortes de perſonnes, de quelque qualité & conditions qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance : comme auſſi à tous Libraires & Imprimeurs, & autres, d'imprimer faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire leſdits Ouvrages, ni d'en faire aucuns extraits, ſous quelque prétexte que ce ſoit, d'augmentation, correction, changement ou autres, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, & de trois mille livres d'amende contre chacun des Contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Expoſant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts ; à la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles, que l'impreſ-

ſion deſdits Ouvrages ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément à la feuille imprimée attachée pour modéle ſous le contre-ſcel des Préſentes; que l'Impétrant ſe conformera en tout aux Réglemens de la Librairie : & notamment à celui du 10. Avril 1725. Avant que de les expoſer en vente, les Manuſcrits ou imprimés qui auront ſervis de copie à l'impreſſion deſdits Ouvrages, ſeront remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier le Sieur DAGUESSEAU, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres, & qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires de chacun dans notre Bibliotheque Publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier le Sieur DAGUESSEAU, Chancelier de France; le tout à peine de nullité des Preſentes : DU CONTENU DESQUELLES vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant & ſes ayans cauſes, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement : VOULONS qu'à la copie des Préſentes qui ſera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin deſdits Ouvrages, ſoit tenue pour duement ſignifiée, & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conſeillers & Secrétaires : foi ſoit ajoûtée comme à l'Original : COMMANDONS au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant Clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires; CAR tel eſt notre plaiſir. DONNÉ à Verſailles le trentiéme jour du mois d'Avril, l'an de grace mil ſept cent quarante-cinq, & de notre Regne le trentiéme. Par le Roi en ſon Conſeil.

Signé, SAINSON.

Regiſtré ſur le Regiſtre XI. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 442. *fol.* 382. *conformément au Réglement du* 28. *Février* 1723. *A Paris le* 25. *May* 1745.

Signé, VINCENT, *Syndic.*

De l'Imprimerie de P. G. LE MERCIER 1751.